Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'INSURRECTION

CRÉTOISE

PAR

JULES BALLOT

VOLONTAIRE FRANÇAIS EN CRÈTE

PARIS

L. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19

1868

HISTOIRE

DE

L'INSURRECTION CRÉTOISE

Digitized by Google

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Digitized by Google

2
587

HISTOIRE

DE

L'INSURRECTION

CRÉTOISE

PAR

JULES BALLOT

VOLONTAIRE FRANÇAIS EN CRÈTE

PARIS

L. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19

1868

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'INSURRECTION CRÉTOISE

PREMIÈRE PARTIE

GOUVERNEMENT DE MUSTAPHA-PACHA

CHAPITRE I

Le Départ.

Quand le cri de Vive la Liberté retentit sur une partie du globe, à l'heure même tous les peuples en sont émus; car tous sont solidaires et sentent que la liberté ne peut être atteinte, sur un point, sans être partout en péril.

Toute insurrection est donc accueillie avec transport par les sympathies populaires; et, tandis que de tous côtés on voit s'élever et s'armer une jeunesse ardente et enthousiaste, des hommes de cœur prêts à combattre pour préparer l'avenir, des volontaires quittant tout, foyers, familles, carrières, pour voler au secours de leurs frères, les feuilles libérales provoquent et excitent le zèle de l'opinion

par une propagande pleine d'enthousiasme et par d'héroïques récits.

C'est une généreuse et noble émulation !

Malheur à qui résiste à l'élan général ! Honte à qui refuse le tribut de son bras, de son obole ou de ses vœux à ces luttes sublimes dont la liberté est l'enjeu ; à ces épreuves suprêmes où une poignée d'apôtres convaincus, résolus, forts de leur droit, fiers de leur cause, affrontent, avec les illusions du cœur et l'imprévoyance du courage, sans mesurer les forces, sans calculer les chances, la milice innombrable et les redoutables cohortes de la tyrannie.

Tel est le sentiment qui me fit entrer dans les rangs des bersaglieri de Garibaldi dans la campagne de 1866, puis me poussa à m'embarquer pour la Crète, au mois d'octobre de la même année.

Quiconque ne connaît l'insurrection candiote que par les récits et les chiffres du journalisme grec, se demande comment cette insurrection qui, victorieuse dans tous les combats qu'elle livre depuis deux ans, a déjà mis plus de deux cents mille hommes hors de combat, n'a pu décourager encore une armée ainsi décimée et un gouvernement aussi faible que le gouvernement turc.

Ceux qui ont vu de près l'insurrection, ceux qui s'y sont associés, se demandent comment cette insurrection qui compte au maximum quatre à cinq mille combattants, sans chefs sérieux, sans approvisionnements, presque sans armes, a pu tenir en échec, pendant deux années, une armée régulière commandée par des chefs capables et largement approvisionnée.

J'ai combattu, pendant onze mois, dans les rochers de Sphakia et du Psiloriti ; j'ai campé sous les neiges et dans les ravins, pendant des mois entiers, quand nous étions traqués, cernés, bloqués dans les montagnes ; j'ai combattu avec les Sphakiotes, les Lakkiotes, les Celiniotes, etc., tantôt

avec Zimbracakis, tantôt sous les ordres de Coronéos ou de Pétroupoulaki.

J'ai vécu fraternellement, près du foyer, dans la famille du Crétois ; à mon retour, j'ai vu Athènes et Constantinople, et je suis rentré en France avec l'expérience des souvenirs.

J'espère que le récit de cette campagne pourra intéresser le lecteur et surtout l'éclairer sur cette insurrection que les intérêts divers ont enveloppé d'un nuage.

Embarqué à Brindisi, le 10 octobre 1866, sur le *Lloyd* autrichien qui fait le service de l'Adriatique, je débarquai à Corfou le lendemain ; mais on me conduisit de suite au Lazaret où je dus faire onze jours de quarantaine, le choléra étant en Italie.

Aussitôt libre, je m'embarquai sur un navire grec et je partis pour Corinthe; quelques heures plus tard, je débarquai au Pirée, à environ cinq kilomètres d'Athènes, où je me rendis immédiatement pour m'entendre avec le comité insurrectionnel.

Les souvenirs de la Grèce antique, la nouveauté des paysages, la vue de ces contrées immortalisées par l'héroïsme et le génie des Thémistocle et des Léonidas, des Périclès et des Démosthènes, n'eurent en ce moment qu'une influence bien légère sur mon esprit absorbé par le but de mon voyage et par les récits palpitants de la nouvelle insurrection crétoise.

L'enthousiasme qui m'avait déterminé au départ grandissait d'heure en heure par les récits qui se faisaient autour de moi et par la lecture des journaux, qui était bien faite, en effet, pour enflammer l'imagination et même l'exalter jusqu'au délire.

Chaque jour, c'étaient de nouveaux combats et de nou-

velles victoires ; la haine, la barbarie des Turcs battus et repoussés, ne connaissaient plus de bornes ; les villes étaient incendiées, les villages rasés, les femmes, les enfants, les vieillards massacrés, les blessés, les prisonniers martyrisés et horriblement mutilés.

L'indignation augmentait le nombre des vengeurs qui accouraient de tous côtés. Il en venait de France et d'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et l'Amérique même en envoyait.

La Grèce se levait en masse, la population candiote, environ deux cent mille âmes, soulevée comme un seul homme, n'avait plus à faire qu'un effort pour rejeter à la mer l'armée turque décimée et démoralisée.

L'Europe entière, l'Ancien, le Nouveau Monde, unanimement associés à la fortune des Candiotes, étaient prêts à envoyer les flottes pour chasser les Turcs et proclamer l'annexion de la Crète à la Grèce.

L'air qu'on respirait à Athènes donnait le vertige ; on ne peut guère se faire une idée de ce qui se passait dans cette cité, si l'on n'a vu Paris la veille de quelque grande insurrection.

Pendant la journée, des gens à l'air sombre et mystérieux, aux regards furtifs, à l'air affairé, passaient rapidement dans les rues un fusil à la main, une cape sur l'épaule ; d'autres apparaissaient et disparaissaient soudain, après s'être fait quelques signes étranges ; dans les carrefours, sur les places publiques, d'autres s'accostaient, chuchottaient quelques instants, puis se séparaient aux cris de Zitto Criti.

Le soir, de petites colonnes de cent, deux cents hommes, couverts de lourdes capes, armés de fusils de tous calibres et de toutes dimensions, la ceinture hérissée de longs couteaux, de pistolets de tous modèles provenant, pour la plupart, de la gendarmerie du roi Othon, descendaient les rues dans un silence solennel et terrible.

Digitized by Google

Escortés quelque temps par leurs parents, par leurs amis, ces hommes partaient les uns pour la Crète, les autres pour les frontières de l'Epire et de la Thessalie.

C'était un entraînement général dans la jeunesse civile et militaire de la Grèce.

Des noms qui m'étaient alors inconnus, pour la plupart, se répétaient de bande en bande, acclamés avec enthousiasme : Kalergis, Coronéos, Zimbracakis étaient désignés comme les chefs du mouvement, comme les commandants des volontaires ; ils appartenaient tous aux plus hauts rangs de l'armée régulière, et la plus grande partie de leurs officiers, enflammés par le patriotisme et par l'exemple, étaient déjà partis ou sollicitaient, pour aller rejoindre leurs chefs, des congés qui leur étaient accordés avec empressement.

M. Zimbracakis, major d'Etat-major, cédant enfin aux objurgations des journaux grecs, venait de partir et avec lui de braves officiers dévoués, avides de combats et de gloire, heureux de sortir de l'inaction à laquelle les condamnent les conditions spéciales de leur patrie.

M. Coronéos et quelques officiers, partis sur un léger caïc, allaient organiser et régulariser le mouvement. Cet officier supérieur se proposait de former des corps réguliers commandés par des officiers expérimentés et d'opérer militairement.

Il voulait établir des magasins de vivres, des ambulances, des hôpitaux ; et pour atteindre ce but, il devait fortifier certains points naturellement favorables à la défense.

Les connaissances spéciales de M. Coronéos, ses observations en Syrie où il avait accompagné l'armée française, son expérience des révolutions en Grèce, lui donnaient une autorité légitime. Plus que tout autre, il était apte à donner au soulèvement la direction militaire et l'ensemble à défaut desquels les plus fortes insurrections échouent presque toujours, quand elles ont à combattre une armée disciplinée.

M. Coronéos était donc parti à l'avance, afin d'installer son quartier-général ; les compagnies de volontaires devaient s'y rendre au fur et à mesure de leur débarquement pour y être concentrées ou dirigées sur d'autres points, selon le plan et les calculs du colonel.

Sous la direction, sous l'impulsion d'un tel chef, les insurgés devaient triompher des plus grands obstacles, et les hommes les plus sérieux et même les esprits les plus timorés ne doutaient pas à Athènes que la campagne ne dût se terminer bientôt par des succès rapides et décisifs.

Sur ces entrefaites, les Garibaldiens, au nombre de soixante-dix environ, débarquèrent au Lazaret de Corfou avec Poinsot, notre compatriote dont j'aurai souvent occasion de parler.

Ils furent retenus onze jours au Lazaret, et cette inaction de quelques jours ayant excité leur impatience, ils demandèrent à partir immédiatement pour la Crète.

Aussitôt arrivé à Athènes, Poinsot, au nom de ses camarades, se présente au comité central qui lui répond : « Les « hommes ne nous manquent pas; mieux valait, au lieu de « venir, nous envoyer de l'argent et des armes. »

Poinsot, insistant, fut placé, ainsi que ses compagnons, sous les ordres du colonel Bysantios dont le corps allait être prêt à partir dans quelques jours.

M. Smolenz, officier d'artillerie, fut spécialement chargé des Garibaldiens parmi lesquels se trouvaient quatre français : Gustave Flourens, Poinsot, Bourgoin et Marcel ; ce dernier périt, deux mois plus tard d'une façon affreuse.

Pour moi, qui les avais devancés d'une quinzaine de jours, je devais partir avec M. Léondaridi, officier du génie, plein d'enthousiasme et de dévouement, qui avait pris le commandement d'une compagnie de cent vingt-six hommes composée en partie d'étudiants et d'employés, et aussi de garçons de

Digitized by Google

café et de domestiques d'hôtels; avouons-le, il y avait même quelques libérés des prisons de Nauplie.

Cette bande se trouva réunie à Syra, notre rendez-vous, le 31 octobre ; notre caïc leva l'ancre à minuit, et, poussé par un bon vent N.-O., aborda le lendemain à Cérigho, où nous restâmes pendant vingt-quatre heures ; le jour suivant, nous étions à Cérigo (Cythère).

Pendant les quarante-huit heures que nous séjournâmes à Cérigo, nous eûmes le loisir d'admirer la superbe route et les grands travaux dont les anglais, pendant leur protectorat, ont enrichi cette cité et ses environs.

Le 3 novembre, un incident étrange marqua la journée : vers midi, un vapeur fut signalé : c'était le *Panhellénion*, capitaine Orloff, revenant de Crète.

Nous descendons en hâte vers le rivage, prendre des nouvelles.

Ce navire parti de Grèce, chargé de volontaires et de vivres, avait essayé de débarquer sur le territoire de Sphakia ; mais le premier canot, en approchant du rivage, avait été accueilli à coups de fusils par les habitants.

Les Sphakiotes, en annonçant à l'équipage la reddition de leur province, leur avait fait défense d'aborder.

On prend connaissance des papiers remis par le capitaine Orloff, et l'on constate que la reddition de Sphakia est un fait accompli ; il n'y avait plus à en douter ni à y revenir.

Quoi qu'il en soit, notre projet étant d'aller débarquer sur la côte Ouest, dans la province de Kissamos, cet événement très-grave ou point de vue de l'insurrection, ne devait rien changer à notre détermination.

Cette nouvelle cependant produisit un grand désordre parmi les volontaires grecs : tous d'abord lançaient des malédictions contre les Crétois en général et les Sphakiotes en particulier.

« Population lâche et vénale, disaient-ils, peuple indigne

« des immenses sacrifices que s'impose la Grèce... etc. etc. »

Puis, quand l'indignation se fut un peu calmée, ils se tournèrent les uns contre les autres, ceux-ci découragés et voulant retourner en Grèce, ceux-là persistant à poursuivre leur entreprise.

« Ne savez-vous pas, disaient les premiers, que l'exemple « des Sphakiotes sera bientôt suivi par les autres Crétois; « tous ces Candiotes ne sont-ils pas de même; ont-ils pu seu- « lement tenir à Vafé où tant des nôtres sont déjà tombés, « etc...? »

« Qu'est-ce qu'un échec isolé, disaient les autres, n'est-ce « pas le sort des révolutions? Allons à leur secours, aidons- « les; ne venons-nous pas ici précisément pour fortifier « leurs rangs, assurer leur triomphe, etc...? »

L'énergie de ceux-ci eût peut-être ramené les autres, si un officier, d'origine sphakiote, ne fût intervenu et ne les eût maintenus dans leur premier sentiment, en s'engageant à les faire rentrer dans leur pays par le premier vapeur grec qui toucherait à Cérigo.

Je crus, un moment, que j'allais assister à quelque terrible massacre, et déjà je priai M. Léondaridi d'intervenir et d'interposer son autorité, prêt à me jeter avec lui dans la mêlée; mais je le vis si calme et si impassible, que je m'arrêtai tout interdit et presque rassuré.

Il connaissait le caractère grec mieux que moi, nouvellement arrivé au milieu de ces hommes prompts à mettre le couteau à la main.

En effet, le calme se rétablit bientôt, aussi rapidement que l'orage avait éclaté; les groupes se séparèrent, continuant toutefois à gesticuler et à s'injurier, mais en faisant rentrer couteaux et pistolets dans les ceintures.

Plus tard, mes compatriotes et moi, nous avons pu constater dans maintes occasions que les Grecs, semblables, en cela, à beaucoup de gens de tous pays, sont aussi prompts à

Digitized by Google

se calmer qu'à s'emporter : à la moindre dispute, pistolets, couteaux, carabines se montrent avec une extrême facilité, mais disparaissent incontinent, si personne ne semble prêter attention à ces fanfaronnes évolutions.

La troupe des fidèles s'embarqua et nous fîmes voile pour Cerigotto (Cinglio), dernier mouillage du territoire grec.

Nous trouvons un village à peu près inhabité et où il nous est presque impossible de nous procurer des vivres ; malgré le départ des trente déserteurs, le pain faisait déjà complètement défaut.

Cinglio, par sa position, était appelé à recevoir souvent des détachements dirigés sur la Crète.

Il était nécessaire de s'arrêter là pour guetter le moment opportun ou pour attendre le vent favorable, et je fus fort étonné que le comité grec, qui eût dû faire de cette île un entrepôt important d'approvisionnement, l'eût laissée jusque là dans un dénûment absolu.

Heureusement pour nous, un bon vent s'éleva le second jour et l'on put donner l'ordre du départ.

Pavlos, patron de notre caïc, chèrement payé par le comité de Syra, refusa de lever l'ancre, prétextant que le vent n'était pas asssez fort pour nous permettre d'atteindre la Crète en quelques heures; un Crétois, Panaïoti Dictakis, brave marin, excellent pilote, prit le commandement et s'engagea à aborder dans l'île en cinq ou six heures.

Nous partîmes à huit heures du soir.

Panaïoti, la barre du gouvernail entre ses jambes, calme et souriant, fumait, les yeux fixés sur les étoiles.

Entre chaque cigarette, je l'entendais psalmodier, à mi-voix, un de ces chants monotones adorés des grecs et retraçant les hauts faits des Pallikares et des Klephtes.

Le vent montait et soufflait du N.-O. ; nous filions avec une grande rapidité, les vagues embarquaient souvent, et un

long sillage étincelant marquait au loin la route suivie par notre caïc.

Notre brave pilote devint sérieux et cessa de fumer lorsqu'après avoir dépassé le rocher de Pontiko, nous approchâmes du fort de Grabouza occupé par les Turcs. Les lumières nous l'indiquaient, et, grâce à elles, Panaïoti put assurer positivement la marche de notre navire.

Vers une heure, Panaïoti appela Pavlos, le fit sortir de sa cabine, où il se tenait caché; puis, lui annonçant que nous n'étions qu'à un mille de la terre, il lui remit la barre. Alors faisant carguer les voiles et mettre en panne, il recommanda le silence et fit mettre un canot à la mer; deux hommes y descendirent avec lui pour aller reconnaître le rivage où brillait un feu qui faisait craindre la présence des Turcs, en cet endroit très-rapproché du fort de Grabouza.

Ce feu était celui d'une garde crétoise; nous pouvions débarquer sans danger.

Nous avions à bord deux cents barils de poudre, cent caisses de cartouches, deux ou trois cents fusils pour les Crétois et quelques sacs de pain coupé en tranches séchées au four.

En moins d'une heure, tout fut à terre, et nous vîmes s'éloigner le *brave* capitaine Pavlos et son caïc; ce cher poltron avait hâte, sans doute, d'aller raconter à Syra l'heureux succès de sa périlleuse entreprise.

Si jamais Pavlos est pris par les Turcs, j'en serai fort surpris; car je doute que le camarade s'y expose jamais.

On transporta les munitions et les armes au milieu des rochers, pour les cacher aux croiseurs qui pourraient venir de ce côté, à la pointe du jour, et en même temps que ce travail se terminait, la lune se dégageant des nuages nous montrait au loin les grandes voiles blanches de notre caïc disparaissant à l'horizon.

Nous dormîmes pour la première fois sur les rochers de cette île où nous venions combattre pour la liberté.

CHAPITRE II

Premier pas en Crète.

Il y avait quelques heures que nous reposions, lorsque nous fûmes réveillés par la conversation animée et les appels des Crétois qui arrivaient des villages voisins; ils étaient armés à la mode du pays, et je les vois encore avec leurs longs fusils, leurs long couteaux et leurs longs pistolets.

Jamais je n'oublirai l'effet que me produisit, au premier moment, cette réunion d'hommes armés jusqu'aux dents et sur le visage desquels se peignaient non l'ardeur guerrière et l'énergie farouche du montagnard, mais la bonhomie calme et naïve des âmes tranquilles et pures.

Les fusils crétois méritent unem ention particulière : ce sont de longs tubes, à pierre, de six à sept pieds de long, à la crosse élégante et parfois richement ornée d'incrustations et de ciselures.

Ces fusils sont tous de fabrique anglaise.

Il faut, pour manier ces armes, une grande habitude, et bien des fois j'ai vu ces braves gens, si fiers de leurs fusils, être obligés, pour les charger, de sortir de leurs maisons

Digitized by Google

qui n'ont pas toujours les donze ou quatorze pieds nécessaires au développement de la baguette.

J'ai vu beaucoup de ces fusils, courbés, faussés par un long usage, et cependant cela n'empêchait pas leurs propriétaires de viser et de toucher juste à quatre ou cinq cents mètres.

Ces armes ne sortent jamais de la famille, et le père, en mourant, laisse son fusil à son fils qui donne alors le sien à son plus jeune frère.

Les Crétois nous entouraient, examinant avec curiosité nos armes, toutes nouvelles pour eux; faisant jouer les batteries en nous accablant de questions; puis ils ouvraient leurs petits sacs pour nous offrir des châtaignes, des olives salées, des galettes d'orge cuites dans l'huile ou des galettes de froment pétries avec du miel.

Leur costume que je voyais pour la première fois, me frappa par sa commodité et son élégante simplicité.

Un vaste fez rouge rabattu en arrière avec un long gland tombant sur les épaules, une veste de drap bleu foncé, sans collet, laissant le cou libre et découvert, un gilet de drap de même couleur croisant sur la poitrine et garni de deux rangées de petits boutons; des passementeries noires ornaient d'une façon fort originale le devant du gilet ainsi que le dos et les manches de la veste; un pantalon de fort coton bleu très bouffant descendant au-dessous du genou et serré à la taille sous une longue et large ceinture de laine rouge s'enroulant sept ou huit fois autour du corps; le pantalon est de même étoffe que le gilet et la veste les jours de cérémonie.

Des bottes molles en cuir écru, serrées au genou par une courroie, une chemise sans collet, à larges manches sans poignet, tel est l'ensemble de leur costume.

Les Crétois laissent parfois la veste à la maison et courent dans la montagne, les bras nus et libres dans leurs vastes

manches flottantes, laissant voir le dos rouge de leur gilet, ce qui ajoute encore au pittoresque de leur tenue. Seulement alors ils jettent sur leurs épaules un petit caban à capuchon d'épaisse laine blanche et descendant au-dessous de la taille.

Le Sphakiote notamment habitant le pays le plus montagneux, ne voyage jamais sans son manteau qui le préserve de la fraicheur des nuits, quand, dans ses courses, il est surpris par le sommeil au milieu des rochers, ce qui lui arrive fréquemment.

Un Crétois ne quitte jamais sa demeure sans passer dans sa ceinture un formidable couteau de trente ou quarante centimètres de lame dont l'épais manche d'ivoire ou d'os se montre auprès de deux pistolets à pierre de quarante à cinquante centimètres dont la crosse est plus ou moins ouvragée suivant les fortunes et toujours entièrement garnie en argent pour les capitaines de villages, qui se distinguent, par cet ornement, des hommes placés sous leurs ordres.

J'admirai la haute taille, la large poitrine, les jambes nerveuses, le torse souple et vigoureux de ces aventureux montagnards; j'étais frappé de leur air de force et de santé, de leur regard franc et ouvert et de la rusticité de leurs allures.

La naïveté enfantine de ces natures viriles offrait un contraste des plus intéressants : tout en nous les émerveillait; une chose surtout les frappait d'admiration : c'étaient les révolvers dont plusieurs d'entre nous étaient pourvus.

Ces grands enfants regardaient cette arme nouvelle pour eux, de même qu'un enfant regarde un jouet ambitionné, et leur joie éclatait, quand, après leur en avoir expliqué le mécanisme, on leur en permettait l'usage.

Ils tiraient sur un olivier ou sur une roche; le coup parti, tous se précipitaient pour ramasser la balle, et la trou-

vant tout aplatie, il se la passaient de main en main, doutant encore, malgré l'évidence, que cette petite machine pût produire autant d'effet que leurs énormes pistolets.

Ils riaient, ces braves gens, montrant de belles dents blanches; la joie dilatait leur large poitrine et tous voulaient essayer le revolver.

Malgré leur grand désir de voir, de savoir, de toucher, les Crétois se montraient fort réservés et n'étaient jamais importuns; ils craignaient de gêner, et je les ai vus regarder bien longtemps un objet nouveau sans oser demander à s'en approcher; seulement ils parlaient bas à leur capitaine, supposant qu'on ne pourrait rien refuser à un homme de cette importance qui, d'ailleurs, s'y prenait avec la plus grande discrétion pour nous transmettre le désir de ses hommes.

Plus tard, lorsque vous visiterez avec moi les foyers de ces excellentes gens, je vous parlerai de leurs mœurs et vous serez touchés de la délicatesse et de la naïveté de ces populations qui, seules au milieu de la corruption où se vautrent et s'énervent les peuples voisins, ont su se maintenir dans la pureté patriarcale de l'âge d'or.

Garderont-ils cette candeur, cette vertu, cette simplicité s'ils doivent un jour changer de maître? Le contact de la prétendue civilisation grecque ne leur sera-t-il pas plus fatal que la domination turque qui, malgré ses abus, n'a jamais, pendant deux siècles de domination, atteint du moins leur nature vierge et primitive?

Tout est chaste, tout est respectable dans ces familles : hommes, femmes et vieillards, jeunes gens et jeunes filles!

Des coutumes anciennes condamnaient à mort la femme adultère ou la fille coupable; ces coutumes sont tombées d'elles-mêmes, ces faits ne se présentant plus depuis longtemps en Crète.

Nous avons vécu et dormi sous leurs toits, au sein de leurs familles, et jamais un geste, un mot, une pensée, n'a

souillé l'hospitalité même aux premiers jours et surtout lorsqu'après avoir passé quelques temps dans cette sereine atmosphère, nous fûmes complètement convertis à ces mœurs dont le contact nous avait gagnés.

O vous, Français, mes compagnons de Crète, qu'eussiez-vous éprouvé quelques mois plus tard en voyant ces belles et chastes jeunes filles dont nous admirions plus peut-être la naïve vertu que la mâle beauté, *souillées, déshonorées, prostituées* en Grèce.

Pauvres enfants, la Crète ne pouvait plus vous abriter ni vous nourrir ; la Grèce vous a donné l'hospitalité, du pain et le déshonneur.

Au mois de juillet 1867, environ quatre-vingts de ces malheureuses étaient à l'hôpital d'Athènes ! |

Le beau sang crétois était vicié, corrompu par le contact de la civilisation grecque !...

Revenons aux faits : une vingtaine de mulets attendaient près de nos Candiotes accourus pour charger, aussitôt notre réveil, les approvisionnements débarqués et les transporter en lieu sûr.

Nous étions alors près du cap Coutry, à deux lieues environ du village de Messogheia, dans la province de Kissamos.

Les instructions données, à Syra, à M. Léondaridi portaient qu'aussitôt son débarquement en Crète, il devait se rendre avec ses hommes et ses approvisionnements au camp de M. Coronéos et se mettre à sa disposition.

Mais, dès le début de la campagne, je reconnus qu'il y avait aussi peu d'entente et de discipline parmi les comités et les chefs grecs que parmi les volontaires et les insurgés crétois, et j'en conçus une impression fâcheuse.

Je me souvins alors de bien des choses qui se disaient en route, mais auxquelles les rêves et les illusions qui m'entraînaient en Crète m'avaient empêché jusqu'alors de faire attention.

Digitized by Google

M. Zimbracakis, colonel d'artillerie, frère du major nommé plus haut, avait refusé, disait-on, de partir pour la Crète, parce que le commandement en chef ne lui avait pas été réservé.

M. Sapountzaki, colonel d'artillerie, avait refusé pour le même motif et parce qu'il ne pouvait obtenir une batterie d'artillerie et un millier d'hommes de l'armée régulière.

M. Kalergis, connaissant l'esprit grec, avait refusé le titre de gouverneur de l'île et la direction de l'insurrection, sachant combien l'ambition des autres chefs lui causerait d'ennuis et de difficultés.

Selon l'usage en Grèce, tout le monde voulait commander, personne ne pouvait se résoudre au rôle glorieux de simple volontaire.

Les comités donnaient des ordres, mais chacun les exécutait à sa guise, s'appuyant sur ce qu'aucun officier n'avait été appelé à faire partie de ces comités et que, par conséquent, ces messieurs, commerçants ou banquiers, ne s'entendaient pas à diriger une insurrection.

Tous obéissaient à l'orgueil plutôt qu'au patriotisme ; et croyant à un triomphe certain et prompt, tous aspiraient au commandement en chef pour se créer un nom, pour se donner une auréole.

Au moment où tous ces ambitieux s'agitaient, songeant bien moins aux intérêts de la Crète ou de la Grèce, qu'à la part de gloire que devait leur rapporter le succès, j'étais à Syra; j'attachai peu d'importance à tous ces faits, à tous ces détails dont je me ressouvins à Kissamos, pour les oublier de nouveau à la première escarmouche.

M. Léondaridi n'était déjà plus disposé à se joindre à M. Coronéos, peut-être n'en était-il plus même le maître: les gens de Kissamos demandaient qu'on nous laissât près d'eux pour les aider à repousser les sorties fréquentes de la

Digitized by Google

garnison du fort, et les volontaires qni avaient déjà fraternisé avec les Kissamiotes, ne voyaient aucnn motif de s'en aller ailleurs; ils se trouvaient trop bien dans cette riche province.

On décida donc d'occuper la province de Kissamos, et le détachement se dirigea avec les mulets chargés vers Messogheia.

Après avoir franchi la montagne, nons aperçumes nne vaste pleine coupée de collines et semée de villages. Au milien de cette plaine se cachait, derrière une montagne qui la sépare en deux, le fort de Kissamos (Kissamos Kastelli) occupé alors par environ quatre cents hommes et qu'on se proposait déjà d'attaquer à cette époque.

Nous traversâmes deux ou trois petits villages où l'on nous fit le meilleur accueil, et après deux heures de marche, nous arrivâmes au beau village de Messogheia.

Le capitaine de ce village, qui nous avait servi de guide, invita M. Léondaridi et plusieurs d'entre nous à entrer dans sa maison où des rafraichissements avaient été préparés, en attendant le repas qui occupait les femmes et les filles de la maison ainsi que quelques voisines.

Des vivres furent distribués aux hommes, un bœnf fut abattu, le pain et le vin arrivèrent en abondance.

Les habitants emmenèrent les volontaires dans leurs maisons où tout fût mis à leur disposition.

La province de Kissamos, une des plus fertiles de la Crète, était alors richement approvisionnée : la récolte était faite, les vendanges venaient de se terminer et l'on ramassait les olives.

Qnelques villages près de la forteresse avaient seuls souffert de l'insurrection qui n'avait encore fait que peu de progrès dans cette partie de l'île; notre arrivée fnt le signal du soulèvement général.

Le snrlendemain, nous partîmes de Messogheia pour nous

rendre à Retonda, ruine vénitienne située au milieu des montagnes et qui, par sa position, est à l'abri des incursions de la garnison et sert de rendez-vous aux insurgés.

Nous y trouvâmes l'Epitropi, c'est-à-dire le comité de l'assemblée générale des Crétois, qui nous confirma la reddition des Sphakiotes et la déroute de Vafé, où M. Manos avait été fait prisonnier et où Praïdis et tant d'autres braves jeunes officiers avaient péri.

Pour l'intelligence des récits qui vont suivre, quelques renseignements sont nécessaires sur la topographie de la Crète et sur la manière de combattre des Crétois.

Digitized by Google

CHAPITRE III

La Crète. — Coup-d'œil rétrospectif. — Vafé.

Candie est d'une longueur d'environ trois cent cinquante kilomètres sur une largeur variant de vingt à quatre vingts kilomètres.

L'île est entièrement couverte de montagnes atteignant souvent une très grande hauteur, notamment dans la partie occidentale où elles s'élèvent jusqu'à plus de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette chaîne, dont la monstrueuse arête traverse l'île dans toute sa longueur, se divise en trois groupes principaux : Les *Monts-Blancs* ou monts de Sphakia, le *Psiloriti* (l'Ida des anciens) et le *Dicté* ou *Lassithi*.

Les *Monts-Blancs*, masse énorme de gigantesques rochers soulevés et entassés par d'anciennes éruptions de volcans dont les cratères éteints sont toujours visibles, isolent la province de Sphakia de toutes les autres et fait des Sphakiotes un peuple à part, redoutable et fort redouté, n'ayant avec les autres habitants de l'île que des rapports de hasard ou d'absolue nécessité.

Ils vivent et se marient ensemble ; ils sont, de cette façon,

Digitized by Google

presque tous parents et si unis qu'on ne saurait toucher à l'un d'eux, sans s'exposer à la vengeance de tous et à un châtiment certain et terrible.

Le *Psiloriti* aussi élevé, mais moins tourmenté, est au centre à peu près de l'île.

Lassithi, dont les sommets sont bien moins élevés que ceux des deux autres groupes, occupe la partie orientale.

Sur la côte méridionale, les montagnes descendent presque constamment à pic dans la mer en formant d'immenses falaises, ou se terminent par des pentes escarpées, avalanches de laves et de rochers, précipités des sommets par les éruptions volcaniques, et s'étendant assez loin dans la mer.

Aussi ne trouve-t-on de ce côté que de rares et pauvres villages, accrochés sur les flancs de ces précipices, cachés sous de frais bouquets de verdure qui étonnent et enchantent le voyageur forcé de traverser ces arides contrées.

Sphakia, le plus important de ces villages, a donné son nom aux montagnes qui l'environnent. Les insurrections précédentes ayant occasionné sa destruction, les habitants qui n'ont pu rétablir leurs maisons, les ont abandonnées et l'on y voit une quantité de ruines, noircies par le temps ou l'incendie, mêlées aux habitations nouvelles d'une blancheur éclatante, contraste d'un effet bizarre et saisissant.

Placé entre les défilés de Sainte-Roumélie et d'Askypho qui seuls permettent de communiquer par terre avec les provinces septentrionales, Sphakia, par sa situation et l'énergie sauvage de ses habitants, a dans l'île une importance relative.

Peu soucieux de courir les chances d'une nouvelle insurrection et préférant leur intérêt particulier et la tranquillité du pays, à l'intérêt général, les Sphakiotes ont capitulé au début de la campagne.

Du reste, peu sociables, surtout peu patriotes, comme

disent les Crétois, ils vivent en quelque sorte séparés du reste des habitants qui les évitent et qui les craignent.

Un jour, un Lakkiote me parlait d'un certain Tziridani soupçonné de trahison : « Pourquoi ne le fusille-t-on pas, « lui dis-je ?

« Un Sphakiote ! s'écria-t-il avec terreur, si l'un de nous « faisait cela, sa famille, ses proches, ses amis seraient en « butte à une vengeance terrible ! »

Sur le versant septentrional, les montagnes descendent en pentes douces ou plutôt en fortes ondulations et se terminent par des plaines d'une très-grande fertilité, possédées par les grands propriétaires turcs ou les riches Crétois.

On y cultive l'olivier, l'oranger, le châtaignier, le coton et le tabac.

Des essais tentés par Ismaïl-Pacha (1) ont prouvé que la canne à sucre y pouvait être cultivée avec avantage ; on doit aussi ce Pacha l'introduction de la greffe et la culture du mûrier.

La difficulté des communications d'un versant à l'autre des montagnes, la rareté des rapports entre les Crétois de provinces différentes, ont de tous temps favorisé en Crète l'autonomie des villes et même des villages.

A cet égard, les Sphakiotes ne font pas exception : que l'on demande à quelque habitant de l'île qui il est ; jamais il ne répond Crétois, mais bien Lakkiote, Céliniote, Sphakiote, Apocoroniote, etc. ; et s'il n'y a plus, comme autrefois, de ces rivalités, de ces haines qui amenaient toujours la ruine de tel bourg ou de telle cité, ces hommes continuent cependant à vivre sans fraternité, sans estime pour les habitants de la province voisine, et souvent dans un état voisin du mépris et de l'antagonisme.

(1) Ismaïl Pacha était gouverneur de la Crète en 1866.

Digitized by Google

L'air et l'eau sont excellents en Crète, et le climat si favorable, que les Grecs et les Romains y envoyaient leurs malades en convalescence.

L'atmosphère est d'une si grande pureté que de la pointe de la Morée on distingue parfaitement les monts Blancs et le Psiloriti.

En traversant ces hautes montagnes avec Gustave Flourens, nous découvrions les dernières îles de l'Archipel et nous voyions distinctement la fumée du volcan de Santorin.

Bien des fois attendant un vent favorable pour fuir et rentrer en Grèce, les yeux fixés sur l'horizon, vers les côtes grecques, nous apercevions, derrière la ligne indécise et brumeuse du continent, les nuages qui montaient comme la fumée lointaine de quelqu'invisible cité : ils s'avançaient jusqu'à huit ou dix kilomètres de l'île, puis se fondaient et disparaissaient absorbés par l'athmosphère.

Dans les récits sans doute exagérés de l'antiquité, la Crète possédait cent villes et près de deux millions d'habitants ; *Minos* avait étendu son empire sur toutes les mers environnantes, et avait fait de l'île une contrée riche et florissante.

Plus tard elle se divise en *républiques*, dont les principales Kydonie, Gnosse et Gortyne sont constamment en guerre.

Pendant ce temps, les rapports entre l'île et la Grèce sont purement commerciaux, et si parfois les Crétois se mêlent aux Grecs, ils ne figurent au nombre des combattants que comme des mercenaires avides de butin.

La mer Egée est infestée de pirates sortis des rochers de la Crète, où s'abritent si bien leurs grands caïcs, et ces hardis forbans s'avancent jusque sur les côtes d'Italie.

Plus tard, la Crète passe sous la *domination romaine* (an 66, avant Jésus-Christ); les rivalités se calment, s'éteignent et s'oublient même; l'île entière retrouve avec

la tranquillité, l'abondance et la prospérité en même temps que les mers recouvrent leur sécurité. Cette époque, porte dans l'histoire de Crête le nom de *paix romaine.*

En 823, Abou-Hafs-Omar-al-Caledh s'empare de quelques villes et en 825 soumet l'île entière; puis sur les ruines d'Héraclion, il bâtit la ville D'*al Khandak* (le grand fossé) aujourd'hui *Candie* ou *Megallo Kastron* (la grande forteresse).

En 961, Nicéphore Phocas, empereur d'Orient, reprend Candie et après un an de lutte, oblige l'émir *Curup* à rendre toutes les places fortes.

En 1204, l'empereur *Beaudoin* donne Candie à *Boniface* III, marquis de *Montferrat*, qui la vend trente livres pesant d'or à la république de Venise.

En 1645, les Turcs voulant venger l'insulte faite à une sultane, débarquent dans l'île et s'emparent de la Canée et de Rethymno.

A partir de cette épeque, les Turcs harcelleront l'île jusqu'à ce qu'ils s'en soient rendus maîtres.

En vain les Vénitiens accumuleront les troupes et les fortifications.

En vain les combattants seront guidés par Rimpler, par Vauban, par le Grand-Maître de Malte, par le duc de la Feuillade et les comtes de Waldeck, de Beaufort de Noailles, de Sévigné, etc.

En vain le pape prodigue ses trésors, tandis que la France envoie une flotte de six ou huit mille hommes.

Candie, malgré l'héroïsme de ses défenseurs, capitule le 27 septembre 1669 après une résistance de vingt-huit mois.

Quand le grand visir Ahmet-Kouperli entra dans la place, il n'y trouva que des ruines et quelques vieillards qui avaient refusé l'hospitalité qui leur était offerte à bord des navires français et vénitiens.

Cette guerre avait duré vingt-cinq ans, elle coûtait cen

vingt mille hommes aux Turcs et trente mille aux chrétiens,

Les Vénitiens se réservèrent par traité Grabouza, forteresse qui fut livrée par trahison vers 1700, la Sudda et Spina Longa qui furent cédés à la Turquie au commencement du dix-huitième siècle. Depuis ce temps la Crète est restée sous la domination turque.

Les insurrections de 1770, de 1821, de 1840, attestent que les Crétois, quoique vaincus, n'étaient pas soumis où étaient travaillés par les agents des puissances intéressées à ces soulevements.

Depuis 1840, il n'y a eu en Crète que des mouvements sans importance jusqu'en 1866 où éclata l'insurrection qui dure encore ou du moins fait encore un peu parler d'elle.

Cette île, si prospère et si peuplée aux beaux jours de *Minos* et de la paix romaine, ne compte plus aujourd'hui que trois villes et environ trois cent mille habitants dont deux cent mille chrétiens et cent mille musulmans.

A mon arrivée dans l'île, je pris d'abord les musulmans de la Crète pour des Turcs : il n'en est rien, ce sont pour la majorité des Crétois, chrétiens renégats, émigrant de l'Eglise à la mosquée, tout simplement pour devenir propriétaires et s'enrichir.

Ces musulmans sont les plus ardents adversaires de l'insurrection.

Il m'a été assuré qu'ils avaient demandé au gouvernement turc à être armés et équipés, s'engageant à mettre les révoltés à la raison, à la condition qu'on complétât leur contingent à trente mille hommes, nombre qu'ils jugeaient suffisant pour vaincre l'insurrection. Le gouvernement turc aurait répondu que voulant épargner, à tout prix, à la Crète, les horreurs d'une guerre civile, il préférait agir avec les troupes régulières.

J'ignere si ce fait est exact; il prouverait, en tous cas, que le gouvernement ottoman est beaucoup plus sage,

beaucoup plus humain, qu'on ne le croit généralement.

Cependant appelés par les Pachas et réunis par bandes de deux ou trois cents, les Crétois musulmans servent d'éclaireurs et de troupes légères à l'armée régulière; combattant à la mode du pays, habitués aux courses dans les montagnes qu'ils connaissent aussi bien que les insurgés, et, appuyés par les réguliers, ces hommes sont les ennemis les plus redoutables et les plus redoutés.

Avant de reprendre mon récit, il me reste un mot à dire sur la manière de combattre des insurgés.

Leur tactique est toute primitive, et ils ne livrent guère que de petits combats d'avant-postes, des sortes d'escarmouches.

Rarement ils attaquent; ils se tiennent, au contraire, généralement sur la défensive, embusqués dans leurs rochers ou leurs montagnes, et se bornent à harceler l'ennemi, à le tenir en échec et à tirer de loin.

Quand les Turcs sont campés en plaine, les Crétois descendent de la montagne et construisent pendant la nuit dans les endroits les plus favorables de petits murs, qu'ils nomment tambours, fortifications en miniature qui ne résisteraient pas au moindre boulet, mais tout à fait suffisantes contre la fusillade.

Les hommes se tiennent, en partie, derrière ces barricades, tandis que d'autres se dispersent en tirailleurs derrière les buissons, les rochers ou les arbres, et la fusillade commence aussitôt que les Turcs se mettent en mouvement.

Cette fusillade dure peu; ordinairement, les Turcs s'avancent en masses et les Crétois reculent de barricade en barricade, de roche en roche, jusqu'à ce que les Turcs soient engagés dans la montagne.

Une fois là, les Turcs sont vainqueurs, il est vrai, puisqu'ils se sont emparés des positions; mais ne pouvant aller plus loin, ni s'aventurer dans les défilés inaccessibles aux

troupes régulières sans les plus grands périls, leurs victoires sont infructueuses.

Les insurgés vont se grouper sur un autre point; les Turcs les y suivent et le combat recommence avec los mêmes chances et les mêmes péripéties.

On comprend très-bien que, dans de telles conditions, les Turcs doivent perdre beaucoup de monde, soit par les balles des Crétois, soit par les fatigues des courses incessantes dans de pareilles montagnes, tandis qu'il est rare que les insurgés perdent plus de deux ou trois hommes, puisqu'on ne peut les atteindre que par hasard.

Ceci, et d'autres causes que nous verrons plus tard, expliquent comment une armée nombreuse reste à peu près impuissante depuis deux années devant une poignée d'hommes.

Quand on s'attend à être attaqué sur un point, le chef do la partie de l'île menacée en fait donner avis aux villages environnants, par des messagers, et la nouvello se répand par les bergers et par les gardes, de sommet en sommet, pour descendre ensuite dans les vallées; les capitaines des villages réunissent leurs hommes et partent pour le lieu du rendez-vous.

Chaque homme porte deux ou trois jours de vivres (quelques pains séchés au four et un petit sac d'olives salées); quand ces provisions sont épuisées, et que le chef ne peut en procurer d'autres, on se sépare, et chaque bande regagne son village.

Cette difficulté de se procurer des vivres fait qu'il est impossible de maintenir plus de trois ou quatre jours un rassemblement d'insurgés, et cela est cause que les grandes réunions de deux à trois mille hommes sont très-rares et sont promptement dispersées.

J'ai parlé plus haut de la déroute de Vafé, je n'en dirai qu'un mot pour faire comprendre le danger de compter sur les Crétois.

Digitized by Google

C'était le premier pas de M. Zimbracakis en Crête : débarqué dans Sphakia, il traversa la chaîne par Askypho, et voulut débuter par un coup d'éclat : il s'avance avec ses illusions et sa confiance dans ses capacités militaires, à la rencontre des Turcs campés dans la plaine entre la Canée et Vafé, près de la baie de la Sudda.

De ce côté, la plaine ou plutôt ce qu'on nomme la plaine est formée de fortes ondulations composées de collines et de vallées.

M. Zimbracakis descendit avec les volontaires grecs suivis des Crétois, et attaqua les Turcs près de Vafé.

Au premier feu, les volontaires se portèrent en avant ; mais les Crétois restèrent embusqués, selon leur habitude, derrière les rochers ou les tambours qu'ils avaient construits à la hâte.

La petite troupe des volontaires tomba au milieu des Crétois musulmans en nombre infiniment supérieur, et fut bientôt enveloppée ; pendant ce temps, les collines environnantes se couvraient de troupes régulières qui ouvraient un feu terrible.

On voulut fuir, mais il fallait remonter les pentes hérissées de rocs, couvertes de broussailles, et les pauvres Grecs furent bientôt atteints par les musulmans, par ces rudes montagnards habitués aux difficultés du pays et dont la course est d'une remarquable rapidité.

Le massacre fut horrible, beaucoup de volontaires périrent. A ce moment, les Crétois prirent la fuite et les volontaires, tombant sous les coups des Crétois musulmans et sous les balles des réguliers, voyaient, en les maudissant, les insurgés escalader la montagne, sautant de roche en roche, et cherchant leur salut dans la fuite.

M. Zimbracakis, dès le commencement de la déroute, avait suivi les Crétois et s'était mis à l'abri de toute surprise.

Une partie des volontaires parvint cependant à s'échapper.

La déroute fut si rapide, que beaucoup ignorèrent pendant plus d'un mois le sort de leurs camarades.

Les quelques hommes qui échappèrent, dispersés, poussés par la panique, marchèrent au hasard nuit et jour, jusqu'à ce qu'ils fussent accablés par la fatigue et par la faim.

Il en parvint douze ou quinze à *Retonda* quelques jours après notre arrivée; c'était en partie des officiers et des adjudants; tous étaient brisés de fatigue, exténués par les privations, mourant de faim, couverts de vêtements en lambeaux et dévorés par la vermine.

Leur vue faisait pitié et leur langage était loin d'être encourageant.

Tous maudissaient ceux dont les conseils les avaient poussés dans cette île, et les chefs dont l'imprévoyance les avait exposés à une mort à laquelle ils n'avaient échappé que par miracle.

Tous nous adjurèrent d'abandonner notre entreprise, et nous trouvant peu disposés à suivre ce conseil, ils cherchèrent à nous détourner du moins à aller rejoindre M. Zimbracakis ou Coronéos. « Ces chefs, nous disaient-ils, sont à environ « quinze jours de marche; le pays est complètement occupé « par les Turcs, et les habitants, qui sont peu favorables à « l'insurrection, vous refuseront des vivres; ou vous pé- « rirez par la faim, ou vous serez massacrés par les Alba- « nais (1).

« L'insurrection est terminée, ajoutaient-ils; Sphakia « s'est rendue; M. Zimbracakis battu, isolé, errant dans les « montagnes, ne peut plus communiquer ni avec Coronéos, « ni avec la Canée.

« Les provinces orientales refusent de se soulever, bien « des villages chassent les volontaires et maudissent les « insurgés, à qui ils refusent abri et secours. »

(1) C'est ainsi que l'on nommait souvent les Crétois musulmans.

Digitized by Google

Pour ne pas être découragés par ces paroles d'officiers honorables, de jeunes gens venus pour chercher la gloire, il fallait que nous fussions convaincus que ce langage était celui d'hommes démoralisés par la défaite, ayant encore devant les yeux les scènes terribles dont ils avaient été témoins, et brisés physiquement et moralement par les privations et la certitude que la direction manquait complètement.

Cependant, le récit de leurs souffrances nous émurent et nous donnèrent à réfléchir ; Léonardidi, d'accord avec pres que tous les hommes du détachement, décida qu'on resterait d ansKissamos.

Je connus là Zacheris, brave et excellent cœur, et bon officier.

Il était exténué, malade et hors d'état de faire une marche. C'est par lui et son excellent camarade Papavieros, que j'appris que M. Zimbracakis s'était replié avec une dizaine de volontaires sur Draconas, et que Coronéos s'était établi au monastère d'Arcadi.

« Je vais rentrer en Grèce, me disait Zacheris, revenez « avec moi, ne restez pas dans cette île où vous ne trouverez « que la faim, la fatigue et le dégoût, ou une mort obscure « et inutile.

» La mésintelligence de nos chefs paralysera le zèle des « volontaires et les efforts des insurgés... »

« Bah, me dis-je, boutade de soldat vaincu !.,. » Je le laissai partir et restai.

CHAPITRE IV

Kissamos-Kastelli.

Les vivres commençaient à manquer à Retonda : il fallut songer à *changer de garnison !*

Nous partîmes, et nous nous dirigeâmes vers un village voisin dont le capitaine, venu pour s'entendre avec le comité, nous offrait l'hospitalité. — On se mit en route, comme toujours, sans savoir ce qu'on allait faire, sans qu'aucun ordre eût été donné.

Nous allions à la débandade, les uns courant en avant de la colonne, les autres traînant en arrière, de sorte que notre détachement se trouvait répandu sur une longueur de plusieurs kilomètres.

A la première halte, on s'aperçut qu'une partie des hommes manquait, et l'on nous dit qu'ils étaient partis avec un Crétois, venu avec nous sur le caïc, pour rejoindre Coronéos dans la province d'Apocorona. Ce départ venait de ce qu'aucun ordre n'ayant été donné; ces hommes nous croyaient partis dans cette direction.

La route que nous suivions était, comme toutes celles de la Crète, un sentier à peine tracé dans la montagne, et ser-

Digitized by Google

pentant sur les pentes rapides au milieu des genêts épineux et des touffes épaisses de caroubiers.

Nous escaladions des rochers, nous traversions des vignes, nous descendions dans de profondes vallées où coulaient des ruisseaux rapides et bruyants sous les hauts et vieux châtaigniers que l'on ne trouve que dans cette province.

Après avoir marché pendant plusieurs heures et traversé plusieurs petits villages dont la rue principale est souvent le lit d'un torrent, momentanément à sec, nous arrivâmes au village de notre guide où nous fûmes très-cordialement accueillis par les habitants.

Ces braves gens étaient largement approvisionnés de vivres qu'ils distribuaient fort libéralement, car ils étaient encore dans l'enthousiasme du début, et malgré l'échec de Vafé on ne doutait pas encore du succès; on pensait que la campagne ne pouvait durer plus de deux ou trois mois, et l'on mettait un empressement admirable à nous combler.

Nous passâmes là deux jours dans l'abondance, et le matin du troisième nous partîmes chargés de vivres et de provisions de toutes sortes.

Nous étions toujours dans la province de Kissamos, ce riche pays qui serait si fertile avec une culture intelligente et suivie.

Partout où une source ou le moindre cours d'eau donne un peu de fraîcheur à la terre, apparaît une verdure délicieuse et une végétation puissante.

Un village crétois se compose ordinairement de trente ou quarante maisons, si l'on peut donner ce nom à quatre murailles épaisses, massives, pauvrement enduites de chaux et supportant cinq ou six poutres à peine dégrossies; sur ces solives sont rangées des roseaux très-forts et très-serrés, recouverts d'un lit de bruyères sèches et d'une couche de terre de 40 à 50 centimètres d'épaisseur, battue et tassée.

Ce toit plat et très-épais préservo l'habitation, en été, de

l'ardeur dévorante du soleil, et en hiver, des grandes pluies.

Chaque année les murs sont blanchis à la chaux intérieurement et extérieurement, et leur blancheur éblouissante tranche sur la teinte grise des rochers ou sur la verdure qui les environne.

Ces villages sont bâtis en amphithéâtre au milieu et sur des rochers, sur la pente des montagnes, près des sommets ou au fond des ravins près des ruisseaux; les maisons se trouvent naturellement superposées, et le plus souvent le toit de l'une forme terrasse à celle construite au-dessus.

Nous cheminions émerveillés de la splendeur des paysages et de la brusque variété de leurs aspects; nous admirions ces superbes campagnes, ces villages pittoresques, et nous étions ravis surtout de l'imposant spectacle de la mer et de la grande baie de Kissamos vers laquelle nous commencions à descendre.

A notre droite s'allongeait le cap Spada, à notre gauche, et déjà loin de nous, le cap sauvage et rocheux de Coryces ou Grabuza.

La baie s'arrondissait devant nous, baignée par une mer tranquille et à peine ridée par quelques ondulations qui venaient tracer, en mourant, un immense cercle argenté sur le sable fin du rivage.

Nous avions laissé derrière nous les montagnes ; devant nous, s'étendaient les pentes douces des collines, puis au delà des plaines verdoyantes, puis enfin la mer et son vaste horizon.

Le fort de Kissamos *(Kissamos Kastelli)* formait comme une tache terne et triste au centre de cet admirable tableau ; cette vieille ruine vénitienne à peine réparée en 1658 suffit cependant pour tenir en respect, même en temps de révolte, le peuple ignorant et naïf de cette province.

Au sud du castel et sur une haute montagne se distinguaient les blanches maisons de *Paléokastron* bâti sur les

ruines de *Polyrrhenia* dont il reste encore quelques pans de murailles et des fragments d'aqueducs.

Un peu à notre droite se voyaient deux ou trois villages reliés par un long ruban grisâtre traversant les broussailles qui nous faisait espérer un meilleur chemin pour la fin de la journée.

M. Léondaridi, en causant le long des chemins, nous donna à entendre que décidément il allait rejoindre M. Coronéos; nous le laissâmes dire, ajoutant peu foi à ses paroles, car nous connaissions son grand désir de rester chef d'un détachement qui cependant diminuait de jour en jour.

Peut-être ne me trompai-je qu'à moitié et n'était-il encore qu'indécis.

Au moment où nous arrivions à la hauteur du village de *Korfalona*, nous entendîmes une vive fusillade et nous oubliâmes aussitôt les fatigues du chemin et la faim qui se faisaient vigoureusement sentir, un instant auparavant; il y avait treize heures que nous marchions et nous n'avions encore rien pris.

En un instant les capes (1) sont à terre, on rassemble les bagages, on place quatre ou cinq sentinelles pour garder ce que nous laissons, et nous nous élançons dans la direction du fort.

Nous courûmes ainsi près d'une heure, et nous arrivâmes enfin près d'une bande d'insurgés embusqués derrière leurs petits murs de pierres et faisant feu sur quatre ou cinq Turcs sortis en maraudeurs et s'enfuyant vers le castel.

Les Crétois, en nous voyant accourir, poussent des cris de

(1) La cape, vêtement inséparable du montagnard grec, est une sorte de grossier cabau, dont l'étoffe feutrée a près d'un centimètre d'épaisseur. Les pluies les plus fortes ne peuvent pénétrer ce vêtement. Les comités donnaient des capes aux volontaires qui en désiraient.

joie, déchargent leurs fusils en l'air, nous embrassent et, comme toujours, nous accablent de questions.

Le reste du jour se passa dans l'attente d'une sortie des Turcs; mais le soleil commençant à colorer d'une lueur pourpre les hauts sommets des Monts-Blancs, sans que l'ennemi eût bougé, on songea à nous procurer un abri pour la nuit, et l'on nous conduisit au village de *Drépania*, a deux kilomètres Est du fort de Kissamos.

Ce village, habité quelques mois auparavant par une population mélangée de Musulmans et de Chrétiens, ne présentait plus, à cette époque, que des ruines. Les Chrétiens avaient, dès les premiers jours de l'insurrection, ravagé les habitations turques et les Turcs avaient dans une sortie ravagé les maisons des Chrétiens.

Aussi nous ne trouvâmes là que quelques coins échappés à l'incendie, mais où néanmoins nous dormîmes d'un profond sommeil.

Le lendemain arrivèrent avec des vivres deux cents Crétois qui venaient se joindre à nous, ce qui portait à environ quatre cents hommes l'effectif de notre détachement.

Vers onze heures, une nouvelle fusillade éclate dans la direction du castel, et nous partons tous en courant.

Nous apercevons bientôt un fort détachement de troupes régulières s'avançant vers la montagne de Messogheia.

Nous prenons position au milieu des Crétois retranchés derrière leurs barricades, et les Turcs sont arrêtés par un feu bien nourri.

Le castel nous envoie une vingtaine de boulets perdus, les Crétois tirent inutilement sur le fort, chargeant et déchargeant, sans interruption, leurs armes, sur ces épaisses murailles et entretenant une fusillade bruyante, bien capable de convaincre les Turcs qu'ils avaient à faire à un parti considérable.

Du moins, je le crus; mais les Turcs, plus habitués que moi

Digitized by Google

à ces algarades, n'en poussèrent pas moins leur pointe jusqu'à deux ou trois villages qui se trouvaient sous notre feu; puis s'en retournèrent sans grande émotion, vers le fort, chassant devant eux quelques moutons qu'ils étaient venus chercher et poursuivis de loin par les balles des habitants de Messogheia.

Beaucoup de bruit, de cris, d'évolution, quelques blessés parmi nous, un Turc tué par hasard, tel fut le résultat de cette escarmouche qui n'avait pas duré moins de huit heures et où il s'était brûlé plus de douze mille cartouches de notre côté soulement.

Le jour baissait, on tira encore quelque temps sur le fort qui nous envoya quelques boulets, et nous regagnâmes notre village où les insurgés malades ou sans armes avaient préparé le repas.

Le jour suivant, je vis avec un étonnement pénible un Crétois d'une vingtaine d'années portant enfilées à sa baïonnette les moustaches et les oreilles du Turc tué la veille et dont le corps était resté sur le champ de bataille. Ce pauvre garçon était tout fier de son sanglant et hideux trophée.

Pendant la journée, me promenant en vue du fort avec M. Léondaridi et supputant la quantité de poudre inutilement brûlée la veille, je pensais tout haut qu'il n'en faudrait pas tant pour faire sauter cette vieille ruine.

« Pourquoi, lui dis-je, ne pratiquerait-on pas une mine? « Les insurgés ne s'étant jamais aventurés jusques là, les Turcs « dorment bien tranquilles derrière leurs murs décrépits; « quelques braves déterminés, quelques heures de nuit, un « baril ou deux de poudre.... et demain nous pourrions mon- « ter à l'assaut, le castel..... »

M. Léondaridi se mit à rire, traitant mon projet de folie, sans en discuter les chances.

A mon retour, j'en causai pendant la veillée et je ne trouvai pas dix hommes décidés à me seconder.

Digitized by Google

L'affaire de la veille m'avait appris à connaître un peu mieux les combattants au milieu desquels je me trouvais.

Ces hommes étaient éminemment aptes à la guerre de partisans, aux combats d'embuscades, mais ils me semblaient incapables de soutenir le choc d'une compagnie disciplinée, de résister à l'armée turque le jour où elle voudrait entrer sérieusement en campagne.

Il leur suffit de tirer beaucoup. J'ai vu de ces braves gens brûler deux cents, deux cent cinquante cartouches en cinq ou six heures de combat ; ceux qui ont pris part à nos guerres européennes savent seuls ce qu'il y a d'extraordinaire dans de pareils chiffres, surtout avec des fusils à pierre d'une longueur si embarrassante pour la charge.

Les Crétois peuvent se battre fort longtemps derrière leurs petits murs de pierre ; mais si l'ennemi fait un mouvement en avant, ils abandonnent précipitamment leur position et fuient avec une rapidité que nous admirions souvent, regrettant de n'avoir pas la même ressource, fort utile lorsqu'on a affaire aux Crétois musulmans qui seuls peuvent les poursuivre quelque temps dans leurs montagnes.

Ces réflexions, l'impression des mutilations exercées sur le cadavre du soldat turc me firent tomber peu à peu dans une sorte de tristesse vague, occasionnée peut-être aussi par l'influence atmosphérique. Le ciel était orageux, de gros nuages noirs enveloppaient les montagnes et s'avançaient rapidement, roulant, se pressant, s'entassant. Je me mis à fumer en regardant l'horizon sombre et déchiré à chaque instant par les étincelants zigzags de la foudre, et je me pris à penser à l'étrange suite d'illusions qui m'avait amené en Crète.

« Eh bien, me cria tout à coup Léondaridi, n'entendez-« vous pas la fusillade ; allons debout !.... en route !... »

« Non, lui répondis-je à peu près sur le même ton qu'il « avait pris avec moi la veille, je reste ; l'orage qui se prépare

« va repousser les Turcs bien plus aisément que vos balles. »

Ils partirent ; je restai seul, j'entendais la fusillade, mais elle me produisait peu d'effet.

J'étais retombé dans une profonde rêverie.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis le départ de Léondaridi, lorsque je fus arraché à mes réflexions par un éclair suivi d'un coup de tonnerre si violent, que la maison trembla.

Je m'aperçus seulement alors que la fusillade avait cessé, et songeant à mes compagnons, je leur préparai un bon feu dont ils allaient sans doute avoir grand besoin.

Je les vis bientôt accourir trempés et transis.

Léondaridi était furieux, prétendant que l'orage avait empêché ses hommes de battre les Turcs.

Je m'approchai et tout en l'aidant à se débarrasser de ses habits mouillés, je lui demandai en riant qui avait eu raison de nous deux.

Il se prit à rire et se tournant vers les autres volontaires :

« Le Français a senti l'orage, dit-il, et il a eu peur de « l'eau !... » — « Soit, repris-je, mais non du feu ! »

Bientôt l'orage et les Turcs furent oubliés, les libations commencèrent et les monotones chansons grecques retentissant autour d'un bon feu dans le silence de la nuit, allèrent dire à la garnison du Castel que l'insurrection veillait et veillait gaiement.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Zimbracakis et l'Assemblée nationale.

Le troisième jour fut un jour de grande fatigue : dès trois heures du matin, le canon du fort annonça que les Crétois de Messogheia et les Turcs étaient engagés.

Nous partîmes en hâte et nous occupâmes bientôt nos positions des jours précédents, les volontaires en avant à mi-côte et les Crétois derrière les rochers au-dessus de nous sur une montagne qui forme trois gradins, à l'est du fort.

Cette fois, les Turcs sont en plaine, entre nous et la montagne de Messogheia, et nos balles peuvent les atteindre.

Tout fait présager un combat sérieux et meurtrier.

Le fort ouvre le feu sur nous; les balles, les boulets, les obus pleuvent; deux hommes tombent à mes côtés, atteints par la mitraille; le feu des insurgés répond avec vigueur, et nous voyons plusieurs blessés turcs reportés au fort.

Vers dix ou onze heures, deux nouveaux détachements turcs sortent du fort; le premier s'élance vers Messogheia et met en fuite les insurgés qui occupaient cette position;

Digitized by Google

le second vient remplacer celui qui est engagé depuis le matin.

La fusillade, le canon, les bombes faisaient un tel vacarme dans cette petite plaine, qu'on eût pu croire à quelque grande bataille.

Depuis six ou sept heures on se battait sans résultat.

Je propose à Léondaridi de tourner la montagne et de gagner la plaine, afin de prendre les Turcs en flanc; il accepte et nous partons suivis d'une trentaine de volontaires.

Une heure après, nous n'étions plus qu'à sept ou huit cents mètres des Turcs qui ne nous apercevaient pas, et nous descendîmes vers eux avec rapidité.

Tout-à-coup Léondaridi nous arrête; nous étions sous le feu des Crétois; ces hommes n'imaginaient pas que nous pussions avoir l'audace d'approcher les Turcs à découvert; et confondant, dans la plaine, amis et ennemis, ils continuaient à tirer au hasard; leurs balles nous sifflaient déjà aux oreilles et frappaient les oliviers au milieu desquels nous nous trouvions : nous étions entre deux feux, il fallait reculer.

Nous regagnâmes, à regret, la montagne en chargeant et tirant pour soutenir notre retraite.

Le jour avançait, nous étions harassés et la nuit arrivait, lorsque nous rejoignîmes nos compagnons.

Quelques paysans crétois qui étaient descendus avec nous, trouvèrent un bœuf appartenant aux Turcs et que le bruit de la fusillade avait sans doute chassé jusqu'à la montagne; on le poussa jusqu'à notre campement, et ce fut là ce que nous rapporta ce *polémos*, cette bataille dont cependant les insurgés étaient très fiers.

Je fus curieux de connaître le chiffre des morts et des blessés de ces trois journées. Je l'eus quelques jours après chez le médecin de l'Epitropi (comité). M. Darmaro; il y

avait deux morts et six blessés de notre côté; un mort et environ dix blessés du côté des Turcs.

Cette série de petits engagements me semblait ridicule et plus nuisible qu'utile au succès de l'insurrection ; ces escarmouches sans but et sans profit, où l'intelligence et la tactique n'ont aucune part, où l'initiative et le courage individuel n'ont jamais l'occasion de se montrer, me décidèrent à quitter mes compagnons et à gagner quelqu'un des points où la lutte paraissait plus sérieusement engagée.

« — Où irez-vous, me dit Léondaridi ? »

« Vers Coronéos ou Zimbracakis, lui répondis-je ; mais « d'abord, je veux retourner à Retonda voir l'assemblée et « prendre ma valise. »

J'arrivai après quatre heures de marche à Retonda, chez M. Darmaro, médecin crétois, qui s'est montré très-bon pour les volontaires et qui m'offrit l'hospitalité.

Le Comité m'ayant annoncé que ma valise avait été envoyée au camp de Coronéos, je repris le chemin de Drépania, pour faire mes adieux à mes compagnons et en particulier à M. Léondaridi avec qui je m'étais lié et que je ne quittais pas sans regrets.

Pendant mon absence de vingt-quatre heures, de violentes discussions s'étaient élevées parmi les Grecs : quinze ou vingt volontaires étaient décidés à se séparer du détachement pour aller rejoindre les uns Coronéos, les autres M. Zimbracakis.

Je me joignis à eux, nous partîmes à deux heures environ, et nous traversâmes le village de *Nopia* (autrefois Methymna) où je retrouvais *Zacheris* fort malade et cherchant à s'embarquer pour la Grèce. Cet officier m'exhorta de nouveau à renoncer à mes projets; mais ses conseils ne purent faire changer ma détermination, et je le quittai bien décidé à rejoindre ce que je croyais être le corps d'armée de Coronéos.

Nous suivons une vieille route ruinée, en traversant la

montagne qui sépare la baie de Kissamos de la baie de Khania : ce chemin disparaissait tantôt sous les buissons qui l'avaient envahi, tantôt dans les marécages couverts de lauriers roses ; mais nous en retrouvions des parties de distance en distance, et cela suffisait pour nous empêcher de nous égarer.

Un certain Nicolaki, grand, gros, lourd, épais, embarrassé dans ses bottes neuves et chargé d'un énorme carnier bien garni, prenait des airs de commandement et se faisait appeler capitaine ; malheureusement, blessé par ses bottes, il ne pouvait nous suivre et restait un kilomètre en arrière, ce qui contrariait furieusement ses plans.

Un autre Grec de ses amis, alors son aide-de-camp, s'était muni avant son départ d'une paire de larges galons, qu'il se mit à coudre gravement un jour devant moi ; il me vit rire de si bon cœur, qu'il les décousit et les cacha pour toujours.

Ces détails montrent quelles étaient les illusions, les rêves, les espérances de ces pauvres jeunes gens, si peu préparés aux déceptions et aux misères de l'insurrection.

Vers le soir, nous arrivâmes au charmant monastère de Gonia où nous fûmes reçus avec une cordiale hospitalité et conduits tout de suite au réfectoire où nous trouvâmes des volontaires de Zimbracakis arrivés depuis quelques jours.

Ils nous confirmèrent le désastre de Vafé et nous parurent encore plus démoralisés que les officiers que nous avions rencontrés à Retonda.

Après le repas, je m'occupai d'un abri pour la nuit.

Un vieux brave homme dont la maison avait été brûlée et qui avait trouvé asile au couvent, m'offrit son lit et se retira en me souhaitant *kalli nicta* (bonne nuit).

Quelques temps après, nos retardataires, *le Capitaine* et *son Aide-de-camp* survinrent, et se disant autorisés par les moines, m'invitèrent à leur céder mon lit. A cette étrange

Digitized by Google

proposition, je me levai à demi, leur demandant s'ils parlaient sérieusement.

Le Capitaine avait l'air furibond ; quelques libations lui avaient monté la tête, ainsi qu'à son suivant ; tous deux me chargeaient à qui mieux mieux d'épithètes grossières tirées du vocabulaire grec : m'étant aperçu de leur état d'ébriété, je me recouchai sans leur répondre.

Ils continuèrent à gesticuler et à menacer avec volubilité pendant quelque temps ; puis ils se retirèrent, à mon grand contentement ; car je tombais de sommeil, et cinq minutes après j'étais profondément endormi.

J'ai retrouvé plus tard le pauvre Nicolaki bien malheureux, bien délaissé même de son aide-de-camp ; sans bottes, sans carnier, oublieux des beaux jours de son ambition, il s'approchait piteusement de nos bivouacs et demandait quelques bribes de nos maigres repas.

Le lendemain, Nicolaki ronflait de si grand cœur, qu'on le laissa dormir. Je pris les devants avec quelques hommes qui, comme moi, ne se souciaient pas plus de l'attendre que de continuer la route dans sa société.

Plus nous avancions, plus le tableau s'assombrissait, car on commençait à trouver des traces de l'insurrection : des villages brûlés, en tout ou en partie, ou bien abandonnés, des vignes où les raisins n'avaient pas été vendangés, des bois d'oliviers dont les fruits pourrissaient sur la terre, des orangers chargés de fruits que personne ne songeait plus à récolter. Nous étions dans la province de Kidonia.

Au sommet de la montagne qui sépare Thérisson de Draconas où nous faisons halte gisait un Crétois musulman qu'une balle avait frappé au front, quinze jours auparavant, dans un engagement entre Crétois ; il était décomposé et répandait l'affreuse odeur d'un cadavre en putréfaction.

Je le revis encore un mois plus tard; les corbeaux l'avaient déchiqueté, les chiens avaient traîné ses entrailles; c'était

horrible, et cependant pas un chrétien n'eut l'idée de jeter un peu de terre sur ces restes d'un homme mort en combattant; mais il s'en était trouvé un pour mutiler ce cadavre et lui couper le nez et les oreilles.

Nous avions traversé la charmante et délicieuse plaine d'Alikianù, jardin de la Canée, les villages de Vatolako, Mescla, Therisson; nous avions franchi la haute montagne d'où l'on découvre devant soi Malaxa où les Turcs ont toujours un fort détachement; à gauche, la Sudda et la presqu'île d'Acrotiri, et, à droite, la chaîne des Monts Blancs qui se prolonge au loin, et nous arrivâmes à six heures du soir au village de Draconas, où devait se trouver M. Zimbracakis.

Cet officier était absent; il était allé au village voisin s'entendre avec le major Frudakis et les capitaines des villages voisins pour aller attaquer les Turcs de la Canée.

Je suis reçu par M. Souliotis, officier du génie, aide-de-camp de Zimbracakis, parlant français assez correctement. Cet officier, qui se montra dès le premier jour fort bon pour moi, fut longtemps mon compagnon et mon ami.

Je m'endormis, ce soir là, avec l'espérance de voir enfin ces fameux chefs de l'insurrection dont j'entendais depuis si longtemps parler tantôt en bien, tantôt en mal.

J'allais aussi avoir l'honneur de me trouver en présence de l'Assemblée générale des Crétois.

Je fus debout dès le point du jour, et fis quelque peu de toilette; ma valise, que j'avais retrouvée, me permettait ce luxe et me fournit du linge blanc, le dernier qu'il me fut permis de porter.

Je me rendis à la maison de l'assemblée, qui était aussi celle de M. Zimbracakis.

Ce chef venait d'arriver: on me le montra de loin.

Je vis un homme de taille moyenne, maigre et très-pâle; il portait paletot et pantalon noir, de grandes bottes crétoi-

ses en cuir écru ; une casquette étrange enfoncée jusque sur le nez lui cachait les yeux.

Un sabre d'infanterie pendait au ceinturon, caché sous le paletot ; il portait toute sa barbe assez clair semée.

Appuyé contre le mur de la maison, les mains plongées dans les poches profondes de son vêtement, il fumait une cigarette, et quand je cherchai l'expression de sa physionomie, je n'y trouvai qu'indifférence absolue.

Tel je vis alors cet officier, tel je le revis constamment pendant tout le cours de la campagne.

La réception qu'il me fit fut tout amicale : il m'offrit de partager sa chambre qui était aussi celle de M. Souliotis et des membres de l'assemblée ; j'acceptai et me trouvai ainsi au milieu des hommes qui dirigeaient l'insurrection.

Ces hommes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense !

Ce que l'on est convenu d'appeler en Crète et en Grèce, l'*Assemblée générale des Crétois*, est une réunion de quatre à six personnes parmi lesquelles figurent toujours au moins trois papas ou prêtres.

J'ai eu l'insigne honneur d'être pendant quelque temps le secrétaire de cette assemblée, qui se composait alors de : Parth. Kalaïdis, Parth. Peridis, J. A. Manusoyannakis, A. Z. Mpoumpoulakis et L. Geogiadis ; les autres membres absents étaient : P. A. Morakis, Jos. Hadgi Russu Vurvudakis, A. Tuihlis, A. Papageorgios, D. Papadakis, M. Kiriakidis, A. Manusoyannakis, N. Nikolidakis, etc.

L'endroit où se tenait la réunion était une petite pièce de dix pieds carrés, dont le plancher servait de lit à la famille du propriétaire de la maison, ainsi qu'à nous tous.

Ce plancher élevé de deux mètres au-dessus du sol, sépare l'unique pièce de la maison en deux étages : un escalier de

bois y conduit et une balustrade le termine, car il ne couvre pas toute l'étendue de la chambre, mais seulement la moitié ou les deux tiers.

Réunie dans cette pièce et assise à terre, l'assemblée s'occupe des affaires publiques: l'un rédige une lettre à l'Europe entière ou un projet d'article pour un journal grec; un autre prépare des lettres aux consuls, aux ambassadeurs ou même aux souverains des grandes puissances, ou bien encore des proclamations, des appels aux armes; celui-ci raconte les victoires éclatantes des insurgés et les défaites de l'ennemi, telles qu'elles devront être reproduites par les journaux la *Grèce* ou l'*Indépendance Hellénique*, organes du comité central d'Athènes; celui-là prépare de longues listes de crimes, d'atrocités commises par les *féroces Osmanlis*.

Les autres devisent des ressources, des chances et des espérances de l'insurrection.

Dès les premiers jours, mon enthousiasme que la vue des faits accomplis à Kissamos avait beaucoup refroidi, et mes illusions qui s'en allaient, se ranimèrent aux récits et aux promesses de l'assemblée qui assurait que l'intervention était proche, et ce fut avec beaucoup de zèle et de conviction que je me livrai à mes fonctions.

Mais il fallait voir, dans ces réunions où se décidait le sort de tant de pauvres gens, les membres de l'assemblée s'occupant des plus graves sujets, délibérant sur les mesures à prendre dans l'intérêt de la population, tenant à la main l'un son pantalon, l'autre sa chemise à la recherche des horribles parasites qui se cachaient dans ces vêtements, après avoir, en partie, dévoré les propriétaires.

La chasse était active, acharnée et toujours abondante; on suivait la discussion sans interrompre la curée, et l'on prenait les plus sérieuses déterminations tout en massacrant sans pitié ces insectes répugnants.

Jusqu'alors j'avais été exempt de la visite de ces immon-

des et importuns compagnons que les Crétois nomment les *bêtes helléniques*, parce qu'elles leur ont été apportées par les volontaires grecs; mais dès la première nuit de mon séjour au sein de l'assemblée, je sus ce que coûte la gloire et les honneurs; j'en fus infesté.

Ce n'était, hélas! que le commencement de mon supplice; je ne devais me débarrasser de ce fléau qu'après dix mois de lutte et seulement lors de mon retour à Athènes,

Les Grecs supportent ce martyre avec une patience stoïque, et j'ai vu les membres de l'assemblée, les chefs des volontaires, les capitaines des villages, réunis au soleil faisant la chasse en famille et détruisant par centaines cette affreuse vermine, tout en causant paisiblement et sans paraître éprouver ni gêne, ni dégoût.

Les Hellènes semblent complètement habitués à la compagnie de ces parasites; car pour eux les chercher, les jeter ou les tuer en public est une chose toute naturelle.

Les Crétois, naturellement très-propres, sont exempts de cette vermine, qu'ils ne connaissent que par le contact des volontaires.

Quand ils ont fréquenté ceux-ci, ne fut-ce qu'une ou deux heures, ils ont hâte de se dépouiller et de faire bouillir leurs effets, n'ayant pas pour les *psirès* (1) la même indifférence que les Grecs.

(1) Nom grec de l'insecte en question.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Arcadi. — Lakkos.

Le 19 novembre, j'apprends par la correspondance de l'assemblée que le *Panhellénion* vient de débarquer au Cap-Krio ou Krioumetopon (la tête de bélier) quatre cents volontaires, des vivres et des munitions.

C'était le corps dont les *Garibaldiens* faisaient partie et que commandait le *colonel Bysantios*.

MM. *Smolenz* et *Manésis* commandaient l'artillerie composée de quatre petites pièces de montagne.

Les vivres, les munitions, l'artillerie furent conduits à *Pélékano*, riche village de la province de Célino où les nouveaux volontaires s'établirent et restèrent jusqu'à la fin de novembre, bien qu'ils fussent impatiemment attendus par Coronéos et Zimbracakis et qu'ils reçussent chaque jour des missives de ces deux chefs et de l'assemblée générale.

L'inaction de M. Bysantios paraissait incompréhensible; il dédaignait de répondre; on consommait les vivres, on buvait le *raki* (1) de la province, et la musique, car ce corps

(1) Eau-de-vie de marc.

possédait une musique, venait chaque jour jouer les quatre airs de son répertoire sur la terrasse du colonel, c'est-à-dire sur le toit de la maison voisine; on brisait les orangers pour en manger les fruits, on faisait un feu de joie avec le moulin à huile d'*Emin-Bey*.

Cependant la jeunesse grecque et les Garibaldiens, impatients de se mettre à l'œuvre, murmuraient, se plaignaient à haute voix et commençaient à demander l'ordre du départ.

Enfin le douzième jour après le débarquement, le colonel céda et l'on partit pour *Paléo-Kastron*, d'où MM. Smolenz et Manésis, aussitôt leur arrivée, se transportèrent avec l'artillerie dans la plaine de Kissamos, pour établir leur batterie à environ huit cents mètres de castel.

Les *Garibaldiens* furent chargés du travail, et quelques artilleurs, déserteurs de l'armée grecque, devaient faire le service des pièces.

La plupart de ces hommes se plaignaient de n'avoir rien de l'équipement indispensable: « Tant mieux, leur répon-« dait M. Smolenz, les Turcs nous en fourniront à la pre-« mière affaire. »

Les vivres ayant été gaspillés, commençaient à manquer, et Poinsot, chargé de faire les distributions aux Garibaldiens, n'obtenait plus qu'à grand'peine des demi-rations. Ce fut le commencement de leurs misères.

Quant aux Grecs, ils étaient encore suffisamment pourvus, ils se procuraient même souvent le superflu soit dans les habitations, soit dans les montagnes où les habitants confiants laissaient alors errer librement leurs troupeaux.

Ces volontaires se conduisaient comme en pays conquis, mais les Garibaldiens à qui ces moyens répugnaient, commencèrent à manquer du nécessaire et à se plaindre de la partialité apportée dans les distributions.

Les Grecs affectaient avec eux certains airs de supério-

rité; mais les Garibaldiens se proposaient secrètement de changer les rôles à l'attaque de Kissamos-Kastelli ; ils espéraient aussi que la prise de ce fort ramènerait l'abondance.

Au moment où le *Panhellénion* débarquait les Garibaldiens, nous nous occupions à Draconas à réunir les hommes des provinces voisines pour aller attaquer *Akladès*, village très-rapproché de la Canée.

La grande défaite de Vafé avait tellement démoralisé les Crétois, qu'il ne nous fut pas possible de réunir plus de quatre à cinq cents hommes.

Le 19 novembre, nous descendons sur Akladès; mais à notre arrivée dans ce village, nous apprenons que les Turcs, prévenus de notre mouvement, ont envoyé quatre mille hommes contre nous.

Quelques Crétois se détachent avec M. Souliotis pour faire une reconnaissance, et reviennent bientôt confirmer la nouvelle, ajoutant que les Turcs ont établi un camp sur la montagne voisine, et qu'une grande agitation semble régner à Malaxa, sur notre droite, où sont campés environ deux mille Turcs.

On tint conseil, et quelques chefs émirent l'avis de retourner en arrière; alors une forte discussion s'éleva, les uns voulant revenir sur Draconas, les autres voulant aller se joindre aux volontaires qu'on disait arrivés déjà devant Kissamos, et prendre part à l'attaque du fort.

Après de longues et violentes disputes, on se sépara en deux bandes; l'une partit pour Kissamos, et l'autre pour Draconas avec M. Zimbracakis ; Souliotis suivit ce chef avec une dixaine de volontaires qui, comme moi, ne voulaient pas se séparer de lui dans un moment où les événements commençaient à prendre une tournure sérieuse et décisive.

Mais le désarroi se mit bientôt parmi nous.

Le major Frudakis nous quitte pour aller trouver la mort devant le Castel.

Digitized by Google

Deux jours après, le major Zimbracakis part pour Mescla où l'on disait que devait venir Coronéos.

L'Assemblée générale quitte aussi Draconas pour aller s'établir au centre des montagnes de Sphakia, à Zurva.

Nous restons à Draconas, Souliotis, Basiliadès et moi avec cinq ou six volontaires tout au plus.

Là seulement nous apprîmes le désastre du monastère d'*Arcadi* qui datait du 7 novembre.

Le fait me fut ainsi raconté par un Crétois échappé par miracle à cette catastrophe.

Le couvent d'*Arcadi*, situé près de la limite ouest de Mylopotamos, sur un vaste plateau, renfermait environ vingt religieux sous la direction de l'hégoûmène Gabriel; trois cents Crétois avec leurs femmes et leurs enfants, et trente volontaires s'y étaient retranchés sous le commandement du brave officier Dimacopoulo.

Il fut investi par six mille hommes, quatre mille réguliers et deux mille Crétois musulmans.

A deux reprises, Suleïman-Bey désirant éviter au couvent les conséquences désastreuses d'un assaut, proposa à la petite garnison de déposer les armes, lui assurant la vie sauve. Les Crétois hésitèrent, l'hégoumène les décida à la résistance.

Une troisième fois, Suleïman-Bey propose de se retirer, à la condition qu'on lui remettra armes et munitions.

L'hégoumène redoutant une ruse, se décide de nouveau à la résistance.

Alors commença le siége.

Dans la première journée, six pièces de campagne battent inutilement la grande porte du monastère, barricadée avec des pierres et de la terre détrempée.

Le lendemain arrive de Réthymno Mustapha-Pacha, accompagné d'Ali-Pacha et d'Ismaïl-Pacha, avec un renfort de six

pièces de douze, qui commencent un feu terrible sur le vaste portique et sur les murailles du couvent.

Une brèche est bientôt ouverte : les assiégeants se précipitent et envahissent la grande cour au milieu de laquelle s'élève l'église du monastère.

Alors commence dans les couloirs et dans les cellules, dans la cour et dans l'église, une lutte corps à corps, affreuse, terrible, lutte suprême pour les Crétois qui se voyaient perdus.

De tous côtés, le sang jaillit, ruisselle, rougissant les murailles et le sol.

Tout à coup le feu se communique au caveau des poudres, et l'explosion lance en l'air Turcs et Chrétiens, hommes et femmes, vieillards et enfants pêle-mêle avec les poutres et les pierres de l'édifice.

Un moment de stupeur et d'épouvante succède à l'explosion ; mais une dizaine de cellules seulement avaient sautées, et la lutte, qui cesse sur ce point, recommence dans les parties intactes du couvent, dans le réfectoire notamment, partout enfin où il reste des vivants.

Les soldats turcs firent quatre-vingts prisonniers.

Plus de deux cents femmes et enfants furent conduits à Rethymno par les réguliers et confiés à l'archevêque.

Le lendemain, ces prisonniers étaient mis en liberté par ordre de Selih-Bey, fils de Mustapha-Pacha.

Quelques prêtres et quelques volontaires s'échappèrent pendant le désordre causé par l'explosion et s'enfuirent dans la montagne.

Coronéos avait assisté de loin à cette catastrophe sans pouvoir ni porter secours, ni faire diversion, parce qu'il était tenu en échec par un fort détachement.

Bien des versions ont depuis l'événement circulé sur la cause de l'explosion ; il ne m'appartient pas de les reproduire, ces récits divers ôtant beaucoup de l'héroïsme attribué aux défenseurs d'Arcadi ; puis, comme dit M. H. Skinner

dans son impartial travail intitulé « *Roughing it in Crète :* » « tout ce qui pouvait nous éclairer sur ce terrible événement « a été lancé en l'air par l'explosion. »

La nouvelle de la catastrophe ne nous était parvenue que longtemps après, parce que l'armée turque occupait tout le pays depuis la Canée jusqu'à Vafé.

Il y avait déjà plusieurs jours que nous l'avions reçue, lorsque M. Zimbracakis nous fit passer l'ordre de le rejoindre à Mescla.

Il ajoutait : *le plus tôt possible !* Recommandation bien inutile, car dans l'isolement où nous nous trouvions, nous étions loin d'être en sûreté ; nous n'avions plus ni farine, ni biscuits ; la famine nous menaçait, car les Crétois quittaient le pays, pour gagner les montagnes avec leurs troupeaux, fuyant l'approche menaçante de l'armée turque qui, sortie de la Canée, pendant la nuit, s'était portée par la plaine d'Alikianù sur Vatolako et Carynoskafida, dont elle avait surpris les habitants endormis.

Ayant envoyé leurs prisonniers à la Canée, les Turcs continuèrent à s'avancer sur *Carès* et *Lakkos*.

Nous partîmes donc pour Mescla, où M. Coronéos était déjà arrivé, après avoir été à Kissamos s'informer des plans de M. Bysantios.

Pendant les quelques jours qu'il avait passés près de cet officier, le colonel Coronéos avait essayé de le détourner de son projet de s'emparer du fort, ainsi que l'avaient déjà fait, sans succès, M. Zimbracakis et l'Assemblée générale dans leurs nombreuses lettres.

Il n'y réussit pas davantage.

Je fus présenté au colonel par Souliotis, et lui remis une lettre de recommandation.

« C'est bien, me dit-il, j'ai appris à connaître en Syrie « les officiers et les soldats de votre armée ; si nous avions

« un renfort de quatre ou cinq cents des vôtres, l'insurrec-
« tion prendrait une toute autre tournure. »

Nous dînâmes ensemble le soir, et je fis connaissance à table d'un capitaine monténégrin, fort jeune encore, mais à la figure énergique.

Deux cents Crétois et deux cents volontaires se trouvaient ralliés à Mescla; nous avions donc en tout quatre cents hommes à opposer à l'armée turque qui s'avançait vers nous, forte de six à huit mille hommes.

Mescla, situé au bord du Potamos (torrent), qui traverse la plaine d'Alikianù, et va se jeter à la mer près de Platanias, au milieu d'un vallon délicieux qui ne connaît pas l'hiver, environné de hautes montagnes, Mescla est exposé, plus que les autres villages voisins, à la visite des Turcs : aussi n'y avait-on jamais tenté de se soulever depuis le début de l'insurrection, et les habitants étaient même appelés par les insurgés « *moutis*, » c'est-à-dire rendus.

Notre présence les gênait, et nous-mêmes ne nous trouvions pas à l'aise parmi eux. Ils n'osaient nous chasser dans la crainte de s'attirer la haine de leurs compatriotes ; mais nous songions à trouver un campement plus sûr.

MM. Coronéos et Zimbracakis avaient jeté les yeux sur Zurva, où déjà s'était retirée l'Assemblée générale; ils voulaient y établir les magasins de vivres et de munitions, l'ambulance, etc.

Pour cela, il était nécessaire de fortifier ce point déjà naturellement défendu par sa position, et dans ce but, nous partîmes avec MM. Coronéos et Nicolaïdès, officier du génie très-distingué.

Zurva est situé au sommet d'une haute montagne , au sud de laquelle les Monts-Blancs s'élèvent perpendiculairement ; un seul sentier au nord permet de monter de Mescla à Zurva ; mais ce sentier, hérissé d'un bout à l'autre de roches,

n'est accessible qu'aux montagnards ou aux volontaires déterminés.

Au-dessous de Zurva, la montagne descend à pic à l'est et à l'ouest vers deux torrents qui se précipitent, l'un des hauteurs de l'Omalos, l'autre des montagnes qui séparent Zurva de Draconas.

Un sentier courant au bord des précipices permet de communiquer à l'est avec la province d'Apocorona; mais l'ennemi qui serait assez téméraire pour s'y aventurer, aurait à subir deux ou trois heures d'escalade sous le feu de Zurva, sans pouvoir y répondre, le chemin étant si dangereux qu'il faut s'aider souvent des mains, et avoir les yeux constamment fixés sur l'endroit où l'on va poser le pied.

Du reste, la moindre barricade, quelques rochers roulés en travers ou enlevés çà et là, suffiraient pour rendre cette route complétement impraticable.

Un autre sentier descend à l'ouest, au milieu des ravins conduisant à Phokiès, vallée située au-dessous d'Omalos et d'où l'on découvre les montagnes de Kissamos et la Canée.

Ce chemin, si toutefois on peut donner ce nom à un passage tracé par les chèvres plutôt que par les hommes, est des plus dangereux; parfois il faut gravir de roche en roche pendant une heure ou deux avant de retrouver un sol plat ou une pente raisonnable; parfois on arrive au bord de précipices vertigineux, au fond desquels il faut descendre pour remonter de nouveau, au milieu des rochers et des broussailles.

L'ennemi qui songerait à pénétrer de ce côté, serait arrêté, écrasé par une poignée d'hommes embusqués derrière les rochers.

Pour compléter la défense et rendre Zurva inexpugnable, il suffisait donc de se couvrir du côté de Mescla par quelques barricades espacées et superposées, à la mode du pays.

Ce travail ayant été fait en quelques heures, les vivres et les munitions (en petit nombre) étant emmagasinés, l'Assemblée *décréta* qu'on ferait là une résistance *héroïque* et qu'au besoin on *se ferait sauter* comme à *Arcadi*.

Zurva devait selon les apparences servir de pendant à Missolonghi.

Nicolaïdès, plein d'ardeur et d'enthousiasme, avait dirigé les travaux avec une énergie et une intelligence remarquables; cet officier, malgré des déboires de toutes sortes, se montra toujours dévoué à la cause crétoise et fit les plus grands efforts pour la faire triompher.

Le lendemain, vers dix heures du matin, des coups de feu tirés sur les hauteurs de Lakkos nous annoncent que les Turcs s'avancent sur ce point.

Souliotis avec les volontaires part dans cette direction.

Zimbracakis vient avec quelques hommes retrouver Coronéos; je n'ai jamais compris pourquoi ces deux chefs, dont la place me semblait être à Lakkos au milieu des volontaires et des Crétois, étaient restés, pendant toute la durée du combat, à Zurva, c'est-à-dire à plus de deux heures du village attaqué.

Nicolaïdès voulait s'élancer avec les travailleurs occupés aux derniers travaux de fortifications; mais les deux chefs le retinrent pour former une sorte de réserve et porter aux combattants les dernières caisses de cartouches en cas de besoin.

Quelques Sphakiotes qui s'étaient depuis peu rallié à l'insurrection, réunis aux Lakkiotes sous le commandement de *Hadji Mikhali*, occupaient les hauteurs de Lakkos, tiraient sur les Turcs et purent les arrêter assez longtemps pour permettre à Souliotis d'arriver et de prendre position à *Sarouré*, montagne qui domine Lakkos.

L'insurrection avait déjà passé par là dans les premiers

jours, et Souliotis trouva tout prêts les murs qui avaient été construits à cette époque.

Les troupes que l'on avait à combattre appartenaient à l'armée égyptienne; on les reconnaissait aisément aux longs manteaux blancs qui embarrassaient leur marche et gênaient leur tir.

Il y avait là six mille hommes divisés en trois colonnes d'attaque ayant chacune sa réserve.

Ces colonnes se mirent à gravir les pentes rapides de la montagne, par *bataillons en masse*.

C'était une grande faute, car les insurgés n'avaient plus besoin d'ajuster; en tirant au hasard sur ces colonnes serrées, chaque coup devait porter, chaque balle devait mettre son homme hors de combat.

Aussi cette affaire fut-elle une de celles qui coûta le plus d'hommes à l'armée turque.

Vers midi, nos munitions commençaient à s'épuiser, et Souliotis fut réduit à l'inaction; les deux tiers de ses hommes manquait déjà de cartouches.

A midi et demi, nous vîmes Lakkiotes et Sphakiotes se replier en criant : *Tourki*, *Tourki*; les Turcs, en effet, s'avançaient et montaient vers Lakkos occupant déjà une position qui dominait la nôtre.

A ce moment le capitaine monténégrin s'élance vers le sommet de la montagne, à la rencontre des Turcs; je le suis avec cinq ou six volontaires parmi lesquels était l'adjudant Petritzi.

Accueillis par le feu d'un bataillon entier, nous voyons en un instant autour de nous les roches criblées de taches blanches; une longue détonation se répercute d'écho en écho, un nuage de poussière nous environne et je distingue à peine le capitaine soutenant son bras droit brisé par une balle.

Nous avançons pourtant encore et nous gagnons un en-

droit abrité : à peine y arrivons-nous, qu'une nouvelle décharge rase les broussailles au-dessus de nos têtes, brise les branches et déchire l'écorce des arbres qui nous protègent.

Il était trois heures, les insurgés tenaient encore de tous côtés et Nicolaïdès arrivait avec une vingtaine de volontaires : il nous apportait le reste des cartouches; ces dernières munitions entretinrent le feu encore quelques instants.

Mais bientôt les gibernes se vidèrent de nouveau, et le feu cessa sur un point, puis sur un autre, et les positions furent successivement abandonnées.

A cinq heures la déroute était complète.

De retour à Zurva avec le capitaine blessé, je vis s'allumer des feux de bivouacs sur les hauteurs de Savouré, ce qui nous apprit que les Turcs, maîtres de cette position, comptaient y passer la nuit.

De cinq heures à sept heures, MM. Zimbracakis et Coronéos ne reçurent aucune nouvelle, et n'entendant plus aucun bruit, ne voyant que les feux des Turcs, ils craignirent une catastrophe.

Le soleil s'était couché, les étoiles brillaient, et quoique la nuit fut claire, on ne voyait apparaître personne sur le sentier de Mesela.

Enfin quelques hommes arrivèrent, puis des groupes, puis enfin le détachement de volontaires apparut conduit par Nicolaïdès et Souliotis.

Nous avions perdu trois hommes : deux volontaires et un Crétois; environ dix blessés étaient revenus au village.

Nous n'avons pas connu la perte des Turco-Egyptiens : elle a dû être importante, en raison de l'étrange idée qu'ils avaient eu d'attaquer par colonnes serrées.

Cinq à six Garibaldiens, débarqués depuis peu à Kissamos avec M. Yeny-Sarly, assistaient à ce combat, qui eût eu certainement une toute autre issue si Bysantios et Leondaridi.

répondant à l'appel qui leur était fait, nous avaient apporté le secours de la petite artillerie et des deux mille hommes qui perdaient leur temps à Kissamos.

Le grand nombre de caisses de cartouches qu'ils avaient débarquées eut été d'un grand secours, et les canons plongeant des hauteurs de Savouré sur les bataillons égyptiens, eussent fait éprouver à l'ennemi des pertes telles, qu'ils auraient été contraints à la retraite.

La division, la rivalité même qui existait entre les chefs grecs, fut cause ici, comme souvent, de l'avantage remporté par les Turcs, et notre défaite eut des conséquences d'autant plus graves, qu'elle suivait de près la déroute de Vafé, l'hécatombe sanglante et terrible d'Arcadi et la folle tentative de Kissamos-Kastelli.

La nuit qui suivit la défaite de Lakkos fut employée en discussions et en disputes, selon l'habitude après chaque affaire.

Devait-on abandonner Zurva, essaierait-on de s'y maintenir? Les avis étaient partagés.

Les jeunes officiers penchaient pour la résistance, mais les chefs ayant fait remarquer qu'on était complètement dépourvu de vivres et de munitions, que les routes d'Apocorona étaient coupées par un corps s'avançant sur Mescla, que la dernière route encore libre, celle de Phokiés, allait être bientôt occupée à son tour, le départ fut décidé et fixé au point du jour.

Une scène émouvante suivit cette décision : les habitants de Zurva, les femmes, les enfants de Carès, de Lakkos, de Mescla, qui s'étaient réfugiés près de nous, se voyant abandonnés, nous imploraient avec larmes et prières de ne pas les laisser sans défense.

Leurs larmes, leurs cris, leurs supplications produisent quelqu'hésitation ; mais que pouvons-nous pour les protéger ; bloqués sans approvisionnements d'aucune espèce,

nous ne pouvons tout au plus que retarder de quelques jours l'évènement qu'ils redoutent.

Le ciel s'éclairait doucement vers l'Orient, les étoiles pâlissaient, le soleil allait paraître. Nous partîmes.

Aussitôt notre départ, les habitants de Zurva descendirent se joindre aux habitants de Mescla pour aller faire ensemble leur soumission aux Turcs, qui ne les inquiétèrent pas.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Siége du Castel. — Les Garibaldiens. — Omalos.

J'ai laissé le colonel Bysantios (1) se préparant à attaquer Kissamos-Kastelli; MM. Smolenz et Manèsis ont établi leur artillerie en face le Castel pour ouvrir la brèche par laquelle *les insurgés vont se précipiter à l'assaut et chasser les Turcs du fort.*

Comme je l'ai déjà dit, douze jours se sont écoulés entre le débarquement de M. Bysantios au Cap Krio et son arrivée devant le fort, et les Turcs, informés des projets des insurgés, ont eu le temps de se préparer.

Deux frégates sont venues s'embosser dans la baie, près du Castel, prêtes à soutenir de leurs boulets les assiégés si cela devient nécessaire.

Le 2 décembre, environ deux mille cinq cents hommes, insurgés et volontaires, sont réunis sur les montagnes qui entourent la plaine.

Depuis deux ou trois jours, les Crétois arrivent par

(1) Traducteur et *abréviateur* du *Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers.

Digitized by Google

bandes nombreuses, et les villages de Furnado, Galergiana. Ligoriana, Drepania, Paléokastron présentent l'aspect le plus animé et le plus bruyant.

Avant le lever du soleil, les capitaines rassemblent leurs hommes et viennent prendre les ordres du colonel; ils partent ensuite de Paléokastron pour aller occuper les positions qui leur ont été assignées.

Les Garibaldiens sont avec M. Smolenz près de l'artillerie, et les Crétois garnissent tous les sommets environnants et principalement les plateaux qui commandent le fort.

L'attaque commence : les petites pièces de montagnes (deux seulement ont été mises en batterie) lancent leurs faibles boulets sur la forteresse, et une vigoureuse fusillade éclate de tous côtés, de petits nuages de fumée sortent de chaque buisson, s'élancent des pierres entassées, s'élèvent des rochers, les détonations se succèdent avec une rapidité effrayante, le fort ouvre le feu sur la batterie des Garibaldiens, et les deux frégates envoient des obus et des bombes sur les positions où le feu vigoureux des insurgés leur fait supposer qu'il y a un plus grand nombre de Crétois.

Les boulets sifflent et ricochent sur les rochers, les bombes éclatent en l'air ou dans la montagne, les balles tombent comme la grêle autour des insurgés retranchés derrière leurs abris.

Les Crétois sont dans l'enthousiasme ; les canons de Bysantios, quoique tirant peu, répondent cependant par leurs détonations aux incessants grondements de l'artillerie du fort et des frégates.

Chaque coup est suivi de hurrahs frénétiques poussés par les Crétois qui suivent de l'œil le boulet pour constater l'effet produit; quelquefois une tache blanche sur la muraille du fort et presque toujours quelques cercles dans la mer.

Bysantios voyant que ses deux pièces ne pouvaient rien

avec leurs légers boulets contre les épaisses murailles du castel, et craignant peut-être aussi une sortie, fait retirer l'artillerie en arrière.

Le combat continue toute la journée, sans amener d'autre résultat qu'une consommation immense de cartouches de part et d'autre.

Au coucher du soleil, le feu se ralentit, et quand vint la nuit, il avait tout à fait cessé; beaucoup de combattants étaient déjà rentrés dans les villages et racontaient les prouesses de la journée, se vantant d'avoir brûlé cent, deux cents cartouches.

Ceux qui restaient encore dans les montagnes, devaient y passer la nuit pour surveiller les Turcs; des sentinelles entouraient toute la plaine et se renvoyaient de temps en temps le cri Φυλακες γρεγορεῖτε (sentinelle, prenez garde).

Les volontaires étaient rentrés à Paléokastron et les blessés avaient été transportés à Retonda.

Cette journée de combat inutile avait encore laissé bien des vides dans les rangs de l'insurrection, les pertes des Turcs ne pouvaient être grandes, la garnison étant protégée par les murs du castel.

Le 3 décembre, une nouvelle attaque du fort produisit le même résultat.

Les frégates font un feu terrible qui cause peu de mal aux Crétois; mais les Turcs savent par expérience que le bruit seul des détonations et le sifflement des boulets a beaucoup d'influence sur le moral de ces montagnards courageux, mais peu habitués aux explosions terribles des fortes pièces et des obusiers, aux énormes boulets et aux bombes dont ne peuvent les préserver leurs légères fortifications construites à la hâte.

Cette journée ne permit pas encore à M. Smolenz de tenir sa promesse d'équiper les artilleurs avec les dépouilles des Turcs.

Le 4, les vivres, les munitions sont épuisées; les Crétois qui comptaient sur les canons pour prendre le castel, ont constaté l'impossibilité de pratiquer une brèche avec ces petites pièces; les volontaires grecs sentent leur enthousiasme se refroidir, les Garibaldiens savent maintenant ce que l'on entend en Grèce par les mots *faire une campagne*, *livrer un combat*, *donner un assaut*.

Le découragement est général, Bysantios lui-même perdant tout espoir d'illustrer son nom devant Kissamos-Kastelli, se décide enfin au départ, et annonce qu'il va faire sa jonction avec *les corps d'armée* de Coronéos et de Zimbracakis, *conformément aux ordres du Comité insurrectionnel de Retonda*.

En effet, il part et rejoint les deux chefs auxquels il amène *un renfort* d'hommes affamés, démoralisés et regrettant déjà pour la plupart le sentiment qui, comme moi, les avait jetés en Crète.

C'est ici l'occasion de parler de ces infortunés *Garibaldiens*, dont mon ami *G. Flourens*, toujours trop faible, trop indulgent pour tout ce qui touche à ses illusions de Philhellène enthousiaste, dit simplement ces quelques mots dans *Une Campagne en Crète* dont le commencement seulement a paru dans *Le Courrier d'Orient* : « On les a beaucoup attaqués; l'un d'eux, un Italien de retour à Florence, s'est « vengé de ces attaques par un pamphlet plein de calomnies « contre les Crétois.

« En réalité, dans la désertion de ces volontaires étrangers, il y a eu de la faute des chefs grecs qui les avaient « amenés dans l'île et *les y ont laissés mourir de faim*.

« Il était moins difficile aux Grecs de se procurer des « vivres qu'à des Italiens ignorant la langue du pays. »

Malgré le désir bien connu de G. Flourens de servir la cause hellénique, il est forcé d'avouer que les *Grecs laissaient*

mourir de faim les Garibaldiens. Il eût pu ajouter que les officiers grecs ne manquaient alors de rien, que chaque jour le café, le raki leur étaient prodigués, et que la consommation de raki d'un des chefs, dont je tairai le nom, est même restée proverbiale dans l'île.

Il eût pu, sans crainte de blesser la vérité, ajouter encore que rien ne fut épargné aux Garibaldiens, ni les privations, ni les humiliations, ni même les persécutions; les Crétois eux-mêmes, si bons, si hospitaliers, leur refusaient du pain, un abri et les chassaient comme des parias, les Grecs les ayant désignés aux insurgés comme des traîtres.

G. Flourens veut sans doute aussi oublier ou taire l'histoire de ce malheureux Garibaldien errant dans les montagnes, épuisé de fatigue et de faim auquel il donna sa ration du jour avec cette bonté charitable qui nous le rendit si cher à tous.

Zimbracakis venait de chasser sans pitié cet infortuné, en prétextant qu'il était sans armes et que d'ailleurs *il n'avait rien pour les Italiens.*

Plus tard, Zimbracakis sentant le besoin de se disculper vis-à-vis de nous, ajoutait que ce Garibaldien avait vendu ses armes pour un morceau de pain.

C'était faux, il le savait et nous aussi : des Crétois l'ayant trouvé isolé, l'avaient désarmé en l'accusant de chercher à passer aux Turcs.

Mais en admettant même que cet Italien eût vendu son fusil aux insurgés pour un morceau de pain, Zimbracakis devait-il, en voyant l'état misérable où il était réduit, lui refuser ce qu'il donnait au chien couché près de sa porte?

Plus tard, lors de notre retour à malos, un autre Omalheureux Milanais éprouva, de la part de notre chef grec, les mêmes marques de dureté et de mépris ; ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre jours de prières et de supplications que G. Flourens put enfin obtenir pour cet homme les

rations que Zimbracakis, impitoyable pour la chemise rouge, lui refusait, quoique cet Italien fût avec nous et qu'on sût que nous partagions nos quelques biscuits avec lui.

Il serait trop long de raconter en détail les souffrances et les insultes auxquelles restèrent exposés ces jeunes gens dévoués, venus au secours de leurs frères, ces hommes déjà habitués, sous notre *illustre chef Garibaldi*, à supporter patiemment les fatigues et la faim.

Cependant, dans le cours de la campagne, j'aurai souvent des faits de ce genre à citer, *non pas des calomnies, mais des faits malheureusement vrais*, connus de tous et que les volontaires mêmes, les plus ardents défenseurs de la cause hellénique ne pourront nier.

Que ces volontaires oublient ou négligent à dessein de raconter, dans leurs écrits, les actes coupables des Grecs, soit; moi, je les dirai, et quand je ferai appel à la mémoire, à la conscience de mes anciens compagnons, je les connais trop amis de la vérité pour douter qu'ils ne s'empressent de reconnaître que, loin d'aggraver les torts des Grecs, je les atténue.

Les Garibaldiens qui avaient secondé Bysantios dans sa tentative de Kissamos, se voyant refuser les rations grecques et les secours Crétois, se dispersèrent pour chercher une occasion de rentrer en Grèce; une vingtaine seulement restèrent avec Poinsot qui portait les galons de sergent-major et à qui M. Smolenz avait abandonné le commandement; notre compatriote faisait tous ses efforts pour conserver ces quelques hommes et cherchait par tous les moyens possibles à leur procurer des vivres.

Nous retrouverons souvent ces Garibaldiens mêlés aux évènements qui vont suivre.

Le 12 décembre, nous rencontrons les restes du détachement de M. Bysantios dans la plaine de Phokiès; il était deux heures de l'après-midi.

C'était la première fois que les trois chefs de l'insurrection, Coronéos, Zimbracakis et Bysantios se trouvaient réunis, ainsi que les volontaires venus de Grèce, sauf un petit nombre répandus dans l'île.

Peu de Crétois nous accompagnaient, une cinquantaine seulement nous avaient suivis.

Nos trois chefs se serrèrent la main et s'avouèrent leurs désillusions (ils auraient pu dire leurs fautes).

Je les vois encore assis sur un rocher au milieu de cette triste vallée, tous trois abattus, tous trois sans ressources, tous trois démoralisés se demandant ce qu'ils allaient faire de tous ces hommes entraînés par eux, et dont moralement ils se sentaient responsables.

Zimbracakis, battu à Vafé, Coronéos à Arcadi, Bysantios à Kissamos, se rencontraient avec huit cents hommes, sans biscuits, sans cartouches, presque en vue des bivouacs et des tentes turcs, et sentant bien que d'une heure à l'autre ils pouvaient être entourés.

Tous trois voyaient les Crétois décidés à retourner dans leurs villages pour se soumettre ; tous trois craignaient de se voir abandonnés, repoussés ou livrés par ceux-là même qu'ils étaient venus soulever.

Les mêmes craintes, je dois l'avouer, circulaient alors parmi nous tous ; nous étions trop nouveaux dans le pays, nous n'avions pas été assez longtemps en contact avec ces rudes et naïfs montagnards pour comprendre que s'ils avaient pu s'engager follement, grâce à l'influence grecque, dans une entreprise dont ils ne pouvaient calculer les conséquences, ces hommes du moins étaient incapables de lâcheté et de trahison.

La première condition de leur soumission eût été le libre départ des volontaires que, du reste, les Turcs étaient prêts à favoriser, sachant bien que les Grecs partis, l'insurrection était terminée.

Des ouvertures en ce sens avaient même été faites, disait-on, à M. Zimbracakis qui les avait repoussées.

Ce fut à Phokiès que je vis pour la première fois les trois frères Botzaris; l'aîné, Marco, officier distingué de la marine grecque, parlait plusieurs langues, avait voyagé beaucoup et possédait des connaissances fort étendues.

Le second, Kitzos, officier d'infanterie, s'était fait remarquer dans les combats livrés aux brigands dont les montagnes de la Grèce étaient infestées avant l'insurrection crétoise. (1)

Le plus jeune avait quitté l'école militaire pour suivre ses aînés et venir conquérir ses épaulettes sur un champ de bataille.

J'y vis aussi MM. Smolenz, Papavieros, Manèsis et beaucoup d'autres jeunes officiers qui, pour la plupart, retournèrent en Grèce à la première occasion, jugeant inutile de mener plus longtemps une vie misérable et sans but, sans gloire et sans résultat.

Après une heure de halte, on se sépare.

Coronèos et Bysantios, suivis des frères Botzaris, des officiers et des Garibaldiens, ainsi que de presque tous les volontaires, prennent la route de la province de Sélino.

Les Garibaldiens et quelques officiers grecs s'arrêtent avec les frères Botzaris à Khosti, sur la limite des provinces de Sélino et de Kissamos, pour former un avant-poste.

Caronéos et Bysantios avec quatre ou cinq cents volontaires vont camper à Agia Iérini (Sainte-Irène) et à Aspano-Khori, deux villages situés à l'ouest et au pied des Monts-Blancs.

(1) M. Comoundouros les a, dit-on, expédiés par centaines pour entretenir l'insurrection. C'est du moins ce qui se disait pendant mon séjour à Athènes.

Digitized by Google

Zimbracakis avec ses volontaires (une centaine d'hommes environ) reste à Phokiés pour garder la route de l'Omalos.

En ce moment, les Turcs tenaient à notre droite toutes les positions de Zurva à la Canée; les troupes d'Apocorona, de retour dans la province de Kydonia, étaient dans la plaine au-dessous de nous, se dirigeant vers l'entrée de Sélino (Khosti), tandis que des vapeurs transportaient à Suïa, grande baie de Sélino, située au sud d'Agia Iérini, des troupes fraîches qui allaient fermer le cercle dans lequel nous allions nous trouver bloqués.

On disait même que quelques troupes sorties de Kastelli s'avançaient aussi sur Khosti.

Le lendemain, un navire anglais vint à Suïa recevoir des familles qui fuyaient l'insurrection; Coronéos fit transporter les blessés à bord du vapeur; il dîna avec le commandant, et plusieurs volontaires profitèrent de cette occasion pour dire adieu à la Crète et à son soulèvement.

J'étais alors avec M. Zimbracakis, au campement de Phokiés, ainsi que Basiliadès vêtu d'un habit noir, mais dans quel état était ce pauvre garçon, fils d'un colonel grec! Des lambeaux de drap suspendus autour de lui étaient tout ce qui restait de son habit noir avec la moitié d'un pan, qui était encore attaché par un fil ou deux; une de ses manches venait à mi-bras, l'autre était absente; des devants de l'habit il ne restait que la doublure; quant au dos, il était fendu en plusieurs endroits.

La chemise de mon malheureux ami, fine en partant d'Athènes, avait suivi l'exemple de l'habit; quant au pantalon, hélas! un Anglais eût détourné les yeux en rougissant; nous lui demandions souvent à quoi lui servaient ces derniers vestiges de vêtements européens!

Les chaussures étaient des bottes crétoises auxquelles il ne manquait que les semelles; du reste, les miennes étaient

exactement dans le même état, et nous étions obligés de nous envelopper les pieds dans des morceaux de la peau du bœuf abattu quelques jours auparavant.

Nous partons tous deux pour Agia Iérini où, disait-on, nous pourrions nous procurer des bottes;

Nous saluons en passant à Khosti M. Kitzos Botzaris et, pour la première fois, je vois Poinsot, dont j'ai déjà parlé, et Bourgoin, ces deux compatriotes avec qui j'ai passé, ainsi que Flourens, les rudes mois de notre séjour à Omalos.

La meilleur eroute que j'aie trouvé en Crète est celle qui conduit de Khosti à Agia Iérini : tracée sur le flanc des montagnes, elle est tellement élevée près de Khosti, qu'on aperçoit la mer au nord et au sud baignant les deux rivages de l'île : d'un côté, nous distinguions les vapeurs turcs venant de Sphakia et allant doubler le cap Krio, tandis que de l'autre côté, nous voyions d'autres vapeurs sortant de la Canée et se dirigeant vers Kissamos.

Nous rencontrons, à une heure de Khosti, M. Bysantios et son fils venant avec les volontaires rejoindre M. Zimbracakis à Phokiès : les Crétois leur avaient annoncé que les Turcs marchaient sur Sélino pour forcer le passage à Khosti.

Plus loin, nous rencontrons le colonel Coronéos ralliant également Zimbracakis, et plus loin encore nous voyons apparaître M. Tritakis, capitaine de cavalerie dans l'armée grecque, avec deux cents volontaires nouvellement débarqués.

Entraînés par le mouvement, nous renonçons momentanément à nos bottes neuves et reprenons le chemin de Phokiès à la suite de la colonne , laissant derrière nous le poste avancé de Marco Botzaris qui persiste à garder la dangereuse position de Khosti.

Pendant ce temps, M. Zimbracakis se voyant sans munitions et à sa dernière ration, se dirigeait sur Omalos; de sorte

qu'en arrivant à Phokiès, MM. Coronéos et Bysantios trouvèrent la place abandonnée et n'apprirent que par les traînards la résolution de Zimbracakis.

Depuis quatre jours, le vent glacé du nord soufflait, la pluie tombait, et l'eau, descendant des montagnes, avait transformé les chemins en torrents et en lacs dans lesquels il fallait marcher constamment.

Trempés jusqu'aux os, couverts de boue, transis de froid, nous étions dans un état affreux; mais il n'y avait pas à hésiter; l'invasion des Turcs était imminente, il était urgent d'arriver à Omalos avant la nuit.

Nous hâtons le pas en nous encourageant les uns les autres, et nous parvenons bientôt à Omalos. (1)

C'est une plaine élevée placée au centre des Monts-Blancs (Aspro Vouna), les plus hautes montagnes du pays, et qui produit l'effet d'un vaste cratère où les siècles auraient accumulé assez de terre végétale pour nourrir une riche et puissante végétation.

Hadji Mikhali (Michel le *Pélerin*) le chef Lakkiote nous accompagnait. Il nous conduisit à *sa maison*, où se trouvait déjà installé M. Zimbracakis, et de nouveau les trois chefs se trouvèrent réunis.

La moitié de cette maison était pleine de paquets de cuir, de sacs de farine, de caisses de cartouche, il restait à peine assez de place pour les officiers supérieurs.

Souliotis me conduisit à la maison où il était installé, et je retrouvai sous ce pauvre toit noirci et enfumé, MM. Nicolaïdès, Smolenz et Doxa.

C'était la maison d'une famille lakkiote composée d'un vieillard encore vigoureux et fort affable et de deux jeunes filles, Sophie et Marie, belles, grandes, adorables et pures.

(1) *Omalos*, en grec, signifie plateau.

C'est surtout pendant mon séjour dans cette maison que je pus apprécier la pureté primitive des mœurs crétoises et la simplicité patriarcale de ces bonnes gens.

Aussitôt entré, dégoûtant d'eau, je désirai changer d'effets, et le bon vieillard m'invita à me déshabiller devant le feu, pendant qu'il allait me chercher du linge et des vêtements secs. J'hésitais, naturellement retenu par la présence des deux jeunes filles, et comme le père ne comprenait pas, je lui fis un signe qui le fit éclater de rire ; les jeunes filles en firent autant et se retirèrent, néanmoins, pour me mettre à laise.

Je m'aperçus qu'en cette occasion, je m'étais montré complètement étranger aux usages du pays, les Crétois, en effet, ont les mœurs trop pures pour prendre autant que nous au sérieux les apparences de notre pudeur de convention.

Je fus bientôt débarrassé de mes vêtements trempés et souillés et recouvert de ceux qui me donna le bon vieillard.

Un excellent repas nous attendait, il fut servi par nos charmantes compagnes auprès d'un feu pétillant.

Cependant la tempête redoublait au dehors, les rafales de vent ébranlaient la porte, la pluie tombait comme elle tombe dans les montagnes, c'est-à-dire par torrents, mais nous étions à l'abri et nous songions avec joie que ce temps épouvantable forcerait les Turcs, sans doute inondés sous leurs tentes, à rentrer le lendemain à la Canée.

CHAPITRE VIII

Abandon d'Omalos. — Costoyérako. — Tripiti.

Il y eut, ce soir-là, grand festival au quartier général, c'est-à-dire dans l'étable occupée par les trois chefs grecs; le champagne que Coronéos avait apporté du navire anglais, le café, le rhum *de la perfide Albion*, firent un moment disparaître les soucis et les appréhensions, oublier les misères et les privations des jours passés.

La joie fut courte toutefois, car vers dix heures un montagnard, hors d'haleine, ruisselant d'eau, accourut annoncer que les Turcs s'étaient avancés à Phokiès et pouvaient nous surprendre pendant la nuit.

Quelque étrange que parut ce mouvement des Turcs par un temps aussi affreux, cette nouvelle calma les convives; on se tint prêt à partir, au premier signal, et un poste fut placé à l'entrée de l'Om alos, près de l'Eglise, dans la direction de Mescla.

La nuit se passa cependant sans alerte; la tempête s'était calmée, le ciel était pur et annonçait une belle journée pour le lendemain.

Un peu avant le lever du soleil, vers cinq heures du matin le cri : τα ωπλα (aux armes) retentit, et nos sentinelles

nous avertirent qu'un grand mouvement se remarquait dans le cap des Turcs; ils allaient sans doute monter à Omalos.

Alors commença une fuite, une débandade, si rapide si désordonnée que pendant mon séjour en Crête où je fus témoin de plus d'une déroute, je ne vis jamais pareille épouvante. En un moment la plaine se couvrit de fuyards; cuirs, farines, munitions tout fut abandonné.

Les chefs tenaient la tête de la colonne.

On traversa la plaine d'une haleine et l'on ne s'arrêta qu'à Sélinotika (1) à l'entrée de la route de Sainte-Irène.

Coronéos, Bysantios et la plus grande partie des volontaires repartirent de suite pour ne s'arrêter qu'à Agia Iérini.

Zimbracakis avec ses hommes se jette à travers la montagne dans la direction de Costoyérako, afin de prendre, dit-il, une position sur la montagne qui commande l'Omalos et la route de Sélino, pour arrêter les Turcs s'ils tentent de forcer ce passage.

Pendant que ceci se passait parmi nous, les troupes turques marchaient sur Khosti, et les Crétois musulmans, qui formaient l'avant-garde, avaient attaqué si vigoureusement les Garibaldiens qui gardaient ce poste, que ceux-ci furent contraints de fuir en toute hâte vers Agia Iérini où ils arrivèrent épuisés, poursuivis de près par les terribles Albanais.

Coronéos, Bysantios et leurs volontaires grecs avaient précipitamment abandonné ce village, en apprenant l'attaque de Khosti.

Les Garibaldiens qui, depuis huit jours, ne recevaient plus de vivres, trouvèrent à Agia Iérini désert, plusieurs

(1) Les maisons d'Omalos appartenant aux Séliniotes se nom[illegible]

maisons pleines de caisses de biscuits et d'autres remplies de sacs de farine.

Ces provisions étaient en partie gâtées par l'humidité.

On juge de la surprise et de l'indignation de ces malheureux en trouvant des magasins où pourrissaient les vivres, tandis qu'ils étaient épuisés par les privations.

Ils prirent ce qu'ils purent emporter, abandonnant le reste aux Turcs dont on apercevait l'avant-garde, et continuèrent leur marche vers la mer.

Quant à nous, Souliotis, moi et quelques volontaires, nous avions été envoyés en reconnaissance par Zimbracakis au moment où il partait dans les montagnes, et nous le retrouvâmes avec les deux autres chefs, à cinq heures du soir, au village de Kostoyérako.

Le soir, les Turcs campaient en face de nous, sur les montagnes descendant au torrent qui nous séparait; ils occupaient Selino et toute la partie ouest du ravin qui conduit les eaux du versant occidental des Monts-Blancs à la baie de Suïa, où des vapeurs stationnaient pour recevoir les dépêches des divers commandants turcs.

Il n'était pas nécessaire d'être un grand stratégiste pour comprendre le plan des Turcs dans cette campagne et pour apprécier la situation.

Le plan était des plus simples. Mustapha-Pacha, qui avait gouverné la Crète pendant longtemps, connaissait le pays et les habitants, leurs mœurs et leurs habitudes, leurs qualités et leurs défauts; aussi obtint-il facilement la reddition de Sphakia et arrêta-t-il les tendances insurrectionnelles du centre et de l'est de l'île avant que l'effervescence n'eût atteint tous les habitants.

Après Arcadi, où il cherchait plutôt les volontaires grecs et leur chef que les Crétois fugitifs, il laisse derrière lui Mylopotamo, puis Apocorona et ne s'inquiète pas de Sphakia

Digitized by Google

dont les habitants repoussent, même par la force, les volontaires et l'Assemblée.

Il s'avance de nouveau sur Vafé, puis sur Zurva, nous poussant toujours devant lui, do l'Est à l'Ouest, vers le plateau d'Omalos.

Lorsqu'il nous a rejetés dans les montagnes, il fait avancer la garnison de Kissamos sur Khosti, tandis que d'autres troupes sortant de la Canée, marchent sur Phokiès, puis sur Selino, dès qu'on apprend notre départ d'Omalos.

Enfin les troupes impériales débarquent à Suïa, au Sud, et nous coupent la retraite par Kissamos.

En un mot, nous sommes enfermés dans une sorte de fer à cheval dont Agia-Rumeli et Suïa sont les deux extrémités, avec l'Omalos derrière nous et la mer à nos pieds.

Il suffisait pour compléter lo blocus d'occuper Sainte-Roumélie, ce qui eut lieu, mais heureusement trop tard.

Notre situation à Kostoyérako était des plus critiques : affamés et exténués, démoralisés et divisés, abattus par des défaites continuelles ; battus et rebattus sans répit, chassés et pourchassés de village en village, de montagne en montagne, reculant de déroute en déroute, et refoulés enfin dans les montagnes les plus affreuses, sans vivres et sans moyen ni espoir de nous en procurer ; en face d'un ennemi bien approvisionné, toujours vainqueur, agissant d'après un plan concerté d'avance, suivi avec ensemblo et qui réussissait de point en point, nous étions évidemment perdus sans aucuno chance de salut.

Les Turcs n'avaient plus qu'un pas à faire, un effort à tenter pour s'emparer de nous ou pour nous écraser.

Il suffisait de marcher sur Kostoyérako par l'Omalos abandonné et par Sélino, et de nous fermer la route de Sphakia par un débarquement à Agia-Rumeli.

Nous étions pris et forcés de nous rendre !

Mais les Turcs restèrent huit jours inactifs, sur les ver-

Digitized by Google

sants de Selino !... négligeant d'occuper Omalos et d'envahir Agia-Rumeli.

Comme on ne s'attendait pas à ce répit, dans notre camp on se demandait ce qui restait à faire, et comme toujours, ce furent des disputes, des reproches, des récriminations de toutes sortes, mais on ne prit aucune résolution.

Il paraîtra peut-être incroyable que dans la position où nous nous trouvions, on soit resté deux jours sans prendre un parti; le fait est cependant exact, et prouve l'incapacité, l'irrésolution de nos chefs, et surtout dans quelle terrible position se trouve un corps d'armée, une insurrection même, lorsque la discorde règne entre les chefs, comme elle régnait alors entre Coronéos, Zimbracakis et Bysantios.

Enfin, au bout de deux jours et au moment où les chefs s'aperçurent que les hommes étaient disposés à suivre leur propre inspiration, ces messieurs prirent le parti le plus simple, puisqu'ils n'étaient pas d'accord, celui de se séparer; mais alors la déronte devint une véritable désertion; car ceux qui partaient, se rendaient dans la province de Sphakia avec l'intention d'y attendre un bâtiment et de retourner à Athènes.

MM. Coronéos et Bysantios partirent; tous les volontaires, à l'exception de cent cinquante ou deux cents, les suivirent.

Quant à M. Zimbracakis, il se montra tout autre à ce moment que je ne l'avais vu jusque-là : orgueil ou dévouement, ambition ou conviction, il persistait à rester, il voulait attendre et comptait, nous disait-il, sur l'intervention française qui, selon lui, ne pouvait tarder : « Dix ou quinze « jours de persévérance, ajoutait-il, et le triomphe de l'in- « surrection est assuré. »

Peut-être M. Zimbracakis se souvenant de n'avoir quitté la Grèce qu'après avoir essuyé le feu des plaisanteries et les attaques des journaux, hésitait-il à retourner à Athènes, ne se souciant pas d'y rentrer si promptement en fuyard.

Digitized by Google

J'ignore quels furent les motifs de sa détermination, mais lui seul persista, lui seul espéra, lui seul resta à Kostoyérako.

Quant à moi, désireux de voir comment tout cela tournerait, je me décidai à rester avec M. Zimbracakis, non que je conservasse encore des illusions sur l'avenir de l'insurrection, mais parce que j'étais décidé à attendre la solution de cette grave question.

J'eus beaucoup de peine à décider Poinsot et son inséparable Italien à rester avec nous; ils suivirent même un moment les autres; mais ils nous revinrent au bout d'une heure; la désertion, du reste, n'allait pas au caractère de Poinsot.

En voyant l'immobilité des Turcs, nous prenons quelques jours de repos à Kostoyérako, et nous ne quittons ce village que lorsque nous voyons l'ennemi se mettre enfin en mouvement.

Nous nous retirons dans les hautes montagnes qui sont entre l'Omalos au Nord, Agia-Rumeli à l'Est et Kostoyérako à l'Ouest; au pied sont les rochers de Tripiti et la mer.

En arrivant à Kostoyérako, les Turcs trouvent les canons de Bysantios que nous avions cependant bien enterrés, et heureusement pour nous, ils s'arrêtent encore là au lieu de nous donner la chasse.

Pendant ce temps, les volontaires de Coronéos gagnaient Sphakia par les rivages de la mer et laissaient derrière eux Agia-Rumeli où était installée l'Assemblée générale.

Nous bivouaquons plusieurs jours au milieu d'un magnifique bois de cyprès, vivant misérablement, n'ayant pour ressource que les rares chèvres que l'on tuait à coups de fusil, malgré les cris des propriétaires qui voulaient bien les vendre, mais non les donner.

Poinsot tombe malade et ne peut plus marcher.

Souliotis nous apprend qu'un navire russe doit venir dans la nuit apporter des dépêches et enlever des familles qui

attendent sur le rivage ; nous formons le projet d'y porter Poinsot, lui donnant pour prétexte qu'il faut consulter le médecin du bord ; mais en réalité pour l'embarquer, s'il est possible ; nous espérions aussi nous remonter en vivres, en vêtements et en munitions.

Nous partons dans la nuit, Poinsot, son Italien et moi, sans guide, à travers les montagnes, sans route, soutenant notre pauvre malade, et nous n'arrivons à la mer qu'au lever du soleil, pour voir au loin le navire russe disparaître à l'horizon.

M. Zimbracakis, conduit par un guide, avait pu communiquer avec le capitaine russe, *échanger les dépêches* et s'approvisionner de café, de sucre, de rhum et de tabac.

Nous nous trouvons donc seuls tous trois sur le rivage, et le malade déclare qu'il se sent incapable d'entreprendre de remonter les pentes rapides qu'il a eu tant de peine à descendre.

Nous décidons alors de gagner Agia Rumeli où devait se trouver un médecin, un empirique, membre de l'Assemblée.

Nous avions encore quelques piastres qui nous servirent à acheter aux paysans errants sur les rivages un peu de farine, qu'on ne nous vendait qu'à regret dans l'impossibilité où l'on se trouvait déjà de la remplacer.

Les rivages étaient couverts de malheureuses familles, chassées de leurs villages par la peur et accourues au bord de la mer dans l'espoir d'émigrer sur les navires russes et anglais.

Hommes, femmes et enfants, enveloppés la nuit dans leurs couvertures, dormaient entassés sur le sable ou dans les grottes nombreuses de Tripiti (1). Heureusement la tempé-

(1) *Tripiti* signifie les trous, les grottes, les cavernes. En cet endroit, en effet, les rochers percés ou creusés profondément présentent une série de grottes, dont le sol est formé par un sable fin que la mer y a déposé.

rature, très-douce la nuit, quoiqu'on fût à la fin de décembre, permettait à ces malheureux, à peine couverts, de vivre ainsi, en plein air, avec leurs jeunes enfants et leurs malades.

Il nous fallut plusieurs jours pour atteindre Agia Ruméli; Poinsot pouvait à peine avancer et nous vivions en route avec ces pauvres familles qui partageaient volontiers leur pain avec nous, mais n'acceptaient, parmi elles, l'italien de Poinsot (l'*Italos* comme elles disaient), qu'avec défiance et qu'à notre instante prière, tant la chemise rouge et surtout le nom d'italien avaient été dépréciés par les volontaires grecs.

Le manque d'eau fut notre plus grande privation; à peine pouvait-on s'en procurer une tasse, en recueillant, pendant une demi-heure, les gouttes qui tombaient de la voûte des grottes.

Les vapeurs turcs qui passaient à cinq ou six cents mètres du rivage, nous lançaient de temps à autre quelques boulets, mais aucun ne nous atteignit, le tir étant toujours très-mauvais.

En causant avec les paysans, nous apprîmes plusieurs épisodes relatifs aux Garibaldiens, qu'on nous raconta de nouveau plus tard à Sainte-Roumélie (1).

Quatre Garibaldiens, parmi lesquels se trouvait le français Marcel (décoré de plusieurs médailles de sauvetage), abandonnés de tous, errants, désespérés, arrivèrent un soir à Tripiti, et aperçurent un caïc renversé sur le sable. Un fol espoir traverse leur esprit; ils conçoivent aussitôt le projet d'atteindre, à l'aviron, le continent; ils se jettent dans la barque, et craignant d'être vus et arrêtés par les

(1) Bourgoin qui me raconta aussi ce malheureux événement, avait passé, à Tripiti, la nuit pendant laquelle arriva l'affreux accident; Marcel l'avait engagé à partir avec lui, mais il refusa et chercha vainement à détourner son compagnon de son imprudent projet.

propriétaires, ils s'éloignent rapidement. Au bout de quelques minutes, on s'aperçoit que le caïc fait eau, on veut retourner au rivage, mais le temps manque, la barque coule, ils sont perdus.

On retrouva quelques jours plus tard quelques effets que la mer rejeta sur le rivage....

Deux jours après ce malheur, des Crétois avaient trouvé, dans une grotte à quelque distance de Tripiti, un Bersaglier mort de faim ou épuisé par la fatigue!... Le malheureux, descendu seul de Costoyérako, s'était égaré et était venu mourir en cet endroit isolé.

Cinq ou six Garibaldiens, disait-on encore, se croyant poursuivis par les Crétois, s'étaient précipités dans la mer à Kissamos.

Nous atteignons enfin Agia Rumeli, et nous trouvons les membres de l'Assemblée générale que je n'avais pas revus depuis la déroute de Zurva.

Ils avaient des vivres, mais refusaient d'en donner aux volontaires; ils m'invitèrent à venir chaque jour partager leurs repas.

Poinsot avait une montre d'argent, que lui avait donnée un Garibaldien; comme on ne pouvait se procurer des vivres qu'en les payant très-cher, *il offrit sa montre à M. Mpoumpoulakis, l'un des membres de l'Assemblée générale, qui la lui paya vingt francs;* alors il put acheter de la farine et nourrir son italien.

Un autre membre de l'Assemblée, un papa, paya trente francs le revolver d'un volontaire qui lui demandait de la farine!.. C'était Parth. Péridis.

Les membres de l'Assemblée recevaient de l'argent des Comités grecs pour acheter dans les villages rendus des bestiaux et du blé ou pour payer les messagers envoyés dans les villes, et l'on voit quel noble emploi ces Messieurs faisaient de cet argent.

L'exemple fut bientôt suivi par les Sphakiotes; on refusait des vivres aux volontaires et on les amenait ainsi à se défaire, à bas prix, de leurs armes; les carabines se vendirent quinze francs, puis dix francs, puis cinq francs. J'ai vu vendre un fusil vingt piastres (quatre francs cinquante centimes).

Les meuniers (il y avait deux moulins à Sainte-Roumélie) vendaient cinquante et soixante centimes la livre de farine; encore ne nous donnaient-ils sous ce nom que de la farine d'orge, mélangée de farine de pois ou de balayures de moulin.

Les Membres de l'Assemblée avaient d'excellent pain fait avec la belle farine de froment russe qu'ils avaient reçu par le *Panhellénion*.

On comprend avec quelle impatience les volontaires, témoins ou victimes de toutes ces turpitudes, attendaient l'arrivée de quelque navire qui pût les rapatrier.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Bombardement et Combat d'Agia Rumeli.

Poinsot était rétabli et voulait rejoindre Coronéos qui, disait-on, avait changé d'avis et marchait vers les Provinces orientales.

Moi, j'étais résolu d'aller retrouver Zimbracakis, rentré depuis peu à Omalos; je n'avais aucun motif de quitter ce chef dont l'extérieur et le caractère déplaisaient complètement à Poinsot.

Nous devions nous séparer le lendemain, 11 janvier, mais l'arrivée de quatre frégates turques changea nos plans.

C'était le complément du blocus; mais il était déjà trop tard : l'heure de la panique était passée, nous avions respiré, personne ne parlait plus de se rendre et l'on songeait plutôt à se rallier.

Ces quatre frégates chargées de quinze cents hommes de troupes de débarquement s'embossèrent, puis bombardèrent le village pendant deux heures.

L'Assemblée leva la séance à l'explosion de la première bombe, prit la fuite et gagna Aradena, puis Anopolis.

Les volontaires, au nombre de cinquante environ, se réfu-

Digitized by Google

gièrent à l'entrée de la gorge d'Agia Rumeli, où ils passèrent la nuit.

Les familles, abandonnant Tripiti et *Sainte-Roumélie*, vinrent nous rejoindre; le lendemain nous partions tous pour Omalos, le plus grand nombre des fugitifs ne put atteindre d'abord que *Samaria;* ceux qui purent arriver le jour même à *Omalos*, annoncèrent à Zimbracakis le débarquement des Turcs.

Les Roumméliotes ayant fait leur soumission, le village fut respecté.

J'arrivai le 12 janvier à Omalos avec Poinsot et son italien; je fus fort mal reçu par M. Zimbracakis, qui me reprocha de m'être absenté *sans sa permission* et me demanda sottement si j'étais médecin pour escorter un malade pendant dix jours.

Son reproche aurait sans doute été juste, s'il y eût eu seulement une apparence de discipline dans sa compagnie, et encore, je le jure bien, la discipline la plus sévère n'eût pu m'empêcher d'agir comme je l'avais fait, avec un compatriote et surtout un Garibaldien, dans les circonstances où nous nous trouvions et lorsque les chemises rouges désignaient ceux qui les portaient au mépris et aux mauvais traitements de tous les insurgés.

Néanmoins, nous reçûmes nos rations; mais Zimbracakis les refusa à l'Italien qui partagea les nôtres.

Je retrouvai là *G. Flourens*, et c'est à sa prière, à son insistance pendant trois jours, ainsi que je l'ai dit plus haut, que l'Italien dût d'être enfin traité comme nous.

Nous passâmes cette nuit *à la belle étoile*, malgré une pluie fine et glaciale, grâce à la brutalité d'un gros et épais adjudant grec qui nous refusa l'entrée d'une maison occupée par *MM. Botzaris* qui, certes, ne nous eussent pas repoussés.

Quatre ou cinq jours plus tard, *Créaris* ramenait à Omalos deux cents *Séliniotes*, et *Hadji Mikhali* cent *Lakkiotes*, ce qui

portait l'effectif de notre corps à quatre cent cinquante ou cinq cents hommes.

On avait fondu des balles et fabriqué quelques cartouches.

L'idée vint à ces deux chefs d'aller attaquer le camp turc établi à Agia Rumeli ; on en fait la proposition à Zimbracakis qui accepte, et nous prenons nos dispositions pour arriver de nuit en face du camp, *pour surprendre l'ennemi.*

Nous atteignons Sainte-Roumélie le soir vers dix heures; la lune se levait, la nuit était superbe, l'air calme et embaumé, une fraicheur agréable remplaçait la chaleur accablante de la journée qui nous avait beaucoup fatigués pendant la descente d'Omalos.

Hadji-Mikhali prend position avec ses hommes et quelques volontaires, à l'est, sur la cîme de la montagne qui fait face au chemin d'Aradena et domine Agia Rumeli.

Créaris et ses Séliniotes occupent les sommets de l'ouest, qui dominent le camp turc.

Nous nous plaçons au centre sur une montagne descendant par trois gradins jusqu'aux retranchements de l'ennemi.

Sur le premier gradin, celui du bas, sont embusqués les Crétois musulmans, avant-poste de l'armée turque; sur le second, à cinq cents mètres au-dessus d'eux, le plus près du péril, comme toujours, se tient Botzaris qui a revendiqué ce poste d'honneur; Poinsot, moi, quelques Crétois et le reste des volontaires, nous occupons le troisième gradin.

En voyant le camp turc mal gardé comme d'habitude par des sentinelles négligentes, je pensais qu'avec quelques hommes déterminés, une surprise, une attaque à la baïonnette pourrait jeter aisément les Turcs à la mer, ou les disperser sur les rivages.

Mais en calculant que nous étions à environ quinze cents mètres du camp, que nos meilleures carabines et elles étaient en petit nombre, ne portaient qu'à mille mètres, je me de-

mandai quel était le plan, l'espoir et le but de nos chefs.

Vers trois heures du matin, le ciel commence à se colorer légèrement à l'orient; l'air de la mer devient plus vif, la lune touche presque à l'horizon et se montre encore rougeâtre vers l'ouest, le jour va bientôt paraître.

Créaris ouvre le feu, c'est le signal !

Aussitôt les détonations retentissent de toutes parts dans le vaste hémycicle qui environne le camp turc.

A cette attaque inattendue, les Turcs s'éveillent et se précipitent en désordre hors des tentes: les clairons sonnent et bientôt un feu bien nourri nous annonce que l'ennemi est à son poste.

Mais nous sommes hors de la portée de leurs fusils, et nous ne recevons que la visite de leurs boulets lancés par une petite pièce de campagne pointée tantôt sur nous, tantôt sur Hadji Mikhali; ces projectiles ne font de tort qu'aux rochers qui nous entourent.

Les seules balles qui pussent atteindre les Turcs du camp, étaient celles du détachement de Marco Botzaris, et, par conséquent, ce détachement seul était sérieusement exposé.

Mais pendant quelques heures de nuit, on avait pu construire des petites barricades à la mode crétoise, et les balles turques viennent s'aplatir sur les pierres de ces légères fortifications.

Les irréguliers étant plus rapprochés de nons que les troupes du camp, pouvaient nous atteindre, et nous entendions, en effet, siffler leurs balles.

Un brave jeune Crétois qui était près de moi, attaquait un morceau de pain, avec un appétit superbe, lorsque Créaris donna le signal du combat. Au premier coup de fusil, il jette son pain, saisit son arme et fait feu sans relâche; à chaque coup, le chien de son long fusil à pierre lui laboure la joue; peu lui importe, il n'arrêta et ne quitta la place qu'à la fin du jour, après le combat.

Il brûla dans cette journée une prodigieuse quantité de cartouches.

Que cet homme était heureux! quelle joie il éprouvait de tirer des coups de fusil!

Le bonheur rayonnait sur cette bonne figure juvénile; il semblait suivre la balle à travers la fumée que le vent renvoyait sur lui et poussait une exclamation chaque fois qu'il croyait avoir atteint le but.

Son sang coulait, sa joue était enflée. Bah! il brûlait de la poudre, il était heureux.

Je pense cependant qu'il fit peu de mal aux Turcs, car son long fusil ne portait guère à plus de six cents mètres, et les ennemis les plus rapprochés de nous n'étaient pas à moins de mille mètres.

Son tir était même dangereux pour les nôtres placés au-dessous de nous; car visant naïvement le point qu'il voulait atteindre, sans hausse à son fusil, sa balle dut plus d'une fois toucher bien près des retranchements de M. Botzaris.

Un des hommes de cet officier fut même blessé par derrière et l'on vint nous dire de cesser le feu. J'ai pensé, sans en rien dire, que mon jeune voisin devait être l'auteur involontaire de cette blessure, qui heureusement ne fut pas dangereuse.

J'observai attentivement au moyen de ma lorgnette ce qui se passait dans le camp turc, et je ne vis que deux hommes se retirer du combat soutenus par leurs camarades, et deux autres que l'on transportait dans une ambulance, près de la mer.

Dès les premiers coups de feu, les officiers turcs s'étaient rassemblés à la hâte, dans une maison voisine du camp; quelque temps après j'en vis ressortir un officier qui réunit à la hâte quelques hommes et les conduisit au bord de la mer où il s'embarqua avec eux dans un caïc.

Digitized by Google

Je les vis gagner au large, se dirigeant rapidement vers Sphakia.

Deux heures après, une frégate arrivait à toute vapeur et s'embossait devant la gorge de Sainte-Roumélie.

Un officier supérieur vint à terre; puis, après un quart d'heure d'entretien avec les officiciers du camp, il retourna à bord et ouvrit le feu sur nous et sur Hadji Mikhali.

Ce n'étaient plus de petits boulets qui nous arrivaient, mais bien d'énormes bombes, de respectables boulets qui sifflaient, ricochaient ou éclataient autour de nous.

Créaris et Hadji Mikhali croisaient leurs feux sur les irréguliers et sur les Turcs; sous nos pieds Botzaris faisait face avec nous à l'ennemi et répondait aux ligues de feux qui sillonnaient le camp retranché,

La frégate, immobile à cinq ou six cents mètres du rivage, nous apparaissait au milieu de la blanche fumée de ses canons qui s'élevait lentement dans les airs comme de blancs panaches suspendus dans l'espace.

Vers neuf heures, deux nouvelles frégates arrivent et ouvrent le feu sur nous; les boulets pleuvent alors de tous côtés, mais ne produisent heureusement aucun effet, sauf la perte du charmant fusil du capitaine Ilias qui, sans songer au danger qu'il avait couru, se désolait de la perte de son arme.

Les réguliers, retranchés derrière leurs fortifications passagères, continuaient leurs feux auquel nous répondions de tous côtés, mais les pierres seules souffraient de cette fusillade.

Le camp turc formé de quatre rangées de grandes tentes rondes, pouvant abriter chacune douze ou quinze hommes, était entouré d'un mur de trois pieds d'épaisseur sur quatre ou cinq de hauteur; et chaque tente était, en outre, protégée à droite et à gauche par deux petits murs moins épais

mais aussi élevés, de sorte que nos balles ne pouvaient les atteindre.

Voyant l'inutilité de cet échange de projectiles, fatigués de brûler nos cartouches sans résultat, nous cessons le feu que nous avions repris à l'arrivée des nouvelles frégates, et nous restons spectateurs de cette lutte, terrible en apparence, mais plus bruyante que dangereuse.

Tout-à-coup Poinsot se lève et nous propose, avec le plus grand sérieux, de couler avec nos balles les frégates qui nous bombardent. Aussitôt, sans mot dire, et avec un entrain comique, nous nous mettons, Poinsot, son Italien et moi, à tirer sur les bâtiments turcs, chacun ajustant sa frégate, et bien convaincus tous trois que ce que nous faisons est au moins aussi utile que ce que nos compagnons font très-sérieusement contre les Turcs.

Le jeune Crétois à la joue enflée nous considère avec un ébahissement prouvant la haute idée qu'il se fait de la puissance de nos armes.

Notre feu dura jusqu'au moment où les frégates firent un mouvement pour s'écarter de la côte.

— « Tiens, dis-je à Poinsot, ma frégate recule ! »

— « La mienne prend honteusemeusement la fuite, » répond-il; nous chantons victoire, et le jeune Crétois bat des mains.

Lorsque nous racontâmes à G. Flourens notre brillant fait d'armes, il essaya, mais en vain, de nous désillusionner.

— « Vous avez dû vous tromper, nous dit-il, les frégates se sont éloignées pour rectifier leur tir. »

« Le récit d'une pareille prouesse, disait plus tard Poinsot, ferait très-bon effet dans un journal grec; malheureusement, notre modestie nous force au silence. » « Bah ! s'écriait-il ensuite et en prenant une pose théâtrale, il nous reste la satisfaction d'avoir rendu un service signalé à l'insurrection. »

Si je m'arrête sur ces détails, c'est que je désire faire bien comprendre combieu ces combats étaient ridicules et inutiles, et combieu nous attachious déjà peu d'importance à ces bruyantes et sottes escarmouches.

Pour preuve de ce que j'ayauce, il me suffira de dire que ce combat qui dura quinze heures, auquel prirent part quinze ceuts hommes et trois frégates du côté des Turcs, et cinq ou six ceuts hommes de uotre côté, uous coûta un homme blessé par derrière, par uu ricochet ou par une balle de mon jeune voisiu, et aux Turcs environ quatre ou cinq hommes blessés (1).

Repreuons le récit :

La chaleur était étouffaute, sur les rochers nus où nous étions accroupis, et il n'y avait pas une goutte d'eau aux euvirons.

Le torreut de Sainte-Roumélie pouvait seul nous eu fou r nir, mais il fallait trois heures pour descendre, quatre heures pour remonter. Heureusement nous nous étious munis d'un bidon pouvant contenir environ un litre d'eau; nous l'écouomisions autant que possible, nous contentant de uous humecter simplement la bouche d'heure eu heure.

Selou l'usage nous n'avions pas de vivres ; les Crétois avaient bien quelques biscuits et des olives, dont les Grecs trouvaient moyen d'avoir leur part, mais uous n'avions rien à espérer, car il nous répugnait d'aller mendier, pendant un quart-d'heure, quelques olives et uu peu de pain noir.

Accablés par l'ardeute chaleur du soleil et par la fatigue d'uue journée et d'uue uuit de marche à travers les rochers, nous posons près de nous nos armes, nous roulons nos man-

(1) Je donne ce chiffre d'après mes observations personnelles : la maison où l'on transportait les blessés était près de la mer et ma lorgnette me permettait d'observer les moindres détails.

teaux pour nous servir d'oreillers, et nous nous endormons malgré l'infernale musique des Turcs et des insurgés.

A notre réveil, Poinsot cherche machinalement sa montre et se souvient qu'elle est désormais la propriété de M. Bouboulakis; quant à la mienne, une charmante montre en or, j'en avais été dextrement débarrassé dans les grottes de Tripiti pendant mon sommeil, au milieu des volontaires grecs et des familles crétoises.

Nous jugeons à la hauteur du soleil qu'il peut être deux heures; le combat dure toujours.

Nous voyons arriver M. Zimbracakis, accompagné de Souliotis; ils passent auprès de nous, et le major m'apercevant, m'apprend qu'il y a pour moi à Sainte-Roumélie une lettre de France.

Un quart d'heure après, nous le vîmes reprendre le chemin du village où depuis le commencement du feu il se tenait à l'abri, pensant sans doute qu'un bon général ne doit jamais trop s'exposer.

Telle fut toute la part que cet officier, *commandant en chef des quatre provinces de l'Ouest*, prit *à la mémorable bataille* du 19 janvier 1867.

Vers dix heures du matin, la fusillade s'était un peu ralentie du côté des Turcs; à quatre heures, elle cessa presque complétement pendant une demie-heure: les réguliers prenaient leur repas; bien que nous n'eussions pas le même motif pour suspendre le feu; il était cependant un peu moins vif à ce moment; du reste, il durait depuis douze heures, et les munitions commençaient à manquer à ceux qui s'étaient trop pressés de tirer dans la matinée.

Beaucoup de volontaires, fatigués ou prudents, s'étaient mis en route pour Sainte-Roumélie, pressentant une distribution; mais nous, toujours imprévoyants et maladroits en ces circonstances, nous restions militairement à notre

poste, attendant les ordres de MM. Botzaris, qui ne se décidèrent à quitter la place qu'à la nuit close.

Nous fûmes même obligés, après une demi-heure de marche, de faire une halte pour attendre le lever de la lune, sans laquelle il nous était impossible de franchir les rochers et les ravins qui formaient notre route.

Le combat était terminé, nous avions consommé une quantité prodigieuse de cartouches, et fait dépenser bien des kilos de poudre aux Turcs; mais le camp était toujours là, coupant les communications d'Omalos avec la mer, empêchant le ravitaillement.

Notre journée de fusillade ne servait qu'à prouver à Mustapha-Pacha que l'insurrection, un moment frappée d'épouvante par la rapidité de ses manœuvres, avait repris assez de courage et d'audace pour venir le braver en attaquant les troupes devant lesquelles nous fuyions désespérés huit jours auparavant.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, la lune montait lentement et éclairait de sa pâle lumière les hauts sommets de l'île.

On donne le signal du départ : nous descendons ces immenses pentes vertigineuses : nous laissant rouler pendant cinq ou dix minutes sur les galets des torrents desséchés, franchissant de larges crevasses, ou bien escaladant des rochers unis et glissants ; suspendus parfois au-dessus d'abîmes dont les grandes ombres des montagnes nous cachent la profondeur, nous nous accrochons aux touffes de genêts, ou bien aux racines des cyprès qui ont pénétré dans les roches et les ont fendues, pour nous laisser tomber ensuite de neuf à dix pieds de haut sur une saillie de deux pieds à peine, au risque de nous briser sur les blocs de rochers entassés au-dessous, à vingt, trente et quarante pieds.

Mais nous étions déjà faits à ces marches, et l'espoir d'une distribution de pain nous donnait du courage et des jambes.

Digitized by Google

En temps ordinaire nous enssions déclaré les chemins impraticables; mais nous avions faim et il y avait du pain à Sainte-Roumélie ! !...

Nous atteignons enfin le village, toutes les maisons sont fermées et silencieuses; pas une lumière ne brille; la lune, déjà haute, profile au fond des gorges les hautes silhouettes des rochers.

J'avais soif, j'avais faim, j'étais harassé; mais le tableau qui se présentait à mes regards, était si étrange, si splendide, que je m'arrêtai un moment pour l'admirer.

La lune, ne tombant pas encore d'aplomb sur la gorge profonde, mettait tout un côté en pleine lumière, du sommet à la base, et laissait l'autre dans une épaisse obscurité.

Çà et là, des saillies de rochers projetaient sur la partie éclairée des ombres bizarres qui s'allongeaient jusqu'au sol.

Des feux de bivouac, allumés par les volontaires, brillaient de place en place au pied des rochers; ces vastes foyers rouges et fumeux jetaient des reflets tantôt sombres, tantôt éclatants, qui se confondaient parfois avec les lueurs blafardes de la lune.

Nos hommes, avec leurs armes et leurs costumes étranges, s'agitaient au fond du ravin, allant, venant, gesticulant, disparaissant dans les masses d'ombres pour reparaître tout-à-coup en pleine lumière, éclairés, les uns par les rayons de la lune, les autres par les lueurs rougeâtres des feux de bivouacs.

D'épais nuages de fumée se tordaient en s'élevant et passaient du livide au pourpre, selon qu'ils reflétaient la lune ou nos brasiers.

Le retentissement des haches frappant les cyprès sur les sommets élevés, le bruit sourd et prolongé de l'arbre tombant lourdement, la grande voix du torrent grondant en roulant au fond du torrent, les cris, les appels, les aboiements de chiens, les bruits d'armes tombant sur les rochers

sonores, le Φύλακες γρεγορεῖτε des sentinelles, le frémissement des oliviers sauvages et des buissons accrochés aux roches calcinées, le pas furtif des rôdeurs, le cri monotone des oiseaux de nuit dont l'aile venait parfois m'effleurer le visage, tout en ce moment me rappelait les sombres tableaux de Rembrandt, les admirables toiles de Salvator Rosa.

Nous arrivons dans un endroit où le torrent coule dans un lit peu profond; nous posons nos armes, nous nous jetons à plat ventre, et nous aspirons à longs traits cette eau délicieuse descendue des sommets neigeux des Monts-Blancs.

Nous sommes désaltérés, mais la faim se fait sentir plus vigoureusement que jamais. L'Italien de Poinsot a pris les devants, et, arrivé au bivouac de Zimbracakis, a reçu une livre de pain pour trois. Le pauvre garçon, en dévorant sa part, a quelque peu écorné la nôtre, et il ne nous restait à Poinsot et à moi qu'une bonne demi-livre de pain.

La ration était faible, surtout après trente-six heures de jeûne; mais que faire, nous nous souvenons du *tarde venientibus ossa* si bien pratiqué par les Grecs, et tout en cassant notre croûte, nous cherchons une bonne place pour la nuit.

A la guerre comme à la guerre, disions-nous, pas de pain aujourd'hui, abondance demain.

Mais un sentiment de mauvaise humeur remplaça bientôt nos bonnes dispositions en apprenant que les Grecs, arrivés avant la fin du combat, avaient reçu une forte ration de pain et de viande, et en trouvant la provision de bois que nous avions faite, disparue et en train d'alimenter les feux des volontaires qui, serrés autour des foyers, nous regardaient passer sans même songer à nous offrir de nous chauffer avec eux; cependant, après avoir eu très-chaud en descendant de notre position, nous commencions à grelotter dans ces fonds où le soleil ne pénètre qu'un quart-d'heure à peine

par jour, et où les eaux glacées du torrent entretiennent une fraîcheur constante.

Nous nous enveloppons dans nos manteaux et moins de cinq minutes après, lourdement endormis, nous rêvions aux bons lits que nous avions laissés en France pour venir aider fraternellement les bons Grecs dans leur œuvre philantropique.

Digitized by Google

CHAPITRE X

De Sainte-Roumélie à Omalos.

Il est sans doute monotone et fastidieux d'entendre répéter sans cesse au commencement ou à la fin de chaque épisode cette formule ennuyeuse : *Les munitions et les vivres s'épuisaient, et même faisaient complètement défaut.*

J'en demande pardon à mon lecteur, et je le prie de croire que je regrette infiniment d'être obligé de répéter si souvent ce détail, d'une certaine importance cependant.

Si cette répétition semble monotone au lecteur, je garantis qu'elle l'est encore bien davantage pour celui qui, après des marches de quinze à dix-huit heures, à travers les montagnes, sous un soleil brûlant, avec l'air apéritif que l'on respire sur les sommets élevés, entend sans cesse dire à son arrivée que les vivres manquent, surtout lorsqu'il sait que des chargements de biscuits et de farine sont débarqués chaque semaine, et qu'il y a dans l'île des gens qui ne manquent de rien !

Nous étions debout avant le jour, et les chefs s'étant réunis autour de M. Zimbracakis, décidèrent qu'il fallait retourner à l'Omalos : *les insurgés n'ont plus une seule cartouche et les vivres manquent complètement.*

Digitized by Google

Cependant, on a transporté quelques sacs de farine à *Samaria*, et les habitants de ce village ont fait du pain toute la nuit; mais on assure que notre position est des plus dangereuses.

En effet, si l'ennemi est habile, s'il apprend que les restes de l'insurrection sont là, sans munitions, avec les chefs, enfermés dans l'étroit ravin d'*Agia Rumeli*, entre le camp et l'*Omalos*, qui peut être occupé par un bataillon, nous pouvons être enfermés et réduits à la dernière extrémité.

Mustapha-Pacha avait même le choix des moyens à cette époque; il pouvait nous réduire par la force ou par la famine, ou encore s'emparer de toutes les familles réfugiées à Omalos et les emmener dans son camp où il eût alors attendu patiemment notre soumission.

Deux ou trois mille hommes suffisaient pour occuper le défilé et nous couper la retraite sur Sphakia et sur Selino.

Un millier d'Albanais lancés sur les hauteurs pouvaient occuper les passages impraticables pour les réguliers et nous bloquer étroitement; nous étions forcés de nous rendre ou de périr par le feu ou par la famine.

En un mot, il fallait faire ici ce qu'on avait négligé de faire à Costoyérako.

Zimbracakis sentait le danger, et avec son flair de général de retraite, il pressait le départ,

Mais il était bien inutile de tant nous hâter; l'armée turque, immobile dans sa position, se livrait aux douceurs du *far niente;* elle ne bougea pas plus qu'elle ne l'avait fait précédemment, et ne s'occupa pas plus de nous que si l'insurrection était vraiment vaincue et anéantie.

Le Turc est bon soldat, brave et discipliné, se faisant vite au feu et s'habituant aisément à la fatigue.

Les officiers ne manquent ni de courage, ni des qualités inhérentes à leurs grades.

Les chefs supérieurs ont, pour la plupart, je l'ai remarqué, le coup-d'œil et la tactique.

Mais il y a dans l'armée ottomane, comme dans toutes celles où les fonctions, les grades, les commandements se donnent non au concours ou au mérite, mais à la naissance, aux priviléges, à la faveur, tous les abus qui naissent d'un pareil système.

Donc, puisque les Turcs veulent bien nous le permettre, nous retournons à Omalos qui est resté libre.

De nouveau, nous traversons le torrent gonflé, rapide et impétueux à cette époque de l'année; et nous marchons pieds nus, afin de ne pas perdre ce qui nous reste de nos chaussures.

En traversant Agia Rumeli, je m'étais procuré un morceau de la peau d'un bœuf tué quelques jours auparavant, et je m'étais fabriqué des tsarouches, à la mode des brigands grecs, sur les indications de l'un d'eux mêlé parmi nous depuis Kissamos.

Des familles de Sainte-Roumélie montaient avec nous, craignant d'être traitées en relaps, et nous en rencontrons d'autres depuis l'entrée de la gorge jusqu'à Xilo-Scala.

Celles-ci sont parties pendant la nuit, et nous les apercevons par groupes de cinq à six personnes. Une femme chasse quelques chèvres ou quelques brebis devant elle; un enfant tire par la bride, pour le faire entrer dans le torrent, un âne que les bouillonnements de l'eau épouvantent; un autre s'arrête pour reprendre haleine et essuyer la sueur qui inonde son front.

Il y a des femmes, des enfants, des vieillards; les uns portent de lourds sacs en laine contenant de la farine ou du pain séché; d'autres marchent courbés sous d'énormes paquets de linge et d'effets; ici une jeune femme qui allaite un enfant nouveau-né, en porte un autre de deux ans à peine sur son dos; là, une pauvre vieille infirme et courbée

Digitized by Google

gravit avec des difficultés inouïes les roches humides et glissantes, et cependant prend le plus grand soin d'une marmite en terre qu'elle porte. Ce meuble est un des plus précieux pour ces malheureux qui n'ont pas d'autres vases pour faire cuire leurs aliments et qui ne peuvent s'en procurer de nouveaux que dans les villes qui sont fermées aux insurgés.

Dans un endroit où la roche forme abri, cinq ou six personnes sont accroupies autour d'un feu sur lequel cuit leur maigre repas, c'est-à-dire quelques herbes que l'on arrosera d'un peu d'huile pour les manger.

Quatre ou cinq enfants vigoureux et bien portants, malgré cette vie errante et misérable, attendent calmes et souriants leur part du frugal dîner, assis tranquillement sur les paquets qui contiennent toute la fortune de la famille.

Un grand chien jaune, maigre et efflanqué est allongé près d'eux au soleil.

Il y avait, dans ces groupes, de beaux vieillards à la figure énergique dont le regard triste nous suivait; ils semblaient regretter de ne pouvoir nous accompagner.

Il y avait aussi de belles jeunes filles, riches natures, santés robustes, larges épaules, seins puissants, chevelures luxuriantes.

Le sourire des jeunes filles, le calme sérieux des femmes avaient quelque chose de douloureux au milieu de ces longues et cruelles épreuves; les vieillards surtout nous inspiraient une compassion vive et profonde. Comment n'être pas ému, en effet, à la vue de ces pauvres vieux Crétois brisés par la fatigue, s'arrêtant, s'asseyant sur quelque quartier de roche et penchant tristement leur tête blanchie; à la vue de ces malheureuses vieilles femmes se laissant parfois glisser sur les genoux et ainsi accroupies levant silencieusement au ciel leurs yeux remplis de larmes.

Ce silence, ce calme, cette résignation nous affectaient

plus douloureusement quo n'eussent pu faire les cris et les imprécations.

Ah ! que de fois en voyant cette noble et bonne population, ces Crétois si simples et si naïfs, sans pain et sans abri, errant sur les rivages et sur les montagnes, marchant pieds nus sur les rochers et dans los torrents, grelottants sous les lambeaux qu'ils rapprochaient et serraient sur leurs membres glacés par le vent du nord ou le givre des Monts Blancs, que de fois j'ai maudit l'insurrection et ses fauteurs : la *Russie* et la *Grèce !...*

La *Russie* dont la politique impitoyable marcho à son but, en écrasant les populations sans s'inquiéter des cris des malheureux qu'elle broie sur son passage.

La *Russie* qui espère profiter un jour du démembrement de l'Empire ottoman et qui tend sa main, rouge du sang polonais, au Crétois naïf qui la saisit et so laisse entraîner à sa perto.

La Grèce, cette nation d'enfants ambitieux qui veulent être grands avant d'être sevrés, qui veulent écraser la Turquie, conquérir Constantinople et gouverner l'Orient avant d'avoir une armée, avant d'avoir pu trouver un ministère sérieux, avant de savoir se gouverner eux-mêmes.

La Grèce qui se fait l'humble servante de la Russie et qui oublie que lorsque l'heure du partage arrivera (si elle arrive jamais) la Russie, comme le lion, lui rappellera que la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Suivez-moi quelques instants encore dans la gorge d'Agia Ruméli, nous ferons bientôt halte à Omalos, où nous aurons le temps de nous reposer, pendant trois longs mois, enfermés que nous serons par les neiges, tandis que le printemps verdira et fleurira les plaines et les coteaux dans les parties de l'île moins élevées.

Pendant ce long hivernago au milieu des familles crétoises, nous aurons le loisir de causer, et je vous parlerai un

peu plus tranquillement des occupations, des distractions de ces pauvres gens, dont nous n'aurons plus le temps de nous occuper quand le bruit des combats remontant d'échos en échos d'Héraclion, de Réthymo et de la Canée jusqu'à nos solitudes, viendront nous arracher de nouveau à l'inaction à laquelle va nous condamner la rigueur de la saison et l'indolente prudence de notre chef.

La route que nous suivons nous montre à chaque pas quelque détail, quelque incident du drame douloureux, des affreuses misères sous le poids desquelles la Crète commence à gémir, après sept ou huit mois d'insurrection.

Chaque grotte, chaque caverne, chaque trou sous les rochers abrite une famille; on nous demande à tout instant si les rivages vont être bientôt libres, si le pavillon russe, anglais ou français est en vue, si quelque embarcation n'a pas fait de signaux, si enfin les Turcs poursuivent leur marche en avant et s'ils ne viendront pas pour chasser les familles jusqu'au fond des ravins.

Nous leur laissons leur croyance dans l'intervention, leur espérance d'être plus heureux sur une terre étrangère, et nous les rassurons en leur expliquant l'impossibilité d'une invasion du défilé par les bataillons turcs.

Plus loin nous rencontrons des hommes, chargés d'approvisionnements, qui descendaient à Sainte-Roumélie, nous croyant encore dans ce village ; ils s'arrêtent en nous apercevant et paraissent surpris et épouvantés de notre retraite.

Ce sont des Samariotes ; il leur semble déjà que les Turcs entrent dans leur village.

On se précipite sur les sacs de pain, on les pille, les plus forts ou les plus adroits sont les plus heureux, les coups de poings roulent : les volontaires grecs se gourment et se collètent d'importance.

Pour ma part, grâce à l'aide d'un Crétois, j'enlève un pain de trois livres environ, et j'ai le bonheur de m'échapper de

la mêlée et de rapporter mon butin sain et sauf à mes compagnons.

Poinsot et l'Italien ont vainement cherché à s'approcher; quarante Grecs leur opposent une barrière infranchissable, vingt bras sont plongés à la fois dans l'ouverture d'un sac, les pains en sortent par lambeaux.

Une partie de ces vivres fut perdue, grâce à l'égoïsme de chacun qui cherche sa part du butin sans s'occuper du voisin, du frère, de l'ami.

Les Crétois riaient de ce tableau, de cette bousculade, de ce pillage, mais aucun n'y prenait part.

Nous gagnons Samaria où nous recevons nos rations, une demi-livre de pain par homme.

Flourens, qui avait été forcé par un malaise de s'arrêter dans ce village le jour de la descente, nous aperçoit, accourt près de nous et nous demande le récit du combat.

Il est d'accord avec nous que ces *batailles* sont dérisoires, dépensent inutilement l'argent de la Grèce; mais il pense que l'on doit persévérer cependant dans cette voie, parce que notre persistance, notre ténacité lassera la Turquie, et on forcera l'Europe d'intervenir et d'unir la Crète à la Grèce.

« Mais ce peuple qui souffre, lui disais-je, mais le sol qui « reste inculte, mais la ruine enfin qui menace l'île tout en- « tière? Est-il donc de notre devoir d'attendre que l'île soit « dépeuplée et dévastée pour reconnaître la vanité de nos « projets. »

« L'intervention est proche, répondait alors Flourens, « les nations ne peuvent tarder d'ordonner à la Turquie « l'évacuation de l'île, et alors nous nous réjouirons avec « ceux qui souffrent momentanément pour le triomphe de « l'avenir. »

G. Flourens est logé, par un heureux hasard, dans la maison où l'on a cuit le pain pour les volontaires; c'est une

bonne fortune pour nous, car il nous fait donner quelques pains de supplément.

C'est un jour d'abondance! Deux livres de pain environ par homme!

Le souvenir de cette aubaine nous est resté longtemps, et si mes anciens compagnons lisent un jour ces lignes, ils souriront, en se souvenant comme moi que nous eûmes rarement en Crète une pareille fortune, arrivant aussi à point, dans cette longue et pénible campagne.

Sur la prière des habitants qui craignaient de nous voir enlever, pour faire du feu, les pièces de bois de construction, si précieuses dans ces ravins où les transports sont presque impossibles, et qui craignaient aussi pour leurs vivres qui commençaient à s'épuiser, sur leur prière Zimbracakis donne le signal du départ, et nous allons bivouaquer à une heure de là, dans un endroit fort escarpé où sont entassés des arbres morts, abattus par le temps ou brisés et précipités par les ouragans.

Des Crétois apportent à Zimbracakis de grands et excellents fromages qu'il nous fait distribuer, sauf un qu'il mit à part, se proposant, avec sa naïve bonhomie, de l'envoyer à sa femme par la première occasion, absolument comme si nous nagions dans l'abondance et que nous fussions aux portes d'Athènes.

Or, il ne faut pas oublier que cet officier supérieur, qui met bourgeoisement un fromage de côté pour Madame son épouse, n'est pas un simple père de famille, à l'aise, en tournée dans ses fermes avec quelques amis, mais le chef d'une insurrection de laquelle dépend le sort d'une population et l'avenir d'un pays, que ce chef est entouré d'hommes qui manquaient de tout ce matin et seront peut-être dépourvus demain, et qui, rassasiés aujourd'hui, par hasard, ont rarement du pain plus d'un jour sur quinze.

Flourens pardonna cet énorme enfantillage à Zimbra-

cakis, excellent homme, bon père et bon époux; mais il ne le pardonna jamais au major grec, chef du soulèvement, *au commandant en chef des quatre provinces de l'Ouest.*

Au point du jour, nous escaladons Xilo-Scala, et nous atteignons enfin Omalos; c'était le 22 janvier 1867.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Retour à Omalos. — Désertion des volontaires.

Nous allons donc enfin poser les armes et respirer tranquilles dans ces vastes plaines, notre terre promise qui, grâce aux neiges sous lesquelles vont rester ensevelis, pendant deux ou trois mois, les rochers, les ravins, les sommets qui nous environnent, va devenir l'asile et la forteresse des volontaires.

On a beaucoup reproché de toutes parts à M. Zimbracakis son inaction et son séjour à Omalos; les volontaires du centre et de l'orient dans la suite ne séparaient jamais par dérision le nom de ce chef, du nom de sa retraite, et nous-mêmes plusieurs fois voulions quitter cet endroit où nous souffrions inutilement.

Poinsot surtout était impatient de retourner près de M. Coronéos et me reprochait parfois de l'avoir fait rester près de M. Zimbracakis.

La suite montrera ce que ces attaques ont eu de juste ou d'injuste et jusqu'à quel point ce chef a mérité les plaisanteries et les reproches dont il fut l'objet.

Nous allons, aussitôt notre arrivée, vers la maison que

Digitized by Google

j'ai habitée une nuit, lors de notre grande déroute de Zurva et que je nommais la maison de Sophie en souvenir de la charmante jeune fille dont le père m'avait si bien accueilli.

Cette habitation, sorte d'étable, du reste, comme toutes les autres, est située dans la partie nord de l'Omalos, adossée aux montagnes qui descendent à Phokiès. Elle fait partie du groupe appartenant aux Lakkiotes.

Nous préférions, depuis que nous les connaissions, ces braves compagnons d'Hadji-Mikhali peut-être à tous leurs compatriotes.

Hadji-Mikhali dont j'ai souvent parlé, est leur chef, leur capitaine; non-seulement cet homme est le capitaine de son village, mais aux jours d'appel aux armes, il voit se ranger sous ses ordres les capitaines de tous les villages voisins qui lui amènent leurs hommes.

J'ai vu marcher sous son drapeau des hommes de Sphakia, d'Apocorona, de Kydonia (sa province) et de Saint-Basile.

Hadji Mikhali aussi aimé des volontaires que des insurgés; il était pour ainsi dire le père bien-aimé, le patriarche de la tribu et digne à tous égards de commander l'estime et l'affection.

C'est un beau type d'homme, un des plus beaux que j'ai vus dans l'île où cependant ces beaux hommes ne sont pas rares; c'est surtout un grand cœur, un caractère noble et généreux. La taille élevée et droite, les épaules larges et bien effacées, vigoureux et bien proportioné, le teint brun et hâlé des montagnards, une barbe noire encadrant sa figure martiale, mais douce et calme, les cheveux noirs et le front dégarni, des yeux vifs et intelligents. Tel est Hadji-Mikhali, le brave capitaine des Lakkiotes.

Sa démarche est aisée, naturelle et pleine de noblesse, sa haute taille le distingue entre tous, sa voix est douce et sa parole est tranquille, chose aussi rare chez les Crétois que chez les Grecs.

Digitized by Google

Paisible et silencieux au milieu des plus violentes discussions, des apostrophes les plus énergiques et des gesticulations les plus véhémentes, on le voit sourire avec bonté, et ce sourire est sa seule réponse à toutes les manifestations bruyantes dont il sait du reste apprécier l'exacte valeur, et dont jamais il ne s'exagère l'intention.

Quand il veut, il sait d'un mot, d'un signe arrêter le torrent du verbiage grec, commander le silence et s'il touche aux questions en litige, c'est toujours simplement, sobrement, sans emportement comme sans passion, avec une modestie qui s'impose, et une autorité sans réplique.

C'était notre pourvoyeur ordinaire, à nous autres étrangers, et quand nous l'avions dans nos rangs, nous étions assurés d'être approvisionnés selon les ressources de la province. Il nous témoignait beaucoup d'amitié. « Ιουλις « (Jules), criait-il, vient de notre côté, nous avons du « *yaourty* ou du *misithra*, ou du pain (suivant les cir- « constances. »)

Seul parmi les chefs grecs et insurgés, il joignait la sollicitude à la prévoyance, seul il songeait aux vivres et aux munitions; son premier souci dans une marche était l'approvisionnement de son monde, et tandis que chefs ou volontaires, capitaines ou insurgés, se couchaient sur la roche cédant à la fatigue, Hadji-Mikhali, harassé comme eux, allait, venait, donnait des ordres, expédiait des courriers aux villages voisins, écrivait à tel capitaine, envoyait à tel autre, obtenait des moutons, parfois un bœuf, presque toujours quelque peu de farine ou du pain séché; il n'allait se reposer que lorsqu'il avait employé tous les moyens à sa disposition pour assurer notre subsistance.

Que de fois aussi je l'ai vu arriver à la maison de Zimbracakis suivi de quelques pauvres vieilles femmes, pâles et maigres, ou de quatre ou cinq enfants demi-nus; ce bon Hadji leur faisait donner quelques rations de biscuits ou un

Digitized by Google

pen de farine; car il n'oubliait ni les petits, ni les faibles, ni les vieillards, ni les infirmes.

Je me détournai tout ému, en voyant les pauvres vieilles qui pleuraient de reconnaissance et cherchaient à embrasser les mains de l'excellent homme.

Et comme les enfants le regardaient avec leurs grands yeux bleus, remplis d'une naïve admiration : « Allez, leur « disait-il, d'un ton plein de bonté et avec une brusquerie « aimable, allez petits, dépêchez-vous, on vous attend « là-bas !... »

Et, en effet, le petit sac de farine, le pain qu'ils emportaient étaient attendus *là-bas* avec une vive impatience, et reçus avec une joie fiévreuse par des malheureux qui, depuis plusieurs mois, ne mangeaient que des herbes bouillies ou des olives salées.

Il y avait fête dans les maisons de ces infortunés exilés, et le nom d'Hadji était béni !

Si je vous ai parlé d'Omalos comme d'une terre promise, ce n'est pas que nous y ayions été plus heureux qu'ailleurs; au contraire, nous avons connu là des privations, des souffrances, des ennuis qui nous étaient épargnés en campagne et que nous n'avions pas connus jusque là.

Mais c'était une halte, le foyer, presque la famille; c'était le repos pour le corps, le loisir pour l'esprit, et le champ libre pour l'imagination.

Nos chefs pouvaient en profiter pour récapituler leurs fautes, étudier, méditer les causes de nos insuccès et préparer avec l'expérience du passé les réformes à introduire et les mesures à prendre pour éviter dans la campagne qui s'ouvrirait aux premiers jours, les écoles des derniers combats et les déroutes désastreuses.

C'était pour nous l'occasion de nous reconnaître et de nous grouper, et surtout d'examiner sérieusement si nous étions utiles à l'insurrection, et s'il était de notre devoir de per-

Digitized by Google

sister ou de tenter la sortie pour aller à Athènes éclairer les Grecs, sur la marche réelle des événements et les dispositions de la population de l'île.

La vue des familles errant sur les rivages et dans les montagnes, l'abandon des villages, le découragement des Crétois nous avaient vivement impressionnés.

Le résultat des opérations de Mustapha-Pacha nous avait donné à réfléchir, nous nous demandions par quels motifs, pour quelles raisons ils nous avait laissé deux fois la porte ouverte, alors qu'il lui était si facile de nous bloquer et de nous écraser d'abord à Costoyérako, puis à Sainte-Roumélie.

Les uns prétendaient qu'il y avait eu de la part des officiers de l'armée impériale inexpérience, incurie, négligence ou paresse au dernier moment.

D'autres mettaient en avant la question d'humanité et la temporisation; ils disaient que Mustapha-Pacha nous sachant réduits à la dernière extrémité, connaissant qu'une poignée d'hommes seulement tenait encore levé l'étendard de la révolte, s'était arrêté pour que les feuilles grecques n'eussent pas la joie de crier qu'il avait *étouffé l'insurrection dans des flots de sang*.

Les plus avisés, les grands politiques de la bande, interprétant à leur fantaisie des paroles de Zimbracakis ou des conversations de volontaires grecs, prétendaient que Mustapha-Pacha s'était arrêté sur l'injonction des grandes puissances ou pour leur être agréable et les ménager.

Quelques-uns, parmi les partisans de cette dernière opinion, appréciant la situation avec leurs propres lumières, disaient que le plan du Pacha avait échoué au dernier moment par l'intervention de la frégate anglaise et de la frégate russe qui, en enlevant les familles sur les rivages de Tripiti, lui ôtaient le moyen sur lequel il avait compté pour forcer cette population réduite au désespoir à faire sa soumission.

Digitized by Google

D'autres enfin disaient que les Turcs s'étaient arrêtés tout simplement parce qu'ils nous croyaient découragés, dispersés et vaincus, et qu'ils supposaient l'insurrection démoralisée et anéantie par la désertion des volontaires.

En effet, c'était là un fait capital !

Après la défaite de Costoyérako, les volontaires étaient partis pour la plupart avec Coronéos et Bysandios pour la province de Sphakia, avec l'intention bien arrêtée de retourner en Grèce.

Je me souviens de la dernière parole que m'adressa M. Coronéos en quittant Costoyérako; elle prouvait que chez cet officier il y avait générosité et intelligence, prudence et patriotisme.

« L'insurrection est perdue, me disait-il, la population « est lasse des promesses trompeuses que nous sommes for- « cés de lui faire pour la maintenir sous les armes; l'hiver « arrive, les familles sans asile vont périr de froid et de « faim; je ne veux pas être témoin de ces affreuses misères, « ni avoir à me reprocher de les avoir occasionnées.

« Je vais partir, ajoutait-il, et aller dire à Athènes que « notre devoir est de rendre la tranquillité aux Crétois, que « nous avons soulevés sans être prêts à les soutenir, que nous « avons lancés sur une pente dangerense au moment où nos « magasins et notre trésor sont vides, sans armes, sans mu- « nitions, sans argent. »

Telles étaient aussi les réflexions de tous les volontaires descendant à Sphakia ; ils comprenaient la faute commise par la Grèce, et quelques jours plus tard, ils arborèrent le drapeau parlementaire et demandèrent à se rendre.

Les Turcs approchèrent du rivage, et après leur avoir remis des vivres, allèrent chercher des ordres à la Canée.

Le lendemain *soixante volontaires* s'embarquaient sur *la Salamandre*, capitaine Lejenne, et débarquaient au Pirée, tandis que la *Talia*, navire turc, escorté par une autre

frégate de la marine ottomane, enlevait *trois cent vingt-cinq volontaires* à Lutro (de Sphakia) et les transportait à Cérigo et au Pirée.

Un certain nombre de garibaldiens s'étaient joints aux premiers fugitifs, et il est étrange que les Grecs qui se sont appuyés sur ce fait pour insulter ces étrangers, aient passé sous silence la désertion de leurs compatriotes donnant un funeste exemple, qui fut suivi le 10 février, par *trois cent vingt autres volontaires* qui firent leur soumission aux autorités militaires ottomanes, à *Khavusi*, et furent embarqués, à *Rethymo*, sur des navires ottomans.

Ces hommes étaient les débris du corps de Bysandios et des Maniotes, débarqués depuis quelques semaines à peine avec le vieux Spartiate Pétroupoulaki, et déjà las de la vie d'insurgé.

Ces volontaires furent secrètement débarqués par ordre du ministère grec, à Kalamaki (isthme de Corinthe) et regagnèrent sans bruit leurs demeures.

Je donnerai, en leur temps, quelques copies de documents qui, s'ils ne les absolvent pas complètement de leur désertion, prouvent au moins qu'ils avaient bien des excuses valables.

La campagne de Mustapha-Pacha, qui se termine à la fin de janvier, avait été menée avec prudence et sagesse aux premiers jours de l'insurrection dans le centre et dans Sphakia; avec énergie et intelligence à Vafé, à Lakkos, à Khosti, et devait aboutir à la réduction des insurgés démoralisés, battus et vaincus par le manque absolu de vivres et de munitions, si l'Angleterre et la Russie, et même la France, n'eussent pas fait des démarches près de la Sublime-Porte (1), si des

(1) M. le marquis de Moustier, vers les premiers jours de janvier, disait ouvertement que le meilleur parti que la Turquie pût prendre, était l'abandon pur et simple de l'île et même de la Thessalie.

frégates russes et anglaises ne fussent venues enlever des familles et communiquer avec les insurgés, auxquels *des dépêches grecques furent remises.*

Il est certain et je puis l'affirmer, puisque je fus témoin de l'effet produit, il est certain, dis-je, que ces dépêches raffermirent le courage et redonnèrent quelque espoir aux insurgés, en annonçant que la France, changeant de politique, manifestait des sympathies pour la Crète, et engageait la Turquie à céder ce pays à la Grèce.

Ce n'était plus le moment de se laisser abattre, ni de reculer ; les grandes puissances s'occupaient de la Crète, la solution de la question approchait.

Le résultat de cette politique de l'Europe fut d'entraver la marche de Mustapha-Pacha et de relever l'espérance des insurgés et des Grecs d'Athènes.

Des volontaires, des munitions et des vivres, sont de nouveau expédiés et sur la côte Sud et sur la côte Ouest ; les cargaisons, il est vrai, sont pillées par les habitants de Sphakia et de Kissamos ; les volontaires sont réduits à la plus affreuse misère ; mais qu'importe au gouvernement grec, l'insurrection tire des coups de fusils, donc elle existe, c'est tout ce qu'il faut pour le moment.

Coronéos, malade et prêt à s'embarquer, quitte Sphakia rendu hostile aux Grecs, pour s'établir d'abord à Episkopi, puis à Préveli et opérer de concert avec Petroupoulaki établi à Anoya au pied du mont Ida.

Zimbracakis rentre à Omalos pour, de là, lancer avec l'Assemblée générale des lettres et des proclamations appelant l'Europe entière au secours de l'île.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

SERVER EFFENDI, COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE

DE S. M. I. LE SULTAN

CHAPITRE I

Causes de l'insurrection. — Les Comités.

Le lecteur trouvera sans doute étrange que, jusqu'à ce moment, je n'aie pas encore dit un mot des causes de cette insurrection, qui cependant commence déjà à lasser tous ceux qui se sont laissés entraîner à y prendre part.

Je dois avouer humblement qu'à cette époque, ni mes compagnons, ni moi, ne connaissions encore les causes réelles du soulèvement, et je dois ajouter qu'excepté une centaine de Crétois, tous les insurgés étaient dans la même ignorance.

Nous avions bien entendu vaguement parler de réclamations adressées à la Sublime-Porte, de mécontentement occasionné par les impôts, surtout d'intolérance religieuse; mais nous ignorions quelles étaient au juste ces plaintes, ces réclamations.

Lorsque nous interrogions les Crétois, les uns nous répondaient que la Turquie les accablait d'impôts et ne favorisait pas le commerce; les autres que les Turcs étaient des infidèles et des barbares; cependant tous s'accordaient à dire que, sauf la présence, une ou deux fois par an, des employés chargés de l'impôt, ils ne voyaient jamais de Turcs dans les villages chrétiens qui n'étaient pas aux environs des villes.

Mon étonnement fut grand, en feuilletant les journaux grecs qui nous parvenaient à Omalos, de trouver un document qui me fit connaître les réclamations adressées à S. M. I. le Sultan, dès le 14 mai 1866, et qui me parut copié sur la liste des demandes adressées en 1858 et qui avaient toutes été accordées par LL. AA. Aali Pacha et Fuad Pacha.

Voici cette liste que je copie textuellement :

1° Réclamation contre la vente des dîmes, préjudiciable aux adjudicataires et aux imposés ;

2° *Contre l'inégalité des impôts dans l'île* (1) ;

3° *Demandes de priviléges en faveur des Sphakiotes* (1) ;

4° Plaintes contre les derniers traités de commerce ;

5° Demandes de routes nouvelles et réparation des anciennes ;

6° Demande de la ratification pure et simple de la nomination des personnes désignées par eux pour faire partie des conseils administratifs ;

7° Demande d'une banque agricole ;

8° Plainte contre l'action des tribunaux ;

9° Demande de rédiger tous les actes en grec ;

10° Réclamation contre l'arrestation de leurs compatriotes;

11° Demande d'autorisation pour les étrangers d'ouvrir des écoles ;

12° Demande de nouveaux ports dans l'île ;

13° Plainte contre l'atteinte à la liberté de conscience.

(1) Ces deux articles méritent une attention particulière.

Digitized by Google

Connaissant déjà parfaitement les Crétois, je restai stupéfait à la lecture de cette pièce.

Quoi! ces grands enfants, ces naïfs montagnards, ces paysans qui vendent tous les ans quelques outres d'huile et quelques outres de vin, pour acheter des vêtements et des ustensiles de ménage, ont rédigé une note renfermant des plaintes aussi sérieuses et des demandes aussi importantes.

Quel programme!... Des routes! Des ports! Des traités de commerce! Des banques agricoles!

Que les propriétaires, les *grands* agriculteurs, les banquiers, en un mot, les Crétois chrétiens de la plaine et des villes se préoccupent de ces questions, soit : elles sont à leur portée et touchent à leurs intérêts. Mais alors pourquoi n'ont-ils pas appuyé l'insurrection, pourquoi n'ont-ils pris aucune part au mouvement?

Pourquoi les Crétois musulmans, propriétaires, commerçants, banquiers, n'ont-ils pas fait cause commune avec les chrétiens montagnards, puisque ces réclamations les touchaient de plusprès que ceux qui se sont insurgés?

Les habitants des villes qui se sont réfugiés en Grèce, ceux des plaines fertiles qui se sont vus forcés par les Grecs de préférer l'exil à la vie dans l'île, n'ont pris aucune part au mouvement; ils ont fui un état de chose intolérable, ont quitté un pays où la fortune et la vie étaient constamment en danger.

Il est évident que ceux qui rédigèrent ces demandes, voulaient amener les propriétaires et les commerçants à faire cause commune avec les montagnards qui, ayant moins à perdre, sont toujours prêts à se soulever aujourd'hui contre les Turcs, comme jadis contre les Vénitiens.

Mais l'espoir des agents grecs fut déçu.

Aux premiers symptômes de révolte, les habitants des plaines restèrent immobiles et les Crétois musulmans, ignorant sans doute que leurs frères les chrétiens demandaient

des choses qui devaient surtout profiter aux renégats, se tournèrent contre leurs anciens rayas et les vieilles rancunes se réveillèrent.

On voulut flatter les Sphakiotes, les gagner à l'insurrection, et après avoir réclamé *l'égalite des impôts* dans toute l'île, on réclame des *priviléges pour Sphakia*, cette province énergique qui devait être si utile à l'insurrection.

Mais le Sphakiote est clairvoyant; il sut apprécier la situation; là encore, les tentatives échouèrent.

Sphakia fit sa soumission dès le commencement de l'insurrection et la renouvela en janvier 1867 entre les mains de Server-Effendi.

Les rédacteurs de la pétition n'étaient pas heureux; ils se voyaient repoussés, dès le début, par ceux-là-mêmes qui semblaient avoir le plus grand intérêt aux concessions demandées.

L'insurrection est abandonnée, combattue même par ceux-là qui seuls paraissent devoir soutenir les prétentions émises dans la longue énumération des griefs.

La liberté de conscience est le mot que nous entendons le plus souvent répéter par les insurgés; ce mot soufflé par les *papas* qui sont tout puissants sur les esprits crédules des Crétois, ce prétexte, voulais-je dire, ne peut être encore le vrai motif de l'insurrection, car la Crète est couverte d'églises, de chapelles, de monastères, et s'il faut croire les chiffres donnés par les feuilles grecques, le nombre en serait incroyable, puisque les journaux indiquent environ trois mille églises comme ayant été détruites, et il faut admettre qu'il en reste encore quelques-unes.

La tolérance était si grande et si bien passée dans les mœurs, que les chrétiens et les musulmans habitaient en commun les mêmes villages, sans discussions, sans conflits, confondus dans les réunions du soir, gagnant côte à côte leurs églises et leurs mosquées, toujours voisines.....

Je ne suis qu'un obscur volontaire, un soldat peu versé dans les questions sociales ou politiques ; mais je me suis demandé bien des fois comment des gens de sens, des diplomates avaient pu attribuer ce programme à l'insurrection, et prendre la peine de le discuter.

Qu'un diplomate aille donc causer sur la montagne avec les insurgés, et expliquer à ces grands enfants les treize articles de ce document ; il les verra, ouvrant de grands yeux, écoutant ébahis et tout surpris d'avoir été si exigeants.

Dans leur soulèvement, il n'y a pas eu autant de raisonnement ni autant de calculs qu'on a bien voulu leur en prêter : on leur a parlé de chasser leurs maîtres, de briser une vieille chaîne, et ils ont écouté naïvement, et ils se sont levés.

Ce qu'ils voudraient, c'est le départ des Turcs.

Trop loyaux, trop candides pour rien comprendre aux finesses de la politique, et pour voir qu'on les leurre et qu'on les entraîne à leur perte, ils ont écouté les conseils de la Grèce et de la Russie, sans savoir où ces nations voulaient les conduire.

On leur a dit, levez-vous, et dans quelques jours vous serez libres ; ils se sont levés !

Puis on leur a dit de se battre et d'espérer ; ils ont attendu en se battant, parce que leur franche nature ne peut croire à la fourberie, à l'infamie d'une politique qui sacrifie une population, qui fait couler le sang depuis deux ans, et plonge des milliers de familles dans la misère la plus affreuse, sans autre but que son ambition personnelle.

Et voilà pourquoi, depuis deux ans, mosquées, églises et villages sont incendiés et dévastés par la guerre civile ; voilà pourquoi les champs sont délaissés et les cultures abandonnées.

Voilà pourquoi ces braves gens errent dans la montagne et sont décimés par la misère, la faim et les balles, tandis

Digitized by Google

que leurs familles exilées traînent une vie misérable dans les rues ou dans les hôpitaux de l'*antique cité d'Athènes*, pliant sous le double fardeau de la misère et de la honte, pire encore que la mort.

Que demain la Grèce et la Russie, forcées d'abandonner leur plan de désorganisation de l'empire ottoman, laissent respirer les Crétois, que la paix vienne leur permettre de rebâtir leurs pauvres maisons et d'ensemencer leurs champs, et l'on verra ces ennemis terribles de la Turquie, fêtant les Pachas à leur arrivée dans les villages et s'honorant de leur présence sous leur toit.

On verra de nouveau, chrétiens et musulmans, assis devant leurs portes et fraternisant le verre en main (car les Crétois des deux religions aiment le vin et la société), se racontant leurs prouesses de la dernière campagne, et se montrant leurs cicatrices sur leurs membres vigoureux.

On les verra oublier facilement qu'ils n'ont pas de nouveaux ports dans l'île, et que la banque agricole ne fonctionne pas encore.

Nous ignorions, lorsque nous étions à Omalos, par quelle série de promesses trompeuses, et par combien de ruses la Grèce était arrivée à soulever cette population et à l'entretenir dans ses idées de révolte ; mais à partir de la lecture de ces documents, nous pûmes réfléchir et passer en revue tous les détails qui nous avaient échappés, ou nous avaient parus insignifiants jusqu'alors ; cela nous forma, à moi surtout, une conviction bien arrêtée que les Crétois étaient les victimes des folles espérances des Hellènes et de la politique impitoyable des Russes.

Je résolus, mettant de côté tout enthousiasme et tout entraînement, d'étudier l'insurrection et de la suivre attentivement pour pouvoir aider un jour la Crète à se tirer des mains des hommes qui la sacrifiaient à leurs vues et à leurs projets.

C'est alors quo je revis les épisodes de mon voyage, et que je compris le peu d'empressement des Grecs à laisser pénétrer des étrangers dans leurs affaires, dans la crainte que leurs projets et leurs secrètes convoitises ne fussent dévoilées à l'Europe.

Dans l'insomnie des longues nuits d'Omalos, couché sur le sol nu de mon étable enfumée, je passe en revue tous les événements depuis mon débarquement à Corfou.

D'abord, je me vois dans cette île, richement plantée d'oliviers par les Vénitiens, au milieu du peuple ionien récemment annexé aux Grecs.

Il y avait eu des réjouissances publiques, des feux de joie, des illuminations le jour de la proclamation de l'annexion ; aussi devais-je espérer trouver là l'enthousiasme le plus ardent, acclamant une insurrection qui devait donner à la mère patrie un nouveau territoire et de nouveaux enfants, et encourageant un soulèvement qui devait procurer aux Crétois le bonheur de s'unir à la Grèce.

Quelle déception ! partout à Corfou règne la froideur, et la façon dont on parle de l'insurrection me surprend et me glace.

« Pauvres Crétois, disaient les Corfiotes, ils comptent sur la Grèce pour créer des routes, favoriser l'agriculture, établir des hôpitaux pour leurs malades, et des refuges pour leurs vieillards.

« Qu'ils viennent donc voir nos routes si bien construites et si soigneusement entretenues, sous le régime anglais, aujourd'hui ravinées, détruites, abandonnées.

« Qu'ils étudient les progrès de l'agriculture en Grèce, et qu'ils s'informent de ce que sont les hôpitaux d'Athènes.

« Ils espèrent l'allègement des impôts, une administration paternelle, équitable.

« Les malheureux ! ils paieront plus d'impôts que jamais, et l'incapacité de notre administration fera de leur pays si

riche en éléments, destiné à une si belle prospérité, une province abandonnée, désolée comme toutes celles qui font partie de notre infortuné pays.

« Ils ne connaissent donc pas le caractère des Grecs, qui s'abattront chez eux pour s'enrichir en les exploitant. »

Les Ioniens étaient calmes au milieu de l'entraînement général ; ils savaient apprécier déjà à cette époque ce que valait l'annexion à la Grèce et regrettaient sans le dissimuler l'ancien protectorat de l'Angleterre.

Une seule personne, et encore n'était-ce pas un Ionien, M. Tirakis, commandant du port, dont le nom indique l'origine crétoise, entraîné par un patriotisme ardent, aidait de ses faibles ressources et de ses vœux le mouvement à son début.

Pourtant le commandant Tirakis, homme de mérite et d'une grande capacité, connaissait la Grèce et son gouvernement, qui longtemps l'avait laissé végéter dans les grades inférieurs pour le guérir de ses idées libérales.

Aucun comité ne s'était formé à Corfou, ce qui obligeait les volontaires en quarantaine au lazaret à demander et à attendre les instructions d'Athènes.

Puis quittant Corfou, je me vois arrivant à Patras, où je trouve une population surexcitée ; une véritable entreprise générale de soulèvement ; on prépare une expédition pour la Crète, une pour l'Epire, une pour la Thessalie.

Cependant, en 1867, Macrakis, l'insensé prédicateur, soulève la population de Patras ; on brûle une maison où s'assemblent d'ordinaire les francs-maçons, et si ces derniers ne sont pas écrasés sous les ruines, ce n'est ni la faute de ce forcené, ni celle de ses aides, si enthousiastes de liberté en 1866, et si sauvages un an plus tard.

Je vois Corinthe, plan d'une ville entourée de vastes plaines grises, tristes et incultes, Kalamaki, réunion de quatre ou cinq auberges, et je débarque au Pirée. Ce loin-

Digitized by Google

tain faubourg d'Athènes, qu'un chemin de fer, en voie de construction depuis bien des années, reliera peut-être un jour à la capitale.

A Athènes, les Comités sont nombreux, peut-être trop nombreux même et fonctionnent librement.

Il y a le Comité central (1) directeur, le Comité de secours pour les victimes de l'insurrection, le Comité Anglo-Grec, Epirotico-Macédonien, etc., etc.

L'un recrute et expédie les volontaires, les armes, les munitions, les vivres et se charge de la rédaction des bulletins que doivent publier les feuilles grecques.

L'autre recueille les souscriptions ou les provoque, en faisant appel au dévouement, au patriotisme, à la générosité des Grecs de l'intérieur et du dehors.

Les versements sont, assure-t-on, considérables; on dit même que le gouvernement grec contribue pour quelques millions et qu'il ne s'en tiendra pas là.

Pour quiconque connaît le budget du royaume, les finances de la Grèce et sait que l'on n'a pu réunir jusqu'à ce jour un ou deux millions pour dessécher le lac Copaïs, ce fait paraît étrange, incroyable, et le force de prêter l'oreille aux bruits qui courent que la Russie a ouvert sa bourse aux Comités.

Dans mon empressement à me rendre en Crète, dans ma

(1) Le comité central d'Athènes, en rapport avec les comités de Saint-Pétersbourg, de New-York, de Londres, de Marseille, etc., ne cesse de recevoir des fonds dont la destination n'est pas de soulager les misères des 60,000 malheureux exilés, transportés en Grèce par un sentiment d'humanité mal entendu, mais bien de fournir des armes, des munitions à l'insurrection.

La reine Olga est à la tête d'un de ces comités de secours impuissants à soulager les victimes de l'insurrection, et qui cependant prennent encore sur les deniers de la misère pour fournir des armes aux insurgés.

On donne à Saint-Pétersbourg, on quête à New-York, on souscrit partout, pour donner du pain et des chemises à des femmes et à des enfants; et cet or, ces millions s'en vont en fumée dans les montagnes de la Crète, tandis que des milliers de malheureux souffrent du froid et de la faim sur le sol *hospitalier* de la Grèce.

Digitized by Google

hâte d'arriver avant la fin de l'insurrection, je m'adresse à un Comité, au hasard, et je suis dirigé sur Syra par le Comité de secours et non par le Comité central que je ne connus que plus tard.

Ce comité central se composait de MM. Renieri, Mellas, Mavrocordatos, Scouzès, Papadaki, Scaltsounis, tous banquiers ou commerçants. Dans le personnel de ce comité, il n'y a ni un officier, ni un homme capable d'organiser ou de contrôler la direction et les approvisionnements.

Aussi tous les volontaires partent-ils à la débandade avec ou sans chefs, et sans instructions; aussi les armes, de fabrique anglaise, pour la plupart, ou tirées de Belgique ou de France sont presque toutes de rebut.

Les munitions, les vivres sont de mauvaise qualité; et quant aux vêtements, on peut interroger les volontaires, tous vous diront dans quel état ils étaient après deux ou trois jours d'usage.

Ces vêtements étaient, il est vrai, expédiés de Syra par un Comité qui *fut renouvelé plus tard;* le président seul fut maintenu : c'était l'honorable M. Rogiatzouglou, dont le frère, adjudant dans l'armée grecque, fut blessé *deux fois en Crète :* à Vafé et à Périvolia.

Bien des bruits ont circulé en Grèce parmi les gens sérieux, sur l'origine et l'emploi des fonds des différents Comités; les accusations de toutes sortes circulaient, mais je ne veux pas entrer dans ces détails.

J'ai vu depuis avec quel désordre s'expédiaient les vivres et les munitions ; chargés à Syra et débarqués en Crète au premier endroit venu, sans que les Comités s'inquiétassent de ce qu'ils devenaient, sans qu'ils répondissent même aux observations réitérées des volontaires qui se plaignaient de ne rien recevoir, alors que l'*Arcadi* faisait deux voyages par semaine.

Il était difficile, je le sais, de choisir le lieu du débar-

Digitized by Google

quement ; mais un ordre du Comité de mettre des Grecs de garde sur les côtes avec les Crétois, eût pu assurer une partie du chargement aux volontaires, tandis que la totalité était enlevée par les insurgés ou les *moutis* qui nous les vendaient ensuite.

Je quitte la Grèce ; à peine en route, je remarque le peu d'accord qui règne entre les Grecs, et les aspirations de tous au commandement.

J'arrive en Crète, et j'espère trouver là du moins l'unité, l'harmonie des chefs capables, une organisation, enfin quelque chose de sérieux.

Erreur complète, illusions ; les bandes sont subdivisées à l'infini ; le nombre des chefs commandant trente, quarante hommes, m'étonne et m'attriste.

Les chefs principaux, Coronéos, Zimbracakis ont près d'eux douze ou quinze hommes au plus et ne communiquent pas entre eux.

Ces deux Messieurs, ayant appris qu'on blâmait énergiquement à Athènes la discorde qui les divisait, imaginèrent d'écrire plusieurs lettres où ils se traitaient de *cher ami*, et de les faire publier par les journaux grecs. Personne ne fut dupe de cette comédie, nous moins que d'autres, puisque nous savions que ces deux officiers avaient toujours soin d'agir à distance et de ne jamais se communiquer leurs projets.

Je crois trouver l'île entière soulevée ; j'apprends au débarquement que les Sphakiotes, redoutés, restent neutres et même sont plutôt favorables aux Turcs qu'aux Grecs ; que le centre et l'orient de l'île sont calmes, et je vois que dans l'ouest, la province de Kissamos est à peine agitée.

Cent mille Crétois musulmans, loin de faire cause commune avec les Chrétiens, sont au camp des Turcs.

Selino et Kydonia ou seulement des parties de ces provinces sont soulevées, et constituent ce que l'on nomme

l'insurrection, avec quelques hommes de l'Apocorona entraînés par les promesses des Grecs et quelques Sphakiotes attirés par l'espoir de s'emparer des vivres apportées par le *Panhellénion*.

Je cherche l'armée insurrectionnelle dont on m'a tant parlé à Athènes, et je la trouve dispersée par petits groupes, sans discipline, sans organisation.

Après la défaite de Lakkos, alors que les insurgés étaient rassemblés pour la *fameuse bataille de Kissamos*, j'additionne notre effectif, et je trouve en calculant largement :

Crétois pouvant être réunis dans toute l'île pour un coup de main,	3,500
Volontaires avec Coronéos et Zimbracakis,	200
— Vissandios,	400
— Léondaridi,	100
— Ienny Sarli,	200
— Tritakis,	200
Ce qui faisait, à cette époque, un maximum de	4,600

et jamais aux plus grandes journées, pareil nombre ne se trouva rassemblé.

A ce moment, le chiffre des volontaires était d'environ mille; mais les désertions réduisirent, deux mois après, ce nombre à quatre ou cinq cents ans au plus.

J'avance et je trouve un village incendié : Qui donc a mis le feu ici? « Aux premiers jours de l'insurrection, me répond « un Crétois, les Albanais abandonnant les villages, nous « avons brûlé leurs maisons; chassés à notre tour par « l'arrivée des troupes impériales, ils ont brûlé les nôtres. »

Ici un moulin à huile est en cendre près de Pelekano ; ce sont des officiers grecs qui ont fait un feu de joie avec le moulin d'Emin-Bey !

Enfin découragés, dénués de tout, je voyais les Crétois, indécis entre l'exil et la soumission, reprendre courage pen-

dant quelques jours, puis annoncer qu'ils allaient se rendre ou partir pour la Grèce, et je leur demandais où donc est votre espoir !

Ils me répondaient : dans l'intervention ! Et j'appris avec stupéfaction que leur espoir se basait, non-seulement sur les promesses de la Grèce, de la Russie et de l'Angleterre, mais encore sur celle de la France !

Ce n'était pas seulement pour ces braves gens une espérance, mais une réalité : on parlait d'engagements sérieux pris par l'Empereur, et l'on répétait même ses paroles à M. Kalergis, ambassadeur de Grèce à Paris.

Napoléon devait faire pour la Grèce ce qu'il avait fait pour l'Italie ; il l'avait promis à son ancien ami et celui-ci était immédiatement parti pour venir annoncer à ses compatriotes cette bonne nouvelle.

La conviction était si grande à cet égard, que des familles crétoises, compromises et réfugiées à Athènes, renonçaient, en juin 1866, à d'importantes concessions que notre ministre M. le comte de Gobineau sollicitait pour elles en Afrique.

Pleines de confiance dans la parole de *M. Kalergis*, qu'on répétait dans toute la Grèce, elles comptaient rentrer prochainement dans leurs pays.

Cependant, M. Kalergis, nommé *gouverneur de l'île* et commandant en chef de l'insurrection par l'Assemblée générale des Crétois, refusait le gouvernement et le commandement ; mais cela n'éclairait ni les Grecs ni les Crétois.

Je croyais, comme tous ceux qui s'étaient monté la tête par les lectures des papiers grecs, *aux abus du pouvoir, à la tyrannie, à la barbarie* du gouvernement ottoman, et j'étais tout étonné d'apprendre, en causant avec les insurgés même les plus déterminés, que leurs rapports avec les Turcs étaient presque nuls, qu'ils étaient affranchis du service militaire moyennant une faible redevance, et que la plus grande réclamation était contre un impôt que l'on voulait mettre sur le vin !

Digitized by Google

En somme, ils manifestaient ouvertement le désir de ne payer aucun impôt et d'être exemptés du service militaire, sans payer.

Mais, leur disais-je, si vous étiez annexés à la Grèce, vous devriez, comme tous les autres Grecs, payer beaucoup d'impôts et fournir votre contingent à l'armée, ou vous en exonérer à prix d'argent, et si vous obteniez de faire de la Crète une principauté, vous ne pourriez non plus vous passer de finances et de soldats.

Alors ils me regardaient tout surpris et se prenaient à rire, croyant que je plaisantais.

Ces hommes étaient si bons, qu'on ne pouvait ne pas les aimer et les plaindre, et quoique leur cause me parût folle et perdue d'avance, je résolus de rester avec eux jusqu'à la fin, et de partager leurs dangers et leurs misères jusqu'au moment où la paix leur permettrait de juger quelle faute ils avaient commise en écoutant les conseils des Grecs et en étouffant la raison qui leur disait de patienter.

En résumé, le programme appelé *les réclamations des Crétois* me parut être l'œuvre du cabinet grec et du cabinet de Saint-Pétersbourg, élaboré comme celui de 1858, non-seulement pour fournir un prétexte aux Crétois et des motifs à l'Europe de s'immiscer dans les affaires de la Turquie, mais encore pour mettre cette puissance en suspicion dans l'opinion, et pour permettre aux Russes et aux Grecs de crier à l'oppression et à la barbarie.

Ce qu'il y a d'étrange en ceci, c'est que tout le monde y voit clair, est d'accord, comme je l'ai vu depuis, sur les causes secrètes de cette insurrection, et que cependant on se laisse encore prendre à ces histoires de toutes sortes que l'on fait circuler *pour le bien de la cause.* Les puissances vont prendre des familles sur le sol crétois pour les jeter sur le sol grec, sous prétexte d'humanité, c'est-à-dire protègent ou-

vertement les projets de la Grèce et par cela même favorisent les vues de la Russie.

Pourquoi ne sommes-nous pas allés prendre les familles polonaises?

Pourquoi n'avons-nous pas eu la même humanité pour les Irlandais.

Des hommes éminents, dont j'ai lu les ouvrages depuis mon retour, ont traité la *question d'Orient*, et ont établi, par une argumentation sans répliquo l'urgente nécessité d'arrêter les envahissements de la Russie, démontrant que notre tranquillité repose sur le maintien rigoureux de l'intégrité de l'empire ottoman.

Je ne me permettrai pas d'aborder cette question qui a été traitée avec le plus grand talent, et je me bornerai à répéter ici ce que je disais à Omalos; « avant d'être Philhellène, je suis Français, » et la France, ainsi que l'Europe, ayant besoin d'une barrière en Orient, on ne doit pas permettre que cette barrière, posée et consolidée à Sébastopol, soit détruite pierre à pierre, comme on essaie de le faire.

Hier, le Monténégro, Belgrade, Bucharest; aujourd'hui la Crète, l'Epire, la Thessalie; demain, la Roumanie, l'Egypte... etc...

Qui ne connaît, à cette heure, la politique russe mise à découvert par tant d'hommes de mérito, do diplomates distingués, qui nous montrent la Turquie, sans cesse harcelée par le machiavélisme des Czars, allumant sous le masque hypocrite de la foi, l'antagonisme et la guerre civile, dans les provinces fanatisées qui séparent les deux empires.

Le but de ces manœuvres est évident : on veut affaiblir, déconsidérer, isoler la Turquie.

L'affaiblir par la désaffection de ses sujets et la désorganisation de ses provinces.

La déconsidérer par le spectacle d'une anarchie permanente et qu'on la rend impuissante à réprimer, en pa-

ralysant ses efforts par l'intervention de la diplomatie européenne.

L'isoler en la mettant au banc de l'humanité, de la civilisation par le récit infidèle ou exagéré des mesures de rigueur, toujours inévitables dans les répressions.

En vain, les agents français, rendant hommage aux tentatives, au bon vouloir du gouvernement ottoman, affirment les progrès accomplis et montrent, par les faits acquis, les progrès et les réformes obtenus, depuis vingt ans ; les Turcs restent toujours pour nous les farouches Osmanlis, les terribles mécréants.

En dépit des rapports officiels de nos ambassadeurs et des récits de nos touristes et de nos officiers, nous ne voulons prêter l'oreille qu'aux échos russes, répétés encore par les échos hellènes, nous obstinant toujours à juger la Turquie moderne d'après un passé déjà loin et solennellement abjuré.

Quant aux Crétois qui n'ont jamais entendu parler de la *question d'Orient* et qui s'occupent fort peu de l'équilibre européen, ils sont loin de soupçonner quels conflits, quelles complications peuvent surgir de leur insurrection, entre leurs amis de l'Occident et leurs soi-disant amis du Nord, qu'ils croient tous également dévoués à leur cause et d'accord pour les protéger.

Il serait bien inutile de chercher à leur démontrer qu'on peut être leur ami, leur être tout dévoué, sans détester les Turcs; mais il serait encore plus difficile de leur faire comprendre que leur plus grand ennemi n'est pas l'empire ottoman qui a intérêt à les conserver; mais bien l'empire Russe qui les écrasera, s'il le faut, pour détruire en eux un élément de la Turquie, et qu'ils sont victimes, en ce moment, de la politique et des ambitions de la Grèce et du Czar.

CHAPITRE II

La vie dans Omalos.

Quelles que soient les causes secrètes et les prétextes affichés de l'insurrection, nous voici à Omalos, c'est-à-dire presque cernés dans les montagnes; et quels que soient nos idées, nos projets, nous voici forcés de suivre les impulsions diverses que les dépêches remplies d'espoir ou les mouvements des Turcs vont donner à notre colonne.

A peine rentrés à Omalos et dès le lendemain, 23 janvier, la neige tomba fine et serrée et couvrit bientôt la plaine; le 24, nous en avions déjà trois ou quatre pieds d'épaisseur : tout le plateau et les cîmes environnantes disparaissaient sous cet épais linceul.

La neige avait cessé, mais le ciel gris semblait toucher les sommets des montagnes, le froid était vif, la bise glaciale.

La blancheur éclatante de tout ce qui nous environnait, la fumée épaisse entassée dans nos étables, en ne laissant, au-dessus du sol, qu'un intervalle de quarante à cinquante centimètres d'air respirable, la vermine qui nous tourmente et nous prive de sommeil, occasionnent un mal d'yeux général à notre petite colonie.

Les paupières rougies et gonflées occasionnent des picotements et une sensation de brûlure intolérables; plusieurs parmi nous restent plusieurs jours sans pouvoir ouvrir les yeux.

Nous nous enveloppons la tête dans nos manteaux, et nous sommes obligés pour respirer de nous tenir couchés, à plat ventre, sur le sol, et nous sommes, dans l'intérieur de nos gîtes, converts d'une légère couche de neige que le vent fait pénétrer à travers les interstices des pierres.

Il n'y a plus d'eau pour nous nettoyer, les sources sont enfouies sous la neige, et nous n'avons d'autres ressources pour nous désaltérer que de faire fondre la neige dans notre bouche, faute d'ustensiles allant au feu.

Cependant quelques jours plus tard, nous trouvons des débris de pots, des fragments de jarres dont nous tirons parti, jusqu'à ce que notre bonne fortune nous procure enfin un objet informe en fer blanc, une boîte de conserve, je pense, de la contenance d'un demi-litre, qu'on peut mettre devant le feu.

Nous avons au moins un peu d'eau pour boire et faire notre toilette.

Mais il nous reste toujours l'horrible vermine dont, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons nous délivrer; elle nous dévore jour et nuit, et nous cause de cruelles souffrances par sa persistante voracité; chaque fois qu'une place est libre, près du feu, on se déshabille, et l'on fait une chasse ignoble et répugnante.

Que de fois nous avons fait des vœux pour trouver une grande marmite, pour faire bouillir nos lambeaux, seul moyen de se délivrer de cet affreux compagnon des Hellènes.

Le sol de nos étables était couvert d'une couche de paille hachée, sorte de litière que nous étions forcés de conserver, parce que, placée sur un lit de bruyère qui empêche son contact avec la terre humide, elle était à peu près sèche et nous préservait de l'humidité.

Cette paille, qui avait servi de lit à des Grecs, était infestée.

Ainsi le froid, la fumée, la vermine, la privation d'eau concourent ensemble à nous causer des souffrances, et souvent même de cruelles tortures auxquelles viennent se joindre bientôt la faim et le manque de vêtements et de chaussures.

Nos rations peuvent s'indiquer, pour tout notre séjour, de la manière suivante : viande peu, pain quelquefois, vin rarement, sel jamais ; on s'en procurait par ci, par là, de de loin en loin, dans un village, chez quelque généreux patriote ; mais nous passions des mois entiers sans en voir un grain.

N'ayant aucun ustensile pour faire cuire la viande, nous la coupons en petits morceaux que nous embrochons avec notre baguette de fusil, et que nous plaçons ensuite devant le feu sur deux pierres ; puis nous nous asseyons et nous nous passons la baguette, d'où chacun, à tour de rôle, tire sa pièce.

L'inaction, l'impossibilité de sortir amènent le découragement, une sorte de démoralisation ; les caractères s'aigrissent, la vie intérieure devient difficile.

Pour comble de malheur, le carême arrive et nos Grecs, plus superstitieux que dévots, plus formalistes que religieux, vont se livrer à tous les signes extérieurs de la plus grande piété (craignant sans doute, s'ils négligent d'offrir de pompeux sacrifices aux immortels, d'être poursuivis par la vengeance de Neptune ou d'Apollon).

Le signe de croix, si simple chez le catholique, se fait ici avec de ridicules contorsions.

Placé devant l'image d'un saint, le Grec rejette vivement le bras droit en arrière comme s'il avait à prendre un vigoureux élan, puis en même temps il se courbe en avant, et au moment où le corps se redresse, la main est jetée au front et le signe de la croix commence ; puis instantanément

un second, un troisième, etc., pendant des dizaines de minutes; le tout en marmotant des paroles conventionnelles ou des priéres.

Très assidus quand on les observe, les Grecs se dispensent volontiers de ces pratiques quand ils sont seuls, et plus d'une fois, je les ai vus interrompre leurs prières, mais non leur gymnastique pour s'entretenir de leurs intérêts ou de leurs affaires.

Nous avions malheureusement dans notre étable une de ces images d'un coloris violent, semblables à celles de l'imagerie d'Epinal et représentant, je crois, un saint Georges ou un saint Théodore.

Chaque fois qu'un Grec ou un Crétois passait devant la malencontreuse image, les contorsions recommençaient.

Grâce à leur piété exemplaire, nous fûmes contraints de faire le carême avec une sévérité qui, je l'espère, me comptera pour tous ceux que je n'ai pas faits.

Du reste, ce carême changeait peu nos habitudes, il compliquait seulement *trop souvent* la situation.

Ainsi le mercredi et le vendredi, nos petits saints, nos pieux Grecs refusaient la ration de viande, et lorsque ces jours concordaient, par hasard, avec l'arrivée des bestiaux, attendus souvent depuis huit jours, il fallait ajourner l'appétit au lendemain comme on ajournait la mort du bœuf ou des moutons.

Nous devenons orthodoxes par la force des choses et bien à contre cœur, je vous assure.

Nous avions tout d'abord réclamé auprès de Zimbracakis, qui nous avait répondu avec son flegme et sa douceur ordinaires que tout le monde observant le jeûne, il ne pouvait faire exception pour nous.

On retrouve chez le Grec et chez le Crétois les antiques superstitions des peuples d'Homère; on ne nous donnait pas de viande, parce que les Crétois eussent sans doute attribué,

à notre irréligion, tout ce qui eût pu survenir de mal dans l'insurrection.

Ce n'est pas que Zimbracakis fut superstitieux; au contraire, il avait sur ses compatriotes l'avantage de savoir apprécier la religion et ses ministres, à leur juste valeur.

Cette idée religieuse de nous contraindre aux deux jours de jeûne, combinée avec la négligence des chefs, où la neige qui empêchait les bestiaux d'arriver à Omalos, avait pour résultat de nous faire jeûner quatre jours au moins par semaine.

Il y avait aussi partialité de la part des adjudants distributeurs, et nous n'étions pas généralement les mieux partagés; mais passons.

C'était un vrai régal, à cette époque, d'avoir un peu d'huile pour tremper un morceau de pain d'orge, (espèce de boue noire enveloppée dans une croûte desséchée).

La faim nous porta souvent à recourir aux *rhovis*, sortes de vesces réservées aux bestiaux et qu'on trouvait dans des sacs laissés dans les étables.

Ces graines sèches, dures et d'une amertume affreuse, devaient être bouillies, pendant cinq ou six heures et changées d'eau quatre ou cinq fois, pour être amollies et un peu adoucies.

Nous mettions ces graines dans nos poches d'où elles ne sortaient qu'à la dernière extrémité et lorsque les tiraillements d'estomac nous poussaient à bout; elles étaient d'ailleurs peu nutritives et fort malsaines; car la plupart de ceux qui en mangeaient étaient affreusement malades et plusieurs même faillirent en mourir.

Les gens de la plaine pensèrent à nous et envoyèrent quelques sacs d'oranges à M. Zimbracakis.

Nous les vîmes passer, mais ce fut tout. Cependant les domestiques du commandant en donnèrent le plus grand nombre aux Grecs et à leurs amis.

C'est ici l'occasion de parler de la maison de M. Zimbracakis.

Elle se composait de trois serviteurs et de trois domestiques des serviteurs.

Le premier serviteur était cuisinier et clairon, le second boulanger et ordonnance, le troisième aide cuisinier et aide boulanger.

Quant aux trois autres, ils se rendaient utiles en allant au bois ou à l'eau, ou en aidant à faire les distributions; mais, dira-t-on, comment se fait-il que le pain manquait quand vous aviez un boulanger et un aide boulanger ?

Les farines, quand il y en avait, étaient déposées chez M. Zimbracakis, et elles ne moisissaient pas comme à Sainte-Irène; la meilleure preuve, c'est que tandis que nous maigrissions à vue d'œil, messieurs les domestiques engraissaient de même.

Le pain ne manqua jamais au quartier-général; farine ou biscuit, il y en eut toujours, et pendant que tous dormaient dans le logis du chef, les domestiques, sous prétexte de préparer le pain du lendemain, se confectionnaient des friandises grecques ou crétoises, gâteaux de fromages, téganités (1), etc.

Il y avait aussi parfois dans la maison de monsieur le major des distributions de vin; ces jours-là, la gaieté régnait parmi les gens de la maison du chef et leurs amis; quant à nous, s'il n'y avait pas *carême complet*, il y avait une maigre ration qui cependant nous réconfortait.

Nous voyions toujours pendu au croc de la maison du chef quelque beau quartier de mouton, ou bien un lièvre ou des perdrix rouges; car je l'ai dit, les braves gens d'en bas savaient notre misère et envoyaient toujours quelque chose au commandant.

(1) Les *téganités*, dont les Grecs sont très-friands ainsi que les Crétois, sont de petites boules de pâtes frites dans l'huile et passées dans dans le miel.

Digitized by Google

Ce n'est pas que Zimbracakis fut exigeant pour la table ; il était, au contraire, d'une grande sobriété et apportait dans l'approvisionnement de sa maison l'indifférence qu'il avait pour toutes choses.

S'il ne manquait de rien, il faut l'attribuer à la sollicitude de ses gens qui, en garnissant le garde-manger, songeaient plus à leurs besoins et à leurs goûts personnels qu'à ceux de l'*état-major*.

L'état-major de M. Zimbracakis se composait de Souliotis et d'un secrétaire rédacteur des lettres adressées aux hommes éminents de France et d'Angleterre ; G. Flourens faisait aussi partie de la société.

Ce dernier était notre providence dans bien des cas.

Il dînait à la table du major, mais il nous disait que le meilleur repas qu'il eût fait, était un jour que, rentré trop tard au logis et ayant trouvé la table desservie, il avait reçu l'hospitalité à la table des *ordonnances*.

Ce cher Flourens venait régulièrement passer chaque jour quelques heures dans notre étable, se plaisant mieux avec nous qu'avec l'*état-major*.

La maison du commandant était, en effet, presque toujours remplie de monde, Grecs ou Crétois dissertant à grand bruit, toujours sur le même sujet : la probabilité d'une intervention des grandes puissances que Zimbracakis faisait toujours espérer et sur laquelle il comptait fermement.

Chaque fois que notre compatriote arrivait, on lui tendait les mains, non-seulement pour presser la sienne, mais encore pour recevoir les quelques biscuits, la farine ou le tabac qu'il avait distrait de la provision particulière de sa maison.

Il avait encore alors des pans à son habit d'officier de marine, et ses poches étaient un vrai grenier d'abondance.

Cette ressource, hélas! disparut avec les pans de son

habit! il fallait des fonds à son pantalon, les pans tombèrent et furent fixés à l'endroit en péril.

Il ne lui resta, dès lors, qu'une veste garnie de deux rangs de boutons dorés, ornés d'une ancre!...

Le pauvre garçon, mieux nourri que nous, il est vrai, payait cher cet avantage; car la maison du chef était peut-être plus infestée que les autres de la vermine, grâce à la présence des discoureurs grecs et des domestiques.

Quand Flourens était près de nous, on parlait du passé, de la France, et la gaieté régnait parmi nous; il récitait quelque passage de *Ruy-Blas*, déclamait *Hernani*.

On parlait religion, politique, et, chose étrange, nous étions toujours d'accord.

Parfois, des détonations nous annonçaient l'arrivée du courrier qui venait régulièrement de la Canée tous les jeudis ou les vendredis au plus tard; ou bien c'était une bande de Crétois, ou un convoi de vivres.

Quand la conversation était interrompue par le son du clairon, elle était immédiatement ajournée au lendemain.

C'était le signal d'une distribution!

Presque toujours Flourens nous apportait les journaux que le courrier avait remis à Zimbracakis; ils avaient souvent un mois de date; mais c'était encore bien nouveau pour nous, pour Bourgoin particulièrement; ce compatriote ne manquait jamais de recommander à Flourens de ne pas oublier les journaux, répétant sans cesse : « Je tiens à connaître la politique extérieure! »

C'est dans ces journaux que je lus le récit de *nos victoires*, pendant la dernière campagne, et que je trouvais des documents que je ferai connaître au fur et à mesure que nous avancerons dans le récit.

Nous voyons, dans ces journaux que, dans l'est de l'île, Pétroupoulaki harcèle les Turcs; on s'est battu à Rogdia, (dix hommes ont été tués ou blessés) et à Anemomilo; à ces

combats assistaient Korakas (l'Hadji Michali des provinces orientales pour l'ardeur, mais non pour la générosité, la noblesse de sentiment), Skulas, Datidamis et Romanos.

Nous apprenons aussi que Bysantios s'est rallié à Petroupoulaki avec quinze ou seize volontaires, et que Coronéos tâche de rassembler les volontaires dispersés pour occuper le centre de l'île.

Quatre mille hommes ont été envoyés à Sphakia avec dix pièces de canon, et le commissaire impérial Server Effendi, nouvellement arrivé en Crète, vient de conclure un nouvel armistice avec les Sphakiotes qui, flattés par les Grecs et recevant toujours des vivres de la Grèce, semblaient vouloir être plus favorables à l'insurrection.

Une nouvelle surtout nous intéresse au plus haut degré et nous fait espérer une complication favorable à la Crète : l'*Hellas* de la marine grecque a, dit-on, escorté un convoi de volontaires jusqu'à Cérigo, et l'Angleterre a fait des observations à la Grèce, qui favorise ainsi ouvertement l'insurrection crétoise.

Peut-être la Sublime-Porte trouvera-t-elle mauvais, cette fois, que la Grèce, non contente de fournir des officiers, des soldats, des fusils, *des canons* (1) pour l'insurrection, laisse fonctionner librement des Comités qui prennent les ordres des ministres et fasse escorter les convois de munitions et de volontaires par son unique frégate, sous prétexte que la Grèce veut faire respecter la liberté des mers !

Enfin nous constatons à la fin de janvier que Kissamos est calme, que Sphakia est soumis, que Kydonia est occupé ainsi que l'Apocorona, et que les provinces de l'Est commandées par Reschid-Bey sont seules en mouvement.

(1) A Bysantios et à Zimbracakis.

Server Effendi rassemble toutes les troupes éparses à Suïa, à Sainte-Rumelie, à Franco-Castelli et s'engage dans la gorge d'Askypho, sort par Krapi et rentre à la Canée où Mustapha Pacha rentre aussi.

Les Egyptiens vont s'embarquer, et à moins d'une intervention, tout semble bien fini.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Voyage à Mescla. — Lettre de Garibaldi.

— C'est égal, me dit Bourgoin un jour de carême, nous serions mieux en Suisse!

— Pourquoi? lui dis-je.

— Parce que, répondit-il avec gravité, c'est là *qu'on fait des rations!*

Bourgoin, l'homme dévoué, désintéressé par excellence, prêt à partager son pain avec le premier venu, était insupportable avec sa manie des calembourgs ou sa politique extérieure, et pourtant bien souvent il nous forçait de rire, alors même que nous en avions le moins envie.

Poinsot était gros, court, trapu, haut en couleur; il supportait la fatigue en Crétois, se battait en Français, et vidait un verre (quand c'était possible) en vrai Bourguignon.

Mais, par exemple, il grognait fort quand le clairon tardait trop à sonner la distribution.

L'Italien de Poinsot n'était ni gai, ni triste, ni gras, ni maigre, ni fort, ni faible, mais à peu près nul en toutes choses; son plus grand mérite était d'être tout dévoué à Poinsot.

La maladie vient nous visiter; mais heureusement nous ne sommes malades que l'un après l'autre.

Le tour de l'Italien arriva : nous le crûmes perdu ; nous lui prodiguâmes nos soins, mais il déclinait tous les jours, et nous n'avions ni viande pour lui faire du bouillon, ni pain pour le soutenir.

Zimbracakis connaissait notre horrible position; il ne vint pas nous visiter une seule fois.

Marco Botzaris eut plus de cœur; les trois frères, du reste, se ressemblaient par les sentiments, et Kitzos partagea aussi bien souvent son pain avec nous.

Nature d'élite, brave soldat, homme du monde, Marco était plus que tous les autres capable et digne de nous commander.

Cet officier fut frappé de notre misère et de l'aspect effrayant de notre malade étendu sur la paille, au fond de l'étable, où sa figure blême ressortait dans l'ombre comme la tête d'un cadavre.

Marco n'oublie pas que nous sommes les hôtes de la Grèce.

Il s'élance hors de l'étable et court chercher un de ses amis médecin qu'il nous amène, et tandis que ce médecin lui explique que la faim, l'épuisement sont les seules causes de la maladie, sa figure s'attriste, il se tourne vers nous et nous prie d'accepter, non du pain, car il n'en a pas plus que nous, mais un peu d'or, une livre anglaise, la moitié de sa fortune, regrettant de ne pouvoir faire davantage.

Bourgoin était alors malade aussi ; mais sa maladie ne le forçait pas à rester couché; ses jambes étaient couvertes d'énormes furoncles, qui restèrent plus de deux mois enflammés et ouverts.

Il ne pouvait chausser ses bottes sans ressentir, au frottement du cuir, des souffrances intolérables; la moindre marche était un supplice pour lui, et cependant il cherchait

toutes les occasions de se rendre utile et maudissait Zimbracakis de l'inaction où il nous condamnait au milieu des neiges, tandis que les autres volontaires étaient avec Coronéos dans les plaines où régnait le printemps.

Le jour où Marco partagea si généreusement sa bourse avec nous, nous décidâmes de partir à la découverte dans les villages situés aux pieds des Monts-Blancs pour tenter de nous procurer des vivres.

Nous partons, Poinsot et moi ; nous prenons nos sacs et nos carabines et nous nous dirigeons vers *Mescla*.

La plaine est toute unie ; les chemins ont disparu sous une épaisse couche de neige qui nous dérobe la vue des fondrières, des crevasses et des précipices ; nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions, de sonder le terrain presque à chaque pas, et nous n'avançons que très-lentement.

Ce jour-là, fort heureusement, la neige avait cessé de tomber, le ciel s'était éclairci et le soleil éclairait les cimes qui étincelaient.

Un Crétois avait suivi dans la matinée la route qui mène à Mescla; nous reconnaissons les empreintes de ses bottes, sans talons et à larges semelles; la neige les a conservées et partout où le vent ne les a pas recouvertes ou effacées, nous trouvons un guide sûr.

Nous descendons pendant trois heures à travers les rochers et les cyprès couverts de neige, perdant quelquefois les traces et cherchant notre route.

Le froid devient moins vif, la température se radoucit sensiblement, la couche de neige diminue d'épaisseur, tout nous annonce que nous approchons des régions ou le printemps commence.

Nous hâtons le pas, la neige a disparu, nous retrouvons le véritable chemin, et nous arrivons à l'endroit où il se bifurque à gauche sur Phokiès, à droite sur Mescla.

Digitized by Google

J'entends prononcer mon nom, dans le lointain : kallimera loulié (1) : quelle surprise...

Nous nous arrêtons, Poinsot regarde et ne sait que penser; pour moi, j'écoute encore et l'appel recommence.

Je crois me souvenir, cette voix m'est connue, c'est la voix de Sophie de Lakkos dont le père m'a donné l'hospitalité à Omalos.

Nous nous dirigeons vers le point où nous voyons que l'on fait des signaux, et nous trouvons les deux sœurs Sophie et Marie.

Elles semblent toutes deux malades, elles ont perdu leurs fraîches couleurs, leurs joues sont creuses, leurs yeux entourés d'un cercle bistré; leurs vêtements tombent en lambeaux.

Elles nous apprennent qu'au retour de Sainte-Roumélie, les volontaires Grecs s'étant emparés de leur maison, elles se sont trouvées sans asile et qu'elles ont été forcées de se réfugier dans une grotte de la montagne.

Leur père est avec Hadji Mikhali et leur envoie, de temps en temps, ce qu'il peut; de la farine ou du biscuit.

Pauvres jeunes filles, les voilà, seules, abandonnées, se demandant, à chaque envoi, si ce n'est pas le dernier, et si jamais elles reverront leur maison et leur père.

Mais la journée s'avance, il faut du temps encore pour gagner Mescla, nous les quittons et nous prenons le lit du torrent, chemin direct pour le rivage.

Les arbres, les buissons commencent déjà à bourgeonner autour de nous; nous nous retournons pour voir le chemin parcouru et nous découvrons les énormes pics et les hautes murailles de notre forteresse d'Omalos, flamboyant sous les derniers rayons du soleil qui lui donnent l'aspect d'une immense citadelle en feu.

(1) Bonjour Julie.

Un frisson involontaire nous parcourt en pensant qu'il nous faudra demain quitter la verdure, la végétation, l'air parfumé qui agite à peine le feuillage des platanes, et la douce chaleur, pour rentrer dans ces montagnes glacées, au milieu des ouragans et des frimas!

Nous atteignons Lakkos; d'excellentes gens réfugiées dans les ruines du village, des gardes, poste avancé d'Omalos, nous offrent avec empressement du pain noir et des olives en échange des nouvelles que nous leur donnons de M. Zimbracakis et de ses volontaires.

Nous descendons vers Mescla; sur cette route tout verdit, tout fleurit, tout s'épanouit, de bonnes senteurs montent du fond du vallon, et nous annoncent que les orangers fleurissent déjà.

Mescla est là, en bas, à nos pieds, sur le bord du torrent dont la grande voix monte jusqu'à nous, avec le tic tac des deux moulins qu'il fait tourner.

Enfin nous arrivons : dans la première maison, l'accueil est mauvais; on tient peu à notre visite, on la redoute même, car Mescla est *moutis* (rendu); les Turcs sont à Alikianû, à une heure à peine du village.

Cependant, la vue de notre pièce d'or enlève bien des craintes, efface bien des scrupules et l'on nous procure quelques livres d'une farine ou plutôt d'un mélange noir et grossier.

Quand la nuit est venue, une femme nous apporte un plat d'herbes bouillies et du pain, puis nous voyons s'avancer prudemment, en regardant de tous côtés, un Crétois qui nous donne à chacun un verre de vin; puis nous recommande de ne pas coucher au village où nous serions exposés aux plus grands dangers.

Nous suivons son conseil, et nous allons chercher un asile dans les maisons en ruines qu'on aperçoit en face, à l'est, sur la montagne qui sépare Mescla de Thérisson,

Digitized by Google

Mais ces ruines sont remplies de familles crétoises qui refusent de nous recevoir, dans la crainte d'être dénoncées, et nous errons ainsi une heure, épnisés de fatigue, jnsqu'à ce qu'ayant enfin trouvé un four inoccupé, nous nous y jetons et nous dormons quelques heures.

Au jour nous reprenons le chemin de Lakkos et nous nous hâtons vers Omalos où notre pauvre malade doit nous attendre avec impatience.

La plnie commence à tomber, le dégel vient, il n'y a pas de temps à perdre car demain sans doute les chemins de la montagne seront impraticables.

Nous nous trouvons bientôt à hauteur de la grotte des deux jeunes filles; nous leur envoyons de loin nos saluts et nos souhaits, et nous rentrons dans la région des neiges.

Déjà l'eau tombe et bondit en torrents de la montagne dans les ravins; la neige à demi-fondue enfonce sous nos pieds; nous entrons jusqu'aux genoux dans cette conche glacée, la marche est des plus pénibles et même périlleuse.

Nous déchargeons nos carabines, et nons nous en servons pour sonder le terrain; malgré cela, nous glissons, nous tombons à chaque pas.

Nos amples bottes de cuir détrempées flottent sur nos talons, le froid nous engourdit les membres, nons sommes épnisés, nous craignons de ne pouvoir arriver à Omalos, avant la fin du jonr, et marcher la nuit sur cette route, en ce moment, c'est la mort assurée au fond d'un précipice.

« Allons, encore qnelques heures de courage, dit Poinsot, « quand il me voit faiblir. »

« Ne nous laissons pas abattre, un peu d'énergie, dis-je « à mon tour, quand je vois qu'il désespère de sortir de cette « chaîne de fondrières et de ravins. »

Enfin nous revoyons l'Omalos, nos jarrets se raidissent, nous atteignons le plateau, et à cinq heures nous rentrons à l'étable où heureusement Bourgoin nous a préparé un bon feu.

Digitized by Google

Nous nous débarrassons de nos effets souillés et trempés, tandis que Bourgoin vide nos sacs et en tire la farine, un peu de pain, des olives, des citrons et du sel.

Il y a eu distribution de viande, et notre infatigable ami a tant fait, qu'il a découvert une marmite et qu'il peut nous offrir un bouillon qui nous ranime.

Grâce aux soins du garde-malade et à sa prévenance, l'Italien va mieux et nos vivres vont le rétablir promptement.

Nous étions aux premiers jours de février en plein dégel et nous espérons que le beau temps va revenir.

Je reçus à cette époque une lettre du général Garibaldi; j'avais écrit de Draconas, à notre illustre chef, pour lui faire connaître les misères et les souffrances des Crétois.

Voici quelle fut sa réponse :

« Caprera, le 1er janvier 1867.

« Mon cher Anemos,

« Vous êtes un brave et je suis jaloux de votre dévouement ; si mes jambes me le permettaient, je serais certainement près de vous pour partager le sort de ces valeureux Crétois.

« Néanmoins, je ferai tout ce qui sera possible pour eux.

« Votre lettre sera publiée et j'espère bien qu'elle rappellera à l'Europe qu'un peuple chrétien meurt de l'yatagan et de la faim.

« Votre dévoué,

« GIUSEPPE GARIBALDI. »

Des nouvelles nous arrivent aussi de tous côtés.

Un combat a été livré par Coronéos près d'Héraclion ; le docteur J. Basiliou et l'officier B. Palama de l'armée grecque y ont perdu la vie.

Le printemps semble réveiller l'insurrection, mais ce sont, en réalité, les dépêches d'Athènes qui entretiennent les Crétois dans l'erreur et leur font entreprendre une seconde campagne contre les troupes turques.

L'extrait suivant me tombe entre les mains ; c'est un article publié par le *Courrier d'Orient*, le 12 février 1867.

« La Canée, 6 février 1867.

« Le commissaire impérial (Server Effendi), après avoir séjourné quinze jours à Sphakia et s'être entendu avec les habitants de cette province, est revenu à la Canée avec les six mille hommes qui l'accompagnaient.

« Il a quitté le village de Sphakia, le 31 janvier, dans le dessein de faire halte à Askypho et de partir, le lendemain, pour Apocorona ; au moment où il se mettait en route, les Spakiotes lui donnèrent l'assurance que tant qu'il serait sur le territoire de leur district, son voyage se ferait pacifiquement ; mais ils l'avertirent que les volontaires hellènes avaient le projet de tenter une attaque à la sortie du défilé.

« Le commissaire se mit en marche et pénétra dans la gorge qui de la mer conduit à Askypho. Cette gorge est un passage des plus dangereux. Les gens qui la traversent sont obligés de marcher un à un. Vous pouvez vous imaginer quelles difficultés on a dû vaincre pour y faire passer les bagages à dos de mulet. La distance de Sphakia à Askypho n'est que de deux heures ; or, on n'a pas mis moins de dix heures pour arriver dans cette dernière localité. Si les Sphakiotes avaient trahi, pas un soldat ne serait sorti vivant de cette gorge.

« Le soir, on campa dans la plaine d'Askypho, et l'on y resta deux jours. Il s'agissait de franchir le défilé, bien plus long, qui d'Askypho conduit à Prosnero. Le commissaire impérial avait pris ses mesures pour se garantir d'une surprise. Des troupes régulières et irrégulières occupaient en marchant les hauteurs du défilé.

« L'avant-garde, les canons, les bagages et le gros de la troupe avaient passé, l'arrière-garde quittait les sommets pour déboucher, par l'extrémité du défilé, dans le plateau de Krapi, lorsque les insurgés, au nombre de deux cents hommes environ, parurent sur les flancs de la montagne et commencèrent la fusillade. Aussitôt, le commissaire impérial fit placer, sur les mamelons, six pièces d'artillerie qui ouvrirent le feu. Au bout de quelques instants les insurgés furent dispersés. L'arrière-garde turque a eu huit hommes tués et quinze blessés.

« On passa la nuit à Vrissés et le lendemain on arriva à la Canée.

« Pendant qu'on était à Vrissés, une dépêche du gouverneur de Candie vint annoncer au commissaire impérial les nouvelles que voici :

« Les débris des bandes de Coronéos, de Koracas et de Zimbracakis « s'étaient réunis au pied du mont Ida, dans le village d'Anoya. Le « gouverneur de Candie ayant été instruit de cette réunion, était parti « avec trois bataillons de troupes régulières et quatre cents Crétois « chrétiens pour aller les surprendre. La surprise avait eu lieu et la « bande s'était dispersée, laissant bon nombre de morts sur le terrain.

« Le commissaire impérial allait partir de Vrissés quand *cinq volontaires hellènes* vinrent lui présenter une supplique par laquelle *un*

corps hellénique de quelques centaines d'hommes, qui se trouvaient à *Marulla*, village à deux heures de *Rethymo*, demandait à être embarqué pour retourner en Grèce et priait Mustapha-Pacha d'envoyer à cet effet des bateaux à vapeur.

« Ces cinq individus sont arrivés à la Canée avec le commissaire impérial. Sitôt que le bateau français aura terminé les opérations qu'il fait à sa machine, il sera dit-on envoyé à Rethymo pour transporter les volontaires en Grèce.

« Ils désirent surtout ne pas être mis à terre au Pirée, mais sur un autre point du continent.

« Les Garibaldiens que nous avons eus ici pendant quelques jours parlent de leurs compagnons d'armes d'une manière peu avantageuse. Un de ces Italiens, un chef, avait un domestique auquel il avait confié une certaine somme d'argent. Ce domestique a été tué et dévalisé par les insurgés. Tous les Garibaldiens se sont embarqués sur le bateau du Lloyd autrichien.

« L'armée turque est divisée en colonnes mobiles qui parcourent les divers districts de l'île. Le commissaire impérial s'occupe de l'organisation de l'île. »

Cette lettre venait confirmer tous les bruits qui arrivaient jusqu'à nous et était la répétition, sauf certains détails relatifs à l'officier garibaldien, le résumé des récits des différents insurgés qui venaient nous rejoindre pour quelques jours à Omalos.

Les journaux et les lettres grecs nous apprenaient la réception faite, au Pirée, à ces volontaires qui rentraient *sans avoir ouvert le chemin de Constantinople* (1).

Les premiers qui essayèrent de débarquer furent assaillis

(1) Voici le récit qu'un témoin oculaire, M. Guéprat, chef de pavillon de l'amiral Simon, qui se trouvait alors au Pirée, a fait de ces horribles scènes; il a été publié par la *Patrie* du 1er février 1867 :

« Le Pirée, 22 janvier.

« De bien tristes événements viennent de s'accomplir au Pirée; on rougit, à la fin du dix-neuvième siècle, d'avoir à peindre des scènes de sauvagerie aussi atroces, mais c'est un devoir de dévoiler le crime, et cette considération me décide à vous raconter avec l'exactitude du témoin oculaire, un nouveau et bien déplorable épisode de la croisade entreprise par la Grèce contre le Sultan.

« Depuis les dernières nouvelles qui ont dû vous parvenir, Mustapha-Pacha, profitant d'un peu de répit qui lui était laissé par la saison, a mis à exécution son projet de débarquement sur la côte de Sphakia, projet qui devait le conduire à cerner cette province, spécialement occupée par les volontaires de la Grèce. Le succès ayant, en effet, couronné son entreprise, et les insurgés se

par la populace, accablés de mauvais traitements et repoussés à l'eau ; plusieurs furent blessés ou noyés.

On voulait les massacrer, et on eut beaucoup de peine à les arracher des mains de ces forcenés.

Obligés de se rembarquer, ils furent débarqués à Salamine, à Kalamaki et rentrèrent furtivement dans leurs familles.

Vox populi, vox dei, dit-on ; mais je crois qu'en cette cir-

voyant sans vêtements, sans vivres, sans approvisionnements, ont compris que dans de telles conditions la lutte était devenue impossible ; un corps de six cents volontaires environ a proposé de se rendre, à la condition de conserver ses armes et d'être reconduit au milieu des siens par les navires de guerre européens qui occupent le mouillage de la Sude.

« Coronéos écrivait lui-même au commissaire impérial turc pour lui proposer la soumission d'un corps de volontaires plus considérable, et établi dans une autre province. Mustapha-Pacha mandait donc le 17 janvier au gouverneur de la Canée de transmettre au corps consulaire une nouvelle qui semblait promettre la fin très-prochaine des hostilités. Pour donner plus de poids à sa communication, Mustapha-Pacha permit aux deux chefs de se rendre à la Canée pour y plaider leur cause devant les consuls européens.

« Cette ouverture y fut accueillie très-diversement, selon les tendances politiques des agents ou des gouvernements qu'ils représentaient. Chez le consul anglais, dont la faiblesse a été exploitée par le Comité philo-crétois de Kalepa, ce ne fut que de la froideur, de l'indifférence, un désir d'abstention des plus absolus. Chez tous les autres, il y eut opposition formelle, et ces mêmes hommes qui, vingt jours auparavant, n'avaient à la bouche que le mot d'humanité lorsqu'il s'agissait d'intervenir dans la lutte en enlevant des femmes et des enfants, qui n'avaient jamais été menacés d'aucun mauvais traitement de la part de Mustapha-Pacha, ces hommes, dis-je, ne voulaient plus admettre que l'humanité commandât de venir au secours de malheureux que le froid, la famine, des misères sans nombre obligeaient à capituler. Le consul de France fut donc seul à accepter la proposition faite d'un commun accord par les deux parties belligérantes ; une très-grave maladie, retenant le consul d'Autriche en dehors de la politique, privait notre représentant d'un soutien qui, depuis le début des affaires, ne lui a jamais manqué.

« La *Salamandre* quitta donc le port de la Canée pour se rendre à Sphakia, où elle se mit à la disposition du commissaire impérial ottoman. Les dimensions de cet aviso ne lui permettant pas de recevoir les six cents volontaires qui demandaient à se rembarquer, il fut convenu que deux navires turcs seraient détachés de l'escadre du blocus et que la *Salamandre* servirait de sauvegarde au convoi qui se dirigeait sur le Pirée. Cette combinaison triompha de la répugnance des volontaires, et le 19 ils abandonnèrent définitivement le théâtre de la lutte.

« Le 20 au soir, ils mouillaient devant la pointe de Thémistocle ; à la première annonce de l'arrivée de deux vaisseaux turcs, plus d'un Hellène se crut à la veille de représailles qu'il sentait avoir méritées par ses attaques déloyales

constance le peuple vit l'effet et non la cause; s'il y avait des coupables, ce n'étaient pas ces jeunes imprudents, c'étaient les chefs qui n'avaient su ni prévoir leurs besoins, ni organiser ces hommes, ni les utiliser; c'étaient ces chefs qui n'avaient su ni se concerter, ni s'accorder pour faire face à l'ennemi ou garantir l'existence de ceux qui s'étaient confiés à leurs talents, à leur expérience.

contre un pays auquel il n'avait pas le courage de déclarer ouvertement la guerre. Cependant le premier moment de panique étant passé, on sut que ces musulmans, si souvent calomniés par la presse d'Athènes, qu'on se plait à charger des accusations de barbarie les plus injustes, n'avaient d'autre mission que celle de rendre à leur pays des patriotes égarés par l'ambition et de donner ainsi au monde civilisé un nouvel exemple de générosité et de pardon.

« Pour bien comprendre l'impression produite à Athènes par le retour de ces volontaires, il faut se pénétrer de ce fait, que le comité crétois ne veut à aucun prix laisser parvenir à la connaissance du public les nouvelles décourageantes rapportées par ces malheureux. Il fallait, avant qu'ils ne touchassent le sol de la patrie, les dépeindre à la multitude comme des lâches que les Turcs avaient achetés à prix d'argent ou qui avaient été gagnés par l'or de la France. Il fallait éveiller une réprobation assez forte pour armer le frère contre le frère, pour étouffer la voix de la nature sous un semblant de patriotisme, et, bravant l'opinion des puissances étrangères, souiller dans un massacre fratricide le drapeau qui se crait appelé à succéder au croissant sur les murs de l'ancienne capitale de Constantin.

« Un médecin du Pirée se charge de cette tâche. Monté sur une borne, il indique au peuple une trahison ; un hourrah frénétique lui répond, la multitude s'ébranle, désormais aveuglée et implacable ! Si on la laisse agir, de tous ces hommes que les balles ennemies ont épargnés, il ne restera dans quelques instants qu'un monceau de cadavres ! Que le sang versé retombe donc sur celui qui l'a fait couler. A chacun la responsabilité de ses œuvres. Quant à moi, je ne puis repasser dans ma mémoire ces scènes de désordre et de meurtre dont je me suis trouvé le témoin, sans frissonner d'horreur, et sans reculer devant l'achèvement d'un récit que je vais abréger le plus possible.

« Il était huit heures et demie du matin lorsque le débarquement commença; les passagers de la *Salamandre* abordaient au quai de la douane; ceux des navires turcs, plus en dehors, à côté de la Poudrière. *Tous étaient sans armes* ; leurs visages amaigris, leurs vêtements en lambeaux, leurs pieds nus témoignaient des privations endurées et devaient leur faire pardonner de ne pas avoir été victorieux.

« C'est alors que la multitude, électrisée par les paroles perfides du médecin dont il a été déjà question, se porte avec une fureur indescriptible au-devant de ces frères, dans lesquels on ne lui montre que des ennemis de la patrie.

« En courant, chacun s'arme de cailloux, et de la rade on peut voir toute la population du Pirée se ruer sur les malheureux qui, depuis trois mois, ont versé leur sang *volontairement* pour la défense des Candiotes.

Il était facile de jeter le blâme sur ces jeunes gens, accusés d'avoir abandonné une cause sacrée; mais avant il fallait savoir à quelle triste situation les avaient réduits l'indifférence, la négligence, l'incapacité des chefs; il fallait les voir sans pain, sans souliers, sans vêtements, errants de villages en villages, repoussés par les uns, chassés par les autres, méprisés par tous, forcés de piller pour vivre, et

« Un détachement de lanciers paraît à l'autre extrémité de la ville; mais les chevaux sont maintenus au pas, afin de laisser au peuple le temps d'accomplir son œuvre. C'est vers la douane que se précipite la foule, et, en se ruant, elle fait retentir l'air de ses cris, comme pour s'étourdir et se rendre sourde à la voix du sang, qui pourrait l'arrêter dans son élan.

« Les volontaires comprennent le danger qui les menace; quelques-uns parviennent à se réfugier dans la Quarantaine, d'autres sont forcés de se jeter à l'eau, où une grêle de pierres vient les poursuivre. Quelques autres, après avoir vainement cherché un abri dans des maisons particulières, s'affaissent, blessés mortellement, et leur dernière parole est une malédiction contre l'ingrate patrie qui réserve un pareil accueil à ses enfants.

« Enfin, ajouterai-je un détail qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir? Un malheureux est à l'eau; les pavés pleuvent autour de lui! Un petit canot l'aperçoit et force de rames pour devancer les embarcations de la *Salamandre*. Le canot grec atteint le but le premier, il va sans doute sauver son compatriote si injustement poursuivi? On le voit jeter une corde autour du cou de sa victime, pour la noyer avant que les matelots français n'aient pu s'opposer à un si odieux attentat!

« Trouvera-t-on des paroles pour qualifier une lâcheté aussi ignoble que celle-là? Partout on épargne un ennemi terrassé; on tend la main à celui qui va se noyer, mais en Grèce l'humanité repose sur des bases différentes! Aujourd'hui nous assistons au meurtre de ses enfants que les hasards de la guerre n'ont pas favorisés, tandis qu'au début de cette même guerre nous avons vu les Grecs assassiner lâchement un convoi de malades égyptiens!

« Mais pendant que ceci se passe auprès de la Douane, les autres volontaires ont commencé à prendre pied à la Poudrière; on voit un groupe d'environ soixante hommes s'avancer vers la ville. Les cris du peuple parviennent jusqu'à eux; ils ne peuvent douter du traitement qui les attend. Aussi s'arrêtent-ils, puis ils rétrogradent vers la mer.

« La foule vole plutôt qu'elle ne marche; quelques fusils se montrent par intervalles. La cavalerie forme le fond du tableau, mais son allure doit rassurer complétement le peuple sur le rôle qu'elle a l'intention de jouer. Les navires de guerre étrangers se hâtent d'envoyer des embarcations pour offrir une retraite aux volontaires, qui, sans ce secours, seraient condamnés à la mort la plus affreuse. Malgré les efforts de nos marins, on rapporte un certain nombre de blessés, qui n'ont échappé à l'assassinat qu'en se précipitant dans les flots.

« Les canots européens viennent prendre poste à toucher la plage; les volontaires sont à deux pas, la foule les entoure frémissante, mais n'osant braver la

arrivés à la menace pour se procurer le pain nécessaire pour ne pas mourir.

Puis ces jeunes gens ignoraient en partant qu'ils allaient mener la plus rude vie de campage qu'un soldat aguerri puisse supporter, et n'est pas soldat qui veut, surtout dans des circonstances semblables.

réprobation des Français, des Anglais et des Russes, elle se contente de vomir les imprécations et les menaces qu'une haine désormais impuissante lui suggère contre ses frères. On reste à s'observer jusqu'à midi ; alors seulement le gouvernement s'est décidé à donner des ordres à l'armée, et à répondre devant l'Europe de la vie de ses sujets.

« Pendant toute la journée, les volontaires qui n'avaient pas encore été débarqués, sont conservés à bord de la *Salamandre* et des navires turcs, où des vivres leur sont donnés en abondance, car Moustapha-Pacha, en les expédiant de Sphakia, leur avait remis plus de biscuits qu'il n'était nécessaire pour la traversée. Le soir on les entasse dans des chalands, et un vapeur grec les remorque dans la baie de Salamine, l'établissement du lazaret ayant été désigné pour recevoir ces malheureux.

« Le but du Comité a été atteint, personne n'a pu communiquer avec les nouveaux débarqués, entendre leurs plaintes, ou connaître la véritable situation des insurgés dans l'île de Crète. On garde à vue, comme des prisonniers, ceux qui s'étaient chargés *volontairement* de porter la révolution et le désordre dans une partie de l'empire turc. On parle d'un interrogatoire, d'une instruction militaire, d'un jugement qui devra convaincre au moins une trentaine de ces malheureux du crime de haute-trahison.

« Le peuple est préparé à une exécution sur une grande échelle. Rien ne paraît impossible après le drame sanglant que nous avons vu se dérouler si rapidement sous nos yeux. Que la justice se rende, comme le gouvernement, complice des mensonges par lesquels les meneurs s'emparent de l'opinion publique, ce n'est que le couronnement de l'œuvre dont l'Europe suit depuis trois mois les phases successives. Aux dernières nouvelles, on raconte que le Comité, malgré l'échec éprouvé, a enrolé quinze cents volontaires qui se tiennent prêts à partir pour la Crète. Le nouveau ministre des affaires étrangères est membre du comité ; c'est ainsi que le gouvernement grec comprend la neutralité dans une lutte à laquelle les Crétois sont loin d'appeler aujourd'hui des auxiliaires, qu'ils ne connaissent aujourd'hui que par leurs déprédations et leurs excès de tout genre. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Les Volontaires.

Il faut être trempé d'une manière toute spéciale pour supporter les longues fatigues de la guerre et les épreuves de la faim, pour se faire aux habitudes du bivouac ; et de plus, celui qui peut être soldat dans bien des pays, ne le sera pas en Crète où la vie diffère complètement de tout ce que l'homme habitué à faire campagne peut imaginer.

Quiconque connaît la vie de l'insurrection, comprendra facilement qu'un volontaire, parti dans le premier moment d'enthousiasme, se voyant chassé de déroute en déroute, de montagne en montagne, rejeté sur les sommets les plus arides, demi-nu, sans pain, se démoralise, succombe, et, apercevant de loin les rivages de sa patrie, coure à la plage et s'embarque.

Je retrouve dans mes papiers de cette époque l'épreuve d'un article que j'avais écrit pour être publié, en juin 1867, par l'*Indépendance Hellénique*.

Je crois devoir le placer ici, pour montrer qu'alors mon opinion était déjà formée et arrêtée sur ce sujet :

« Les volontaires peuvent se subdiviser en trois catégories bien distinctes :

« 1° *L'élément sérieux* : Les volontaires ayant appartenu ou appartenant encore à l'armée grecque;

« 2° *L'élément enthousiaste* : L'étudiant, l'employé, le désœuvré;

« 3° *L'élément nul ou nuisible* : Les hommes venus on ne sait d'où, on ne sait comment ni pourquoi!

« *Les premiers*, habitués aux armes et à la discipline, forment une classe spéciale sur laquelle la révolution et la Grèce peuvent compter.

« Hommes dévoués, pleins de patriotisme, obéissant à la voix des chefs, braves au feu, calmes dans la retraite, courageux toujours, ils ont rendu et rendent encore chaque jour les plus éminents services à la grande cause de la liberté, pour laquelle ils ont quitté leur vie paisible et renoncé à leur avancement, lent et pénible il est vrai, dans l'armée régulière.

« Ces hommes ont tous atteint l'âge où les fatigues et les privations peuvent aisément se supporter; la plupart y sont déjà habitués.

« Ils connaissent combien il est souvent difficile à un chef de se procurer des vivres; ils se contentent de peu et attendent avec patience des jours meilleurs.

« Il faudrait citer bien des noms pour faire connaître tous ceux qui, ayant appartenu à l'armée, se sont distingués dans la révolution par leur dévouement, leur énergie et leur abnégation!

« Il faudrait faire une liste de tous les officiers, sous-officiers et soldats pour être juste, car tous ont fait leur devoir avec courage, tous ont supporté avec fermeté les souffrances d'un long hiver.

« La mort a frappé plusieurs de ces intrépides et vaillants soldats volontaires, enlevant à la Grèce des hommes qui promettaient d'être des officiers distingués.

« Beaucoup ont été blessés, tous ont bravement combattu.

« Toujours les premiers au feu, toujours les derniers dans la retraite, leur exemple entraînait les masses, leur bravoure encourageait les timides.

« Bien des larmes déjà ont été versées sur ceux qui sont tombés au champ d'honneur; leurs noms sont gravés dans tous nos cœurs et l'histoire leur réserve une place parmi les nobles défenseurs de la liberté.

« *Après ces hommes* viennent les enthousiastes, cette jeunesse pleine d'ardeur et d'imprudence, que les mots *patrie*, *liberté*, éblouissent, et qui se précipite, tête baissée, vers cet horizon où l'on rêve la gloire et la renommée.

« Ils sont partis, ces nobles cœurs, sans regarder en arrière, laissant sans regret le foyer paternel, leur carrière ébauchée, leurs doux rêve d'amour pour courir où grondait la révolution.

« Ils se sont élancés vers cette vie nouvelle pour eux, sans songer que cette île était un tombeau, sans réfléchir que la faim et la misère tuaient bien mieux encore que le fer et les balles ennemies.

« Ils n'ont rien vu, ils ne pouvaient rien voir; car un voile de pourpre s'étendait devant leurs yeux, brillant et éblouissant; une clarté splendide illuminait l'horizon; ils étaient aveuglés.

« Mais bientôt la désillusion est venue!...

« Le voile de pourpre, vu de près, devint un linceul sanglant, la lumière éclatante devint le reflet de l'incendie !...

« Au rêve succédait la réalité ; et la réalité était terrible, affreuse !...

« Les beaux songes de gloire et d'amour s'envolèrent ; la faim déchira la poitrine de ces généreux imprudents ; le froid, pénétrant à travers leurs vêtements usés, glaça leurs membres ; les pieds sans chaussures ensanglantèrent les pierres du chemin ; la fièvre brûla leur sang ; et alors sans pain, sans abri, sans personne pour soigner leurs pieds meurtris, sans une main amie pour verser quelques gouttes d'eau sur leurs lèvres brûlantes, ils pensèrent !...

« Ils pensèrent à leur mère tremblante et désolée, à cette mère dont les larmes n'avaient pu les retenir, ils pensèrent aux douces soirées au milieu des affections de la famille... et le désespoir s'empara d'eux.

« Alors, ces hommes si enthousiastes, si décidés quelques mois auparavant, aspirèrent au retour avec toute l'ardeur, tout le délire du naufragé qui se voit perdu, abandonné sur un rocher désert !

« Ils s'irritèrent et reprochèrent aux uns avec colère de les avoir poussés dans un gouffre sans issue, aux autres de les laisser sans vivres et sans vêtements exposés à toutes les horreurs de la faim et du froid.

« Tout le monde fut cause de leurs malheurs !

« Ils abandonnèrent leurs chefs, quittèrent leurs rangs, et l'on vit alors répandus dans la campagne ces malheureux traînant leur misère et leur désespoir de porte en porte, tendre la main et mendier un toit pour la nuit et un morceau de pain.

« Quant à l'ennemi, on n'y pensa plus ; les uns vendirent leurs armes, les autres firent pis encore.

« Tous ne firent pas ainsi.

« Beaucoup, abattus un moment, se relevèrent courageusement et pensèrent à la patrie qui espérait et comptait sur leur énergie ; ceux-ci souffrirent beaucoup, car ils n'étaient pas faits aux longues fatigues et aux dures privations ; le patriotisme seul les soutint.

« Doit-on blâmer ceux qui faiblirent ? Selon moi, non, car leurs souffrances étaient au-dessus de leurs forces ; on devait, en Grèce, les arrêter dans leur élan généreux, lorsque attirés par un mirage trompeur, ils voulaient courir au secours de leurs frères.

« On devait, en Crète, chercher à relever leur courage et surtout pardonner à ceux qui, ayant perdu (par suite de vols) ou même vendu leurs armes, revenaient, sincèrement repentants, reprendre leur rang et demander le droit de mourir près de leurs anciens camarades de combat.

« Tous furent repoussés loin des camps ; tous furent chassés sans pitié.

« Alors, brisés de fatigue, affamés, affaiblis par la maladie, ils allèrent de village en village implorant la pitié des habitants.

« Mais la misère, la faim étaient partout ; puis ils étaient sans armes ; on leur refusa un asile, on leur refusa du pain, on les chassa des villages ; alors ces malheureux oublièrent leur devoir ; mais plus coupables sont ceux qui les ont poussés, qui les ont placés par leur dureté entre ces deux extrémités : *Mourir de faim ou se rendre !*

« S'il est permis de jeter le blâme sur la conduite de ces jeunes gens,

Digitized by Google

on doit de grands éloges à ceux qui triomphèrent de leur faiblesse, à ceux qui supportèrent si courageusement toutes les désillusions, toutes les souffrances de la révolution.

« *En dernier ordre*, viennent les volontaires qui, poussés par l'espoir du gain ou tout au moins le désir d'une vie facile, sont venus jeter le trouble dans les rangs des insurgés.

« Toujours mécontents, murmurant toujours, arrachant par la menace les vivres aux malheureux habitants, ils sèment le désordre et la terreur sur leur passage.

« Peu nombreux heureusement, ces hommes inutiles contre l'ennemi, nuisent à la révolution en faisant redouter les volontaires du Crétois, naturellement bon et hospitalier, mais qui, après le passage de ces volontaires, devient défiant et dur.

« Pour ces volontaires, la désillusion vint promptement; ils reconnurent avec terreur qu'ils n'avaient rien à espérer au milieu d'une population ruinée par l'incendie et la guerre, et tous les moyens leur devinrent bons pour fuir ce pays désolé et sans ressources.

« Ces malheureux sans cœur firent un commerce infâme; ils volèrent les armes des jeunes imprudents qui s'endormaient confiants près d'eux, et vendirent ces fusils, seule protection du volontaire contre l'ennemi et même contre la faim.

« Car il faut le dire, le Crétois partage fraternellement son pain avec tout homme en armes; mais repousse impitoyablement le malheureux désarmé.

« En désarmant un homme, on le condamne donc à une vie misérable et affreuse.

« J'ai vu quelques-uns de ces infortunés, privés de leurs fusils, forcés pour obtenir un morceau de pain à la fin de la journée, forcés, dis-je, de porter des charges énormes, de gravir des montagnes, pliant sous le poids de sacs de vivres ou de vêtements que les habitants d'un village sauvaient de l'incendie, à l'approche des Turcs, et cela tandis que des misérables vivaient bien, grâce aux quelques piastres que la vente d'un fusil volé, leur avait procurés.

« On nous disait, pour excuser ceux qui jetaient cette écume parmi nous, que l'on débarrassait ainsi la Grèce d'un élément qui faisait son malheur et sa ruine: que l'on éteignait de cette façon le brigandage, ce fléau des montagnes grecques; on nous disait que l'on permettait ainsi à ces hommes de se réhabiliter.

« Certes, si ce double but avait pu être atteint, si la Grèce avait pu étouffer ainsi le brigandage; si ces anciens brigands avaient pu, par leur dévouement et leur patriotisme, racheter un passé coupable, on aurait été forcé de les accepter et d'oublier leurs crimes.

« Mais le brigandage se dresse toujours aussi terrible aussi redoutable que par le passé, et ces hommes, au lieu de racheter leurs fautes par leur conduite présente, ne font que continuer leur ancienne existence sur le territoire de la misère et de la douleur.

« Quelques-uns, il faut le dire bien hautement, se sont rangés près des plus braves, près des plus disciplinés, achetant noblement leur régénération par une énergie et une fermeté admirables, souffrant en silence, combattant avec courage, hardis au feu, patients et sobres,

supportant toutes les fatigues et toutes les privations, avec le calme de l'homme qui poursuit un but élevé.

« L'intérêt de la patrie a fait oublier à ces malheureux leurs passions mauvaises ; ils se sont réhabilités, car ils ont effacé leurs fautes avec leur sang, et la Grèce pourra oublier, car ils ont noblement combattu pour la faire grande et respectée.

« Malheureusement ceux-ci sont l'exception ; presque tous les autres ont fait le théâtre de la guerre et sont déjà rentrés en Grèce ; ceux qui sont encore en Crète, errent sur les rivages mêlés aux familles crétoises, forcées de les nourrir et de partager avec eux les quelques herbes qui sont leur seule nourriture.

« La menace à la bouche, ils se font donner le dernier morceau de pain que l'on réservait précieusement pour les enfants.

« Les premiers à la curée lorsque le *Panhellénion* arrive, ils aident à enlever et à cacher les vivres pour en avoir leur large part.

« Ils enlèvent des vêtements, des chaussures et font un trafic infâme, en vendant ces objets aux volontaires et aux Crétois qui ont encore de l'argent.

« Honte à ces misérables qui ayant deux vêtements, deux paires de chaussures, laissent leurs frères demi-nus, se déchirer les pieds sur les rochers et les épines.

« Honte à ces misérables qui préfèrent quelque monnaie pour se procurer du vin ou de l'eau-de-vie (raki) et se livrer à de honteux excès, au bonheur d'aider, de soulager la misère de leurs compagnons. »

Ceux d'entre nous qui avaient déjà servi dans l'armée, souffraient beaucoup, mais résistaient ; les Grecs supportaient peut-être mieux que nous et que les Garibaldiens cette suite non interrompue de fatigues et de privations.

Ils étaient préparés à cette existence, par la vie des casernes grecques et des postes épars sur les frontières, dont il est bon de dire quelques mots, pour donner une idée de l'armée grecque.

Le soldat grec couché, été comme hiver, sur les planches d'un lit de camp, où sur ce qu'on nomme le *chalit* dans l'armée française, n'a qu'une couverture pour toute literie, et mène dans les casernes et les postes une existence dont s'accommoderaient peu les soldats de notre armée au retour d'une campagne.

Notre vie des camps est très-confortable relativement à la vie du soldat grec en temps ordinaire.

Naturellement sales, les soldats de l'armée hellénique sont

abandonnés à eux-mêmes par l'insouciance et l'incurie des chefs et laissés par la pénurie du trésor dans un état dont il est bien difficile de se rendre compte, quand on ne les a pas vus.

Les lambeaux, noirs de saleté, qu'ils ramènent sur leur poitrine, ont été autrefois des chemises.

Leurs tuniques (à manches ouvertes jusqu'à l'épaule et laissées flottantes), sont luisantes d'huile et de graisse formant une couche si épaisse, qu'elles forment un plastron sur la poitrine; les pans sont frangés par les broussailles.

Leurs pantalons gris, coupés au-dessous des genoux, sont déchirés et veufs de boutons.

De longs bas de laine, jadis blancs et de couleurs diverses aujourd'hui, selon leur degré de vétusté, sont maculés de larges taches d'huile.

Leurs tsarouches, espèces de souliers rouges très-pointus, très-découverts, sont retenus par quelques ficelles et souvent troués (ils remplacent eux-mêmes les semelles et souvent avec de la peau fraîche du bœuf abattu la veille au village voisin).

Le képi, presque toujours absent, est remplacé par un mouchoir de couleur dont les pointes flottent derrière le cou.

Tous portent à la ceinture un long couteau (pour égorger les moutons), un sac à tabac et un vieux pistolet rouillé, à pierre.

Ils fument constamment leur énorme cigarette d'un air indolent et ennuyé, étendus sur le sol à l'ombre ou sur les planches du lit de camp.

Une horrible vermine infeste les postes ; mais les malheureux soldats y sont si bien habitués, qu'ils ne paraissent même pas s'apercevoir de la présence des bêtes helléniques, comme disent les Crétois pour ne pas prononcer le mot *psirès*.

Pendant quo le soldat croupit ainsi dans la misère et la saleté, les officiers, brillamment costumés, se pavanent et so font admirer sur la place de la Constitution ou sous *les allées ombreuses de Patissia,* faisant étinceler au soleil leurs épaulettes blanches ou leurs ceinturons dorés.

Mais peu soucieux de la discipline, oublieux des règlements militaires et même do la dignité du costume, ils vont, tunique déboutonnée et montrant avec affectation le luxo de leur chemise aux regards indifférents de leurs supérieurs.

J'ai vu, pendant mon séjour à Athènes, un officier se présenter chez le *ministre de la guerre*, le ceinturon sous la tunique ouverte et laissant voir une fort belle chemise; il entra le képi sur l'oreille et la cigarette à la bouche, avec le sans gêne d'un officier entrant à la caserne, ou le sans façon d'un ami visitant son collègue ou son camarade.

Le ministre, habitué sans doute à ces façons d'agir, ne fit aucune observation.

J'ai vu les soldats monter la garde à la porte de S. M. le roi Georges avec des armes rouillées, des ceinturons qui laissaient pendre la giberne à dix ou quinze centimètres au-dessous de la taille, des guêtres blanches couvertes de poussière et de taches et des vêtements d'une propreté douteuse.

On comprend que ceux de nos volontaires qui avaient fait ou faisaient encore partie de l'armée grecque, ainsi préparés de longue main, aient pu braver impunément les épreuves où d'autres se décourageaient et succombaient.

Cependant, ce qui prouvo encore jusqu'où durent aller nos souffrances, il y eût même des soldats qui rentrèrent en Grèce, sur les bâtiments turcs.

Ce qui précède fera comprendre aussi dans quel état se trouvaient ces hommes ordinairement sales, après un séjour de quatre, six et dix mois dans l'île.

Leur sobriété et leur patience étaient très-grandes; mais ce qui les rendit incapables de rendre à l'insurrection les

services qu'elle eût pu en attendre, ce qui leur faisait défaut en Crète, c'était la discipline, l'instruction militaire et surtout l'habitude du feu.

Ils ne connaissaient d'autre chef que celui qui les nourrissait, le quittant si les vivres manquaient, allant de l'un à l'autre et s'arrêtant toujours au bivouac le mieux approvisionné.

Aussitôt arrivés, ils avaient pris, au combat, les habitudes des Crétois, se masquant par des barricades et prenant la fuite dès le premier mouvement des Turcs; mais ils étaient au premier rang, au feu, et si tous les volontaires grecs eussent ressemblé aux anciens soldats, et surtout si les Crétois eussent suivi leur exemple, l'armée turque ne nous eût ni si souvent, ni si aisément délogés de nos positions.

Les officiers et sous-officiers surtout montraient une véritable bravoure dont ils ont été souvent victimes; martyrs inutiles, car ces dévouements isolés ne pouvaient qu'honorer l'insurrection sans la faire triompher.

Pourtant il eut été facile d'organiser un bataillon d'élite avec ces officiers, sous-officiers et soldats, de réunir en faisceau les forces isolées et de harceler, avec ce corps, l'armée turque, par des marches rapides qui l'auraient souvent surprise et toujours inquiétée.

Retranchés sur les hautes montagnes inaccessibles à une armée régulière, nous pouvions toujours, en tout temps, descendre sur un versant ou sur l'autre, selon l'occurrence, protégés par la fusillade des Crétois échelonnés sur les pentes et les sommets.

L'armée turque, obligée d'occuper les côtes, tout autour de l'île, était disséminée et ne pouvait communiquer qu'avec de grandes difficultés; que de fois on aurait pu agir et attaquer un bataillon, un camp isolé, avant que les renforts eussent eu le temps d'arriver.

Mais il eût fallu des chefs capables ; c'est ce qui manqua.

Les avis, les conseils ne manquèrent cependant pas aux chefs; beaucoup de jeunes officiers proposèrent des plans; mais retranchés derrière leur vanité ou leur amour-propre d'officiers *supérieurs*, ils n'écoutaient rien, et les jeunes officiers réfléchissant qu'ils se retrouveraient un jour sous les ordres de ces mêmes chefs, à leur retour à Athènes, se taisaient et attendaient.

Ces jeunes officiers passèrent leur temps en Crète, sans pouvoir mettre leurs talents, leur bravoure, au service de la patrie, dont les intérêts se confondaient avec ceux de l'insurrection, et ils se découragèrent ainsi que les autres volontaires.

Zimbracakis fut abandonné par tous les officiers qui l'avaient suivi à Vafé; à Costoyérako, il lui restait encore Nicolaïdès et Souliotis; à Omalos, il n'avait plus que ce dernier.

Bysantios resta seul avec son fils, abandonné, dans un petit village de Sphakia (Comitadès) après avoir eu sous ses ordres quatre cents volontaires et vingt officiers.

Coronéos lui-même le plus digne, le plus capable, fut abandonné; il emmenait avec lui six ou sept cents hommes en quittant Costoyérako. avec un nombre d'officiers proportionnés; il se trouva réduit à n'avoir qu'un petit corps de cent à deux cents hommes; mais je dois ajouter que volontaires et officiers n'étaient arrivés sous ses ordres qu'après avoir été déjà découragés et fatigués pour la plupart de la vie crétoise sous les autres chefs.

CHAPITRE V

Combat de Phoklès. — Création du Gouvernement provisoire.

Une proclamation du sultan lue à la Canée et répandue dans l'île par *Mustapha-Naïli-Pacha* promet amnistie pleine et entière à tous les insurgés qui feront leur soumission, et demande la nomination de délégués de l'île pour s'entendre avec le commissaire au sujet des réclamations.

L'assemblée générale proteste immédiatement.

Crétois :

« Nos misères vont finir. L'intervention est déjà commencée et l'île sera prochainement réunie à la Grèce.

« Les Turcs, voyant leur cause perdue, ont recours aux mesures suivantes : *Server Effendi* va être envoyé comme commissaire extraordinaire · il est même déjà arrivé ou ne tardera pas. Cet envoyé vient faire nommer des délégués de chaque district pour aller à Constantinople et entrer en arrangement avec la Porte.

« Il vous dira que le Sultan accordera toutes les demandes.

« La Porte ne fait pas tout cela de son propre élan, mais parce qu'elle voit que la Crète se délivre elle-même.

« En conséquence, nous défendons qu'aucun district envoie des délégués.

« Quiconque consentira à en nommer, sera considéré comme traître à son pays et aura une mauvaise fin.

« Ne donnez aucune signature aux Turcs.

Digitized by Google

« Celui qui donnera sa signature sera considéré comme le plus grand traître à son pays et s'en repentira trop tard.

Sphakia, le 20 janvier 1867.

Signé : PARTH-KELAIDIS,
PARTH-PERIDIS,
J. A. MANUSOYANNAKIS,
A. Z. MPOUMPOULAKIS,
P. A. MORAKIS,
J. HADJI RUSSU VURDUVAKIS,
A. TSIKHLIS,
L. GEORGIADIS,
A. PAPAGEORGIOS,
D. PAPADAKIS,
MICH KIRIAKIDIS,
A. MANUSOYANNAKIS,
N. NIKOLIDAKIS.

Cette protestation est affichée dans tous les villages; une petite, presse reçue d'Athènes par le *Panhellenion*, a permis de l'imprimer, et l'assemblée l'expédie à tous les chefs insurgés.

C'est par cette protestation que nous apprenons les dispositions de la Turquie à faire des concessions.

Deux Italiens et un Suisse profitent de ces bonnes dispositions des Turcs, pour aller se rendre à la Canée et se faire rapatrier.

Cependant, notre inaction va bientôt cesser. Ali-Riza Pacha, arrêté dans sa marche par les difficultés du sol, a quitté Skineh, il a traversé Lakkos, et est venu établir son camp dans une étroite et profonde vallée appellée *Kakis Plévrais* (mauvaises côtes), endroit désavantageux, dominé par de hauts rochers escarpés.

Nous avions été prévenus, *comme d'habitude*, de la Canée, du mouvement de ce pacha commandant un corps de six milles réguliers environ, et cinq cents irréguliers, et nous nous préparons avec joie à quitter Omalos pour reprendre notre vie de campagne, mille fois préférable à cette existence misérable et inutile, à laquelle nous nous croyions condamnés pour longtemps.

Pendant que nous faisons nos préparatifs, Zimbracakis, toujours prudent, déménage et fait installer *son personnel et ses bureaux* dans un petit vallon, à l'est de la plaine et à un quart d'heure à peine de Xilo Scala. En cas de surprise, cet endroit est moins en vue, et en cas de retraite, on se trouve à quelques pas de la gorge d'Agia Rumeli.

Nous quittons Omalos le 10 février, et nous allons nous établir dans la vallée de Phokiès, au dessous et au nord des grandes murailles de notre forteresse. Zimbracakis écrit à la Canée pour prévenir qu'un combat va avoir lieu, et il ajoute qu'il compte *sur son habileté* pour repousser les Turcs.

Le 11, au matin, avant le jour, Hadji Mikhali va prendre position sur la droite, et occupe les sommets élevés des mauvaises côtes dont le versant est entièrement couvert de blocs de rochers ; Zimbracakis et ses volontaires occupent le centre et Créaris se place entre Phokiès et Khosti.

Les forces des insurgés s'élevaient à environ six cents hommes, se divisant ainsi qu'il suit :

Avec M. Zimbracakis. . . .	100	hommes.
— Hadji Mikhali . . .	200	—
— Créaris	200	—
— Botzaris	50	—

MM. Botzaris sont avec Créaris, qui a près de lui les capitaines Krokidis, Cassilakis et Kostaro ; et dont le petit corps se compose de Séliniotes et de Kissamiotes ; Hadji Mikhali a sous ses ordres des Lakkiotes et des Apocoroniotes.

Ali-Riza-Pacha, apprenant que les insurgés se sont rassemblés, se porte prudemment en arrière de l'autre côté du *posamos* de Platanias.

Cette journée se passa sans tirer des coups de fusils.

Nous couchons à Phokiès, sans abri, malgré une bise glaciale du nord qui souffle toute la nuit, et un épais brouillard qui couvre non-seulement la montagne, mais la plaine

et la mer. Ce n'était pas un brouillard constant comme ceux que nous connaissions; c'étaient d'immenses et lourds nuages qui nous enveloppaient, séparés par de courts intervalles; ils couraient sur la mer, en rasant les vagues, et venaient s'entasser dans les gorges de nos montagnes.

Ce brouillard est parfois si intense, que nous n'apercevons plus les feux des Turcs, et nous veillons dans la crainte d'une surprise qui cependant est bien loin de la pensée de l'ennemi; car nous apprenons, dans la matinée du 12, qu'Ali-Riza-Pacha, non content d'avoir porté la veille son camp à un ou deux kilomètres en arrière, et trompé sans doute sur l'importance de nos forces, a envoyé un messager à Server Effendi pour demander des renforts.

Le 12, deux bataillons d'Égyptiens, deux autres de Turcs et deux à trois cents Crétois musulmans, arrivent renforcer le camp et le combat s'engage.

Les Turcs se portent en avant, harcelés sur le flanc gauche par Hadji Mikhali, s'arrêtant tantôt dans une vallée, tantôt sur une colline, et envoyant quelques boulets qui vont se perdre en sifflant dans les ravins de la montagne.

Le feu dure toute la journée; mais le brouillard et la distance font que les balles s'égarent et que les pertes sont nulles des deux côtés.

Cependant les Turcs se sont avancés entre Phokiés et Khosti et sont campés sur un sommet qui est situé à la même hauteur que la petite vallée de Phokiés.

Movroyenis, à l'entrée de la nuit, avec quelques Kissamiotes, deux cents, dit-on, est venu prendre position à Khosti, sur la droite du camp turc; Créaris fait face à l'ennemi; nous sommes avec Hadgi Mikhali sur la gauche.

Pendant cette nuit du 12 au 13, nous souffrons beaucoup du froid, et je vais avec Souliotis chercher un asile dans une maison située sur un sommet qui domine la plaine; cette maison est déjà occupée par quarante-trois personnes,

Digitized by Google

femmes, enfants et vieillards qui ont fui à l'approche des Turcs.

Nous passons la nuit avec eux près d'un grand feu.

Pendant que nous cherchons à nous réchauffer, Hadji Mikhali, l'infatigable chef lakkiote, prend vingt hommes fait une et reconnaissance, pour constater la position des Turcs et pour s'assnrer qu'ils ne tentent pas une surprise.

Le brouillard est si épais, qu'on ne voit pas à deux mètres devant soi, et malgré leur grande habitude de marcher de nuit, et leur connaissance des moindres sentiers de la montagne, les Crétois s'égarent et errent au hasard.

Tout à coup, ils se trouvent à quelques mètres d'un feu qu'une éclaircie de brouillard leur fait apercevoir; on s'approche sans bruit et avec prudence; on reconnaît les bivouacs d'un avant-poste turc. Hadji Mikhali regrette alors de n'avoir pris avec lui qu'une patrouille. Cependant il ne veut pas se retirer, sans avoir prévenu les Turcs de sa présence.

Il fait éloigner ses hommes, et quand il pense qu'ils ont une certaine avance, il décharge son pistolet sur les Turcs réunis autour du feu et rejoint son monde.

En un instant, l'ennemi est sur pied, les avant-postes tirent, les sentinelles donnent l'alarme, le camp s'éveille en tumulte, la fusillade pétille, et les Turcs, qui faisaient feu probablement les uns sur les autres, restent debout toute la nuit, dans la crainte d'une surprise de leur camp hors duquel ils n'osent s'aventurer.

Le lendemain, 13 février, Ali-Riza Pacha envoie une estafette demander un nouveau renfort, et Server Effendi, armant les portefaix et les manœuvres de la ville, les lui envoie, comme dernières troupes disponibles; malgré ce secours, et après une journée d'escarmouches dans laquelle il n'y eut que quelques blessés de part et d'autre, Ali-Riza Pacha se porta sur Khosti.

Suivant la formule d'usage, les munitions commençaient

à manquer et la question des vivres était ajournée; cependant, vers le soir, un bœuf arrive, est abattu et distribué; nous avons, pour notre part, un bout de côtes d'où nous tirons une demi-livre de viande pour quatre; nos faisons ensuite griller les os et les grattons avec nos dents.

Il y avait juste quarante-huit heures que nous avions mangé à peu près un demi-biscuit par homme.

La pluie commence à tomber; nous nous retirons dans une étable dont le toit est effondré; à chaque instant la terre qui forme la toiture tombe, en bone sur le sol, et nous passons la nuit dans ce marais, sans fermer l'œil, parce que nous avons demandé d'occuper cet endroit en avant de Phokiès pour former un poste avancé et de là surveiller les mouvements de l'ennemi.

Comme il y avait quelque danger à occuper cette position, il était naturel qu'Hadji Mikhaji veillât sur nous, ses amis; il vint, en effet, et resta une partie de la nuit avec nous.

Pendant qu'Hadji Mikhali passait la nuit à l'avant-poste, Zimbracakis se tenait à l'arrière-garde, à une heure de notre camp, dans la montagne, à deux portées de fusil d'Omalos.

La nuit se passa sans alerte; mais la neige fondue succédant à la pluie, le fond des vallées commence à être inondé, les ruisseaux grossissent et le ciel est noir et menaçant. Zimbracakis comprend que la retraite sera difficile et dangereuse, si l'on tarde encore; le clairon sonne, on se rassemble, et nous nous mettons de nouveau en route pour Omalos, tandis que les chefs Créaris et Mavroyennis regagnent leurs provinces respectives.

Nous avons encore usé des munitions inutilement, et peut-être même perdu une belle occasion de prendre une revanche de nos défaites successives, et de faire enfin parler de nous par un fait d'armes véritable.

En effet, la retraite d'Ali-Riza Pacha vers le rivage, puis

ses deux demandes de renforts, puis enfin sa retraite à Khosti (1), devaient faire snpposer que les tronpes étaient on démoralisées ou mal dirigées.

C'était donc le moment d'agir vigoureusement et surtont de profiter des épais bronillards ponr faire une attaque de nuit ou tenter une surprise en plein jour.

Il n'eût même pas été nécessaire, en cette circonstance, que Zimbracakis fût ce qu'il anrait dû être; il eût suffi qu'il fût absent. M. Botzaris, Hadji Mikhali et Créaris étaient gens à nous conduire à l'ennemi, s'ils eussent eu le commandement; mais la malheureuse insurrection ne devait même pas profiter des fautes des Turcs, et la nonvelle campagne commençait sinon par une déroute, du moins par nne escarmonche nulle.

Une heure après notre départ, la neige, tombait épaisse, chassée par une bise glaciale et s'élevait déjà à plus d'un pied sur le plateau d'Omalos lorsque nous y arrivons.

Le froid était des plus vifs, et la neige, nous fouettant le visage, nous aveuglait.

Chaque groupe retourne à son étable, mais un détachement de volontaires grecs, arrivé avant nous, s'est emparé des meillenres habitations; la nôtre est occupée, et ne pouvant nous la faire rendre, nous en prenons une autre misérable, occupée déjà par quelques Garibaldiens arrivés avec Tritakis qui est revenu de Sphakia ; ces étrangers partagent fraternellement avec nous leur pauvre demeure.

Quelques jours après notre réinstallation, une députation de Kissamos vient trouver Zimbracakis. Les Turcs s'avancent vers leur province, sous les ordres d'Ali-Riza-Pacha, et les Kissamiotes seront forcés de se soumettre, si l'on ne vient à lenr secours.

Zimbracakis répond durement aux envoyés qn'ils sont

(1) Je puis certifier ces faits dont je fus témoin les 11, 12 et 13 février.

libres de se rendre, si cela leur convient, qu'il ne veut ni ne peut descendre à Kissamos.

N'ayant, il est vrai, ni munitions, ni vivres, Zimbracakis était lui-même dans une position fâcheuse; mais il pouvait recevoir ces pauvres gens d'une autre façon.

Ils firent le lendemain leur soumission à Ali-Riza Pacha, Les plus compromis seuls restèrent dans la montagne et se joignirent quelque fois à nous.

La vie d'Omalos reprit toute sa monotonie, Flourens écrivit plusieurs lettres à Athènes, aux journaux grecs et aux comités, pour leur dépeindre notre détresse et leur faire connaître le pillage des cargaisons sur les côtes de Sphakia et de Kissamos, par les habitants de ces provinces.

Un détachement de soixante-dix à quatre-vingt volontaires débarqués à Kissamos vers cette époque, ne put sauver que quelques sacs de biscuits.

M. Psathi, qui devint notre compagnon et notre ami, faisait partie de cette bande de nouveaux volontaires grecs.

C'était un jeune homme de Constantinople, appartenant à une riche famille; habitué à une vie élégante et facile. Psathi que nous retrouverons souvent, les cheveux en désordre, chemise déchirée, bottes sans semelles, teint hâlé, amaigri, malade et infesté de vermine, arriva alors comme nous étions arrivés, plein d'ardeur et d'enthousiasme.

Il supporta toutes les misères avec courage et patience et, de retour à Constantinople, fut exilé, par ordre supérieur, malgré les prières de son père; ce fut sa seule récompense !...

Le détachement nouvellement arrivé de Grèce était un peu pourvu d'argent et put se procurer, pendant quelques temps du moins, des vivres en quantité suffisante, car malgré la misère affreuse à laquelle le blocus nous condamnait, quiconque avait de l'or, pouvait toujours se procurer du lait, du vin, du fromage, des olives et quelques fois des agneaux.

même de la farine provenant du pillage du *Panhellénion*.

Ce commerce se faisait principalement à Sélinotika, groupe de maisons Sélinotes à l'ouest d'Omalos.

Bogiatzouglou et Pétritzi, avec une cinquantaine d'hommes, étaient toujours avec la troupe d'Hadji Mikhali; mais cette fois ils étaient rentrés à Omalos avec nous.

Ces deux adjudants de l'armée grecque étaient deux hommes de grand cœur et de beaucoup d'activité.

Leurs bontés pour nous, jointes à celles de MM. Botzaris, nous firent oublier bien souvent le manque complet de fraternité des autres Grecs.

Pendant cette seconde station à Omalos, Zimbracakis imagina de faire racheter les farines pillées par les Kissamiotes et les Sphakiotes, et d'envoyer un homme pour faire le trafic et nous procurer aussi quelques bestiaux.

L'adjudant *Kourmoulis* fut chargé de ces fonctions! Ce sous-officier se mettait en campagne avec l'argent que lui confiait le chef, et nous ne le revoyions plus de quinze jours; on s'attendait à le voir revenir avec une troupe de mulets chargés de farine ou de biscuits, et avec une bande de bœufs ou de moutons; mais il ne rapportait chaque fois que deux ou trois sacs de farine et un bœuf ou deux ou trois moutons.

Ces quinze jours nous semblaient bien longs; mais Kourmoulis, toujours porteur de lettres de recommandation de Zimbracakis, était si bien reçu et si bien traité par les capitaines des villages où il passait, que ce temps ne lui paraissait pas long.

Zimbracakis avait repris possession de sa maison isolée dont j'ai parlé plus haut.

C'est là que souvent j'allais voir Flourens, que je trouvais enveloppé dans sa cape auprès du foyer, dans le mauvais temps, ou couché au soleil quand il y avait une éclaircie.

Il était à cette époque (milieu de février) abattu, sans courage, en proie à la nostalgie, songeant au retour et

désespérant de revoir jamais la France et sa famille.

Il croyait encore à l'intervention ; mais cependant le doute l'envahissait, et c'est alors qu'il écrivit, en son nom et au nom de Zimbracakis, différentes lettres aux grands écrivains libéraux de la France.

Victor Hugo répondit à une lettre signée par Zimbracakis ; cette réponse, pleine de cœur et d'admirables élans, se terminait par l'apothéose de Zimbracakis que le grand poète comparait à Garibaldi et à Washington.

Notre major accepta modestement ce brevet de héros décerné par un écrivain dont un seul trait de plume fait passer un homme à la postérité, en lui donnant asile dans ses œuvres immortelles.

Cependant, les amis clairvoyants ou bien informés de l'insurrection appréciaient la situation et reconnaissaient l'inutilité de prolonger plus longtemps cette lutte.

L'Angleterre avait déjà fait des observations à la Grèce sur la protection accordée aux comités insurrectionnels et au navire pourvoyeur de l'île.

Des Grecs même avaient fait des observations au gouvernement ; mais l'Assemblée générale ne se déconcertait pas, et poursuivait son but avec un imperturbable aplomb.

La présence des papas (prêtres) dans cette Assemblée peu sérieuse, dénaturait complètement le mouvement. Il ne s'agissait déjà plus de réclamations ou d'indépendance nationale ; on parlait alors d'annexion à la Grèce ; mais la religion était le levier dont on se servait pour exciter les paysans en leur montrant tout le bonheur d'une réunion à leurs coreligionnaires.

Ces prêtres étaient bien moins émus que nous, étrangers, des misères toujours croissantes de leurs compatriotes ; ils oubliaient tout : la ruine du pays, l'exil des familles, la famine qui sévissait déjà d'une manière affreuse, et dans leur fanatisme, ils eussent plutôt, comme au couvent d'Ar-

cadi, livré la population à la mort et le pays à l'incendie, que d'humilier leur orgueil et de transiger avec leur vindicte personnelle. Le mot d'ordre de ces impitoyables ambitieux était : Ελευθερία η θανατος (1).

Le triomphe de l'insurrection ne leur apparaissait pas seulement comme la délivrance des Crétois, mais comme leur procurant des places et des honneurs, à eux, les instigateurs et les directeurs du mouvement.

Dans les villages qui, par leur éloignement des foyers insurrectionnels, échappaient à leur influence, les habitants étaient généralement paisibles; s'ils prenaient part au mouvement, c'était par esprit de fraternité, mais ils préféraient se soumettre.

Au moment où la Turquie proposait une amnistie générale et demandait l'envoi de délégués pour terminer le mouvement, lorsque les bandes de volontaires, disséminées et amoindries par de nombreuses désertions, étaient sans vivres, sans vêtements, sans munitions et ne se recrutaient plus que de fractions insignifiantes; lorsque le contingent des insurgés diminuait de jour en jour par la soumission des provinces occupées par l'ennemi; lorsque le pays, appauvri par une année sans récolte et sans travail, était déjà réduit aux chances aléatoires des ravitaillements du dehors; lorsqu'enfin de nouveaux combats venaient de rejeter, dans les provinces du Centre et de l'Ouest, les insurgés dans les montagnes, l'Assemblée générale des Crétois, représentée par quatre membres, deux prêtres et deux ambitieux, rendait au nom de tous à la date du 14 février 1867, le décret suivant :

DÉCRET.

L'Assemblée générale des Crétois :

DÉCRÈTE :

« Un gouvernement provisoire sera constitué en Crète au nom de

(1) *La liberté ou la mort.*

Georges Ier roi des Hellènes sous ce titre : Gouvernement provisoire de Crète ;

« Le Gouvernement provisoire émane de l'Assemblée générale ; il ne saurait être révoqué que par elle et par un décret officiel.

« Le Gouvernement provisoire est composé de sept membres pris dans tous les districts de la Crète et d'un secrétaire auquel on peut, au besoin, en adjoindre un second. Le Président est pris dans son sein et est élu par les membres dudit Gouvernement ;

« Le Gouvernement provisoire ne fonctionne qu'avec l'assentiment de l'Assemblée générale, de laquelle il recevra *tous les mois les fonds nécessaires* à l'accomplissement de ses fonctions. Il rendra tous les mois et plus souvent même quand il y sera invité, compte de ses actions et des dépenses par lui faites, à l'Assemblée générale.

« Le Gouvernement provisoire sera muni d'un sceau particulier portant cet exergue : *Gouvernement Provisoire de Crète*, et pour armes celles de la maison Royale de Grèce.

« Les fonctions du gouvernement provisoire sont ainsi déterminées : *organiser* l'insurrection et *pourvoir à ses besoins*.

« Conférer des grades civiles et militaires à ceux qui auront bien mérité de la patrie, et prendre soin des veuves et des orphelins de ceux qui seront tombés en combattant.

« Assurer les approvisionnements nécessaires à la continuation de la lutte.

« Conclure des traités dans le sens seulement de l'union de la Crète à la Grèce.

« Contracter des emprunts dans ce but ;

« Nommer dans ce seul but des membres extraordinaires, avec l'approbation de l'Assemblée générale pour remplir des missions à l'étranger.

« Créer des autorités civiles et militaires d'après le système administratif de la Grèce.

« Rendre la justice d'après les lois en vigueur en Grèce, au nom de Georges Ier roi des Hellènes.

« *Faciliter les communications*.

« Le Gouvernement Provisoire entrera en fonctions aussitôt après avoir été convoqué et après avoir prêté devant l'Assemblée générale le serment suivant : « Au nom de la très sainte et indivisible Trinité, je « jure de servir la patrie avec loyauté et désintéressement, de rendre « la justice à tout le monde et de n'avoir d'autre but que l'union du « pays avec la Grèce libre. »

« Le Gouvernement Provisoire fonctionnera jusqu'à l'union politique de la Crète avec la Grèce, et jusqu'au jour *où les armées helléniques* prendront possession des forteresses de la Crète.

« Le présent décret pourra être modifié dans la suite sur la proposition du Gouvernement Provisoire.

« Le Gouvernement Provisoire dresse lui-même les réglements relatifs à ses attributions particulières ; ces règlements seront soumis à la sanction de l'Assemblée générale.

« Donné au district de Sphakia, le 14 février 1867.

L'Assemblée Générale des Crétois.

Je donne cette pièce afin que l'on juge combien ces gens se prenaient au sérieux ou plutôt cherchaient à en imposer aux puissances étrangères, dont les consuls ne connaissaient notre position que par les lettres des chefs de l'insurrection.

Il eût été à désirer que ces messieurs vinssent au milieu de nous, pour juger par eux-mêmes de l'importance réelle de cette Assemblée qui décrétait la formation d'un gouvernement, c'est-à-dire une copie de ce qu'elle était elle-même.

Il fallait être dans nos montagnes, à Omalos, au milieu de l'insurrection, avec Zimbracakis, pour comprendre la forfanterie ridicule de ce décret.

Cependant ce gouvernement fut formé et fonctionna; il se composait de : Michael Tzouderos,
A. Tsiklis,
A. Manousselis,
M. Kiriakidès,
H. Nicouloudakis,
A. Zagraphos,
A. Papagiannakis,
Le secrétaire, Ch. M. Papadakis.

Le motif de cette nouvelle invention ne fut guère connu que des chefs grecs et des membres des deux Assemblées; une indiscrétion de M. Mpoumpoulakis, de l'Assemblée, me l'a fait connaître. Jusqu'alors les comités grecs n'envoyaient d'argent qu'aux chefs de l'insurrection, c'est-à-dire à Zimbracakis, à Coronéos et à Bysantios. Si les membres de l'Assemblée en désiraient, vu qu'ils étaient, comme nous souvent sans argent, ils devaient s'adresser aux chefs grecs qui étaient très-économes des deniers de la mère patrie. Contrariés de cette parcimonie des commandants hellènes, ils résolurent de former un gouvernement qui dirigerait l'insurrection et recevrait directement les fonds pour les transmettre aux chefs.

Le moyen réussit, et à dater de cette époque, l'Assemblée,

qui ne recevait d'Athènes que de rares subsides, et des chefs que de minimes secours, reçut les fonds de l'insurrection et en dirigea l'emploi.

En me communiquant le décret ci-dessus, Flourens m'annonce que ces messieurs de l'Assemblée m'envoient leurs compliments et me proposent de reprendre mes fonctions de secrétaire.

Ma vie misérable, comparée au confortable que me procureraient mes fonctions, me fait hésiter un moment; mais je refuse, ne pouvant me décider à quitter mes compatriotes, mes compagnons de misère.

L'*Arcadi* vient d'arriver pour la première fois en Crète; ce navire, qui va remplacer le *Panhellénion*, portait le nom de *Dream*, pendant la guerre d'Amérique et forçait le blocus pour enlever les cotons du Sud.

Acheté à Liverpool par MM. Papayanny, il arriva à Syra le 24 février. Le 1er mars, il quittait cette ville avec cent volontaires et débarquait sa cargaison et les volontaires dans la nuit du 2, sur les rivages de Spakia.

Plusieurs de ces nouveaux arrivés vinrent à Omalos et apportèrent de l'argent à quelques volontaires de la part de leurs familles, mais ils apportèrent aussi des *cartes!*

Des cartes entre des mains d'Hellènes! la vie d'Omalos changea pour les volontaires.

Pour des motifs que j'expliquerai tout à l'heure, M. Zimbracakis s'absenta d'Omalos, et sa demeure devint une véritable maison de jeu, dont Flourens était obligé de se sauver pour avoir un peu de repos; le mouvement et le bruit étaient intolérables; les explications, les altercations entretenaient un tel tapage, qu'il était impossible d'avoir un seul moment de tranquillité.

Pendant le jour, G. Flourens venait nous voir ou allait dans la montagne; mais la nuit, c'était une véritable calamité pour lui.

L'affluence des joueurs était telle, que la maison devint trop petite : la fièvre du jeu gagnait tout le monde, on rencontrait des joueurs partout, dispersés par groupes de cinq ou six, entourés de spectateurs aussi passionnés que les joueurs, mais ne pouvant jouer faute d'argent.

Un jour, Hadji Mikhali traversa Omalos avec ses Lakkiotes pour aller rejoindre Créaris dans Kissamos ; le coup-d'œil qu'offrait la plaine l'étonna, puis l'indigna, lui, le patriote dévoué, infatigable.

Cet homme, si modéré, si calme, s'arrête près d'un groupe d'officiers, et ne pouvant contenir l'indignation que cette conduite fait naître en lui, il adresse les reproches les plus violents à ces messieurs qui donnent l'exemple et autorisent de semblables occupations, tandis qu'on se bat à Kissamos et dans d'autres provinces.

Il leur reproche de s'abrutir, tandis qu'ils ont à combattre les Turcs, et il leur déclare qu'il rougirait de rester un instant de plus au milieu d'eux, ajoutant qu'il informera Zimbracakis de ce qui se passe à Omalos en son absence.

Il partit, en effet, et nous le retrouverons bientôt à Topolia de Kissamos avec ses Lakkiotes.

Quant aux jeunes Crétois qui restaient près de leurs familles, ils regardaient avec surprise l'ardeur, la fureur même que les Grecs apportaient à leurs jeux ; mais, pour eux, ces surrexcitations n'avaient pas le charme des violents exercices gymnastiques qui étaient leurs délassements, leurs jeux, pendant les moments de trève.

CHAPITRE VI

Combat de Périvolia.

Il y avait en Crète, comme il y a partout en temps d'insurrection, trois partis : le premier, le moins nombreux, composé d'hommes exaltés par le patriotisme et le fanatisme, parmi lesquels se trouvaient les papas, prêts à tout sacrifier pour la religion.

Le second, composé d'hommes restés Crétois chrétiens, mais paisibles et laborieux ; aussi peu soucieux d'une annexion grecque ou de l'autonomie, que de l'antagonisme des cultes, habitués de longue main à l'administration turque, ils n'avaient qu'un désir : voir finir une insurrection qui n'avait jamais eu leurs sympathies.

Enfin, le troisième parti, le plus nombreux, était formé par ces hommes sans conviction, sans parti pris, indécis en tout, et toujours prêts à donner raison au plus fort.

La position des trois partis était également pénible, au milieu de la misère générale ; mais celle des deux derniers était certainement plus difficile et plus dangereuse ; car restant neutres, ils devenaient suspects aux Turcs et aux

chrétiens et étaient sans cesse menacés par les deux camps sans être jamais défendus par personne.

Quand un homme d'un village neutre communiquait avec l'un des deux camps, le village entier était compromis et rarement la vengeance se faisait attendre.

Or, ces communications étaient fréquentes, les insnrgés tenant à compromettre tons les villages *moutis* ponr les forcer à se réunir à eux ; puis, quelle que fût l'opinion générale d'un village, il y avait tonjours qnelques dissidents, quelques traîtres, et l'on vivait ainsi dans de continuelles alarmes, jnsqu'à ce que le village fût accusé, jngé, exécuté et qne la population dispersée se refugiât, ceux-ci au camp des Turcs, ceux-là dans la montagne avec les insurgés, ou sur les rivages pour fuir leur pays.

Plusieurs de ces villages nentres furent très-ntiles à l'insurrection ; car sans lui être dévoués, ils ne lni étaient pas hostiles, et, an fond, nous leur étions plus sympathiques que nos ennemis ; par eux, nous étions prévenus des mouvements et de la marche des Turcs, et ils nous procuraient souvent les choses dont nous aurions manqué sans eux.

Ailleurs, où les sympathies nous manquaient, l'or des comités grecs faisait surgir des *serviteurs dévoués* qui se vendaient et exposaient leur vie pour donner du pain à leurs familles affamées.

Nos relations avec les villes du littoral étaient assurées de cette façon, et comme nous avions à la Canée, à Héraclion, à Rethymno, des personnes bien placées pour nons renseigner, les moindres plans des Turcs nous étaient connus, et notre conrrier arrivait régulièrement dans la montagne le jendi de chaque semaine.

Les *moutis* qui faisaient le service des dépêches s'exposaient à la mort, non par dévouement ou patriotisme, mais pour toucher les 50 francs payés, 25 francs par l'envoyeur et 25 francs par le destinataire.

Par ce moyen, nos chefs envoyaient leurs dépêches et recevaient celles d'Athènes, et se procuraient du sucre, du café, du tabac, et l'on fit même venir de la Canée des bottes et des chapeaux.

Tout cela se payait cher, mais c'était de la *haute contrebande*, et nous étions dans la plus grande misère.

Les Sphakiotes surtout exploitèrent l'insurrection d'une manière indigne, et on les laissa faire, parce que leur trafic les rendait plus favorables aux insurgés.

Après plusieurs débarquements de l'*Arcadi*, Sphakia devint un entrepôt général, et le commerce le plus scandaleux se fit, publiquement, dans les magasins ouverts, sous les yeux de l'assemblée et du gouvernement provisoire.

Les Spakiotes guettaient l'arrivée du pourvoyeur, pillaient la cargaison et revendaient aux volontaires tout ce qui nous était envoyé de Syra.

Le 21 mars, l'Assemblée nous fait donner avis que l'*Arcadi* vient de débarquer des vivres et des effets.

Poinsot et l'Italien partent pour Sphakia; mais ils feront un voyage inutile : la cargaison est entre les mains des habitants; une dame de Syra, madame Carayannakis, avait fait un envoi spécial aux Français de deux caisses d'effets; elles eurent le sort commun. Cependant, par un hasard extraordinaire, Flourens reçut un paquet d'effets que lui adressait madame Mangaki, de Syra.

Quand il vint nous voir, équipé à neuf, des pieds à la tête, il avait l'air d'un gentleman au milieu de mendiants déguenillés.

Il avait bien un peu l'aspect d'un lycéen, doublant sa philosophie, avec ses habits de première communion, sans doute parce que cette bonne dame de Syra s'était figuré Flourens un tout petit jeune homme; mais ces effets firent autant d'usage que s'ils avaient été coupés sur mesure et excitèrent notre secrète envie.

Pendant ce temps d'inaction, les Turcs faisaient des marches et des contre-marches.

Ali-Riza-Pacha était rentré, le 22 février, à la Canée, et Mehmet-Pacha, abandonnant Nipos et Kalyvès, était venu le retrouver en laissant cependant quelques troupes dans Apocorona.

Dans les premiers jours de mars, Ali-Riza-Pacha quitte de nouveau la Canée et se dirige avec quatre mille hommes sur le castel de Kissamos et fait sommation aux habitants de se rendre; c'est alors que les Kissamiotes viennent demander secours à Zimbracakis qui les repousse.

Une partie de la province se soumet et les habitants remettent leurs armes à Ali-Riza-Pacha, qui les envoie à la Canée; mais le capitaine Mavroyennis, se retranchant à Topolia, brave les Turcs qui se mettent en marche contre lui; Créaris et ses Sélinotes, Hadji Mikhali et ses Lakkiotes se portent au secours des Kissamiotes.

Le 15 mars, les Turcs repoussent les insurgés de Vulgaros, Kalathinès et Saint-Yannis, puis attaquent Topolia. Le combat dura tout le jour; les Turcs eurent dix blessés, les Chrétiens davantage; Créaris fut blessé au pied et le neveu de ce chef fut tué.

Le même jour, un engagement avait lieu à Fré, dans Apocorona, et déjà le 12 mars, Mehmet-Pacha, de retour à avait été attaqué par Kostaros et trois cents chrétiens; Tzifès, dix insurgés avaient été mis hors de combat, les pertes des Turcs étaient de quatre ou cinq morts et quinze blessés.

Après le combat de Topolia, Ali-Riza-Pacha se dirige sur Encea Khoria (les neuf villages); puis change d'idée, et revient tenter l'entrée dans Sélino par Agios Yannis et Petrakia, le 21 mars.

Deux Italiens quittent encore le camp de l'insurrection et se rendent à la Canée où ils sont rapatriés sur un navire italien.

Zimbracakis se décide enfin à se mettre en mouvement; on dit qu'il va se rendre à Pétrakia, pour arrêter Ali-Riza-Pacha et diriger les chefs crétois; mais il se rend à Stavros, près la baie de Suïa, où doit débarquer l'*Arcadi*, et son projet était si peu de s'occnper de reponsser ou d'arrêter les Turcs, qu'il ne prend que soixante ou quatre-vingts bommes, et nous laisse à Omalos sous les ordres de Souliotis.

Flourens vient nons voir ce jour-là avec Psathy, et nous apprend ce départ subit du chef; Botzaris est resté à Omalos; mais le lendemain, Flourens part porter nne dépêche à Zimbracakis, et Botzaris va rejoindre les insurgés, sur la frontière de Sélinos.

Nous passons trois jours a Omalos dans la plus horrible misère; la neige commence à tomber dans la nuit du 23 mars et dnre quarante-huit beures sans s'arrêter; il n'y a pas un biscuit à Omalos, et nous restons trois jours, Bourgoin et moi, ne vivant que des pissenlits qne je vais cueillir sous les épais buissons, au milieu de la neige. Le quatriéme jour, Souliotis, voyant les bommes partir isolément, fait sonner le départ, et nous descendons, avec de la neige jusqu'aux genoux, à Sainte-Irène de Sélino.

Au moment du départ d'Omalos, Poinsot et l'Italien arrivent de Spbakia; ils n'avaient pu se procurer, aux frais de l'assemblée, que cbacnn un paletot, un pantalon et des bottes; mais l'Italien avait revendu 20 piastres son pantalon, sans penser à nous.

Notre plus grand regret fut de n'avoir pu avoir des bottes, car Bourgoin et moi étions positivement nu-pieds.

A Sainte-Irène, nous retrouvons deux amis, Flourens et le printemps; Flonrens peusatisfait de son voyage à Stavros et déjà un peu malade; le printemps délicieux, verdoyant; le vallon de Sainte-Irène était rempli de douces senteurs, une bonne chaleur se répendait partout et nous ranimait.

Zimbracakis arriva aussi, il était soucieux. L'*Arcadi* n'é-

tait pas venu, Ali-Riza-Pacha nous serrait de près; les Kissamiotes, vaincus et soumis, reprochaient au chef grec son inaction, et il craignait une vengeance de ce côté.

Aussitôt arrivé à Sainte-Irène, il nous fait partir pour Khosti; c'était le 31 mars. Nous atteignons cette position à la nuit; les Crétois sont campés là et leur bivouac a tout à fait bon air. Pour la première fois, je me trouve au milieu d'un camp qui a un peu l'aspect révolutionnaire.

Au milieu d'un petit vallon d'un kilomètre de longueur sur cinq cents mètres de large, sont construits une cinquantaine d'abris en feuillage, sorte de gourbis grossiers; des feux sont allumés partout, et sur les hauteurs environnantes, des groupes de Crétois, vaguement éclairés par les feux, se détachent sur le ciel, où scintillent des milliers d'étoiles.

Les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, les appels et les cris des sentinelles, les bruits d'armes, les pas pesants des détachements qui arrivent, les murmures confus de cette foule bruyante, jointe à l'extrême variété des costumes auxquels les lueurs rouges des feux prêtent encore des effets plus étranges, tout cela donne au camp une allure martiale et une couleur tout à fait militaire.

Nous apprenons que ces hommes réunis sous le commandement de Créaris, d'Hadji Mikhali et de Mavroyennis, n'attendaient que l'arrivée de Zimbracakis pour marcher sur Apocorona.

Ali-Riza-Pacha est, dit-on, rentré à Kissamos; Mehmet-Hussein-Pacha, débarqué le 14 mars à la Canée avec un bataillon et une forte somme d'argent, vient se mettre aux ordres du commissaire impérial, Server Effendi, et doit agir avec Mehmet-Pacha dans Apocorona.

Une nouvelle qui, si elle est vraie, va sans doute faire changer de face notre insurrection, vient d'arriver : Riccioti Garibaldi, second fils de notre bien-aimé général, est arrivé à Syra, assure-t-on, avec vingt-deux garibaldiens, et s'est

embarqué sur l'*Arcadi* pour aller à Athènes former un corps dont ces quelques Garibaldiens seront le noyau.

Je me suis trouvé en Italie dans plusieurs combats près de Riccioti (1), je l'ai vu au feu, et je crains que ce soit la mort qu'il vienne chercher au milieu de nous, mort obscure et inutile, et je ne cache pas mes craintes à mes compagnons (2). Cependant, cette nouvelle nous redonne un peu d'énergie, et quand Zimbracakis nous annonce le départ pour Draconos, nous recevons cet ordre avec joie.

Nous partons le 1er avril, par un soleil magnifique, et après une journée de marche sur les hauteurs situées entre les Monts-Blancs et la plaine d'Alikianù, notre colonne arrive à Thérisson, au delà de Mescla qu'on évite à la prière des habitants toujours *moutis*.

Flourens et moi formions l'arrière-garde des traînards, parce que mon cher camarade s'arrêtait à chaque instant pour replacer convenablement son paletot dont une seule manche était passée, ou s'asseyait *pour admirer*, disait-il, *le paysage*.

(1) *M. Erskine à lord Stanley.* (Extrait.)

Athènes, le 20 mars 1867

« Vingt-deux officiers et hommes, Italiens, sont arrivés à Syra, il y a environ dix jours, sous le commandement de Ricciotti Garibaldi, le second fils du général Garibaldi; ils sont en ce moment à Athènes, et un troisième corps d'environ quatre-vingts Garibaldiens est arrivé ici, la semaine dernière, venant de la Spezia. Leur projet était premièrement de se joindre aux insurgés de la Crète; mais après beaucoup de pourparlers avec le comité central des Crétois, il a été décidé, je crois, que pour le moment la présence de ces hommes en Crète serait plutôt nuisible qu'utile, et je suis certain que le jeune Garibaldi lui-même est si peu édifié par ce qu'il a entendu dire des Crétois, qu'il n'a pas le désir de s'exposer aux risques d'un insuccès presque certain, et il attend, pour voir si ses services ne seraient pas plus utiles ailleurs.

« En attendant, il ne manque pas d'argent, et il a touché une valeur sur Londres de 36,000 fr. Il est traité avec grande distinction et il est fêté presque chaque jour par les différents comités révolutionnaires, par le club des avocats, par les étudiants, etc. »

(2) Après un court séjour à Athènes, Ricciotti Garibaldi se rembarqua pour l'Italie avec tous les Garibaldiens, bien convaincu qu'il n'y avait rien à faire en ce moment pour la Grèce.

Digitized by Google

Le lendemain eut lieu une cérémonie remarquable : on bénit le drapeau envoyé par l'Assemblée aux volontaires de Zimbracakis qui n'en avait pas possédé jusqu'alors. Ce drapeau était bleu avec une grande croix blanche, le coupant en quatre carrés.

Zimbracakis fait sonner le rassemblement, et la colonne se forme en carré long, les officiers, les étrangers et les autorités au milieu.

Un papa fait les prières accoutumées, puis Carilaos Anagnostopoulos présente le drapeau à la bénédiction du prêtre; toutes les têtes sont découvertes, les clairons sonnent, et la colonne défile devant l'étendard au bruit d'une fusillade qui roule pendant plus d'un quart d'heure avec un entrain tout crétois.

On a beaucoup de peine à faire cesser le feu et à faire comprendre aux insurgés que ce bruit peut donner l'alarme au camp turc et faire avorter les projets des chefs insurgés.

Grands projets, plans grandioses, en effet, arrêtés entre Zimbracakis, Hadji Mikhali et Créaris; il ne s'agit de rien moins que de surprendre le camp turc dans la plaine de Khania et de s'emparer de la ville.

Les ordres sont donnés de se tenir prêts à marcher au premier signal.

C'est à Thérisson que Flourens et Psathy durent renoncer à l'honneur d'habiter avec le chef grec; il leur déclara que sa maison était trop petite pour les loger et les pria de chercher un abri ailleurs. Flourens *logea* avec nous dans la prairie au bord du torrent, endroit charmant, du reste, où l'eau coule presque doucement sous de vastes et hauts platanes et d'énormes caroubiers.

Dans la nuit du 2 avril, Créaris va prendre position sur la gauche de Périvolia; Hadji Mikhali part avant le lever du soleil et occupe la droite du village, et au point du jour nous partons avec Zimbracakis, pour occuper le centre.

Digitized by Google

De l'endroit où nous sommes arrêtés, nous voyons distinctement la Canée à l'ouest du promontoire d'Acrotiri et la plaine qui commence au bord de la mer et, après s'être étendue unie, remonte jusqu'à *Périvolia*, situé à peu près à mi-côte d'une colline dominant la position; un bois d'olivier couvre cette partie sud de la plaine.

Au lever du soleil, contre l'avis de Hadji Mikhali, les volontaires et Créaris descendent dans la plaine et attaquent les avant-postes turcs. Après un moment de surprise, ceux-ci forment une colonne d'attaque, puis se déploient en tirailleurs dans le bois d'oliviers, et repoussent rapidement les volontaires qui fuient, les uns en remontant la colline, les autres par le ravin de l'ouest. Les Turcs avancent toujours et tout à coup nous les voyons se déployer dans un ordre admirable sur le sommet de la colline précédemment occupée par les volontaires (1).

Les insurgés sont redescendus dans le vallon et accourent avec une rapidité dont on ne saurait se faire une idée, quand on n'a pas vu les Crétois courir dans la montagne.

Les chrétiens, après un combat qui a duré deux heures à peine, sont repoussés et dispersés, les volontaires arrivent successivement, un adjudant tombe en atteignant le sommet de la montagne où nous sommes arrêtés pour faciliter la retraite, en continuant le feu; ce sous-officier, épuisé par la course, perd connaissance et ne reprend ses sens qu'après avoir reçu nos soins.

Les Turcs étaient à mille mètres à peine, et leurs balles sifflaient et pleuvaient autour de nous; nous gagnons les rochers et nous reprenons la route de Thérisson.

Nous cherchons Zimbracakis; il avait gagné dès le commencement de l'attaque (sans doute pour mieux voir) la

(1) C'est à Périvolia que je fus à même de remarquer avec quel ordre et quelle discipline les Turcs se présentent au feu.

Digitized by Google

montagne élevée que nous avions à dos; mais depuis la retraite, il avait disparu.

En arrivant dans un vallon où les fuyards se rallient, nous apprenons que notre chef est endormi, sous un arbre, en attendant que le mouton, qu'on fait rôtir, pour son repas, soit cuit à point!...

Ce combat, quoique de courte durée, nous coûtait cher; nous avions douze morts et seize blessés.

Carilaos Anagnostopoulos, notre porte-drapeau, avait été tué; *Cosmos Lyanggonas*, sous-officier, qui a repris le drapeau, a eu la poitrine traversée par une balle; *Psychas*, qui a repris à son tour l'étendard, a reçu une balle dans son képi, mais n'a pas été blessé et a sauvé notre drapeau; le frère d'Hadji Mikhali, mortellement blessé, est dirigé sur Omalos.

Cependant, le jour même Zimbracakis annonçait dans une lettre, publiée par les journaux grecs, que le manque de munitions l'avait seul empêché d'entrer à la Canée!...

Nous rentrons tristement à Thérisson; mais un courrier arrive et nous rend l'espoir.

M. *Zimbracakis*, ministre de la guerre, à Athènes, annonce à son frère que le ministre français, M. *de Gobineau*, a formellement promis une prochaine intervention de la France. Les imaginations se montent, l'enthousiasme remplace l'abattement et la fusillade commence, en signe de joie, et dure si longtemps que Zimbracakis craint que les Turcs, en entendant ce vacarme, ne se mettent en route pour nous déloger.

Les Turcs occupent toute la plaine depuis la Sudda jusqu'à Tzifès et Armiro sous les ordres d'Hussein-Pacha et de Mehmet-Pacha; on décide d'aller prendre position à Krapi pour leur disputer le passage, et le 4, nous nous arrêtons à Draconas.

Poinsot, l'Italien et moi, avons connaissance du plan; ne comptant pas sur Zimbracakis pour nous procurer des

vivres, nous prenons l'avance et arrivons à Pimonia, après trois heures de marche.

Quelques Sphakiotes qui regagnaient leur province, nous rejoignent et nous allions continuer notre route, en leur compagnie, lorsqu'un courrier survient et nous apprend que Zimbracakis rebrousse chemin et se dirige sur *Suïa* où l'*Arcadi* vient de faire un débarquement.

Nous retournons à *Draconas*, et nous y arrivons au moment où une caravane se mettait en route, avec des mulets, pour aller chercher des vivres à Suïa; nous nous joignons à elle, je mets mon sac et mon manteau sur un des mulets; je m'arrête avec Bourgoin, à Mesola, chez un vieillard qui nous offre du pain et des olives, laissant les mulets continuer leur route, et depuis ce temps, mon sac et mon manteau sont allés rejoindre ma montre.

Les Crétois, à leur arrivée à Suïa, ont fait main basse sur les provisions; mais grâce au capitaine *Krokidis* du village d'*Apano Khori*, les volontaires auront leur part; Krokidis a fait emmagasiner des vivres et des vêtements dans une chambre de sa maison.

J'arrive à Apano Khori vers le soir, et suis très-bien accueilli par le capitaine *Crocodille* (comme nous l'appelions souvent). *Pétrizi* m'a recommandé et l'on me fait place à la table des capitaines; il y a du vin, on fait honneur à la gourde, et je passe sur les balles d'effets une de ces bonnes nuits d'autrefois, depuis longtemps oubliées.

Le lendemain matin, je reçois chemise, caleçon, bottes, veste et pantalon neufs; je jette mes vieux effets (mon costume de bersaglier, reçu en juin 1866); ils avaient fait cinq mois de Crète.

Me voilà donc, pour quelques jours, débarrassé de la vermine à laquelle je n'ai *encore pu m'habituer*; je suis bien décidé à vivre isolé des Grecs pour éviter le retour des *psirès*, si c'est possible.

Digitized by Google

J'avais conservé de mes anciens effets ma large veste de bersaglier, pour remplacer le manteau disparu; je la fais bouillir et l'étends près de moi, sur un buisson. Quand je voulus la reprendre, elle était allée retrouver mon sac, mon manteau et ma montre; j'étais complètement allégé; c'était charmant pour la saison d'été, dans laquelle nous allions entrer.

Zimbracakis, après son départ de Draconas, avait traversé Omalos et s'était rendu, avec une partie des volontaires, à *Kostoyérako*, qu'il avait fait approvisionner.

Flourens, Poinsot et l'Italien étaient avec lui; Psathy l'avait quitté pour se joindre à Hadji Mikhali.

Flourens, qui commence à désespérer sérieusement de l'intervention et de Zimbracakis, se prépare aussi à s'éloigner de ce chef sans mémoire des services rendus.

Ils descendent tous à Agia Ierini et à Apano-Khori pour prendre des effets.

Zimbracakis en refuse à Flourens sous prétexte que les siens sont est encore assez bons.

Poinsot, l'Italien et Bourgoin, définitivement las de ces sottises répétées que nous fait le commandant des quatre provinces, décident d'aller rejoindre Coronéos et Pétroupoulaki, dont on parle beaucoup depuis quelque temps et qui opèrent avec succès, dit-on, le premier dans les provinces centrales se ravitaillant à Préveli; le second dans la région orientale se ravitaillant par la côte nord à *Phodélès* ou par la province de *Saint-Basile*.

Partez avec nous, disent-ils à Flourens; mais il hésite, ne pouvant se décider à quitter ce chef dont sa plume a fait un héros et n'osant plus se démentir en abandonnant son drapeau.

De mon côté, j'hésite entre mes compagnons qui partent et Flourens qui reste.

Pendant nos incertitudes, Zimbracakis décide d'approvi-

sionner Omalos et me confie le commandement de l'escorte qui doit accompagner les vivres et les munitions ; Flourens et le sergent-major valaque *Timoléon* viennent avec moi.

Nous arrivâmes à Omalos deux heures avant la mort du frère de Hadji Mikhali ; nous allâmes le voir ; sa femme et ses deux petits enfants étaient près du lit, Hadji Mikhali était absent. Le mourant s'entretint avec nous du pays et de l'insurrection et montra le plus ardent enthousiasme, le fanatisme le plus violent jusqu'au dernier moment.

La neige couvrait la terre ; on creusa la fosse dans la maison, dans la chambre même où la famille devait continuer à habiter ; cette chambre sombre, à peine éclairée par deux lampes fumeuses, les amis affligés, debout et silencieux, les lamentations des femmes, les cris des petits enfants, offraient un spectacle douloureux et navrant.

Hadji Mikhali n'arriva qu'après l'enterrement ; le grand chef crétois avait été cruellement éprouvé depuis le commencement de l'insurrection : il perdait son frère aîné, son autre frère était grièvement blessé par trois balles, sa femme était morte et il ne lui restait qu'une petite fille de trois ou quatre ans, seul être qui le rattachât à la vie.

Les nouvelles de la plaine étaient mauvaises ; on parlait toujours de la marche des Turcs sur *Askypho* et sur *Olikianù*, et les familles, fuyant devant eux, venaient se réfugier à Omalos.

Le 17, Zimbracakis fait faire un mouvement sur Phokiès ; *Souliotis* part avec les volontaires, Zimbracakis reste avec les domestiques pour expédier des vivres en réserve à Omalos et surtout à *Xilo-Scala*.

Ce jour là, deux nouvelles recrues nous arrivent : c'étaient *M. Achille de Grandi* portant l'uniforme d'officier d'infanterie ; il avait conquis dans l'armée de Garibaldi ce grade qu'il avait conservé plus tard dans l'armée régulière italienne ; et *M. Alexandre Strati*, portant l'uniforme de chasseur

tyrolien; celui-ci avait également servi, comme officier, dans les volontaires autrichiens, contre la Prusse, puis dans l'armée contre l'Italie.

Ces deux hommes, ennemis dans leur patrie, se trouvaient réunis ici au service d'une seule et même cause qui n'était, en réalité, que celle qu'ils avaient servi dans leur pays, la liberté !

Ces messieurs logent avec nous dans la maison d'Hadji Mikhali où se trouvent, en outre, deux familles, ce qui fait de notre logis nne véritable colonie.

Marco Botzaris vient prendre les nouveanx venus pour les conduire à Sélinotika, et nous invite aussi; nous partons tous ensemble visiter *Krokidis*, arrivé le matin, et ce capitaine ne nous laisse partir qu'après nous avoir remis une gourde de bon vin de *Kissamos*, et au moins sept ou huit livres de Tiri (fromage salé) et de Missithra (fromage blanc).

Le soir, il y a festin; car nons avions, outre les provisions données par Krokidis, un agneau roti, une soupe an lait et à la farine (farinade) et de la salade !

Comme on but raisonnablement, la gourde resta a moitié pleine; mais au moment de nous coucher, *Strati* prend la gourde et la vide, ignorant la puissance capiteuse des vins de ce pays.

Une heure aprés, nous sommes réveillés par un bruit inaccontumé dans l'étable; c'est *Strati* qui, sous l'influence des fumées du vin, commande, à la prussienne, des marches et contre-marches; il est étendu sur le dos; mais il exécute avec ses pieds les monvements du pas ordinaire, du pas accéléré et du pas de course; il commande le feu et tue les Prussiens par donzaines et en les comptant.

Il a saisi son revolver et fait jouer la gachette avec rapidité; henreusement la baguette est mise et empêche le mouvement du cylindre.

On l'éveille, il ne se souvient de rien et se rendort avec

son revolver qu'il nous est impossible de lui ôter des mains.

Quelques instants après, la même scène recommence; nous nous mettons tous sur pied, on l'éveille de nouveau, on essaie vainement de le rappeler à la réalité et l'on cherche à le désarmer.

Nous parvenons à l'occuper, et pendant ce temps, on décharge le revolver qui, désormais inoffensif, lui est abandonné; nous nous recouchons plus tranquilles, mais l'un de nous reste pour le surveiller.

Flourens était de garde lorsque Strati s'éveilla et s'approcha du feu; à peu près remis, il raconta à Flourens qu'un jour étant ivre et devenu presque fou, il avait jeté un médecin par la fenêtre.

Je vous laisse à penser si *ce détail* rassura Flourens et s'il compta les minutes pendant l'heure qui s'écoula avant l'arrivée du jour.

Le lendemain, MM. Botzaris viennent nous annoncer qu'ils vont partir avec leurs hommes pour rejoindre la colonne à Phokiès, où déjà se trouve Hadji Mikhali et Créaris; De Grandi et Strati, nouveaux venus dans l'île et rêvant, comme nous autrefois, combats et gloire, nous font leurs adieux et partent avec Botzaris; ils sont bientôt suivis de Zimbracakis, et je reste seul avec mon ami Flourens.

Il est malade, ne se lève plus et peut à peine manger; mais le moral est plus atteint que le physique; il s'ennuie, se décourage et désespère de revoir la patrie et sa famille. Cette alternative de combats sans résultat, d'attaques et de déroutes, d'espérances et de déceptions, l'ont abattu.

Il ne croit plus à rien et ne rêve plus qu'au départ; des lettres de son excellente mère lui apprennent la maladie de son père; et l'inquiétude vient encore aggraver son état.

Je suis resté près de lui et je lui promets de ne plus le quitter; je suis d'accord avec lui sur tous les points: nous nous sentons inutiles ici; nous n'avons plus ni élan, ni en-

Digitized by Google

thousiasme et je ne me sens pas plus que lui la tentation d'aller à de nouveaux combats dont par expérience nous pouvons prévoir et prédire l'issue.

Nous ne sommes plus depuis longtemps des soldats, mais des observateurs, et maintenant nous sommes réellement des aspirants déserteurs; nous envions le sort de ceux qui, plus heureux, sont avec Coronéos et Pétroupoulakis; nous envions surtout ceux qui ont déjà retrouvé leur patrie, leur foyer, leur famille.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

La Pâques à Omalos. — Nouvelles des Provinces orientales.

Avant que Zimbracakis ne s'éloigne d'Omalos, je lui porte une lettre de Flourens, dans laquelle il l'informe de son état, le priant de lui faire passer des secours en vivres et en argent.

Zimbracakis qui se trouve sur pied, n'admet pas que l'on soit malade et ne comprend pas davantage qu'un simple volontaire soit couché, quand lui, chef des volontaires et commandant des quatre provinces, est sous les armes; il lit la lettre et ne répond même pas.

Souliotis intervient et, après une heure de sollicitations, obtient 20 francs et quelques biscuits.

Omalos avec le printemps et le départ des volontaires devient presque habitable; les familles sont revenues à leurs habitations; nous sommes connus de la plupart des habitants, et aussitôt que Flourens peut se tenir debout, nous allons visiter tous nos vieux amis ou nos anciens camarades de combats.

Chez Cocalo-Yanny, l'un des membres de l'Assemblée qui

possède une femme dont la beauté est remarquable même en Crète où les jolies femmes ne sont pas rares, nous voyons un charmant garçon de quatorze à quinze ans, ressemblant beaucoup à sa mère ; son père, lui voyant une grande application à l'étude, lui donne tous les livres qu'on peut se procurer en Crète.

Nous apercevons dans le nombre un livre français imprimé à Athènes, recueil élémentaire d'histoire de géographie, d'arithmétique, etc. J'y trouve cette phrase : *Versailles, capitale de la France avant* 1789.

Je montre cette ligne à Flourens, émerveillé ainsi que moi de l'érudition des écrivains chargés de faire l'éducation des Grecs.

Floureus reçoit une lettre de Zimbracakis, qui le prie de s'occuper des blessés qui sont ou seront envoyés à Omalos et lui envoie 60 francs.

Deux cents sacs de biscuits ou de farine sont emmagasinés à Xilo-Scala, à quelques kilomètres du camp, et cependant les volontaires manquent de vivres ; nous faisons prendre des vivres au magasin pour nous et pour les blessés parmi lesquels se trouve Cosmos Lyanggouas, le porte-drapeau de Périvolia, encore bien malade, mais qui cependant est sauvé.

Le 27 avril, j 'engage Floureus à se lever pour faire un tour dans la plaine ; il s'y décide et je l'emmène jusqu'à Selinotika où nous trouvons tout le monde se préparant pour faire aussi grandement que possible, la Pâques, cette fête si importante de l'église grecque.

C'est le grand jour en Crète, comme en Grèce ; dans ce jour solennel, il n'y a pas une maison qui n'ait son morceau d'agneau ; les plus pauvres même trouvent quelque monnaie mise en réserve pour cette époque.

Hadji Mikhali n'était point parmi nous pour célébrer la Pâques, parce que ce chef savait que de grands évènemcuts se préparaient à la Canée.

Il était de retour de Kissamo, où le 31 mars des bachi-bozoucks avaient assailli Mikra-Gonia et plusieurs autres villages environnants; il avait attaqué ces hommes qu s'étaient livrés aux plus coupables excès et les avait chassés; puis il était resté quelques jours à Gonia, monastère que nous avons déjà vu, et Ali-Riza-Pacha, le croyant malade, était venu pour s'emparer de lui; on s'était battu à Spilia près Gonia; puis Hadji était revenu, ainsi que Créaris, vers Phokiès, parce qu'Ali-Pacha, quittant Spilia, le 13 avril, était venu avec deux bataillons s'établir à Alikianu.

Le gouvernement provisoire, alors à Vuves, province de Sphakia, avait à cette époque envoyé l'ordre à Hadji et à Créaris de se porter vers Krapi, à l'entrée du défilé d'Askypho pour renforcer Zimbracakis.

Le 28, jour de Pâques, Hadji était donc au-dessous de Draconas.

Le 29 avril, Poinsot et Nicolaïdès arrivent à Omalos.

Nicolaïdes était l'officier du génie qui avait quitté M. Zimbracakis la veille du combat de Sainte-Roumélie.

Poinsot et cet officier viennent nous trouver avec le projet bien arrêté de nous emmener près du vieux Pétroupoulaki, autour de qui tous les étrangers se rallient.

Ils nous apportent des nouvelles et des journaux qui nous démontrent que la position ne s'embellit pas.

Nous apprenons ainsi tous les événements qui se sont passés dans le Centre et dans l'Orient depuis le départ de Sphakia, du colonel Coronéos. Quelques récits nous étaient bien parvenus, de temps en temps, mais inexacts ou complètement faux, selon les sources d'où ils provenaient.

Voici en réalité ce qui était survenu depuis la rentrée de Coronéos en campagne et l'arrivée en Crète du chef manioto Pétroupoulaki.

Les volontaires s'étaient rassemblés, ainsi que les insurgés, à Agia Pélagia et à Rogdia, sous les ordres de Coronéos

Digitized by Google

et de Coracas, sans vivres et sans munitions ; les Turcs les avaient attaqués à *Astérakiet* les avaient dispersés ; Coronéos s'était retiré avec quelques volontaires dans la province de Saint-Basile, et c'est alors que les volontaires, au nombre de six ou sept cents, avaient voulu se rendre et retourner en Grèce, comme je l'ai raconté plus haut.

Coronéos avait traversé avec les débris de son corps Anoya, qui fut brûlé après la déroute des insurgés.

Coracas resta au pied du mont Ida, Pétroupoulaki se retira à Melambès, puis à Kérami où il se trouvait encore à la fin de mars, et Coronéos s'établit à Préveli, le grand monastère de la province d'Agios Vasilios.

Les 13, 14 et 15 février, il y avait eu des combats dans le district d'Amarion, à Yérakari, à Messonisia et à Trachilon, livrés par les chefs grecs Coronéos, Pétroupoulaki, Yennisarlis et Saratzouglou et par les chefs crétois Coracas, Skulas, Dascalakis et Franghias. Les Turcs étaient venus par le versant nord-ouest du mont Ida et étaient descendus à Caloyéro, Pistaï, Monastérion et Amari, villages qui avaient protesté de leurs bonnes intentions. Tout ce pays avait rendu les armes depuis le mois de novembre 1866, après la catastrophe d'Arcadi. Un petit combat avait eu lieu aussi à Saint-Thomas, du district de Massara.

Le 24 février, nouvelle escarmouche à Apodouli, province d'Amarion.

Le 1er mars, Reschid-Pacha est sorti d'Héraclion et s'est avancé jusqu'à Malévisi, où il y a eu un engagement ; les insurgés ont brûlé les villages turcs Atharctos, Agia Paraskévi, et plusieurs autres ; des Crétois musulmans ont été tués, des troupes ont été envoyées pour venger ces meurtres, et plusieurs villages chrétiens ont été brûlés.

Le 28 mars, cinq mille hommes de troupes régulières et irrégulières sont attaqués par les insurgés à Agios, Ianny, Kaïmenon-Kallisykia et à Kusiliana, sur les hauteurs qui

Digitized by Google

dominent la province de Saint-Basile ; les insurgés ont dix hommes tués et les villages sont brûlés.

Le 31 mars, M. Coronéos attaque de nouveau les Turcs et publie l'ordre du jour suivant après le combat qui porte le nom de bataille d'Ambilakia.

Ordre du jour de M. le Colonel Coronéos, aux habitants du district de Rethymo et aux volontaires qui les ont secondés :

« C'est la première fois peut-être depuis le commencement de l'insurrection de l'héroïque Candie qu'une bataille rangée a été livrée hier. Vous avez fait encore plus ; vous avez attaqué l'ennemi dans des positions fortifiées par la nature et par l'art, et où il avait depuis longtemps préparé sa défense ; vous l'avez même attaqué sous le canon de ses forteresses et à proximité de ses dépôts ; vous vous êtes battus un contre sept, car vous étiez mille contre une armée de sept milles hommes. L'ennemi était sorti de ses retranchements et vous l'avez contraint à s'y réfugier, et enfin à se mettre en devoir de lever le camp et d'abandonner les fortes positions qu'il occupait pour se retirer dans de plus fortes encore, dans ses forteresses. C'est son bon génie qui lui a épargné cette honte à laquelle il n'aurait pu échapper *si vos munitions n'avaient été épuisées*. Pendant neuf heures consécutives, vous avez combattu l'ennemi en rase campagne, bravant ses boulets, et au dernier moment, vous étiez aussi forts qu'au commencement de la bataille.

« Ceux de Milopotamo rivalisaient de zèle et d'ardeur avec ceux d'Amari, et les uns et les autres avec les volontaires. Quatre de vos chefs ont été blessés, ce qui prouve que, fidèles à leur devoir, ils vous donnaient, les premiers, l'exemple du courage. Trois d'entre eux sont de Milopotamo, ce qui prouve de plus qu'en bons voisins et en dévoués patriotes, ils se sont empressés de venir au secours de leurs voisins attaqués. Vous vous rappelez que les volontaires se sont jetés intrépidement sur l'ennemi aussitôt que leur coopération a paru necessaire. Si j'avais mille prix à distribuer, je devrais les donner tous ; mais vous ne combattez point pour recevoir des récompenses ; vous combattez pour la foi et la liberté ; vous combattez pour la gloire de la Grèce, notre commune patrie. Le but glorieux que vous poursuivez, vous l'atteindrez sans nul doute en combattant comme vous l'avez fait. Je puis vous en donner l'assurance, moi qui ai l'honneur de commander à de tels soldats.

« Saints-Apôtres, 1er avril 1867.

« Le Commandant général des milices du district de Réthymo,

« Signé : P. Coronéos. »

Le même journal donnait la lettre de Zimbracakis racontant le combat de Périvolia près la Canée et annonçait que

le manque de munitions nous avait seul empêché d'entrer à la Canée ce jour-là.

Je remarque que ces deux Messieurs sont d'accord, sur un point, fait rare, pendant la révolution.

Il y avait eu trente chrètiens et cent turcs tués dans la journée d'Ambilakia; on s'était battu huit heures environ.

Le 2 avril, combat à Episkopi, trois villages sont brûlés.

Le 3 avril, escarmouche à Kurnas et le 4 à Mathé.

Pendant ce temps, Pètroupoulaki s'est rapproché du mont Ida; il a traversé Amarion, est rentré dans Mylopotamos et est venu à Goniès sur le versant nord du Psiloriti (Ida).

Le 19, on s'est battu à Télissos.

Télissos, dont on a fait une bataille sanglante, fut une escarmouche comme toutes celles que nous avons vues.

Pétroupoulaki, apprenant que Reschid-Pacha a envoyé des troupes vers le défilé de Télissos, quitte Krusonas et se porte à l'entrée du défilé où déjà Coronéos était posté.

Le feu dura toute la journée et se termina, comme tous les combats, par une salve de mousqueterie turque.

Les insurgés n'avaient pas quitté leurs retranchements et les Turcs rentraient dans leur camp.

Seulement, Coronéos se replia le lendemain sur la province de Réthymo, et Pétroupoulaki rentra à Khalépa, monastère ruiné où nous le retrouverons.

Le 20, les irréguliers ont envahi les provinces de Saint-Basile et do Mylopotamos; ils ont enlevé des bestiaux.

Je ne puis connaître les détails exacts de la célèbre bataille de Télissos; mais Poinsot m'apprend en riant que je trouverai, en allant près de Pétroupoulaki, quelqu'un qui sera très-heureux de me raconter cette glorieuse journée et même de m'en redire tous les détails plus souvent que je ne le désirerai.

Nicolaïdès nous apprit encore une nouvelle plus impor-

tanto qui circulait dans toute l'île et qui même était déjà parvenue jusqu'à nous, mais nous avait laissés incrédules.

L'Europe, émue enfin des désastres de la Crète, allait intervenir, et ses représentants, après avoir traversé Athènes et Syra, avaient abordé dans l'île le 27 mars; ils se sont rendus d'abord dans les provinces orientales au milieu de l'enthousiasme universel, les montagnards et leurs familles, les villages, les provinces entières se précipitant à leur rencontre, se sont jetés à leurs pieds, embrassant leurs genoux, et exprimant leur reconnaissance par des cris, des larmes, des bénédictions et des vivats reportés par les échos jusqu'aux bivouacs et aux forteresses turcs.

Partout dans les villages où ils devaient passer on prenait les habits de fête, on préparait des rafraîchissements, on s'approvisionnait d'eau, de lait, de vin et d'agneaux; les hommes formaient la haie sur leur passage, et les femmes levaient leurs enfants en l'air pour leur montrer les libérateurs, si longtemps attendus.

Mais quels sont ces représentants, demandais-je à Nicolaïdès? Un Anglais, un Français et un Russe, me répondait-il; le comité d'Athènes a avisé de leur arrivée le gouvernement provisoire, qui a répandu immédiatement cette nouvelle dans toute l'île. Il va y avoir suspension d'armes.

Sait-ou les noms de ces Messieurs? demandais-je encore? Oui, certainement, ce sont : pour la France, M. Ed. Desmazes; pour l'Angleterre, M. H. Skinner; et pour la Russie, le colonel Sottfried; du reste, ajoutait Nicolaïdès, vous les verrez dans quelques jours, car ils sont avec Pétroupoulaki.

Puis, on parla de l'arrivée d'Omer-Pacha en Crète. Le Serdar Ekrem est arrivé, dans les premiers jours d'avril; on ne sait encore quels sont ses plans; une anxiété générale règne dans l'île: mais depuis vingt jours que ce général est arrivé, rien n'a encore signalé sa présence.

Nicolaïdès avait amené un mulet pour Flourens qu'on savait trop faible pour entreprendre un long voyage sur les côtes de Sphakia ; mais Flourens hésitait à partir, il ne pouvait se décider à quitter Zimbracakis, craignant que son départ ne fût mal interprété et ne donnât raison à tous ceux qui se plaignaient de ce chef.

Il oubliait, en ce moment, les mauvais procédés et les vexations dont tous les étrangers avaient été victimes de la part de ce chef, il ne voulait pas achever de le dépopulariser après l'avoir placé sur un piédestal, et l'exposer au blâme de tous les Crétois qui l'accusaient déjà eux-mêmes d'ingratitude envers nous et particulièrement envers Flourens, auteur de si longues lettres écrites dans l'intérêt et pour le bien de la cause crétoise.

Je joins mes conseils à ceux de Nicolaïdès, et nous décidons enfin Flourens à quitter Omalos et Zimbracakis (ou Zimbracakis d'Omalos, comme dirait Bourgoin).

« Et vous? me dit Poinsot. Moi? répondis-je, je reste avec « Zimbracakis, quoique ses procédés à notre égard m'aient « délié complètement; je ne vois pas ce que je gagnerai à « changer de chef. Du reste, on parle de rassemblements « d'insurgés autour de notre commandant, on dit qu'il va « se trouver aux prises avec le fameux Omer-Pacha, et je « tiens à voir ce qui va se passer.

« Flourens, ajoutai-je, est désormais en sûreté, puisque « vous l'accompagnez. Partez donc, nous nous reverrons « sans doute après les grands événements qui se pré- « parent. »

Mes trois compagnons, Flourens, Nicolaïdès et Poinsot, insistent pour me décider à partir, mais j'ai résolu de suivre attentivement le plan du nouveau général turc, et comme ses opérations semblent se préparer de préférence contre Zimbracakis, je résiste à toutes leurs sollicitations.

Le 30 avril, à huit heures du matin, Flourens enfourche

sa mule, Nicolaïdès monte à cheval et Poinsot, la carabine sur l'épaule, se prépare à partir avec eux pour Samaria.

J'embrasse Flourens et ses deux guides, et sentant ma résolution faiblir, je les quitte précipitamment, emportant la lettre par laquelle Flourens informe Zimbracakis de son départ pour les provinces orientales.

Je cours tout d'une haleine jusqu'à mon logis, et là, je m'arrête, je me retourne et vois dans le lointain mes compagnons qui s'éloignent et me font encore quelques signes. J'ai le cœur serré, je me vois seul, séparé de mes amis, de mes compagnons de misère, de mes compatriotes, je regrette de ne pas les avoir suivis, je sens que rien ne m'attache ici, il est encore temps, je vais aller les rejoindre!

Une main tombe sur mon épaule, je me retourne; c'est le médecin Pindari qui, la veille, s'était offert à me servir de guide; il vient m'annoncer qu'il va partir dans quelques instants. Je ne veux pas lui laisser voir ma faiblesse, mon hésitation, je prends ma carabine et nous partons.

Je vais un peu machinalement, demonté, démoralisé et sentant qu'un grand vide s'est fait autour de moi; mais la conversation de Pindari, la route toute nouvelle pour moi par laquelle il me conduit, m'arrachent peu à peu à mon abattement. Il a pris un sentier passant sur le côté sud de l'église d'Omalos, et nous escaladons bientôt une série de cratères éteints, d'une aridité désolante; nous arrivons au lit d'un torrent condulsant à un chemin qui semble se diriger sur Mescla: mais nous le laissons sur notre gauche et nous remontons à travers les rochers.

Le médecin *Pindari* est un enfant de la montagne; et, depuis longtemps, il en connaît tous les détours; il l'a traversée en tous sens pour aller, de village en village, au chevet de ses malades; c'est un des meilleurs guides du pays, il connaît les moindres sentiers, et quand il est pressé.

Digitized by Google

il s'engage à travers les broussailles et les rochers sans crainte de s'égarer.

Des familles qui ont fui leurs villages sont établies dans ces solitudes sauvages, sous des huttes qu'elles ont construites avec des branches de cyprès recouvertes d'un peu de terre.

Nous descendons dans un ravin profond, et nous trouvons à l'entrée d'une grotte une femme seule qui nous donne un peu d'eau ; son fils l'a cachée là et vient de loin en loin lui apporter ce qu'il peut se procurer. Pindari, ému de la misère profonde de la bonne vieille, lui donne un des trois pains qu'il a emportés pour notre route.

Pindari a un bon cœur, mais il a de rudes jambes ; à peine s'est-il arrêté un moment, qu'il repart et nous poursuivons notre course comme de véritables chamois.

Nous passons à Zurva où sont les blessés. Pindari me quitte un moment pour aller les visiter et revient en rapportant du pain et des olives, paiement ordinaire en Crète des visites de médecin.

Plus loin, nous entendons une vive fusillade dans la direction de Malaxa ; quelques coups de canon grondent et se répètent d'échos en échos ; la fumée blanche que nous apercevons au loin indique que le combat doit avoir lieu entre Malaxa et Draconas. En effet, c'était à Kéramia, près de Néokhori.

Le soleil baisse et se cache déjà derrière le cap Buza ; nous marchons toujours et nous arrivons en vue de Draconas, à la nuit ; mais c'est une belle soirée, claire et tiède. A notre droite, sur une hauteur, des feux nous annoncent la présence des nôtres, nous nous dirigeons de ce côté : ce sont des familles qui ont abandonné Draconas dans la crainte des Turcs ; on nous offre du yaourti (1), seule nourriture

(1) Lait caillé très-aigre.

de tous ces malheureux, et nous nous couchons sur le rocher; la nuit est fraîche, mais les pierres sont encore chaudes de la journée.

Après douze heures de marche, comme celle que nous venions de faire, une invocation à Morphée devenait complétement inutile; à peine ai-je rangé ma carabine auprès de moi et posé ma tête sur une pierre, que le sommeil s'empare de moi, exactement comme si je me trouvais sur la couche la plus douce de l'Europe sybarite.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Zimbracakis à Krapi.

On est matinal quand on dort à la belle étoile, et l'air frais des montagnes est un puissant réveille-matin. L'on quitte volontiers le rocher sur lequel les chairs se sont taut soit peu meurtries et les membres engourdis.

Comme nous sommes encore, Pindari et moi, à l'âge où l'on amasse des rhumatismes pour ses vieux jours, nous nous éveillons avant le lever du soleil, et nous attendons quelques instants, pour nous remettre en route, en cassant une croûte, près d'un feu crétois. Le soleil brille, nous partons.

Nous arrivons à Draconas, où nous rencontrons *Hadji Mikhali*, campé avec ses Lakkiotes; j'y retrouve mon ami Petritzi, qui m'apprend que le 29 et le 30 on s'est battu à Kéramia et à Néokhori, comme nous l'avions deviné en voyant la fumée et en entendant la fusillade la veille. Ces deux combats, ou escarmouches, dans le replis de la plaine accidentée qui s'étend entre Drakonas et la Sudda, n'avaient eu aucun résultat; nous avions eu deux hommes tués et plusieurs blessés.

L'affaire principale s'était passée à Yérolakos; Hadgi et

Digitized by Google

Créaris avaient attaqué Hassan-Pacha, commandant quatre bataillons de réguliers et deux cents irréguliers, et s'étaient retirés vers Draconas où je les trouvai.

Zimbracakis, campé à Krapi, venait d'envoyer un messager à Hadji-Mikhali, l'invitant, ainsi que Créaris, à se rendre auprès de lui en toute hâte, avec leurs hommes, pour occuper le défilé d'Askypho, menacé par Mehmet-Pacha qui veut pénétrer par cette route dans Sphakia.

« Comment, Sphakia, dis-je à Petritzi, cette province « n'est donc plus *moutis;* ils se sont brouillés avec leurs « bons amis les Turcs.

« Omer-Pacha est en Crète, me répond Petritzi, il n'y a « plus de *moutis* pour lui; il a compris ce que ces redditions « feintes avaient de nuisible pour la répression, et mainte- « nant il n'accepte qne les soumissions sérieuses. Les Spha- « kiotes qui ont fait leur soumission en octobre dernier, en « même temps que les provinces du Centre, l'ont renouvelée « dernièrement entre les mains de Server-Effendi; mais ils « sentent bien qu'ils n'ont guère observé la neutralité, à « moins qu'on ne considère comme neutres ceux qui pré- « viennent les insurgés de la marche des troupes impériales, « et les Turcs des monvements des insnrgés. »

En effet, les Sphakiotes, ne connaissant d'Omer-Pacha que sa réputation de grand général, avaient pris peur et s'étaient enfuis de leur province, qn'ils savaient devoir être bientôt envahie par mer et par terre.

Depuis quelques jours, je marchais de surprises en surprises; les *nombreuses et fictives victoires* des chefs grecs et crétois dans les provinces du Centre, l'*intervention européenne*, l'arrivée d'Omer-Pacha, l'épouvante des Sphakiotes, tout présageait que les affaires de la Crète allaient prochainement prendre une tournure nouvelle.

« Avez-vous entendu parler de l'arrivée des représentants de l'Europe, dis-je à Petritzi?

« Certainement, me répond-t-il; le Gouvernement provisoire et l'Assemblée nous ont prévenus, par dépêche spéciale, que trois représentants venaient d'arriver en Crète pour étudier la question et faire des rapports à leurs gouvernements respectifs; ils ont dû débarquer à Rodakino, le 27 mars; c'est l'*Arcadi* qui les a transportés de Syra!...

Je n'y comprenais plus rien !... Des représentants de l'Europe arrivant par l'*Arcadi*, le vapeur contrebandier, le forceur de blocus, suspect et clandestin! Pourquoi venaient-ils au camp des insurgés et non à la Canée, quartier général turc, pour delà venir nous trouver et voir par eux-mêmes? Pourquoi, depuis un mois qu'ils sont arrivés, n'y a-t-il pas encore armistice? Au contraire, depuis cette époque l'armée turque semble obéir à une impulsion plus énergique, plus vigoureuse que jamais.

Enfin, me disais-je, patience; sans doute, dans quelques jours tout cela s'éclaircira.

En même temps qu'Hadji-Mikhali recevait les dépêches de Zimbracakis, il était informé que l'*Arcadi* venait de faire un nouveau débarquement à Suïa.

Désireux de se rendre aux ordres de Zimbracakis et comprenant, du reste, l'urgence du mouvement, mais voulant aussi assurer les rations, les munitions de ses hommes et la vie des familles réfugiées à Omalos, Hadji-Mikhali forme deux détachements.

Une quarantaine d'hommes partiront pour Krapi; le reste le suivra à Suïa. Je dois partir avec les hommes qui vont à Krapi; les capitaines de plusieurs villages d'Apocorona viennent aussi avec nous.

Nous partons immédiatement, et je traverse de nouveau les petits villages de Thénia, Plaivolia, Katzistro-Khori; nous nous arrêtons à Melidoni, charmant village où nous sommes bien reçus; mais les habitants nous prient de nous

éloigner au plus vite, parce que le village est *moutis* et ne doit pas recevoir les insurgés.

Nous poursuivons notre chemin, et nous nous trouvons, après quelques heures de marche, engagé dans des montagnes que je n'ai pas encore parcourues; elles sont abruptes et arides comme tous les versants des *Monts blancs ;* la chaleur est accablante dans ces vallons rocheux où les rayons du soleil échauffent les pierres; les pentes sont d'une raideur impossible. Cependant nos Crétois ne changent pas d'allure; leur marche est toujours la même; seulement, lorsqu'ils descendent un versant, ils prennent le pas de course; toutefois je ne reste pas en arrière.

De pente en pente, de roche en roche, d'escalade en escalade nous arrivons, à un point culminant et découvert d'où nous apercevons, Fré et Vafé, Vryssès et Vamos; plus loin, la plaine, plus loin encore la baie de la Sudda et le Cap Drépano, et sur notre droite, la baie d'Armyro; encore quelques heures et nous serons au camp de M. le major Jean Zimbracakis.

Nous hâtons le pas, mais voici la nuit qui vient; le soleil est couché, il nous faut encore une grande heure de marche, par des chemins horribles pour atteindre Krapi. Une citerne est là, on s'arrête, on boit en cassant un reste de biscuit, et sans aucun ordre, mais d'un commun accord, nous nous couchons tous; nous avions marché, couru, gravi des montagnes pendant quatorze heures; nous étions harassés.

Au petit jour, nous nous portons sur le camp du chef grec; une heure après nous atteignons l'entrée de la gorge d'où Zimbracakis observe les mouvements de l'ennemi avec une poignée de volontaires et quelques insurgés d'Apocorona et de Saint-Basile.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je me retrouvai au milieu de mes anciens compagnons de misère; malgré le peu d'amitié que la plupart des Grecs nous avaient

témoignée; je ne pouvais me défendre de penser aux misères que nous avions supportées ensemble et aux dangers qui allaient sans doute nous entourer prochainement dans ces montagnes.

Je traversai tous ces groupes d'hommes en haillons, à la figure halée et amaigrie; je voyais peu de figures amies; car il y avait beaucoup de nouveaux volontaires arrivés depuis peu par l'*Arcadi*.

J'arrivai enfin au bivouac du commandant en chef. Il était occupé à écrire au moment où je l'abordai; je lui remis la lettre de Flourens qu'il lut avec son air indifférent, qu'il conservait toujours; il ne leva même pas les yeux, il plia la lettre, la mit dans sa poche, et sans doute absorbé par les plans de la défense qu'il préparait, il continua son travail, sans paraître m'avoir aperçu, ni se souvenir que j'attendais sa réponse.

Je restai interdit et me retirai froissé de cet accueil. Ah! que je regrettais alors le sot mouvement, le désir de suivre la campagne qui m'avait fait revenir près de ce chef apathique et fait quitter mes chers compatriotes, dont l'amitié et la société étaient les seuls dédommagements que j'aie jamais trouvés aux fatigues, aux privations et aux mauvais procédés dont nous étions accablés et abreuvés.

De cet instant, mon parti fut pris; j'irai rejoindre Flourens, Poinsot, Bourgoin, qui, plus heureux, mieux inspirés que moi, se trouvent maintenant sous les ordres d'un chef dont chacun loue l'affabilité et le dévouement.

Je traverse le camp, à la recherche de mes connaissances; De Grandi est le premier que j'aperçois, il est seul; Timoléon le Valaque et Strati l'Autrichien, ses deux compagnons, sont allés aux provisions. Je trouve ensuite Botzaris; je lui raconte ma mésaventure et lui fais part de mon projet de quitter ce chef dont l'indifférence me révolte; il m'apprend alors que tous les volontaires sont comme moi re-

butés par la conduite de Zimbracakis qui disait hautement la veille qu'il voudrait être débarrassé de tous les volontaires.

Tous veulent le quitter; mais comme on s'attend à un prochain combat, les volontaires ne voulant pas que leur chef les accuse de se retirer par peur, ils ont décidé de patienter et de partir après le combat.

En effet, Zimbracakis était las d'être forcé de s'occuper de ces hommes auxquels il fallait des vivres, des munitions, des vêtements; il lui semblait bien préférable de n'avoir que des Crétois qui se pourvoyaient eux-mêmes; mais il oubliait que c'étaient les chefs crétois qui s'occupaient des approvisionnements, comme Hadji Mikhali qui veillait pendant que son monde se reposait et était à la tête de ses hommes pendant le feu.

Quelle figure eût-il fait, lui, chef sans troupe, dormant quand les Crétois veillaient et toujours à plusieurs kilomètres de l'ennemi pendant le combat!

Les officiers que je connaissais me confirmèrent tous et l'inconvenance de leur chef et le désir de tous les volontaires de se séparer de lui; seulement, ajoutaient-ils, la position est difficile, les dangers nous environnent, ce n'est pas le moment de quitter le major; mais aussitôt que nous pourrons le faire avec dignité, nous partirons pour aller retrouver Coronéos et Petroupoulaki.

Je compris leurs motifs et j'appréciai leur délicatesse; leur décision était irrévocable; j'en eus la preuve quelque temps après, car je rencontrai des bandes de volontaires allant rejoindre les deux autres chefs grecs.

Zimbracakis occupait une position forte, en quelque sorte inexpugnable, Krapi, étroite gorge qui commence le défilé d'Askypho.

Si, au lieu d'être en désaccord avec les autres chefs, Zimbracakis les eût appelés à son secours; si toutes les forces

de l'insurrection eussent été rassemblées à Krapi, à Kallisikia, à Kallicrati, à Argyropolis, il est certain que l'armée turque eût éprouvé des pertes sensibles.

Il était impossible aux Turcs de porter de grandes forces sur un même point, les passages étroits empêchant tout développement; ils étaient donc obligés de se disperser, et se trouvaient alors n'avoir à présenter au feu que des compagnies ou des bataillons isolés.

De nouveaux volontaires arrivaient de Grèce ; ce n'étaient plus des enthousiastes, des employés, des étudiants, mais bien des bandes de paysans grecs et de brigands enlevés aux montagnes à force d'argent ou par l'espoir de rentrer librement dans leur pays; on pouvait en réunir environ un mille dans les premiers jours de mai, et il eût été possible de rassembler trois mille insurgés aux différents points indiqués plus haut; mais pour cela, il eût fallu un ensemble, une direction qui n'existèrent jamais; il eût fallu accorder une prédominance à l'un des chefs grecs; il eût fallu reconnaître une autorité supérieure. Cela était impossible; chacun voulait avoir toute la gloire de la victoire, et chacun recueillit les fruits amers de la défaite.

Nous voici arrivés à la période la plus importante de la campagne au point de vue humanitaire, si l'on porte quelque intérêt à cette malheureuse population dont la misère, qui augmente tous les jours, va atteindre son extrême limite.

Les provisions économisées jusqu'aux derniers jours sont épuisées; nulle part la terre n'a été cultivée, et les voyages de l'*Arcadi* ne peuvent suffire pour alimenter une population de cent mille âmes; les Turcs eux-mêmes ne peuvent fournir aux besoins des chrétiens et des musulmans qui souffrent dans les villes du littoral.

La famine s'avance à grands pas ; l'exil devient une espérance; tous les regards sont fixés sur l'horizon dans l'espoir

Digitized by Google

d'apercevoir les pavillons amis : les navires russes, anglais et français qui font le trajet des côtes de Crète au Pirée pour transporter les familles.

Les villages *moutis* sont désertés ; ceux où la tranquillité n'a pas été troublée, sont aussi abandonnés ; grâce aux manœuvres des agents russes et grecs, une panique règne dans l'île, l'effroi est partout ? Ils exploitent l'arrivée d'Omer-Pacha, qui a pris le commandement en chef des troupes impériales et dont la réputation est connue en Crète.

A la première nouvelle de son débarquement, les familles ont caché leurs meubles et leurs effets précieux et se sont enfuies dans la montagne, avant même qu'Omer-Pacha ait fait un seul mouvement.

Autour de moi, les montagnards sont plus préoccupés, plus graves que je ne les ai encore vus ; les volontaires grecs eux-mêmes paraissent sérieux ; tous semblent attendre quelque événement important ; ils sentent qu'en ce moment surtout il leur faudrait un chef capable, énergique pour les rassembler et les commander.

Mais comme toujours, l'insurrection ne pourra pas profiter des fautes de l'armée turque, ou ne saura pas tirer parti des circonstances et des positions.

Je crois utile avant de commencer la campagne d'Omer-Pacha de résumer, en quelques lignes, les opérations des Turcs pendant les trois mois qui se sont écoulés, et les effets produits par les mesures prises par la Sublime-Porte pour arriver à la soumission de l'île.

Server Effendi débarque à la Canée le 24 janvier 1867 ; Server Effendi est chargé de la mission spéciale de faire nommer les délégués des provinces et de proclamer l'amnistie accordée à tous ceux qui feront leur soumission.

Cette démarche faite au moment où les navires apportaient des dépêches annonçant les bonnes dispositions de la

France en faveur de la Crète, fut loin de produire l'effet qu'espérait la *Sublime-Porte*.

Les insurgés virent un signe de faiblesse, ils crurent que la Turquie pliait devant la volonté de l'Europe; la Grèce comprit que la Turquie faisant des concessions, la Crète se soumettrait bientôt; elle jeta de nouveaux volontaires dans l'île et fit circuler les bruits les plus rassurants sur les dispositions des puissances européennes.

Les chefs grecs, traversant le centre et l'orient en tous sens, s'arrêtaient ici et là, restaient quelques jours dans un village, entraînaient des jeunes gens à les suivre, et bientôt toute cette partie de l'île se trouva sérieusement compromise. On donna des armes à ceux qui s'étaient rendus dans les premiers jours, et bientôt tout l'orient de la Crète se trouva soulevé, tandis que Kissamos, Kydonia, Sphakia, s'arrêtaient las de voir s'amasser les ruines et couler le sang.

D'autre part, les Turcs, voyant les villages insurgés se soumettre et les volontaires se rendre par centaines, se figurent que l'insurrection va être étouffée par les premières rigueurs de la saison. Les derniers *vagabonds* et *aventuriers*, comme l'on dit alors à Constantinople, sont enfermés dans les neiges et les renseignements qui pénètrent à la Canée par quelques transfuges, font connaître la position misérable de ces débris des corps de Bysantios, Zimbracakis et Coronéos.

Ainsi, dans chaque camp on se félicite, on se réjouit; les uns voient l'intervention prochaine, les autres croient l'insurrection vaincue.

Cependant tous deux se trompent; mais il en résulte un moment d'hésitation de la part des Turcs et une lueur d'espérance pour les insurgés.

La campagne est occupée par les Turcs, mais tantôt ils avancent, tantôt ils reculent et se contentent de tenir en respect les insurgés et les volontaires. Ali-Riza-Pacha va à droite et à gauche dans Kissamos; Mehmed-Pacha court de

la Canée à Apocorona, et Reschid-Pacha disperse les bandes du mont Ida; mais il n'y a aucun ensemble dans tous ces mouvements.

Mustapha-Pacha et Server Effendi sont partis; Hussein-Pacha est gouverneur.

La Sublime-Porte voyant ses tentatives de conciliation échouer devant les manœuvres de la Grèce, se décide à réprimer de nouveau par la force, et le 9 avril, Omer-Pacha débarque à la Canée; mais dans quel état ce général va trouver l'armée et l'île.

Quelles luttes ne va-t-il pas avoir à soutenir contre la diplomatie à laquelle il a promis de remplir sa mission avec vigueur, mais avec humanité; quelles difficultés vont se soulever sous ses pas, grâce *aux personnes de la Canée, de Rethymo et d'Héraclion* qui feront jour par jour connaître ses marches à l'insurrection et répandront des nouvelles qui entraîneront la diplomatie sur la pente habilement préparée par la Russie.

L'*Arcadi* a remplacé le *Panhellénion*, et ce nouveau navire d'une grande vitesse et muni d'un fumivore, glisse de Cérigo à Kissamos, de Syra à Mylopotamos, inaperçu des Turcs et jette deux fois par semaine des vivres, des munitions et des volontaires dans l'île. Il est vrai que la plupart du temps les vivres sont pillés; mais le peu qui arrive jusqu'aux bandes dans les montagnes, suffit pour empêcher de mourir de faim et pour permettre de livrer quelques combats qui constatent la présence des insurgés.

Ce navire devient surtout d'une grande utilité depuis qu'on sait en Grèce qu'Omer-Pacha est en Crète, parce que l'on comprend que la lutte va devenir sérieuse, et l'on s'occupe de former des corps de volontaires avec tous ceux que l'on peut recruter.

On sait à Athènes par les dépêches des chefs grecs de Crète que malgré cette apparente recrudescence, l'insurrection est

Digitized by Google

aux abois et que la population désire terminer la lutte; alors on fait un dernier effort, et les renforts arrivent surtout dans l'orient, qui jusqu'alors n'a eu que peu à souffrir de l'insurrection.

Enfin pendant cette période de trois mois de misère et de souffrance, l'insurrection n'a pas fait un pas; au contraire, elle se sent écrasée et ne se maintient plus que par l'espoir sans cesse renaissant de se voir secourir par l'Europe.

Nous allons maintenant suivre le serdar-ekrem (1) Omer-Pacha dans cette lutte qui prend, par sa durée, l'importance d'une guerre véritable.

(1) Généralissime.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

OMER-PACHA, GÉNÉRAL EN CHEF DES FORCES

DE TERRE ET DE MER

CHAPITRE I

Voyage de Sphakia à Mylopotamos.

Do Krapi à Sphakia la route est longuo et des plus périlleuses, et nous étions sans guides; mais je me fiais à mon habitude, à mon expérience de la montagne; toutefois il fallait partir promptement pour être au moins à Comitadès (sortie de la gorge) avant la nuit.

Je pressai de Grandi et nous partîmes sans faire nos adieux au commandant en chef des quatre provinces que nous ne devions cependant plus revoir; nous nous bornâmes en sortant du camp à secouer la poussière de nos bottes.

Les ravins que nous allons parcourir présentent les mêmes accidents, les mêmes aspects que ceux par lesquels on remonte d'Agia Ruméli à Omalos; mais ils ont quelque chose de plus grandiose, de plus saisissant dans certaines parties.

Ici, point de torrent : l'aridité complète, la végétation rare, les rochers gris et menaçants s'élevant à des hauteurs immenses ; une chaleur étouffante accable le voyageur dans ces étroits corridors tortueux, où l'air circule difficilement et où le soleil plonge et échauffe les parois.

Avant de nous engager dans ces gorges, nous traversons le plateau d'Askypho où sont plusieurs petits villages dont les habitants ne sortent pas pendant l'hiver, les versants et les défilés étant impraticables dans cette saison.

Nous passons à Nimpros ou siège le Gouvernement provisoire ; sans doute ces messieurs du Gouvernement sont plus que jamais occupés à rédiger des proclamations au *monde entier ;* mais je sais à quoi m'en tenir sur toutes ces réunions de profonds politiques et je passe. Enfin, nous descendons au milieu de ce chaos de roches qui conduit à Comitadès, et bientôt nous apercevons le rivage auprès duquel se tiennent, immobiles et sombres, deux frégates turques à l'aucre juste en face de la sortie de la gorge ; surpris d'abord, nous nous glissons derrière un rocher et nous n'avançons plus qu'avec précaution.

Peine inutile ; il est environ deux heures et tout est endormi à bord, officiers et matelots. La chaleur est accablante, le pont est désert, les frégates elles-mêmes semblent engourdies dans un lourd sommeil sur cette mer unie et calme.

Une vingtaine d'hommes déterminés pourraient faire là un joli coup ! dit de Grandi, et nous rions en pensant au réveil des Turcs emprisonnés ou incendiés dans leurs bâtiments à cinquante mètres du rivage ; mais ils peuvent dormir en paix, la vue seule de leurs frégates inspire une terreur *salutaire* aux habitants de l'île.

Nous longons la mer, au-dessous de Comitadès, et après une heure de marche, nous arrivons à Sphakia.

Nous trouvons mon bon ami Bogiatzouglou blessé à Péri-

volia; il va mieux et nous reçoit avec son affabilité ordinaire; il a eu, la veille, la visite de G. Flourens, parti le matin même pour Rodakino. Nous passons la nuit dans le logement de cet excellent Grec, et le lendemain matin, nous partons pour Rodakino afin d'y rejoindre Flourens.

En causant dans la soirée avec Bogiatzouglou, j'apprends ce qui s'est passé dans l'île depuis l'arrivée d'Omer-Pacha.

Ce général est débarqué à la Canée le 9 avril, il venait de Constantinople sur le *Fuadieh* avec six cents hommes d'infanterie.

Son premier soin a été d'expédier mille deux cents hommes de renfort à Reschid-Pacha, gouverneur d'Héraclion.

Le 13, l'amiral Mustapha-Pacha est parti pour Constantinople, laissant le commandement de la flotte au vice-amiral Ibrahim-Pacha; mais rien ne nous explique ce départ.

Le plan d'Omer-Pacha, connu dès les premiers jours, est des plus simples; il veut attaquer la province de Sphakia par Omalos et par Krapi; mais le passage par Omalos est impraticable pour l'artillerie et il a trop peu de troupes disponibles pour cette entreprise.

Il commence par organiser régulièrement un corps de volontaires crétois musulmans, qu'il fait armer et équiper; il compte sur ces troupes pour occuper les hauteurs et protéger la marche des colonnes.

Omer-Pacha ne connaît pas la Crète; il faut qu'il s'informe, qu'il se renseigne, qu'il étudie; son armée est désorganisée par une pénible campagne; ses forces sont dispersées dans toutes les provinces, et sur vingt-deux mille hommes de troupes régulières, il n'a sous la main que dix mille hommes épuisés par les fatigues et les maladies le reste est dans les villes ou dans les postes.

Il ignore le nombre des insurgés, leurs habitudes et leur manière de combattre.

Le général se met à l'œuvre; il envoie l'ordre à Reschid-

Pacha de rassembler ses troupes; il écrit à Ali-Riza-Pacha de venir le rejoindre à Armenos; mais il veut attendre la fin du Courban-Baïram pour entrer en campagne, et il profite de ce temps pour réorganiser ses troupes.

Le 22 avril, il se rend à Armenos avec huit mille réguliers et mille irréguliers, et fait sa jonction avec Mehmed-Pacha, commandant déjà quatre mille hommes; Ismaïl-Pacha, commandant des Égyptiens, et Ali-Riza-Pacha viennent le rejoindre.

Le 24, il fait une proclamation qui est répandue dans l'île, demandant la soumission immédiate des provinces et menaçant d'une repression sévère si la population résiste.

Le 28, le camp d'Omer-Pacha, situé entre Armenos, Stylos et Provermia au pied du défilé d'Askypho, se compose d'environ quinze mille hommes réguliers et irréguliers.

Les villages sont abandonnés de tous côtés; Sphakia, frappé de terreur, n'a plus un seul habitant : tous sont réfugiés à Samaria, à Omalos, à Anopolis, à Aradena, sur les plateaux les plus élevés.

Hadji-Mikhali et Créaris sont sur les derrières de l'armée; Zimbracakis est à Krapi où environ quinze cents hommes se trouvent réunis.

Le 1er mai, Omer-Pacha a quitté Armenos et Stylos avec Ismaïl-Pacha, et s'est porté sur Vryssès, puis sur Episcopi pour marcher sur Argyropolis (ou Gaïdouropolis, la ville des ânes), passage plus praticable, mais plus long, par lequel on pénètre sur le plateau de Kallicrati où il a résolu d'établir son camp. Il laisse Mehmet-Pacha à Prosnero avec quatre à cinq mille hommes, et Ali-Riza-Pacha à Arménos : son plan est arrêté et ses opérations vont commencer.

En effet, le 4 mai, Mehmet-Pacha attaque Krapi à la tête d'environ cinq mille hommes et repousse Zimbracakis qui a quinze hommes hors de combat et se jette dans les montagnes, tandis que le gouvernement provisoire, établi à Nimpros, se retire à Aradena.

Digitized by Google

Ce jour-là, dès l'aube, de Grandi et moi, étions en route par un temps superbe; en passant près de Comitadès, nous voyons encore une frégate turque à l'ancre, mais cette fois l'équipage est debout, chacun est à son poste et l'on nous honore de quelques coups de canon; nous rendons le salut aux Turcs en déchargeant nos armes en l'air et en nous découvrant respectueusement; puis, nous continuons paisiblement notre route vers Castel-Franco ou plutôt vers les villages qui dominent la plaine où s'élève la vieille forteresse vénitienne demantelée.

Ces deux villages, deux véritables jumeaux enfouis dans un petit bois d'olivier, sont Fatziano et Rapsodaso, séparés par un étroit vallon qui conduit à Kallicrati, vaste plaine situé au milieu de montagnes dont les sommets s'élèvent à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nons traversons Argoli et Argules, et nous arrivons enfin à Rodakino, beau et pittoresque village suspendu au bord d'un ravin qui devient torrent en hiver.

Rodakino est protégé de trois côtés par de hautes montagnes, et n'est découvert qu'au sud du côté de la mer qu'on aperçoit entre deux pentes rapides, ne laissant entre elles qu'une ouverture de cinq à six cents mètres.

Sur la plage dont nons apercevons une partie seulement, sont deux on trois vastes grottes, avec lesquelles nous ferons bientôt connaissance; elles sont pour le moment occupées par des familles qui cherchent à fuir.

Dans ce charmant village est établie une ambulance pour nos blessés auxquels un médecin grec, intelligent et dévoué, prodigue ses soins.

Nous tronvons aussi, dans la maison du médecin, le colonel Strati, vieux pallikare, vétéran de la grande guerre de l'indépendance. Ce vieillard, qui porte bravement ses soixante-quinze ans, est venu, malgré son grand âge, combattre encore *pour la patrie et pour la liberté.*

Il a conservé le costume traditionnel des anciens Grecs : la fustanelle et les guêtres rouges. Fatigué et légèrement malade, le vieux colonel se repose un peu avant d'aller rejoindre Coronéos.

Le médecin nous annonce que Flourens, Poinsot et Nicolaïdès sont partis le matin pour le monastère de Préveli ; nous leur dépêchons un messager pour leur annoncer notre arrivée et les prier de nous attendre.

Ce messager est un Italien, débris de la colonne des Garibaldiens ; il est domestique au service du médecin !

Voilà à quelle condition étaient réduits ces nobles cœurs, ces généreuses natures, ces hommes dévoués, qui avaient tout quitté pour venir sur un sol étranger servir la cause qu'ils avaient fait triompher dans leur pays.

Celui-ci s'estimait encore heureux, après avoir été désarmé par des Sphakiotes et n'avoir pu s'embarquer, d'avoir trouvé du pain (1) et un abri.

Rapide et ponctuel, notre Italien est de retour à quatre heures ; Poinsot a voulu l'accompagner ; Flourens m'écrit quelques lignes pour me dire qu'on m'attend, ainsi que de Grandi, avec la plus grande impatience.

Il faut partir le soir même ; Poinsot doit nous ramener morts ou vifs, et l'on a mis un agneau à la broche ; il sera cuit à point à notre arrivée.

Nous partons, et le médecin, qui est fatigué de l'insurrection, nous annonce, en nous faisant ses adieux, son intention de quitter prochainement la Crète ; il a été pour nous de la plus grande amabilité, et l'on désirerait presque être blessé pour recevoir ses soins ; du reste, il nous demande en riant la préférence à l'occasion.

« (1) J'ai retrouvé en octobre à Syra, ce même Italien, pâle et maigre marchant avec une canne pour se soutenir, brisé par la fièvre et presque aveugle ; le comité lui avait donné une misérable veste et un pantalon d'insurgé ; mais ce malheureux ignorait encore comment il serait rapatrié ; en attendant il recevait un drachame (90 cent.) par jour. »

Deux jours après, nous apprîmes que l'*Arcadi* ayant abordé à Comitadès, notre médecin s'y était embarqué avec ses malades.

Le soir, nous arrivons à Sélia, et nous nous trouvons de nouveau réunis; quelle gaieté, quelle fête, quel bonheur !

Nous sommes dans la maison d'un maître d'école de Rethymo, réfugié dans ce village avec sa mère et ses deux sœurs; l'aînée, sérieuse et calme, est une belle brune de vingt-cinq ans; la jeune, Catherine, rose et fraîche, rieuse et babillarde, allant, venant, fort empressée à nous servir, fait une vive impression sur notre ami l'officier du génie, Nicolaïdès, qui ne la quitte plus des yeux.

Rien ne nous manque pour le repas auquel tout le village, je crois, a contribué, les uns ayant apporté des œufs, les autres des gâteaux à l'huile, ceux-ci du tabac, ceux-là du raki; j'ai fourni du café que Bogiatzouglou m'a donné, et la soirée se prolonge; il est dix heures, et nous causons toujours, assis sur nos lits de fer, les seuls que j'aie vus en Crète.

Le lendemain, la caravane des anciens compagnons d'Omalos, sauf Bourgoin, alors près de Petroupoulaki, se met en route de bonne heure; Flourens est perché sur son mulet qui boite, et Nicolaïdes trotte à ses côtés sur son petit cheval crétois qui est d'une maigreur remarquable. Quant à Poinsot et à de Grandi, ils allongent le pas comme moi, pour ne pas perdre de vue nos deux cavaliers qui ne semblent pas s'apercevoir que le soleil commence à être chaud.

Quoiqu'il fût de bonne heure, la chaleur était déjà forte; mais heureusement la brise soufflait de la mer et nous rafraîchissait.

Nous traversons un bois d'olivier où l'herbe pousse haute et touffue, grâce à un cours d'eau qui le traverse, et nous arrivons au monastère de Préveli.

Un vaste bassin carré, alimenté par deux fontaines et ombragé par un énorme platane, est devant la façade du

couvent, et de larges marches servent de perron à la porte d'entrée.

Ce monastère n'est qu'une dépendance du grand couvent situé sur l'autre versant de la montagne d'où l'on découvre la baie de Massara à l'est et l'île de Gavdos à l'ouest; les papas sont réunis dans ce dernier monastère où l'on dépêche un homme pour prévenir l'hégoumène de notre arrivée.

L'économe descend de suite : c'est un grand et bel homme, jeune et vigoureux, à la barbe noire ; son air est affable, sa figure souriante.

Il nous serre la main, cause un instant avec Nicolaïdès qu'il connaît déjà, et se montre très-empressé envers nous dès qu'il connaît notre origine française.

On nous donne deux jolies chambres dont les fenêtres ont vue sur les jardins qui sont très-beaux et sur la campagne qui est magnifique.

Un vaste cours d'eau, qui descend de Kalli-Sikia, dans la chaîne centrale, arrose la plaine et entretient partout une fraîcheur admirable et une végétation splendide.

Dans les chambres tout est propre et presque confortable; on nous monte des chaises, de vraies chaises, et l'économe sort, en souriant, de la poche de sa longue robe noire, un flacon de parfait raki et un seul verre selon l'usage.

Pendant que nous buvons à la liberté, on nous prépare en bas une collation qui nous permettra d'attendre le dîner; car il y aura grand dîner, nous dit-on, l'hégoumène voulant nous recevoir lui-même et bien traiter les étrangers qui viennent prendre part à la guerre de la Croix contre le Croissant, à la lutte *de la liberté contre la tyrannie.*

Un messager qui apporte une lettre de Coronéos pour l'hégoumène, nous annonce qu'on s'est battu à Argyropolis et qu'on entendait encore tout-à-l'heure des détonations dans cette direction; Coronéos est à Saint-Jean, près de Kallisykia, sans vivres ni cartouches; les volontaires souffrent

beaucoup de la soif, l'eau manquant complètement sur ces hauteurs.

L'hégoumène arrive et nous prie de nous mettre à table pendant qu'il va répondre à Coronéos.

L'économe nous mène à la salle à manger; une table est dressée au fond, couverte d'une nappe blanche; un vieux papa à cheveux blancs nous tient compagnie en attendant l'hégoumène qui ne tarde pas à rentrer; c'est un petit homme gros et gras, sa figure joyeuse est encadrée par une belle barbe grise, sa parole est douce et ses allures calmes comme celles d'un homme qui se laisse vivre.

Le menu du dîner mérite d'être cité, il donnera une idée de ce qu'est la vie monacale en temps de paix : une excellente soupe aux herbes, deux plats d'agneau aux artichauts et deux plats de viande frite, des pois à la crème, des herbes au beurre (rareté), une salade de céleri, puis enfin le dessert, fromage exquis, miel parfumé, figues, amandes, gâteaux de Misithra, café et raki, le tabac à discrétion.

Poinsot était enthousiasmé, d'autant plus que le vin du couvent, quoiqu'un peu aigre, était fort potable et avait largement circulé.

Pendant le repas l'hégoumène nous donne lecture de la dépêche de Coronéos; il demande des vivres et des outres pour mettre de l'eau; mais cette lettre est presque menaçante; ce qui mécontente fort le supérieur. Cependant, il ne peut refuser, quoique sa condescendance l'expose à quelque danger; mais il est déjà tellement compromis qu'il se se décide et que le messager retourne vers le colonel avec plusieurs mulets chargés.

Le lendemain matin (6 mai), l'hégoumène nous fait prévenir que le café est servi; nous descendons, et nous déjeunons; puis nous nous mettons en route accompagnés des souhaits de tous les moines.

Nous sommes sur la route d'Amari, dans un pays qui

Digitized by Google

a rendu ses armes; tout le monde marche en silence.

A Amari nous sommes reçus par la famille d'un homme qui accompagne Nicolaïdes : elle se compose de quatre personnes, le père et la mère, un jeune garçon d'une douzaine d'années et une fillette de dix-huit ans, brune et bien faite, dont les regards ont un feu et une hardiesse rares en Crète, et une expression qu'il est inutile de qualifier.

Je trouve dans un coin de la maison, une feuille de papier pliée avec soin sur laquelle nous lisons *Vive le sultan Abdul-Aziz-Khan ;* nous pensons que la maison est bien avec les deux partis et que la jeune brunette a des sourires d'ange pour les fidèles et des sourires de houris pour les vrais croyants.

Poinsot fit une large provision de raki dans ce village où nous laissâmes nos dernières piastres, et nous partîmes pour Assomatos (le 7 mai).

Nous voyons l'Ida s'élevant devant nous; mais tout ce versant est encore dans l'ombre, et nous distinguons à peine au pied de la célèbre montagne le village de Pistaï ; de légers filets de fumée, s'élevant au-dessus des terrasses, nous l'indiquent et nous annoncent en même temps que l'on commence à s'éveiller dans la vallée ; quelques fez rouges se voient çà et là dans la plaine qui sépare Amari de Pistaï et s'étend jusqu'à Caloyéro.

Au milieu à peu près s'élève le monastère d'Assomatos où nous ferons halte aujourd'hui.

Les moines ont quitté le couvent et gagné la montagne, chassés par la présence des Turcs qui campent non loin de là, à Arcadi ; deux papas qui sont restés pour garder le couvent nous donnent l'hospitalité.

Le lendemain, nous gravissons les pentes rocheuses du versant nord-ouest du Psiloriti, que nous traversons par un brouillard si épais, que nous voyons à peine à deux mètres devant nous.

Nous entrons dans Mylopotamos, province riche et fertile; nous traversons un cours d'eau rapide, près d'un ancien pont dont il ne reste plus que deux arches en ruines.

La pluie tombe fine et serrée; nous ne savons où nous sommes; mais nous rencontrons enfin, par hasard, le village de Margaritès et nous y restons, n'osant pas nous aventurer plus loin. Cependant, nous avions dévié de notre route, le camp des insurgés étant beaucoup plus a l'est.

On reconnaît aisément dans Margaritès une cité vénitienne; des traces de pavage et de dallage indiquent que ces rues, aujourd'hui ravinées, ont été construites autrefois avec luxe et entretenues avec soin; on rencontre à chaque pas des maisons à plusieurs étages, une architecture savante, la plupart des portes sont cintrées et enrichies de moulures et de fines sculptures.

Ces vestiges de grandeur et d'antique splendeur ne font que rendre plus triste l'aspect du village complètement désert et dont nous sommes, en ce moment, les seuls habitants.

Le lendemain, nous traversons Saint-Jean, beau village désert comme tous les autres, et après avoir gravi pendant deux ou trois heures à travers rochers et broussailles, nous arrivons à cet amas informe de ruines noircies, de toits effondrés, de murs vacillants qui fut le monastère de Khalèpa.

C'est là que Pétrouponlaki, après les combats d'Assistès et de Télissos contre les troupes d'Héraclion commandées par Reschid-Pacha, est venu chercher un refuge et établir son quartier-général.

Nous voici donc enfin enrôlés sous un autre drapeau; c'est l'étendard spartiate qui flotte sur le toit plat de la maison du chef maniote; Léonidas et Lycurgue, plus ou moins ressemblants, sont peints sur cette étoffe bleue et blanche déchirée par les balles et l'on peut lire, au-dessous des deux portraits, ces mots bien connus Η ταν η επι ταν.

CHAPITRE II

Khalépa. — Le Comité des Philhellènes.

Le monastère de Khalèpa est situé dans la province de Mylopotamos, au milieu des montagnes qui séparent le Psiloriti du rivage nord de l'île.

Cette position permet de se porter soit contre les troupes d'Héraclion, soit contre celles de Réthymo, lorsque ces dernières avancent dans Mylopotamos.

C'est là que se trouve Pétroupoulaki et son *brillant état-major*. Nous savons déjà depuis longtemps ce que signifient, dans cette insurrection les mots *camp*, *état-major*, *quartier général* : il est donc inutile d'en parler.

Pétroupoulaki, le chef du mouvement dans les provinces orientales, est un vénérable et beau vieillard de soixante-seize ans, un vieux pallikare de l'insurrection de 1821.

Malgré son grand âge et ses blessures, il est encore robuste et supporte aussi bien que les jeunes volontaires les fatigues et les privations.

Il porte le costume traditionnel des anciens Grecs, blanche fustanelle, guêtres rouges, tsarouches pointus, et le grand fez dont le gland tombe sur les épaules.

Digitized by Google

Il marche légèrement courbé, et cependant sa tête dépasse celles de tous ceux qui l'entourent.

Près de lui se tiennent son fils Léonidas, lieutenant de l'armée grecque, son frère Mikhali et son petit fils Georges.

Les fidèles et dévoués maniotes l'entourent ; ils l'aiment et le respectent comme un père.

Ces hommes vigoureux et bien découplés, aux figures hâlés, aux costumes étranges, forment un groupe pittoresque et animé au milieu duquel sont trois personnages qu'on reconnaît au premier abord pour des Européens.

L'un, enveloppé prudemment dans un épais manteau par dessus lequel il vient de placer encore une couverture, a la tête couverte d'un superbe bonnet de coton, une grosse cravate de laine est enroulée autour de son cou et lui couvre le bas du visage.

Ce bonnet de coton nous fait pressentir un Français. Le second se tient raide et cherche à se donner une prestance militaire; ses moustaches en brosse, un grand sabre qui produit un bruit de ferraille à chaque mouvement du propriétaire, sa casquette basse, son paletot court à brandebourgs, nous indiquent un homme du Nord.

Le troisième, affublé d'un vaste feutre, a près de lui une couverture roulée avec soin, un caoutchouc plié, un sac bien sanglé, un petit manteau, une écritoire, etc.... Celui-ci vient de parler, il est inutile de demander son origine, c'est un compatriote de lord Stanley (dont les Grecs estiment peu la politique).

Nous sommes bien loin de nous douter que nous avons devant nous, en ce moment, les *augustes représentants des trois grandes puissances*, et leur accueil nous prouve qu'ils n'ont jamais aspiré à cette dignité.

Ce sont, en effet, M. Desmazes, ancien employé d'une exploitation de chênes-liéges en Algérie, annoncé à la Canée comme officier de l'armée française, et correspondant du

Siècle, de l'*Indépendance hellénique*, etc.... Il est, en ce moment, agacé par un violent mal de dents qui l'oblige à garder son bonnet de coton.

M. Sottfried, qui s'est annoncé comme ancien colonel de l'armée hongroise, retiré à Florence; le but de ce Hongrois est d'opérer stratégiquement, et ses efforts tendent à faire accepter ses plans de bataille, par interprète, aux chefs grecs et crétois, qui sourient doucement et continuent leur conversation sans vouloir suivre les conseils d'un homme qui cependant porte dans son sac l'histoire inédite de la guerre de Hongrie, qu'il a écrite dans ses loisirs et dont il cite beaucoup trop souvent de très-longs passages.

Le troisième est notre bon ami Hilary Skinner, avocat, membre du *Royal Thames yacht Club*, correspondant du *Daily News* et auteur de *Roughing it in Crète*; il a suivi la guerre du Danemark et ne retrouve rien dans cette insurrection de ce que lui a fait espérer la vue des luttes européennes.

Ces messieurs ont été les victimes d'une mystification imaginée par les comités grecs qui, à bout de ressources, n'ont rien trouvé de mieux, pour relever le courage abattu des Crétois et réchauffer leur zèle chancelant, que d'imaginer cette histoire de représentants, en profitant du hasard qui réunissait un Français, un Anglais et un Hongrois.

Ces messieurs ne parlant pas un mot de grec, ignoraient les bruits mis en circulation; c'est pourquoi à leur débarquement, ils ne comprirent rien à l'enthousiasme, aux acclamations qui les saluaient partout sur leur passage, et quand enfin ils purent se rendre compte de l'erreur des Crétois, il était trop tard pour réparer le mal, l'île tout entière était dans l'ivresse.

Le temps seul calma cette effervescence et leur permit de reprendre leurs rôles de simples volontaires. Le Gouvernement provisoire, voulant sans doute les récompenser du service rendu à l'insurrection par cette mise en scène, leur dé-

Digitized by Google

cerna des grades : M. *le colonel de l'insurrection hongroise* Sottfried fut nommé commandant en second du corps maniote ; M. Desmazes devint capitaine d'état-major du même corps, et H. Skinner fut simplement lieutenant d'Etat-major.

Et ces messieurs ne s'appelaient plus que colonel, capitaine, lieutenant. Exemple :

Colonel, disait Skinner, savez-vous si la soupe est bientôt faite ; j'ai une terrible faim !

Lieutenant, répondait le Hongrois, je crois que le capitaine Desmazes est allé s'en assurer près de l'aide... du cuisinier Nicolas.

Notre arrivée modifie quelque peu le cérémonial ; nous nous appelons entre nous Flourens, Poinsot, de Grandi ; ces messieurs font comme nous, et l'on ne parle plus de cet enfantillage de titres et de grades.

L'accueil que nous font chefs et volontaires est des plus aimables ; la soirée se passe à faire connaissance, à écouter le récit des événements accomplis dans cette partie de l'île, y compris bien entendu le récit de la bataille de Télissos que Nicolaïdès m'avait annoncé à Omalos. Le Hongrois m'en donne les premiers détails et termine par cette exclamation que je l'entendis depuis répéter cent fois : quatre-vingt mille cartouches brûlées, trois cent cinquante Turcs tués ! Ah ! si nous avions eu de la cavalerie et des canons rayés !

De notre côté, nous racontons les épisodes de notre longue campagne et nos misères à Omalos ; ces messieurs ne comprennent rien à cette affreuse existence, car depuis leur arrivée, ils ont vécu dans l'abondance, Pétroupoulaki les traitant le mieux possible.

Le lendemain, nous voyons les volontaires, les insurgés et les capitaines de villages, allant, venant au milieu des ruines ; les physionomies, les allures, les conversations indiquent une certaine lassitude morale, un découragement, en

Digitized by Google

tout semblable à celui que nous avons déjà remarqué si souvent dans les provinces de l'ouest.

Le 10 mai, après le repas du soir, Pétroupoulaki nous rassemble autour de lui et fait éloigner tous les volontaires, y compris Bourgoin et l'Italien qne nous avons retrouvés.

Il nous apprend que dans cette partie de l'île la démoralisation est à son comble, que les populations veulent se sonmettre et faire cesser un état de choses qui ruine le pays sans laisser le moindre espoir d'nne prompte solution.

L'histoire de l'intervention dont on a tant abusé, ne réussit plns; le Crétois lève les épanles, quand on lui parle de l'espoir de voir intervenir l'Europe dans les affaires de la Crète; il a trop souvent été désillusionné.

L'avis de Pétroupoulaki et de son fils Léonidas est que dans l'état actuel des esprits et des ressources de l'insurrection, on ne peut tenir au delà du mois d'août, et encore à la condition essentielle qu'on sera régulièrement approvisionné jusque-là de vivres et de munitions; antrement il faudra poser les armes avant deux mois.

Pétroupoulaki nous communique les avis qui lui sont parvenus de l'Ouest et du Centre, sur les opérations et la marche du serdar-ekrem Omer-Pacha qui menace à la fois l'insurrection sur tous les points.

Omer-Pacha, dès son arrivée, a divisé ses forces en plusieurs corps, dont il a confié le commandement à Mehmet-Pacha, Ali-Riza-Pacha et Hassan-Pacha :

Le premier opère près d'Armyro, au-dessous de Krapi.

Le deuxième devant Lakkos et Draconas.

Le troisième entre Réthymo et Argyropolis.

Lui-même à la tête de huit bataillons de réguliers et d'un corps d'irréguliers, a quitté le 28 avril le camp d'Arménos, et passant par Vryssès, est venu s'établir à Episcopi, puis à Messi, d'où, dit-on, il va marcher sur Mylopotamos.

Digitized by Google

Le 2 mai, Hassan-Pacha, sorti de Réthymo, est passé par Episcopi et s'est dirigé sur Argyropolis. Le 4, on s'est battu autour de ce point, et les villages de Kaufi, Karuti, Kato-Poros, Zuridi ont été détruits. Le 5, un autre combat a eu lieu à Azona.

Pendant que Hassan-Pacha attaquait de ce côté, Mehmet-Pacha attaquait les volontaires de Zimbracakis à Fré et Vafé, les dispersait et mettait hors de combat quinze chrétiens.

Ali-Riza-Pacha, voulant faire une diversion, s'est porté vers l'ouest à Galata et à Agia Marina, près de l'île de Théodoros (baie de la Canée).

En présence du déconragement des habitants, de la famine qui menace les volontaires et surtout des dangers qui semblent vouloir envelopper bientôt l'insurrection, Pétronpoulaki est d'avis de se mettre directement en rapport avec les comités de la Grèce, pour les éclairer sur la situation, afin qu'ils soient bien pénétrés de sa gravité et de savoir positivement qu'elles sont les ressources et les espérances réelles que l'on peut offrir aux insurgés, aux volontaires et à la population errante qui fuit les villages, et ne peut combattre faute d'armes, ou ne veut pas prendre part au mouvement.

Il propose donc de constituer un comité philo-crétois, chargé d'assurer cette importante partie du service, afin que, débarrassés de ce souci, les combattants et leurs chefs puissent se livrer complètement à l'organisation de la résistance.

La gravité de la proposition nous frappe tous; c'est un blâme infligé à l'assemblée générale et au gouvernement provisoire qui n'ont pas su, jusqu'à ce jour, créer une organisation, tout occupés qu'ils ont été à confectionner de longues déclamations, des récits invraisemblables et des décrets absurdes pendant que les uns manquaient de pain, les au-

tres de cartouches, malgré les voyages nombreux du *Panhellénion* et de l'*Arcadi*.

Quelques objections s'élèvent, on fait remarquer que cette proposition tend à la désorganisation et à l'anarchie, mais on répond que l'anarchie est précisément l'état actuel, résultant de l'impéritio de ces prétendus pouvoirs, et de l'ignorance complète où restent les comités et même les puissances européennes, de l'état véritable de l'insurrection.

Une phase nouvelle se prépare pour la Crète; Omer-Pacha est devant nous, il faut agir avec vigueur, avec ensemble et surtout avec promptitude.

Il faut éclairer la Grèce et l'Europe, puisque les agents de toutes les puissances se contentent de répéter les récits que leur communiquent les Turcs ou que leur envoie le gouvernement provisoire, lorsqu'il leur serait si facile de voir, de contrôler!

La proposition de Pétroupoulaki est adoptée et l'on nomme un comité composé ainsi :

G. Flourens, *président*.
J. Anemos, *secrétaire*.
H. Skinner,
J. Desmazes,
L. Poinsot,
A. De Grandi,
F. Sottfried,
T. Nicolaïdès,
H. Botzis,
L. Pétroupoulaki, fils,
} *membres*.

Une partie du comité se rendra à Athènes avec les instructions des chefs crétois, pour agir près des comités et au besoin près du gouvernement pour provoquer une solution.

Ceux qui resteront en Crète assureront les correspondances

Digitized by Google

entre l'île et Athènes, et feront des communications *réelles* relatives aux combats (1).

Mais l'avis unanime est d'attendre, avant d'agir, l'opinion du vieux chef Koracas, qu'un exprès doit aller chercher en le priant de se munir d'une lettre, signée de tous les capitaines sous ses ordres, nous autorisant à agir en leurs noms.

Le 12 avril arrive Koracas que Nicolaïdès a été chercher. Ce chef, ce vieux capitaine qui a déjà vu plusieurs insurrections, est, ainsi que Pétroupoulaki, un vieillard robuste et alerte; mais sa figure est dure et sauvage, son aspect sévère et rude; ses yeux, couverts d'épais sourcils jettent des regards sombres.

Il a soixante-dix ans; il sourit rarement, parle peu, ne gesticule jamais. Il a vécu longtemps avec les Turcs et a pris leurs habitudes et leurs manières.

S'il n'était contenu par ses collègues et par les chefs grecs, il brûlerait les villages *moutis*, fusillerait les *rendus* comme jadis pendant la fameuse insurrection de la Grèce en 1821. Il se souvient toujours de l'habitude des représailles contractée dans les insurrections précédentes.

C'est lui qui a fait saisir une vieille femme soupçonnée de servir les Turcs. Il l'a fait lier et jeter sur un tas de genêts épineux, au milieu des insurgés qui l'insultent et lui crachent au visage; quelques-uns tirent leurs couteaux et font le simulacre de l'égorger, tandis que d'autres appuyent le canon de leurs longs pistolets sur ses tempes ou sur sa poitrine.

Cette pauvre vieille, affolée de terreur jette des cris la-

(1) Le seul résultat obtenu par la création du comité philo-crétois, fut de faciliter le retour en Grèce de tous les étrangers qui étaient las de leur séjour prolongé dans l'île. En acceptant cette mission, quelques-uns souriaient déjà à l'espoir de quitter promptement la Crète. Cependant le sentiment général était d'accomplir l'œuvre que nous entreprenions; les circonstances seules nous en empêchèrent.

Digitized by Google

mentables; enfin Koracas ordonne de lui couper un peu du nez et de la langue et de la renvoyer !

C'est ce chef qui souriait en voyant les horribles trophées de têtes, de mains, d'oreilles ou de moustaches que lui montraient ses hommes le lendemain d'un combat.

Cependant, Koracas n'est ni cruel ni même méchant; mais il lui semble tout naturel d'agir maintenant comme on agissait dans son temps.

Il a près de lui son fils qui ne le quitte jamais, tant il craint de le voir tomber au pouvoir de l'ennemi; il l'aime plus encore que sa réputation, et s'il était pris, Koracas abandonnerait l'insurrection pour sauver son enfant.

La délibération de notre réunion a l'approbation du vieux chef crétois qui remet à Flourens la lettre signée par les capitaines du pays et apostillée par Pétroupoulaki.

La création d'un comité était indispensable pour la Crète; il eût dû être institué dès les premiers jours, pour réprimer le pillage des chargements de vivres destinés aux insurgés, dont la plus grande partie, arrêtée au passage et enmagasinée dans les grottes du littoral, notamment dans la province de Sphakia, s'y pourrissait et était alors jetée à la mer, tandis que les combattants, privés de tout, mouraient de faim dans l'intérieur.

Les chefs grecs, l'Assemblée, les comités d'Athènes et de Syra, le gouvernement provisoire de Crète connaissaient ces pillages et ces abus et les toléraient; il était urgent, surtout en ce moment, de remédier à cet état de choses.

La création de notre comité était une bonne mesure; mais elle était tardive et nous doutions, même avant d'accepter cette lourde tâche, que nous pussions arriver à un résultat sérieux; nous allions avoir à combattre l'incrédulité et l'ignorance du comité d'Athènes, la résistance des pillards et *de tous ceux qui profitaient du désordre*, et surtout les chefs grecs qui allaient se trouver froissés de notre initiative

que leur insuffisance rendait cependant inévitable et indispensable.

Le fait de provisions gâtées et perdues paraît incroyable, mais il faut tenir compte du désordre complet de cette insurrection et du peu de sympathie que témoignaient aux insurgés les habitants du littoral qui eussent voulu nous voir chassés de l'île par la famine; il ne faut pas oublier que nos chefs ne savaient l'arrivée d'un navire grec que souvent deux ou trois jours après le débarquement; de sorte que tout le monde avait des vivres, tandis que nous, dans nos montagnes, attendions qu'il plût à un Crétois de vendre ce qu'il avait enlevé sur le rivage.

Les faits semblables à celui de Sainte-Irène où pourrissait le biscuit, tandis qu'à deux heures de là, les Garibaldiens restaient huit jours sans vivres, n'étaient pas rares; entre tant d'autres exemples du même genre, on peut encore citer le camp de Krapi, sans pain et sans biscuit, alors qu'une grotte de Xilo-Scala renfermait deux cents sacs de vivres : le chef grec disait que les transports étaient impossibles en ce moment.

Cependant Omalos était rempli de familles; beaucoup de ces familles avaient des mulets et Hadji Mikhali ou Créaris eût bien fait transporter dix ou vingt sacs de farine, si on les eût priés de le faire.

Pourquoi le corps d'Hadji-Mikhali souffrit-il moins que les autres? Pourquoi celui de Coronéos fut-il le mieux approvisionné? Sans doute parce qu'ils se donnaient la peine de songer à ces détails!

Le comité était aussi d'une grande importance pour faire ouvrir les yeux à la Grèce sur la fausse route où elle était engagée, pour renseigner les comités sur les forces réelles de l'insurrection et surtout pour éclairer les représentants des nations que les lettres de la Canée induisaient toujours en erreur.

Flourens et moi sommes désignés pour aller à Athènes, avec Skinner, Desmazes, Nicolaïdès, Botzis et Sottfried.

Le *brave* Hongrois insiste d'abord pour rester au feu, *son élément*, mais il se ravise et se décide à nous suivre dans l'espoir d'obtenir des comités une batterie de canons rayés, et une autre batterie de canons portatifs, que les Crétois transporteraient sur leur dos dans les engagements.

Nicolaïdès va trouver un certain Sphakiote, le capitaine Andréas, ancien marin, qui doit savoir où nous pourrons trouver une barque; en effet, Andréas connaît un caïc caché près de Sissès, dans une petite crique; il appartient à un de ses amis.

Nicolaïdès est expéditif; le plan est arrêté, nous nous rendrons sur ce rivage pour partir de là en Grèce.

Nous embrassons notre vieux chef Pétroupoulaki ainsi que son fils qui nous remet 30 louis pour notre voyage; nous embrassons aussi tous nos amis qui restent et qui nous voient partir un peu à regret.

Poinsot, Bourgoin et de Grandi nous accompagnent jusqu'au bas de la montagne pour nous serrer la main et nous dire un dernier adieu. Nous quittons Khalèpa le 13 mai.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Douze jours de voyage.

L'idée de changer un peu de place, de perdre de vue pour quelque temps ces montagnes arides et ces sites sauvages, le désir de revoir une ville, de nous retrouver au milieu de gens civilisés, nous rend notre ancienne gaieté, et le ciel resplendissant favorise nos dispositions.

La route n'est pas trop rude, et bientôt nous entrons dans le village d'Aloïdès, où nous devons trouver un guide.

Nous sommes reçus par le capitaine Bazile, dans une maison où Skinner malade a été soigné comme un enfant de la famille. Ce capitaine est un excellent homme qui nous offre la plus cordiale hospitalité dans sa coquette petite maison, précédée d'une cour où les rosiers et les orangers en fleurs répandent dans l'air de délicieux parfums; près de l'entrée est un beau grenadier aux fleurs pourpres et au léger feuillage.

Le village lui-même est charmant; de grands prés séparent les maisons qui semblent se cacher sous l'épais feuillage des oliviers touffus et des grands frênes.

Les hommes sortent et viennent causer avec nous; les

Digitized by Google

femmes, aussi curieuses, mais plus réservées, restent sur le seuil de leurs portes ou se groupent sur les terrasses, riant et babillant entre elles.

La plupart sont jolies et de haute stature ; mais les plus charmantes, les plns gracieuses sont sans contredit Marie et Calliope, fille et belle-fille de notre hôte : toutes deux grandes et sveltes, élégantes et délicates, blondes et roses, aux mains effilées et fines, au pied mignon et coquet.

On les prendrait pour les deux sœurs.

L'une est mariée depuis peu, l'autre encore jeune fille, a le regard moins assuré, la démarche moins ferme ; ce sont là les seules différences qui peuvent faire distinguer l'une de l'autre ces deux délicieuses créatures.

Je me demande par qnel privilège de la nature, ces jeunes filles si belles, ces jeunes femmes crétoises vivant au milieu des montagnes, enfermées dans de pauvres villages dont elles ne sortent jamais, ont acquis et se transmettent de génération en génération cette grâce si charmante, cette dignité si simple et cette délicatesse instinctive.

Pourquoi leur parole est-elle si douce et si harmonieuse, leurs gestes si sobres et si calmes, leurs mouvements si gracieux ? Qui leur a donné le secret de cette prévenance si affable, de cette sollicitude pleine de pénétration qui leur fait deviner à nos moindres regards ce qui peut nous être agréable on utile.

Cependant ces délicieuses enfants nous servaient ! Je l'avoue, nous nous laissions faire, mais il fallait se soumettre aux coutumes du pays, et nous regrettions les bonnes habitudes de France qui placent la femme, au moins, au même rang que l'homme.

Le chef de la maison boit le premier suivant l'usage, en nous faisant tons les souhaits possibles pour la réussite de notre entreprise. Marie nous passe le verre qu'elle remplit

pour chacun de nous et nous le vidons après avoir prononcé le Καλλί Ελευθερία d'usage (bonne liberté).

Nous passons la nuit dans cette maison ; le père qui est forcé de s'absenter laisse sa famille sous notre garde avec cette simplicité particulière aux Crétois.

Le soleil éclairait notre chambre lorsque nous nous éveillâmes ; les femmes couchées dans la chambre voisine attendaient notre réveil pour s'occuper du déjeuner.

Marie a déjà eu le temps de ravager ses rosiers et ses orangers ; elle nous apporte de charmants bouquets ; nous acceptons une tasse de lait que nous apporte Calliope, et nous nous séparons de ces bonnes gens ; la vieille mère vient nous serrer la main et nous souhaiter bon voyage ; puis nous partons.

Le mari de Calliope nous sert de guide ; nous nous dirigeons sur Sissès, à une heure du rivage, entre la petite baie de Bali et Phodélès.

Nous devons trouver dans ce village le propriétaire de la barque que le capitaine Andréas a promis de nous procurer, car nous avons hâte de forcer le blocus et retourner en Grèce.

En Grèce !... loin de l'insurrection, loin des misères, loin des fatigues et des privations. Quiconque n'a jamais quitté la terre ferme et n'a pas, après six mois de navigation, entendu crier : terre ! terre ! quiconque n'a pas entendu, après un long exil, retentir le mot Patrie ! ne saurait comprendre ce que nous ressentîmes en apercevant la mer, en devinant le caïc caché sous les lauriers roses du rivage.

La Grèce !... c'est-à-dire le continent ! l'Europe ! la France ! Oh ! que l'esprit va vite dans ces instants d'espérance ! Le passé n'est plus, l'avenir semble accourir vers nous, le présent seul paraît lent.

Le patron du caïc est arrivé. Vérification faite de la barque, on reconnaît qu'elle a besoin de légères réparations ;

nous la payons 400 francs; c'est un peu cher, surtout en Crète, mais le patriote Crétois ne la cède pas à moins. « Ce canot, dit-il, c'est le salut d'une famille! »

Il a raison; on le paie, et il se met tout de suite à réparer *notre embarration*.

Les réparations demanderont au moins une journée, nous ne pourrons partir que demain. Nous campons au bord de la mer, près d'un ruisseau qui coule à travers les lauriers roses en fleurs.

De lendemain matin, Desmazes, Botzis et le cuisinier Nicolas trouvent mille prétextes pour ne plus partir sur notre coquille de noix, comme ils appellent notre caïc.

Indécis d'abord, ils cherchent à nous détourner de notre projet; mais plusieurs frégates étant venues, dans la journée, débarquer des troupes dans la baie de Bali, à deux heures de notre crique, nos compagnons n'hésitent plus : ils partent pour aller prendre, disent-ils, l'*Arcadi* à Phodélès avec la certitude d'arriver à Athènes avant nous.

Nous ne sommes plus que neuf : Flourens, Skinner, Nicolaïdès, Sottfried et moi, Andréas, ses deux rameurs et un pauvre volontaire déguenillé, maigre et affamé, nommé Ianny, qui est notre domestique et nous sert avec un dévouement et une maladresse rares.

On presse les réparations du caïc, il est trois heures; nous pouvons partir à sept; on fait les préparatifs définitifs.

Enfin le soleil est couché, le caïc est à la mer, caché derrière les rochers; tout est prêt, les outres sont pleines d'eau, les effets, les vivres, les armes sont à bord, et les yeux fixés au couchant, nous attendons que les dernières lueurs du soleil aient disparu.

Les étoiles commencent à briller; nous embarquons, et les rameurs sont aux avirons; Andréas prend la barre, les avirons tombent à l'eau, nous démarrons.

Un profond silence règne dans le caïc, chacun s'abandonne à ses pensées : où allons-nous? à la liberté, à la captivité, ou à la mort?

Nous cotoyons les rochers jusqu'à la pointe Est de la crique.

Là s'élève un grand rocher séparé de l'île par quelques mètres, et nous pouvons, par cette ouverture, jeter un coup d'œil vers Héraclion.

Une frégate turque, qu'on aperçoit à un kilomètre, avance rapidement dans notre direction ; les avirons s'arrêtent, l'émotion est grande dans le caïc.

— Voici les Turcs! s'écrie Andréas, rentrons!

— En avant! répondent Flourens et Nicolaïdès ; mais la peur s'est emparée de notre équipage et le canot vire.

Skinner et moi proposons de rester cachés derrière le rocher, de tourner à mesure que la frégate avancera, et de fuir lorsqu'elle sera rentrée à Réthymo ; mais Andréas ne nous écoute plus, les rameurs s'efforcent d'atteindre un endroit où la falaise projette son ombre sur la mer, car la lune s'est levée et nous éclaire en plein.

Arrivé à cet endroit, le caïc s'arrête et nous voyons la frégate passer à peu de distance; nous distinguons les matelots, nous entendons leurs voix, puis tout s'efface et disparaît.

Allons, s'écrie Flourens, partons maintenant; mais l'effet produit par cette apparition sur Andréas et les rameurs est effrayant; leur figure est décomposée ; la peur leur suggère mille idées qu'ils n'ont pas eues jusqu'à ce moment : quatre-vingt-dix milles au moins nous séparent de Santorin, un vent contraire peut s'élever, les caïcs turcs fourmillent dans ces parages, etc., etc....

On discute, mais les avirons sont à l'eau et le caïc glisse rapidement vers la terre où nous débarquons.

Le lendemain, nouvelles défections ; les rameurs grecs partent pour Phodélès, dans l'espoir de voir venir l'*Arcadi*

Digitized by Google

dans cette baie, où il a promis de débarquer des munitions, Nicolaïdès et Skinner sont d'avis d'aller s'embarquer à Kissamos, beaucoup plus rapproché des terres grecques. Flourens et moi persistons dans notre premier projet, sauf à ramer nous-mêmes; mais Nicolaïdès et Sottfried ne nous écoutent plus; ils partent au village et reviennent nous annoncer qu'ils ont rendu le caïc à son propriétaire avec un dédit de 60 francs.

Flourens et moi sommes désolés. Malheureux Crétois, m'écriai-je, tout le monde vous abandonne; la discorde, la défection sont ici comme au camp des chefs, et ce comité, votre dernière chance de salut peut-être, est déjà dissout dès le début.

Il faut se résigner cependant et tâcher de gagner Kissamos par Sphakia, en côtoyant les rivages fréquentés par l'*Arcadi*, afin de profiter de ce navire, s'il est possible, pour rentrer en Grèce.

Nous retournons à Sissès où nous passons la nuit, et le lendemain (17 mai), nous gagnons Aloïdès.

Quel changement en quarante-huit heures! Le charmant village est désert; les Turcs, sortis d'Héraclion sous les ordres de Reschid-Pacha, s'avancent vers Bali; les bergers ont fait circuler la nouvelle, et tout a fui.

Seule, la maison du capitaine Basile n'est pas encore abandonnée; elle renferme des vivres pour les volontaires; il a fallu les transporter en lieu sûr.

Nous voyons cette bonne famille pour la dernière fois; nous lui faisons nos adieux et nous partons.

Je me prends à haïr plus que jamais, à maudire ces Grecs, ces papas dont l'ambition et le fanatisme ont jeté le trouble et la désolation, la misère et la mort au sein de ces familles, si heureuses encore il y a un an, si tranquilles et si laborieuses avant l'insurrection.

O vous, Grecs, m'écriai-je, qui, loin du danger et des

souffrances, vivez paisibles dans vos demeures, au milieu des vôtres, que ne pouvez-vous voir le désespoir de ces familles éperdues et errantes, courant de grotte en grotte, de rivage en rivage, sans pain, sans abri, sans autre ressource bientôt que la mort ou l'exil.

O vous, ambitieux qui, pour affaiblir l'ennemi dont vous convoitez les dépouilles, vous servez de la superstition des Crétois pour les entraîner à leur ruine ; avant d'appeler à vous les populations, lavez donc le sang chrétien qui fume encore sous les porches des églises de Varsovie, qui a rejailli sur les madones du Caucase, et étouffez dans votre Sibérie les cris qui parviennent jusqu'à nous.

O vous tous qui criez aux Crétois : courage, espoir, venez donc voir la Crète où la faim et la guerre ont couvert les sentiers de cadavres que dévorent les oiseaux de proie.

Venez voir ces chastes mères de famille, ces innocentes et naïves enfants, arrachées pures à leurs foyers, enlevées vierges de leurs rivages, aujourd'hui profanées, avilies et mourant de leurs souillures dans les bouges ou dans les hopitaux grecs.

Nous quittons Aloïdès bien attristés par ces nouveaux départs pour les montagnes, et nous rencontrons sur la route de longues files de malheureux, s'enfuyant avec ce qu'ils ont de plus précieux.

Nous arrivons à Saint-Jean le 18 mai ; ce village est à peu près désert. Nous voyons de cette position tous les villages parsemés dans les petites vallées jusqu'au rivage de la mer ; à cinq ou six kilomètres en avant se trouve le camp de Melidoni, où sont campés les Turcs débarqués à Bali depuis trois jours, par les frégates que nous avons vues se succéder dans cette petite baie.

Le camp est établi dans une plaine entre Melidoni et Agia-Apladiana ; en arrière du camp, au sommet du triangle que forme la plaine, sur une colline isolée, est placée l'artillerie.

Digitized by Google

Omer-Pacha a quitté Réthymo et s'avance sur Mylopotamos, et Reschid-Pacha, sorti le 16 de Candie, s'avance par Telissos pour faire sa jonction avec le général en chef.

Une heure après notre arrivée, nous entendons la fusillade et le canon ; l'avant-garde d'Omer-Pacha est à Prakhimo, et Coronéos, à la tête de ses volontaires, et de Crétois de Saint-Basile et d'Amarion, vient d'attaquer; ils occupent Amarathos et Daphnès.

Pétrouponlaki a quitté Khalèpa et s'est porté sur Garaso d'où il descend vers le camp turc aux premiers coups de feu. Le hongrois Sottfried nous quitte pour aller à la bataille.

Il est trois heures ; le feu, engagé et soutenu avec vivacité, dure jusqu'à la nuit, et nous assistons de loin à ce combat sans résultat. Nous couchons à Saint-Jean.

Vers onze heures, nous sommes réveillés par une nouvelle fusillade; c'est l'avant-garde de Reschid-Pacha qui tente de faire sa jonction; la colonne est à Damasta, et l'avant-garde est arrivée jusqu'à Amygdalia et Klepsimia, dans une vallée étroite qui descend au camp.

Les insurgés, postés sur les hauteurs de chaque côté, fusillent dans l'ombre les troupes turques; les coups de feu nous indiquent seuls la position des nôtres ; les Turcs, dont nous distinguons à peine la colonne qui se déroule en serpentant au bas des montagnes, prennent le pas de course sans répondre au feu des tirailleurs qu'ils ne peuvent voir, et l'avant-garde parvient au camp, tandis que Reschid-Pacha et la colonne s'arrêtent à Damasta.

Quelques Turcs furent tués, dépouillés et mutilés.

Le 19 au matin, en sortant de notre maison, un spectacle affreux s'offre à nos regards; une tête de soldat égyptien est là, devant l'église, les lèvres livides, les yeux ouverts, vitreux et sans regards; deux petites pierres posées derrière les oreilles la maintiennent en équilibre; il semble que le corps est enterré et que la tête seule sort de terre.

Digitized by Google

Une femme passe et, d'un coup de pied, l'envoie ronler à quelques pas; un enfant ramasse cette tête souillée de sang et de poussière, et la remet en place; des volontaires arrivent et, à leur tour, se la renvoient avec le pied; elle est devenue hideuse; à notre prière, un Crétois va la jeter dans un trou, et l'on oublie cet horrible épisode.

Nous partons pour traverser le Psiloriti. Omer-Pacha avance tonjours, les Crétois musnlmans le précèdent.

Ils sont en ce moment à Arcadi, le monastère détruit, et protégent le flanc droit de la colonne d'Omer-Pacha.

Nous pénétrons dans la grande chaîne de l'Ida; nous descendons les pentes rapides de l'ouest, et nous arrivons à Pistaï, puis au couvent d'Assomatos.

Les moines sont partis; mais une vingtaine de Crétois s'y sont arrêtés pour se reposer; ils partent bientôt, et nous restons seuls dans la grande salle, muette et déserte, éclairée par une lampe fumeuse; nous nous conchons sur lo plancher.

Nicolaïdès, qui a vaguement entendu dire par les Crétois qui viennent de partir, que les Turcs devaient venir occuper le couvent dans la nuit, a communiqué ses craintes à *Skinner*. Flourens insiste pour rester; pendant la discussion je m'endors, mais on s'échauffe, et quand je m'éveille, j'aperçois Andréas, son fusil à la main, prêt à partir; les voix, les crosses de fusils résonnent tristement dans cette grande salle sonore et lugubre : il n'y a plus moyen de dormir, il faut partir ponr Amari.

Nous conchons sur le toit de la maison de notre hôte dont la fillette à des yeux si vifs, et au jour, nons partons pour Préveli où doit venir l'*Arcadi*.

A Yérakhéro où nous arrivons bientôt, nous sommes rejoints par *Botzis* et son cheval, Sottfried et son manuscrit, Desmazes et son bonnet de coton; le cuisinier Nicolas est avec enx; ils ont passé par le camp de Pétroupoulaki et

sont plus que jamais décidés à quitter la Crète, mais sur l'*Arcadi*.

Ils nous annoncent que Coronéos et ses volontaires, ainsi que le corps de Pétroupoulaki, se replient sur l'Ida et vont se diriger vers Lassithi où vient d'arriver le major Dimitrikaraco avec six cent cinquante volontaires.

Au monastère de Préveli, nous trouvons Botzaris qui a enfin quitté Zimbracakis; il a embarqué son frère Kitzos très-malade sur l'*Arcadi;* le médecin de Rodakino et ses malades, Yennisarby et ses deux volontaires, et Vissandios, ainsi que son fils, sont repartis aussi en Grèce.

Le pauvre colonel Vissandios! arrivé avec quatre cents volontaires, musique en tête, soixante-dix garibaldiens et des officiers grecs et étrangers, plus quatre canons, part seul, la nuit, abandonné, délaissé! *sic transit gloria mundi.*

L'*Arcadi* doit venir cette nuit à Préveli; nous attendons sur le rivage, au milieu des familles qui couvrent la plage; mais le navire ne vient pas.

On découvre un caïc caché dans les rochers, à l'embouchure du torrent. Nicolaïdès, qui paraît bien décidé cette fois, va trouver le propriétaire et achète l'embarcation.

Nous partons et nous débarquons à Plaka; c'est Nicolaïdès qui nous fait faire halte en cet endroit voisin de Sélia, où, dit-il, nous trouverons des vivres.

Je l'accompagne au village, tout y est triste et désolé. La pauvre demeure de nos amis est bien changée : il n'y a plus ni pain, ni argent; mais on trouve encore chez les voisins quelques vivres pour nous.

Nous redescendons bien vite, car nos amis nous attendent; Nicolaïdès donne un peu d'argent au pauvre maître d'école, et nous nous rembarquons.

En approchant du village de Rodakino, nous entendons le bruit sec des fusils qu'on arme; on nous prend pour des

Turcs; l'un de nous se lève et crie : *Christiani!* et nous abordons.

Des ombres s'agitent sur les rochers; une vingtaine de fusils nous couchent en joue; on approche, on se reconnaît : ce sont des Crétois qui guettent l'*Arcadi*.

La nuit s'achève sur le galet, dans deux vastes grottes où nous nous couchons; quand vient le jour, de nouvelles discussions s'élèvent : Andréas prétend que le voyage est impossible, parce que les frégates turques sont en station à Franco-Castel; Botzis affirme que notre caïç est trop faible et ne peut supporter la mer.

Nicolaïdès, qui change facilement d'avis et est toujours prêt à faire de nouveaux marchés, propose d'aller prendre un nouveau caïc à Sphakia; Skinner, Flourens et moi échangeons un regard, sans rien dire; Nicolaïdès, enchanté de nous trouver si accommodants, part tout de suite en nous promettant d'être de retour dans la nuit avec de bonnes nouvelles. Quant à Desmazes, lorsque Botzis a parlé, il ne sait que se ranger du parti de ce marin, et tous deux partent par terre pour l'Ouest. Nous restons quatre, car le hongrois Sottfried vient de partir aussi pour aller s'entendre avec le gouvernement provisoire siégeant à Nimpros.

Nous voici donc Skinner, Flourens, moi et Ianny, le pauvre domestique déguenillé, prêt à tout faire pour profiter de notre embarcation.

La nuit vient, nous prions les Crétois de glisser le caïc à la mer, car nous voulons arriver à Sphakia avant le jour.

Nous sommes las de traîner depuis dix jours de crique en crique; nous sommes honteux de cette vie errante et inutile. Il y a danger à passer par mer à Franco-Castel; tant mieux, cela nous donnera quelques émotions; la mer est bonne, la nuit est belle, tout nous favorise.

Les Crétois, en apprenant notre résolution, essaient de nous détourner de cette tentative dangereuse; mais voyant

Digitized by Google

que nous sommes décidés, ils nous apportent le reste de leurs provisions; un peu de galette, un demi-pain; car, disent-ils, nous pouvons être entraînés au large et forcés de rester trois ou quatre jours en mer. Pauvres braves gens, nous les quittons le cœur ému et les yeux humides.

Nous n'oublierons jamais les larmes d'attendrissement des femmes, nous regardant partir, et les souhaits des hommes qui entrent dans l'eau pour nous serrer une dernière fois les mains.

Nous étions déjà au 24 mai.

CHAPITRE IV

Sphakia. — Sphinari. — Pontiko.

Nous poussons hors; Skinner et Ianny sont aux avirons, Flourens en vigie, moi à la barre; une demi-heure plus tard, Ianny est pris du mal de mer, et se blottit sous la levée du canot; Skinner rame seul. Le brouillard monte et nous enveloppe; tant mieux, nous passerons plus facilement à Franco-Castelli.

Nous doublons la pointe de Kaloyero; Flourens signale un feu; sans doute, c'est un croiseur qui chauffe. Nous avançons encore; mais bientôt j'entends un bruit régulier et nous stoppons. Il était temps; nous entendons distinctement le roulement des aubes d'un vapeur qui avance sur nous avec rapidité.

Skinner dénage avec vigueur, et comme nous nous sommes tenus à quelques mètres des rochers, nous touchons promptement au rivage, nous sautons à terre et nous tirons le caïc sur le sable.

Le vapeur turc est un aviso qui file avec une grande vitesse; il passe si près du rivage que nous entendons commander la manœuvre.

Digitized by Google

L'aviso est déjà loin; nous reprenons nos postes, et nous continuons notre voyage en serrant prudemment la côte; nous nons ensablons sur le banc do Katonisi, près Franco-Castelli; la mer devient honleuse, Skinner se fatigue, nous changeons de place, je prends les rames.

Voici Franco-Castelli; le brouillard augmente, il n'y a pas de frégates en station, nous pouvons passer. Une henre plus tard la lune se lève, le brouillard se dissipe, chassé par une briso légère; nous alternons fréquemment Skinner et moi, nous avançons lentement, parco que le vent est contraire et la mer un pen dure; l'aube blanchit l'horizon derrière nous, et sur notre ganche, nous apercevons la fnmée d'un navire turc.

Mais les vagnes sont hautes, notre caïc très-bas sur l'eau; la frégate est à plnsieurs milles au large; nons ne serons pas vus, ou si l'on met un canot à la mer, nous anrons le temps do gagner lo rivage et de fuir.

Voici le jour; lo soleil paraît, la frégate est en face de nous, à deux milles environ; une crique est en vue à peu de distance, et nous tombons de fatigue et do sommeil. Nons voudrions cependant gagner Sphakia; mais ce villago doit être encore si loin, que nous décidons de nous arrêter sur ce rivage pour passer la journée.

Un jenne berger sort d'un trou et nous hèle : « Où allez-« vous, frères? — A Sphakia, répond Flourens! — Vous « y êtes, » crie le Crétois.

Notro étonnement et notre joie sont grands; nous dépêchons le Crétois an village, et bientôt Botzis arrive, et nous partons par terre, tandis que l'officier de marine et denx ou trois Sphakiotes conduisent notre caïc par mer à Sphakia.

Ce célèbre village, bâti en amphithéâtro au pied des Monts-Blancs qui l'abritent des vents du nord, ne connaît pas l'hiver. Situé entre Lutro et Comitadès, il communique

avec l'Ouest par le chemin d'Anopolis et d'Aradena, et avec l'Est par la route qui longe la mer jusqu'à Préveli.

Les Sphakiotes dont nous avons déjà parlé, sont de haute taille, vigoureusement taillés et aiment par-dessus tout l'argent, quelle qu'en soit l'origine.

On les a vus se mêler aux insurrections, mais pour sauver leurs anciens privilèges ou en obtenir de nouveaux.

L'impôt qu'ils paient aux Turcs est illusoire; un peu de glace en été et quelques sacs de châtaignes en hiver.

Qu'on leur promette de ne rien changer à leurs privilèges, et ils s'entendront avec les Turcs, comme ils l'on fait au début de l'insurrection. Ils ont tenu parole aux pachas jusqu'au moment où les agents grecs ont semé l'argent et fait débarquer fréquemment les cargaisons de l'*Arcadi* dans leur province, ce qui ne les empêchait pas de faire connaître nos positions aux Turcs et de leur signaler l'*Arcadi* par des feux allumés sur les montagnes ou dans l'île de Gavdos.

Si quelques Sphakiotes sont venus se mêler à nos bandes, la province n'en est pas moins restée dévouée à la Turquie.

Les femmes sphakiotes ne le cèdent en rien aux hommes pour la vigueur et l'énergie. J'ai vu un jour une femme ayant un enfant dans les bras et un sac de farine sur la tête, gravir, malgré ce double fardeau, la pente escarpée qui conduit à Sélia. Elle avait enlevé ce sac au moment de l'arrivée de l'*Arcadi*, et craignait de se le voir reprendre par les hommes.

C'est dans ce village désert, depuis l'arrivée d'Omer à la Canée, que nous retrouvons tous *nos collègues du comité philo-crétois*, à l'exception du colonel en train d'exposer ses plans aux membres intelligents du gouvernement provisoire.

Notre heureuse traversée de Rodakino à Sphakia décide

Digitized by Google

nos amis à continuer le voyage dans le caïc; Desmazes, qui commence à désespérer de l'*Arcadi*, reprend confiance et, dans son enthousiasme, jure de braver tous les Turcs de la Crète, toutes les frégates de la Turquie. Botzis, qui ne peut se séparer de son cheval, hésite encore.

Nous rappelons à nos compagnons qu'une nuit de fatigue et de veille nous a mis en grand appétit, et l'on se met à table; pendant le repas, ils nous apprennent qu'un Américain est arrivé en Crète depuis quelques jours, et qu'il est à Sphakia, où il attend l'occasion favorable pour faire sauter une frégate turque avec une torpille qu'il a apportée d'Athènes. Un Grec l'accompagne et lui sert d'interprète. Cet Américain se nomme Sydney De Kay; il était officier dans l'armée du Nord pendant la guerre civile.

Nous allons trouver cet officier qui nous explique son plan, et nous montre ses torpilles que le comité d'Athènes avait depuis longtemps en sa possession; mais dont il ne savait que faire, lorsque M. De Kay se présenta et le pria de les lui confier.

L'Américain veut tenter ce soir même de faire sauter les Turcs, et la frégate qui stationne à Lutro périra cette nuit. Aussitôt le soleil couché, De Kay s'embarque avec ses hommes, et nous allons nous porter sur le rivage pour assister de loin à l'explosion.

Vers onze heures, une vive lueur éclaire rapidement la frégate et la mer; un cri arrive jusqu'à nous, puis tout retombe dans l'ombre et le silence!

Au point du jour, nous sommes sur le rivage et De Kay arrive: à cinq cents mètres de la frégate un matelot turc les a aperçus et les a signalés. La lumière que nous avons vue, était le feu de la frégate démasqué pour éclairer la mer. De Kay se voyant découvert, a fait virer de bord, pour rentrer à Lutro et y passer la nuit.

Notre Américain est décidé à recommencer ce soir même,

Digitized by Google

et il plongera lui-même, parce que Nicolaki refuse maintenant de se risquer: il nous prie de lui prêter notre caïc, et nous le mettons avec empressement à sa disposition.

Mais la frégate a disparu, la route est libre et l'occasion trop belle pour ne pas en profiter, quoiqu'en plein jour; car nous pouvons gagner Sainte-Roumélie avant la nuit, c'est-à-dire avant le retour de la frégate qui reprend chaque soir régulièrement son poste à Lutro.

Cependant le vent s'est élevé, la mer est grosse, les vagues déferlent avec violence, il y a *fortuna*, comme disent nos Crétois.

Botzis, Desmazes nous font remarquer combien il serait dangereux de s'exposer dans notre petite coquille de noix par une mer semblable, et cette fois ils ont raison, le péril est réel. Cependant Nikolaïdès, jaloux de notre voyage de Rodakino, veut prendre sa revanche.

Il veut à toute force, malgré le mauvais temps, conduire notre canot à Sainte-Roumélie, et des discussions s'engagent entre Botzis, Desmazes et lui.

Nicolaïdès est un peu vif, prompt à changer d'avis, mais au fond il est doué d'un excellent naturel; c'est un brave cœur et un bon camarade. Nous descendons sur le rivage et nous le prions de ne pas s'exposer inutilement à un danger certain.

Nicolaïdès s'est rendu enfin à nos raisons; il consent à rester et à ne partir que le lendemain avec nous tous.

De Kay que l'état de la mer occupe peu, ou plutôt qui sait que, par le gros temps, les Turcs ne sont pas à l'aise sur leurs frégates, se prépare à partir avec notre caïc et son canot.

Le *torpédo* sera attaché au milieu d'une longue corde dont une extrémité sera dans le caïc et l'autre dans le canot; les deux embarcations passeront l'une à tribord et l'autre à babord du bâtiment turc, et lorsque l'engin sera sous l'arrière, on fera marcher la machine électrique.

Digitized by Google

Ce procédé très-simple ne réussit cependant pas, parce que les Turcs, mis sur leurs gardes par la tentative de la veille, aperçoivent les deux canots et envoient à leur rencontre. Nos amis ont heureusement le temps de fuir et d'aborder au milieu des rochers de Lutro.

Bientôt la frégate chauffe et s'éloigne, laissant au mouillage son ancre et son corps mort.

Ce départ inspire une nouvelle idée à De Kay; il fait attacher la torpille à l'ancre et retourne au rivage attendre le retour de la frégate qui rentre vers quatre heures du matin pour lever l'ancre et partir pour une autre station.

L'embarcation du bord est venu attacher la chaîne; on vire au cabestan, l'ancre est à pic et bientôt sort de l'eau. C'est le moment que De Kay attendait, la machine a été vue, tout l'équipage accourt, trois cents hommes sont sur l'avant, De Kay met le fil en communication avec la pile et regarde! Rien...

Les Turcs amènent la torpille sur le pont et les hommes de De Kay tirent le fil. L'on reconnaît alors que le frottement continuel pendant la nuit a usé l'enveloppe de caoutchouc et a même rongé le fil.

Pendant ce temps, les Turcs ont découvert avec leurs longues vues les insurgés groupés sur le rivage et envoient trois ou quatre boulets qui vont écorner les rochers; les hommes de De Kay ripostent avec leurs carabines, et la frégate recule à deux ou trois milles au large pour faire des signaux vers l'est et vers l'ouest aux autres bâtiments en station, qui accourent à toute vapeur, et bientôt la torpille est portée à bord du *Ertogroul* qui part pour la Canée.

Des paysans viennent nous engager à fuir promptement, parce que les Turcs vont sans doute se venger sur Sphakia de cette tentative avortée.

L'avis est raisonnable; notre caïc est à Lutro; nous partons par Anopolis pour aller nous embarquer à cet en-

droit, Tandis que nous montons, De Kay rentre à Sphakia par mer et nous apprenons son retour par un paysan qui remonte de Lutro.

D'Anopolis à Sphakia la route est longue; cependant le caïc est indispensable. Je laisse mes compagnons et je pars avec deux hommes. J'arrive à Sphakia où je trouve De Kay violemment contrarié des contre-temps qui ont fait échouer son entreprise; il parle de retourner à Syra prendre d'autres torpilles.

Je m'embarque avec les deux rameurs et le soleil vient de se coucher, lorsque j'arrive à Lutro. Tout le monde embarque et nous partons. La mer est calme, la nuit splendide, un beau clair de lune nous aide à éviter les écueils, et nous arrivons vers trois heures du matin à Sainte-Roumélie, sans avoir aperçu la fumée d'un croiseur.

Nous dormons sur la plage, et après trois heures de repos, nous partons avec une légère brise qui tempère la chaleur du soleil; la mer est comme un miroir et nous glissons rapidement.

Nous entendons bientôt le bruit d'une violente canonnade; les caps nous cachent le spectacle; mais nous devinons que ce sont les Turcs qui bombardent Sphakia. En effet, on nous dit le soir que trois frégates ont lancé une grande quantité de bombes sur le village.

Pendant que les frégates, ordinairement en station à Sainte-Roumélie, à Tripiti et à Suïa, brûlent leur poudre, nous filons en plein jour le long des côtes, faisant force de rames et nous relayant d'heure en heure.

Une frégate apparaît venant de l'Ouest, nous gagnons les rochers, et nous attendons qu'elle soit passée, nous reposant à l'ombre pendant qu'elle avance et s'éloigne vers Sphakia.

Nous gagnons ensuite Sélino-Castelli, vieille ruine d'une forteresse vénitienne bâtie sur une petite presqu'île; une

frégate est en station de l'autre côté; nous ne pouvons passer avant la nuit. Heureusement elle chauffe et part vers l'Ouest; Nicolaïdès nous prie de traverser la petite presqu'île à pied pendant qu'il va faire le tour avec le caïc et venir nous reprendre de l'autre côté.

Au milieu des rochers, nous apercevons des canons de fusils dirigés sur nous; ce sont des insurgés blottis dans les broussailles; ils nous prennent pour des Turcs.

Flourens s'avance vers le plus rapproché et dit les paroles d'usage : *Frères, nous sommes tous chrétiens!* Le Crétois, prudent, le questionne encore, puis les fusils s'abaissent et l'on nous souhaite bon voyage.

Nous continuons notre route vers le cap *Krioumetopon* (front de belier); arrivés au cap Trakili, nouvelle méprise des insurgés. Moins heureux que la première fois, nous n'avons pas le temps de nous faire reconnaître; nous recevons une volée de coups de fusils d'une embuscade crétoise; les balles, heureusement, ne font que siffler à nos oreilles, sans nous toucher. *Christiani! christiani!* s'écrient nos rameurs. Les Crétois se montrent, s'excusent de leur mieux, et pendant que nous continuons notre route, ils dépêchent un des leurs en avant par terre, pour donner le mot aux autres postes des rivages.

Nous essayons de doubler le cap Krio, (ou Krioumetopon); mais un fort vent N.-O. nous repousse; nous débarquons dans une petite crique voisine du cap, et nous passons la nuit là.

Au jour, Nicolaïdès, Skinner et les rameurs reprennent la mer; Flourens, Desmazes et moi, suivis de Ianny, notre pauvre diable de sissès, nous prenons par terre pour assurer les vivres. Le rendez-vous est à Enea-Khoria (les neuf villages).

Le vent contraire force nos compagnons à mettre pied à terre et à laisser le caïc aux rameurs qui l'amèneront à Sphinari, dès que la mer sera plus calme.

Digitized by Google

Le 31 mai, nous étions réunis à *Sphinari*, charmant petit village situé sur la côte ouest de l'île. Je retrouve là une vieille connaissance, le pilote Panaïoti Dictakis qui a pris le commandement du grand caïc de Pavlos, lors de notre traversée avec Léondaridi de Cérigotto à Kissamos, il y a bientôt huit mois. Le comité de Syra lui a confié un fort caïc pour transporter les familles de sa province à Cérigotto, trajet qu'il fait régulièrement chaque semaine.

Panaïoti met son caïc à notre disposition ; il doit partir aussitôt que le vent sera favorable.

De Kay nous rejoint ; il a quitté Sphakia après le bombardement, et il a longé les côtes pendant une nuit et un jour.

Les vents contraires nous retiennent pendant plusieurs jours ; quelques caïcs attendent impatiemment un bon vent pour partir. Le troisième jour, trois caïcs, parmi lesquels se trouve celui de De Kay, se décident à partir ; l'Américain arrive heureusement à Cinglio ; un autre caïc, poussé au large, reste quatre jours en mer, sans vivres, le troisième est perdu. Nous nous étions aussi embarqués ce soir-là ; mais la mer était si houleuse, que nous jugeâmes prudent de rentrer. Cependant Desmazes ne s'était pas embarqué avec nous ; il préférait attendre le grand caïc de Panaïoti.

Le lendemain, pendant une course que nous faisons avec Panaïoti, Nicolaïdès et quelques volontaires s'embarquent dans notre caïc, partent sans nous prévenir, et arrivent à Cérigotto où ils trouvent l'*Arcadi* bloqué par les Turcs.

Ce navire, après avoir débarqué à Stavros de Kissamos, a été poursuivi par deux frégates turques qui l'ont canonné et lui ont logé plusieurs boulets dans sa coque. L'*Arcadi*, qui a un matelot tué et plusieurs blessés, est entré dans la crique de Cérigotto, et l'équipage qui craint que les Turcs ne viennent s'emparer du bâtiment jusque dans cet asile, sont descendus à terre et n'osent plus retourner à bord.

De Kay, alors à Cérigo, se jette dans un caïc, arrive à

Cérigotto, relève le moral de l'équipage et s'engage à les conduire à Syra.

L'équipage remonte à bord, et profitant d'un moment où les frégates sont occupées à faire des signaux à d'autres navires qui croisent sur les côtes de Crète, le capitaino (qui lui aussi était descendu à terre), part à toute vapeur, et arrive à Syra où Nicolaïdès, les volontaires, le capitaine et l'équipage sont reçus en triomphateurs.

On avait fait feu du haut des rochers sur les navires turcs, et Ibrahim-Pacha, commandant la flotte turque, avait protesté; mais les choses en restèrent là.

Pendant ce temps, nous étions rivés à la Crète par le départ de notre petit caïc et par l'absence de vent nécessaire au grand caïc de Panaïoti.

Le 4 et le 5 juin se passent; nous allons au Cap-Koutry où Dictakis m'a débarqué, en novembre dernier; je revois la plaine d'Akti et les ruines de Phalasarna éclairées par un magnifique clair de lune.

Les vivres manquent, et le vent ne nous favorise pas; le 7, à bout de ressources, Flourens se rend à Messoghica et obtient du capitaine du village un sac de biscuit; le lendemain je pars avec Skinner, et nous allons déjeûner à Pépériana, à une heure de Kissamos-Castelli.

Pendant que nous sommes dans ce village, quelques soldats turcs viennent acheter des vivres, et nous battons promptement en retraite vers Koutry. Nous avons vu les soldats de l'armée impériale d'assez près cette fois.

Enfin le 9 juin, Nicolaïdès nous renvoie notre caïc par deux Crétois qui font le commerce de tabac, et le soir même nous partons, quoique la mer soit forte et houleuse. Vers minuit, nous avons vent debout, et nous ne pouvons avancer. Nous sommes près de Pontiko, grande roche morne et triste qui s'élève à sept ou huit cents pieds au-dessus de la mer; complètement à pic de trois côtés, on peut cependant

l'escalader par le côté Est; nous débarquons, et deux hommes tiennent la barque que les vagues menacent de briser à chaque instant. Si ce malheur nous arrivait nous serions infailliblement perdus, car personne ne verrait les signaux que nous pourrions faire, et nous n'avons qu'une cruche d'eau et quelques biscuits pour tous vivres.

Nous sommes six, Skinner, Tzanès (un Grec) Flourens et moi, plus deux rameurs. Nous essayons de dormir, mais une nuée d'oiseaux voltigent autour de nous, en jetant des cris étranges; c'est un concert diabolique, une cacophonie abominable, et nous ne pouvons fermer l'œil qu'un instant avant le lever du soleil, qui nous montre toute l'aridité de notre ilot.

Une frégate turque est à l'ancre près d'Akti! Quel que soit le danger de notre position, nous avons bien fait de partir, car ce soir il serait sans doute impossible de quitter l'île.

Nous passons tristement la journée sur notre écueil, abrités du soleil dans les infractuosités des rochers et économisant l'eau dans la crainte que le mauvais temps nous oblige à rester un jour de plus dans cette affreuse position.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Cérigotto. — Nauplie. — Athènes.

Enfin le soleil s'est caché derrière Cérigotto que nous voyons distinctement à vingt milles au Nord-Ouest; on prépare le canot et nous embarquons. Des nuages s'amassent au Sud, la brise souffle, nous avons un morceau de voile, nous pourrons sans doute nous en servir; nous passons au Sud de notre rocher, et nous ramons vers Cinglio.

Tzanès est à la barre; nos rameurs nagent vigoureusement; nous espérons que, cette fois, nous allons enfin revoir a Grèce; nous sommes au 11 juin : il y a un mois que nous avons quitté Khalèpa et Pétroupoulaki!

Que se passe-t-il dans cette partie de l'île? Nous l'ignorons complètement; aucune nouvelle n'est parvenue jusqu'à Kissamos. Cependant Omer-Pacha doit être dans les provinces occidentales; nous saurons sans doute à Athènes s'il a réussi dans son entreprise contre Lassithi.

En attendant, nous voici encore une fois à la merci des flots; le ciel se couvre de grands nuages noirs que de brillants éclairs déchirent à chaque instant; une tempête se prépare, la mer devient houleuse et le vent fraîchit. Tzanès fait mon-

Digitized by Google

ter la voile pour aider nos rameurs; le tonnerre groude au loin, l'orage approche; mais le vent ne s'élève pas : la mer n'est pas plus mauvaise; les grandes vagues glissent sous notre canot que Tzanès maintient très-bien; la pluie tombe !...

Cependant nous approchons des côtes Sud de l'île grecque ; encore quelques instants et nous aborderons. L'orage éclate alors, des torrents de pluie nous inondent; qu'importe, nous sommes arrivés.

Nous éprouvons un sentiment indéfinissable ; on se regarde, on se serre les mains, on jette un regard en arrière; la silhouette de la Crète se détache au loin dans l'ombre ; nous avons enfin échappé aux Turcs et à la mer.

Nous repartons, le 14 juin, pour Cérigo ; mais le vent est si fort, la mer si mauvaise, qu'à la hauteur de Prasonisi, nous ne pouvons avancer et nous sommes forcés de débarquer sur cet îlot désert.

Tzanès et les deux rameurs se consultent et se dévouent pour aller à Cérigotto prévenir de notre position ; le canot, allégé du poids de trois personnes, file mieux, quoique le danger soit encore très-grand.

Nous restons, Flourens, Skinner et moi, sur cette île, autrefois cultivée, aujourd'hui abandonnée, et nous allumons un grand feu pour aider nos compagnons dévoués à se diriger.

Le lendemain, un *patriote* grec arrive avec un grand caïc et nous prend à son bord moyennant 60 francs; c'était un beau denier pour une traversée de quatre heures! A ce trait, nous sommes forcés de reconnaître que nous sommes bien véritablement sur le sol grec; mais nous allions être bientôt dédommagés.

Nous sommes reçus et fêtés à Cérigo ; le gouverneur de l'île dont j'ai fait la connaissance en passant en novembre avec Leondaridi, nous fait le meilleur accueil, et le 17,

Digitized by Google

nous montons à bord du vapeur grec qui doit nous condnire au Pirée en tonchant à Nanplie, l'ancienne capitale de la Grèce, abandonnée par le roi Othon qui a préféré régner à Athénes, ville morte, sans doute pour succéder à Périclés.

Le soir, à cinq heures, nous abordons à Nauplie; notre vapeur no devant repartir qu'à minuit, nous voulons profiter de ce temps pour visitor la ville.

Le Démarque apprend notre arrivée et, à l'instant même, un banquet est improvisé, et nous sommes conviés an nom dcs notables de la ville.

Nous sommes placés au haut bont de la table, Flourens au milieu; Skinner, à gauche, est près du vice-président de la Chambre; moi, à droito, je suis prés du démarque.

Le vice-présidcnt se lève et prononce un disconrs très-flatteur pour nons; le Démarque parle à son tour et au nom des notablcs, nous complimente et nous remercie do nos efforts et de notre abnégation.

L'orchestre de la ville jone pendant le repas et entre chaque morceau de musique, les convives portent les toasts les plus libéraux, les plns démocratiques; le Démarque boit anssi à la santé du roi Georges.

Ces quelques heures nons ont largement récompensés de nos longues misères, au milieu des volontaires grecs; les habitants de Nauplie, patriotes, hommes de cœnr, se souvenaient avec reconnaissance qne dcs étrangers s'étaient dévoués ponr la cause hcllénique.

Cette soirée, qui a libéré la Grèce envers nous, sera l'un dcs plus beanx sonvenirs de notre campagne, n'est-ce pas, Skinner? n'est-ce pas, Flourens?...

Vers minuit, nous qnittons la salle du banquet; deux canots, pour les autorités et pour nous, attendent pour nous reconduire à bord dn vapeur; la musique se place dans une troisiéme embarcation, et nous partons acclamés par les

zitto de la foule qui se presse sur le rivage et escortés par la musique qui entonne l'hymne national de Grèce.

On s'embrasse sur le pont, et nous quittons Nauplie fort émus et heureux d'avoir rencontré tant de reconnaissance chez ces hommes qui ignoraient ce que nous avions réellement souffert, mais qui voyaient en nous des Philhellènes qui avaient sacrifié leur repos et leurs plaisirs pour venir aider des frères.

Athènes devait nous refroidir un peu.

Le 18 juin, à une heure, nous débarquions au Pirée. Partis sept de Khalèpa, nous arrivions trois en Grèce, Botzis et son cheval étaient retournés définitivement vers Pétroupoulaki; le Hongrois Sottfried, après avoir reçu du gouvernement provisoire les fonds nécessaires pour retourner à Athènes, était resté au cap Koutry avec Desmazes qui ne voulait pas risquer ses jours sur l'onde perfide, à moins que Panaïoti lui garantît une mer unie comme une glace et cependant un vent à faire la traversée en une heure ou deux.

Nicolaïdès, on le sait, nous avait précédé.

Skinner, en débarquant, se rend immédiatement au consulat britannique, où il apprend que *madame Skinner* est à Athènes et l'attend chez M. Dickson, un de leurs amis. Flourens et moi, nous allons cacher nos costumes en lambeaux, nos bottes sans semelles, dans un hôtel d'Athènes, et nous prenons rendez-vous avec Skinner pour le lendemain, afin d'aller ensemble au Comité central de l'insurrection.

Nous nous présentons à ces messieurs du comité qui paraissent fort étonnés de l'affaiblissement du mouvement insurrectionnel, du découragement des esprits et du désir général des habitants de la Crète de voir cesser ce mouvement. Ils sont cependant avisés depuis quelque temps de ces dispositions; mais ils affirment ne pas avoir reçu de courriers, bien que nous sachions le contraire. Ils sont cepen-

Digitized by Google

dant forcés de se rendre à l'évidence, lorsque nous leur remettons la lettre de Koracas, signé de tons les capitaines de l'Orient et contre-signée par Pétronpoulaki.

On nous parle de renforts considérables qui ont été et qui vont être dirigés sur la Crète.

Nous apprenons, en effet, que de nouvelles recrues, faites dans les montagnes, c'est-à-dire les brigands, ont répondu à l'appel. Trois cents sont réunis et prêts à partir sous la direction d'un certain Mitza, et beaucoup d'autres, cinq ou six cents, dit-on, sont déjà en Crète, sous les ordres du major Dimitrikaraco, qui a été complètement battu, assure-t-on, par Reschid-Pacha.

On nous prie d'écrire qnelques articles dans les journaux grecs ponr rassurer les esprits et soutenir la nouvelle impulsion que l'on cherche à imprimer, en ce moment, au mouvement crétois.

Plus je causais avec ces Messieurs du Comité, plus je sentais que ces hommes n'avaient ni sympathie ponr les bons et francs Crétois, ni compassion pour la sitnation misérable à laquelle ils étaient réduits. Ce qui les préoccnpait le plus, c'était un sentiment avengle et imbécile de vengeance contre les Turcs, leurs anciens maîtres, et l'égoïste et ambitieux projet d'annexion qu'ils paraissaient disposés à poursuivre même au prix de la ruine totale de l'île, de la dispersion des familles, de l'anéantissement de la population.

Les femmes, les enfants, les vieillards crétois encombraient les places, les rnes, les carrefours. Combien étaient-ils ? Les Comités eux-mêmes l'ignoraient ; les uns disaient vingt mille, d'autres trente mille ; ces chiffres fabnleux en apparence et qui augmentaient chaque jour devaient arriver bientôt à un total dépassant soixante mille.

On frémit à de pareils chiffres et l'on est indigné en songeant à la légèreté de ces Grecs qui, ne pouvant déjà qu'à grande peine nonrrir leur population, ne reculaient pas de-

vant la responsabilité de l'hospitalité offerte aux émigrés, dont ils excitaient même la fuite de Crète par tous les moyens pour irriter l'Europe contre leur adversaire.

Non-seulement il n'y avait pas de vêtements pour ces pauvres gens, ni de pain en quantité suffisante ; mais il n'y avait même ni ordre, ni organisation, et le père, l'époux ou le fils, qui demandait sa mère, sa femme ou sa fille, recevait un passage sur un navire grec pour parcourir les îles où ces familles étaient débarquées pêle-mêle au fur et à mesure des arrivages.

Quelques citoyens, comme M. Scouzès, avaient mis des maisons inhabitées à la disposition des comités de secours ; mais combien de malheureux erraient encore sans gîte, principalement dans les îles où les familles se construisaient de misérables huttes en pierres sèches ou en branchages.

Les souscriptions européennes, y compris l'obole du pape, n'ont jamais suffi : elles ont été gaspillées. Bientôt, prochainement sans doute, la Grèce, qui a imploré l'Europe, qui a demandé le transport des Crétois sur son territoire, priera, suppliera de nouveau l'Europe de rendre à la Crète cette population qui remportera pour prix de ses immenses sacrifices, la misère la plus affreuse et des vices dont sa vie isolée l'avait préservée jusqu'alors.

J'avais quitté la Crète, convaincu de l'incapacité, de l'insuffisance des chefs grecs ; je quittai le comité, convaincu de son impuissance et de la sécheresse de cœur de tous ces commerçants pour qui l'insurrection était une affaire de négoce bien plutôt que de patriotisme.

Il m'avait été impossible jusqu'alors de connaître la marche des opérations d'Omer-Pacha, mais je pus me renseigner à diverses sources à Athènes et j'appris des nouvelles de la plus grande importance.

Après le petit engagement du 18 mai, à Prakhimo, le

Serdar Ekrem part d'Angeliana et marche sur Garasso, Asco et Anoya. Harcelé par les volontaires et les insurgés, il perd douze hommes et a soixante-dix blessés. Le lendemain, il se dirige sur Télissos sans être inquiété par les insurgés et reste dans cet endroit le 22 et le 23 mai pour réunir les détachements de Dibaki et de Saint-Myron et marcher avec toutes ses troupes sur Spilia, d'Héraclion.

Le 1er juin, Omer-Pacha dirige ses colonnes d'attaque contre Lassithi où sont réunis environ huit cents à mille volontaires et environ autant de Crétois.

Reschid-Pacha avec les bachi-bozouchs avance vers le couvent de Cardiotissa de Kéra près d'Abdon, et livre un petit combat, tandis qu'Omer-Pacha va camper à Castelli de Pediade et place son avant-garde à Koustomounitza.

Le 3 juin, tout le corps d'armée quitte Castelli de Pediade et occupe le couvent d'Afedi, point élevé de Lassithi.

Un seul défilé permet de pénétrer dans Lassithi ; Omer-Pacha fait occuper cette route et fait escalader les montagnes.

Ali-Riza-Pacha attaque à l'ouest à Mathea et pénètre jusqu'à Plati et Psykro.

L'armée turque occupe tout le plateau ; il n'y a pas eu grande lutte, car les insurgés surpris ont pris la fuite avec rapidité et se sont portés vers l'extrémité sud-est de la plaine : ils se sont retranchés à Tserniado. Omer-Pacha les attaque du côté du plateau, tandis que Reschid-Pacha et Ismaïl-Pacha, commandant des Egyptiens, qui ont quitté Abdon et Krasi, se portent sur Lagon. Les insurgés se retirent précipitamment dans les hautes montagnes, en arrière de Kato-Potami et d'Apano-Potami.

Le Serdar Ekrem est maître de la position, les bandes insurgées sont dispersées ainsi que celles des volontaires qui fuient isolément vers les provinces occidentales.

Les habitants de toutes les provinces orientales s'em-

pressent de protester contre le mouvement occasionné par les volontaires récemment débarqués; ils se soumettent et rendent les armes et Omer-Pacha rentre à Héraclion, certain de ne plus être inquiété sérieusement de ce côté.

Les insurgés ont perdu quarante ou cinquante hommes tués dans les trois ou quatre engagements de Lassithi. J'ignore qu'elles ont été les pertes des Turcs que l'on m'a dit être assez importantes.

Ismaïl-Pacha y fut blessé mortellement.

Ismaïl-Pacha était un Crétois de la province de Lassithi; il avait été enlevé, tout enfant, par Mehmet-Ali-Pacha, pendant une insurrection et emmené esclave en Egypte. Il était ensuite entré dans l'armée égyptienne. Sa famille porte le nom de Papadaki et son frère, membre et trésorier du comité d'Athènes, est un des membres les plus actifs de l'insurrection.

C'est là que périt aussi de Grandi, notre brave ami d'Omalos.

Tels étaient les événements qui s'étaient succédé pendant notre pérégrination à travers la Crète; et l'on juge, d'après cela, qu'elle devait être la situation de l'insurrection. Zimbracakis était toujours dans les montagnes aux environs de Krapi; mais les troupes turques occupaient Askypho et le défilé jusqu'au delà de Prosnero, ainsi que la position de Kallikrati et les défilés d'Argyropolis à Episcopi.

Il était probable que le général en chef, délivré de toute inquiétude du côté de l'Orient, allait agir maintenant contre Sphakia et les provinces commandées par Zimbracakis; on annonçait que des renforts arrivaient tous les jours à la Canée où Omer-Pacha lui-même était attendu.

Tout le monde pressentait à Athènes quelque catastrophe; les Comités connaissaient les événements de Lassithi; mais les journaux annonçaient que les courriers n'étaient pas arrivés. On préparait de nouveaux envois de volontaires

Digitized by Google

que l'on recrutait parmi les brigands. Nicolaïdès lui-même, pris d'une nouvelle ardenr, demande et obtient l'antorisation de réunir quatre à cinq cents hommes ponr retourner en Crète; on lui remet 30,000 drachmes, car il faut donner 60 drachmes à chaque volontaire pour le décider à partir, et il va de village en village recrutant des hommes de *bonne volonté.*

Nous étions à la fin de juin; Flonrens m'annonce qu'il va partir. Je désire retourner anssi en France, mais sur les tances de Nicolaïdès, je consens à l'accompagner encore en Crète.

Cela est étrange, après tout ce qne j'ai vu, tout ce que je sais; mais Nicolaïdès a des projets qui me semblent sages et susceptibles de réussir; il veut former des magasins dans les grottes des plus hautes montagnes, organiser militairement tons les volontaires et harceler l'ennemi sans jamais livrer ancnn combat, en l'attaquant sur trois on quatre points à la fois; faire feu jonr et nuit en envoyant chaque soir des hommes relever ceux qui qui ont attaqué pendant le jour, et mettre ainsi les Turcs sur les dents.

Les plans me semblent bons snrtout en Crète, et je dis adieu à Flourens qui s'embarqne pour la France, à Skinner qui retourne à Londres, et je pars avec Nicolaïdès et trois cents hommes ponr la Crète.

Le 7 juillet, je débarque à Sainte-Roumélie, où l'*Arcadi* avait déjà fait, depnis huit jonrs, deux débarquements et enlevé bien des familles repoussées de tous côtés vers ce rivage par les insurgés.

Je retrouve De Kay de retour de Syra avec des torpilles; il cherche une occasion favorable pour tenter de nouveau de faire sauter un navire turc; en attendant il est installé à Sainte-Roumélie où bientôt sa maison, devenue un magasin de vivres, est sans cesse remplie de visiteurs: membres de l'Assemblée, volontaires ou insnrgés.

Digitized by Google

Me voici donc encore sur cette terre de misère où je m'étais promis de ne plus remettre les pieds; mais l'espoir de voir en fin les Crétois retrouver la tranquillité, m'a fait suivre cette troupe nouvelle de Nicolaïdès qui doit lasser en quinze jours l'armée turque et ses généraux.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Omer-Pacha à Kallicrati. — De Kay blessé. — Athènes.

Mon premier soin est de m'informer près de De Kay de ce qui s'est passé depuis mon départ; il me confirme alors la marche d'Omer-Pacha, l'attaque de Lassithi et la dispersion des bandes de volontaires, et m'apprend que le 24 juin Omer-Pacha est rentré à la Canée et reparti de suite sur le *Feizi-Baha* pour Kissamos, où il est allé donner l'ordre à Ali-Berry-Pacha de marcher sur Selinos.

Puis de retour à la Canée où sont arrivés cinq ou six mille hommes de renforts, envoyés de Constantinople, Omer-Pacha part pour Sphakia où Ibrahim-Pacha et Kassim-Pacha commandant l'escadre turque et égyptienne, doivent lui amener toutes les troupes disponibles.

Reschid-Pacha, conformément aux ordres d'Omer-Pacha, est parti de Lassithi pour venir rejoindre le général en chef à Franco-Castelli; Kokinidis et Kesiri harcèlent la colonne à Mirambello, à Rizo et au pied du Psiloriti; Koracas et Coronéos suivent le corps d'armée et plusieurs escarmouches ont lieu. Reschid-Pacha continue sa route pour Amari; à

Digitized by Google

Melambès nouvelle escarmouche ; enfin il a atteint Dibaki où il s'embarque avec sa colonne forte de quatre à cinq mille hommes pour la province de Sphakia.

Mitza vient de débarquer à Psari Pharatha avec trois cents volontaires; Dimitricaraco et ses hommes rentrent à Lassithi abandonné; Pétroupoulaki et Koracas se rapprochent d'Héraclion, et Coronéos vient au secours de Zimbracakis; mais les Turcs ont fait un débarquement le 5 juillet à Franco-Castelli, et le camp d'Omer-Pacha est établi à Kallicrati. L'île est coupée, les volontaires de l'Est ne peuvent communiquer avec ceux de l'Ouest, deux lignes sont établies de la Canée et de Réthymo à Askypho, d'où Mehmot-Pacha et Hassan-Pacha communiquent par Kallicrati avec Franco-Castelli.

Coronéos reste donc à Kalli-Sykia ou Mitza vient le rejoindre et perd vingt-cinq hommes pour arriver à faire sa jonction.

Zimbracakis est dans les Monts-Blancs. Dans un dernier engagement, ses volontaires ont été dispersés et même Souliotis avec quelques hommes n'ont plus reparu ; ils sont égarés dans les ravins, ou morts ou prisonniers. Le commandant des quatre provinces s'est retiré avec une poignée d'hommes à Scaphidia et se tient prêt à battre en retraite au premier mouvement en avant de l'ennemi.

Telle était la position le 8 juillet, et je vis que tout le monde sentait que l'insurrection était définitivement perdue ; car un grand nombre de volontaires, en ce moment à Sainte-Roumélie, attendaient impatiemment l'*Areadi* pour ne pas se trouver dans l'île au moment où Omer-Pacha fermerait le cercle dans lequel il se préparait à nous envelopper.

Hadji-Mikhali arrive à Sainte-Roumélie pour prendre des munitions; il fait dire aux familles d'Omalos de venir s'approvisionner et repart de suite vers Scaphidia.

Nous partons avec Nicolaïdès, par Aradena et Anopolis,

et nous entendons une vive fusillade dans la direction d'Asfendu. Les Lakkiotes avec Hadji Mikhali ont attaqué un avant-poste de Crétois musulmans, et au moment où nous arrivons, les insurgés sont en pleine retraite; nos hommes font feu pendant quelques heures. Un bataillon de réguliers turcs arrive et fait quelques feux de peloton sur nous; mais voyant qu'ils n'ont à faire qu'à une poignée d'hommes, ils se retirent.

La nuit approche; nous nous portons en arrière. En descendant à Vuvés, les volontaires aperçoivent entre deux montagnes le camp turc de Kallicrati, dont les feux de bivouac dessinent les dispositions.

Épouvantés d'être si près de l'armée impériale, rien ne peut plus arrêter la course de nos hommes, — qui ne font halte qu'au fond d'un ravin, à trois ou quatre heures du camp turc.

Le lendemain matin, la retraite continue jusqu'à Scaphidia où nous trouvons M. Smolenz avec quatre-vingts volontaires. Hadji Mikhali nous rejoint et nous repartons pour Anopolis pour garder le défilé de Lutro, où l'on prévoit que l'on sera bientôt attaqué.

Nous sommes au 17 juillet; depuis douze jours l'armée turque semble hésiter; les troupes occupent toujours les mêmes positions, mais ne font aucun mouvement sérieux. Mehmet-Pacha est à Askypho, et Omer-Pacha à Kallicrati avec Reschid-Pacha et Ali-Riza-Pacha. Dans l'Ouest Ali-Berry-Pacha est sorti de Kissamos-Castelli, et s'avance sur Topolia, puis sur Selinos.

Il est difficile de comprendre les motifs de cette lenteur, dans un moment où la rapidité seule des mouvements peut terminer l'insurrection démoralisée.

Cependant, nous pressentons quelque grand événement, Omer-Pacha, sans doute, concentre ses troupes, assure ses convois de vivres, et malgré ces retards incompréhensibles

pour nous, il se prépare à frapper prochainement un grand coup.

Je retrouve *De Kay* à Aradena, et je me concerte avec lui pour réunir tous les volontaires qui sont en ce moment dans les environs de Sainte-Roumélie, afin d'organiser une défense sur ce point, dans le cas très-probable d'un débarquement des Turcs.

Ce jeune officier me raconte qu'il est allé trouver Zimbracakis, et qu'il lui a proposé un plan de défense du défilé d'Askypho ; mais que ce chef, après l'avoir laissé parler, a changé de conversation, puis s'est retiré avec sa nonchalance ordinaire.

Nous décidons de quitter Anopolis et Aradena, où la défense est impossible avec trois ou quatre cents hommes épars de côté et d'autres, et nous allons faire nos adieux à Nicolaïdès.

Smolenz, Hadji-Mikhali et Nicolaïdès veulent cependant attendre les Turcs ; mais ils savent qu'ils ne peuvent faire une résistance sérieuse, et déjà les puits et les citernes d'Anopolis ont été empoisonnés, avec du phlomos, dans la prévision que les Turcs camperont dans cette plaine ; il n'y a qu'un ou deux puits qui ne sont pas empoisonnés, et tous les volontaires sont prévenus, afin d'empêcher les accidents. Nicolaïdès s'établit près de Loutro, Smolenz à l'ouest vers Aradena, et Hadji-Mikhali à l'Est, entre Anopolis et Scafidia, où Zimbracakis rassemble des volontaires épars.

Nous quittons cette plaine et nous allons à Aradena, après avoir traversé un ravin très-profond et large de deux à trois cents mètres.

Nous arrivons à la nuit, et nous trouvons là MM. Sapountzaki père et fils ; comme tant d'autres chefs grecs, ils ont été abandonnés de tous leurs volontaires, et n'ont plus avec eux qu'un domestique qui les suit partout.

Là aussi se trouve le vieux colonel Strati, dont les jambes sont enflées par suite d'excès de fatigue.

L'Assemblée générale et le gouvernement provisoire siégent à Aradena et annoncent, comme d'habitude, que les Turcs ont été battus, repoussés de Lassithi et forcés d'abandonner les positions.

Le 19, au point du jour, une quinzaine de mulets se mettent en route, montés par des Crétois qui vont aux vivres à Sainte-Roumélie, et nous partons avec cette caravane.

Nous descendons rapidement les pentes raides et dangereuses qui conduisent au rivage, et bientôt nous sommes à Agios-Pavlos, petite chapelle construite sur la plage.

Un canot vient vers nous ; c'est Nicolaki, le Sphakiote de De Kay, qui vient de Sainte-Roumélie pour nous prendre.

L'Américain s'élance, M. Sapountzaki se fait porter à bord, par un homme qui entre dans l'eau ; moi, je me mets à la mer, et pendant que je cherche à monter dans le canot, une énorme vague le soulève et me passe par dessus la tête. Aussitôt le flot passé, je me hisse avec l'aide de M. Sapountzaki et j'entre dans la barque

Au même instant, j'entends une détonation, je me retourne et j'aperçois De Kay soutenant son bras droit avec la main gauche ; le sang jaillit violemment.

Sa carabine était posée sur la levée du canot ; la croyant déchargée, il la tire à lui par le canon, le chien arrêté par un obstacle se relève et s'abat, la balle lui brise le bras droit et traverse l'omoplate.

Je m'empresse de faire une ligature à l'épaule pour arrêter le sang, et nous le reconduisons à Sainte-Roumélie où un médecin, membre de l'Assemblée, lui extrait la balle. Il souffre beaucoup, mais ne se plaint pas.

Le lendemain, cinq frégates dont une cuirassée viennent s'embosser devant le village qu'elles commencent à bombarder.

Le feu dure jusqu'au soir; les détonations se succèdent rapidement et font trembler notre maison qui heureusement n'est pas atteinte.

Il fallait songer à quitter la place; car ce bombardement annonçait l'intention des Turcs de débarquer prochainement sur ce rivage; il fallait partir de suite, mais le ravin de Samaria n'était pas une route praticable pour notre blessé; il ne nous restait que la ressource d'un voyage par mer.

Le soir, nous descendons au rivage avec les bagages; j'installe le blessé sur un matelas au fond d'un caïc, et nous partons, suivis d'un canot qui porte les vivres. Quelques frégates croisent à plusieurs milles au large; mais nous suivons les côtes; elles ne peuvent nous voir.

Pendant onze jours que dura notre voyage de Sainte-Roumélie à Sphinari, je donnai tous les soins possibles au malheureux blessé dont l'état empirait chaque jour, tant à cause de la chaleur que de la fatigue de nos courses de nuit; nous ne pouvions voyager qu'après le coucher du soleil, parce que la chaleur était insupportable dans le jour et que les frégates turques passaient incessamment, allant et venant de la Canée à Sphakia.

Le douzième jour nous quittons le limini de Sphinari, quoique la mer soit fort grosse et le vent contraire, mais la position de notre blessé est si terrible que nous risquons la traversée. Notre caïc fait eau et les vagues sont si fortes que, malgré les efforts des trois vigoureux rameurs, nous n'avançons que très-lentement.

Un navire passe entre nous et la côte; ce sont des Turcs, sans doute; qu'importe, perdus pour perdus, mieux vaut se rendre de suite aux Turcs que d'être engloutis tout à l'heure dans la mer. Nous faisons des signaux, nous tirons des coups de fusils, on ne nous aperçoit pas, on ne nous entend pas.

Nous virons, on hisse la voile, et nous courons dans la

direction de ce navire dont les feux nombreux nous guident ; mais il s'éloigne et disparaît.

On reprend les avirons, mais on est découragé. Dans l'état ou se trouve notre canot, avec une mer si forte, nous désespérons d'atteindre Cérigotto qui cependant n'est plus qu'à quatre ou cinq heures de distance.

De longues lames dont la ligne blanche d'écume nous indique la direction, accourent et nous menacent à chaque instant d'un accident ; le barreur a bien du mal à maintenir le canot, nous ne distinguons pas encore l'île grecque enveloppée dans un épais brouillard.

Le jour va bientôt paraître. Vers l'extrémité de la Crète que l'on commence à entrevoir, apparaît un nuage de fumée noire ; on ne voit pas encore le navire ; mais nous pensons que c'est un des nombreux croiseurs ottomans. Il se dirige rapidement vers nous ; les Turcs ont sans doute aperçu notre voile ; nous l'abattons et les rameurs redoublent d'efforts.

Mais le vapeur gagne sur nous à chaque minute ; il n'est plus qu'à cent mètres, on va jetter les armes par dessus le bord, lorsque Nicolaki le Sphakiote, s'écrie : « *Zitto*, nous « sommes sauvés, c'est un navire russe chargé de fa- « milles. »

En effet, c'était le *Bombori* ; il stoppe et nous prend à son bord ; il a recueilli quelques instants auparavant une famille errante dont le caïc est attaché derrière le navire russe. Le capitaine crétois de ce caïc, se croyant poursuivi par les Turcs, en apercevant le *Bombori*, s'est précipité à la mer et s'est noyé.

Je retrouve sur ce navire Psychas, l'adjudant porte-drapeau de Périvolia et Psathy, qui va enfin retourner à Constantinople dans sa famille. Ils sont tous deux déguenillés et malades.

Notre blessé reçoit du médecin les soins les plus em-

pressés, et les officiers du bord nous traitent avec la plus cordiale hospitalité.

Le 1er août nous abordons au Pirée; De Kay est transporté au consulat américain et de là à l'hôpital d'Athènes où M. Maratos et les jeunes chirurgiens militaires lui prodiguent tous leurs soins.

De Kay est considéré comme perdu, les médecins déclarent qu'il y a peu d'espoir de le sauver, et M. Trahibert, ancien chirurgien, qui a soigné les blessés de toutes les insurrections grecques depuis 1821, secoue tristement la tête.

Je m'installe à l'hôpital auprès du lit de mon ami et ne le quitte plus.

Trois mois après, M. Nélaton faisait à Paris l'extraction d'une douzaine d'esquilles oubliées par l'Académie d'Athènes. Aujourd'hui M. Sydney De Kay, complétement guéri, vient de partir pour New-York, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

De Kay avait été nommé capitaine dans la flotte décrétée par le gouvernement provisoire, il devait avoir un commandement dès que le premier bâtiment serait arrivé !... ou construit !...

Voici ce décret, tout aussi dérisoire que tous les autres actes du dit gouvernement.

DÉCRET :

« Considérant qu'après l'abolition solennelle sur l'île et ses dépendances des droits souverains du Sultan, et après la lutte inégale constante et destructive que soutient le peuple de Crète, la Sublime-Porte persiste, contre toute justice, à violer ouvertement le principe des nationalités qui est le seul espoir des *nationalités chrétiennes* opprimées par les partisans du Coran ;

« Considérant que quoique les véritables maîtres de l'île aient d'une voix unanime aboli les prétendus droits de conquête de leurs tyrans, la Turquie cherche par le nombre de ses pyroscaphes et de ceux de l'Egypte, à perpétuer ses actions monstrueuses, en faisant transporter dans cette île des armées impériales et égyptiennes pour la soumettre une autre fois à la domination turque ;

« Considérant de toute nécessité et de toute utilité de montrer, sur

mer aussi, le pavillon de la révolution crétoise, afin *d'empêcher par le blocus de l'île* les renforts que reçoit l'armée ennemie d'y arriver et de mettre un terme à la dévastation et à la ruine de cette grande île chrétienne ;

« L'Assemblée générale des Crétois décrète :

« 1° Une escadre composée de quatre goëlettes, de six grands bateaux à rames, d'un certain nombre de vaisseaux de toute grandeur sera formée pour bloquer étroitement la Crète.

« 2° Cette escadre pourra être augmentée, si les circonstances ou les besoins du blocus l'exigent, par la vigilance et les soins du gouvernement provisoire.

« 3° Les vaisseaux de blocus de la révolution crétoise porteront un pavillon blanc avec bandes rouges au milieu dessinant une croix, sur sur laquelle on lira le mot : « Crète » en grandes lettres helléniques.

« 4° Le gouvernement provisoire est chargé de la prompte exécution du présent décret et de la nomination du commandant de l'escadre de blocus.

« Donné à Alllampo d'Apocorona,

(Suivent les signatures).

Inutile d'ajouter que le *Panhellenion*, l'*Arcadi* et l'*Enosis* ont été les seuls bâtiments employés pendant toute l'insurrection et simplement pour le ravitaillement; que tous ces mots de vaisseaux, d'escadre, de blocus et de drapeau de la révolution étaient des rêves de ces Messieurs du Gouvernement et de l'Assemblée, se creusant la tête pour donner un peu d'éclat à une insurrection morte ou mourante.

Enfin, me voici de retour à Athènes et, cette fois, je le jure bien, ni conseils, ni prières ne me feront retourner au milieu des insurgés qui, du reste, se soumettent de tous côtés.

J'ai quitté le théâtre des événements au moment même où Omer-Pacha commence ses opérations contre les insurgés des Monts-Blancs, et c'est à Athènes que j'apprends les combats et les victoires des deux partis. Cependant par les récits de volontaires sérieux et par des lettres particulières, j'apprends la vérité.

Après notre départ, les familles, les volontaires et les insurgés se sont portés en hâte vers Samaria, puis vers Omalos. Les frégates ont bombardé pendant trois jours Sainte-Rou-

Digitized by Google

mélie. Durant ce temps, Omer-Pacha envahissait Anopolis le 22 juillet, et Aradena le 25.

Le 27, une colonne débarque à Sainte-Roumélie et s'engage dans le défilé.

Le 28, les frégates françaises commandées par l'amiral Simon viennent enlever les familles à Trépiti, à Suïa et à Sphakia, malgré la protestation d'Omer-Pacha. Le *Promothée* et le *Bombori* sont partis dans la même nuit de la baie Suïa; l'un est celui qui nous a trouvé en mer avec De Kay; l'autre est celui que nous avons en vain appelé.

Le 30 juillet, Mehmet-Pacha quitte Askypho et descend à Vryssès. Reschid-Pacha retourne à Héraclion envoyé par le Serdar-Ekrem pour arrêter et punir quelques excès de bachibozoucks et des Crétois musulmans.

Reschid-Pacha passe par Saint-Basile et Amarion; plusieurs escarmouches ont lieu entre les Turcs et Coronéos; Koracas suit la colonne turque et la harcèle.

Prévéli, le beau monastère, est brûlé.

Pendant que Reschid-Pacha retourne dans sa province; Ali-Berry-Pacha est entré dans Selino; Mehmet-Pacha a quitté *Vryssès* le 1er août, et se dirige sur Kissamos.

Ali-Riza-Pacha et Ali-Berry-Pacha pénètrent à Omalos et à Kostoyérako, le 2 août. C'est la première fois, depuis dix-huit mois que dure l'insurrection, que le drapeau rouge, au croissant blanc, flotte sur Omalos.

Toutes les autres positions sont abandonnées : Kallicrati, Askypho, Argyropolis, Franco-Castelli, sont libres et les insurgés occupent de nouveau tous ces points. Coronéos est rentré dans Mylopotamos ainsi que Pétroupoulaki, Koracas est au sud du mont Ida.

Le 30 août, Omer-Pacha qui est de retour à la Canée, depuis un mois, envoie une partie des troupes campées à Prosgialo, occuper de nouveau Askypho, Asfendu et Kallicrati; les insurgés se retirent de nouveau à Anopolis.

Un événement grave a signalé la dernière quinzaine du mois d'août : l'*Arcadi* est tombé au pouvoir des Turcs!...

Voici le résumé du rapport d'Omer-Pacha :

« *L'Arkadi* qui depuis plusieurs mois transportait en Crète des volontaires, des vivres et des munitions de toute espèce, fut aperçu en face d'Aïa-Rouméli dans le nuit du dimanche 18 août, par l'*Izzeddin*, bâtiment de la marine impériale ottomane, commandant Hassan-Bey, qui croisait dans ces parages. Le croiseur ottoman mit le cap sur le corsaire hellène, et une lutte violente à coups de canons s'engagea entre les deux bâtiments. L'*Arkadi*, après avoir subi de fortes avaries et prêt à succomber, essaya de prendre le large. L'*Izzeddin*, bâtiment à vitesse supérieure, se mit à la poursuite du pirate, et bientôt l'aborda. Alors s'engagea un combat corps à corps qui se termina par la mort du capitaine de l'*Arkadi*, du timonier, et de la majeure partie de l'équipage. Pendant cette lutte, un obus, lancé par le bâtiment ennemi, éclata sur le pont de l'*Izzeddin* et tua ou blessa cinq ou six matelots.

« Le commandant ottoman et tout l'équipage firent preuve dans ce combat, qui dura depuis 10 heures de la nuit jusqu'à 4 heures du matin, de la plus grande bravoure. Enfin Hassan-Bey fit faire à son navire un léger mouvement en arrière ; et, recommençant l'attaque, prit le bâtiment en flanc et brisa en morceaux la roue du tribord. Le pirate alla échouer sur les récifs de la côte. La carcasse flotta encore quelque temps sur l'eau ; ce qui restait de son équipage y mit le feu. Les pièces d'artillerie dont l'*Arkadi* était armé furent transportées sur la frégate cuirassée le *Mahmoudié* et l'on se mit à repêcher la machine.

« Ainsi a péri ce pirate, qui a servi à faire affluer dans la malheureuse île de Crète tant de criminels et de gens sans aveu, et qui a été une des principales causes des maux dont cette île a souffert.

« Le Sultan a récompensé le commandant Hassan-Bey, en le nommant capitaine de vaisseau, et en accordant diverses promotions à l'équipage de l'*Izzeddin*. Les familles des matelots qui ont péri dans le combat naval que nous venons de décrire ont également reçu des marques de la munificence impériale.

« Les débris de l'insurrection, battus sur tous les points de l'île, et n'osant plus offrir la moindre résistance, se sont éparpillés sur les montagnes par bandes de quarante à cinquante hommes. Ils s'efforcent, en livrant les districts soumis au feu et à la désolation, de les soulever de nouveau contre l'autorité souveraine. Mais la population elle-même prend soin d'avertir l'autorité de l'apparition de ces bandes dans quelque localité qu'elles se présentent ; toutes les mesures sont prises d'ailleurs pour extirper complétement les restes du brigandage.

Voici, d'autre part, le rapport du capitaine de l'*Arcadi* au Conseil de l'administration de la Compagnie de navigation à vapeur :

« Partis de Syra le 6 courant (v. s.) de très-grand matin ; arrivés à Sainte-Rouméli à 11 heures du soir, traversée effectuée sans encombre.

Aussitôt le débarquement de la cargaison commencé, nous aperçumes des vaisseaux ennemis qui se dirigeaient de notre côté. Nous nous éloignâmes promptement ; nous n'avions débarqué que le couteau de quatre canots, et pris à notre bord que trois familles crétoises et trente volontaires. Allés alors à Prévell ; là, mêmes empêchements. Comme le jour allait paraître, nous poussâmes au large avec l'intention de revenir le lendemain.

« Passé la journée derrière Gavdos ; à 9 heures du soir, revenu à Sainte-Roumélie.

« Aussitôt fut signalé un vapeur turc, le même qui, trois mois auparavant, avait bloqué l'*Arkadi* dans le port de Cérigotto.

« Nous partîmes sur-le-champ ; le croiseur turc fit quelques signaux pour avertir les autres, et ouvrit le feu contre nous. Deux milles nous séparaient de lui ; au bout d'une heure de marche, l'ennemi s'était approché de nous à une portée de fusil.

« Alors nous ouvrîmes le feu à notre tour ; matelots et volontaires s'étaient armés et tiraient sans cesse.

« A la hauteur de Souya nous rencontrâmes deux autres bâtiments qui nous attaquèrent aussitôt.

« Nous n'avions pourtant point d'avaries, nous filions toujours ; comme nous doublions le cap Crio, un boulet de l'*Izzeddin* vint briser notre roue de tribord qui cessa de tourner. L'*Arkadi* ne pouvait plus marcher vite ; la destruction de la roue lui imprimait même un certain mouvement en rotation.

« Nous gouvernâmes alors sur l'*Izzeddin* qui, en ce moment, nous lâcha toute sa bordée de babord, puis vint sur nous à toute vapeur. Nous évitâmes autant que possible le choc, en obliquant, sans quoi nous étions coulés certainement.

« La proue du bâtiment ennemi glissa sur notre flanc droit qu'elle abîma, puis les deux bâtiments se trouvèrent à côté l'un de l'autre et leurs tambours se touchaient.

« En ce moment suprême, l'équipage déploya une énergie et une bravoure remarquables ; ils s'armèrent tous de haches et s'élancèrent intrépidement sur les bastingages de l'*Izzeddin* ; mais, vu la grande hauteur de celui-ci, trois de nos hommes seulement ont pu y entrer ; ils y périrent héroïquement.

« Pendant un quart d'heure, les deux vapeurs ont marché ainsi l'un près de l'autre ; on ne tirait plus ; l'ennemi était abasourdi. On n'apercevait rien sur le pont de l'*Izzeddin*, ni sur la passerelle ; nous déchargeâmes nos carabines sur lui et il s'éloigna.

« Voyant que notre bâtiment, fortement endommagé, pouvait couler et que nous allions nous trouver entre trois feux, car deux autres croiseurs turcs s'étaient rapprochés et s'apprêtaient à nous attaquer, nous nous dirigeâmes vers la côte, après trois heures de combat ; et nous échouâmes l'*Arkadi*.

« Après avoir débarqué les familles qui, d'ailleurs, n'avaient point souffert, les matelots et les volontaires débarquèrent à leur tour ; ils étaient tous armés. Nous avons mis le feu à l'*Arkadi* pour qu'il ne tombât pas au pouvoir de l'ennemi.

« Nous avons perdu quatre matelots et dix volontaires ; sept autres matelots sont blessés.

Digitized by Google

Nous nous rendîmes ensuite à Omalos d'où je vous écris. J'attends vos ordres.

« Omalos, le 12-24 août 1867,

Signé : A. Courenti.

La mort des quatorze hommes est due en grande partie à la précipitation avec laquelle les hommes se jetèrent dans un canot qui chavira; tous ceux qui y étaient, se noyèrent.

Ainsi finit l'*Arcadi*, le pourvoyeur de l'insurrection; mais ce navire ne fut pas cependant complétement perdu, car je l'ai vu près des *Eaux Douces à Constantinople*. Il doit être réparé et reprendre le service en conservant son même et célèbre nom *Arcadi*.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Les Consuls et l'insurrection.

Pendant qu'Omer-Pacha réunissait ses troupes, organisait les différents corps et soumettait les provinces orientales, la diplomatie s'occupait activement de l'insurrection.

Les lettres des consuls des grandes puissances en Crète avaient fini par émouvoir l'Europe par des rapports de toutes sortes, dont l'esprit était constamment contraire à la Turquie.

Pas un consul n'était favorable à la répression. Tous racontaient les victoires de l'insurrection, tous répétaient les récits de meurtres et d'incendies, dont pas un de ces messieurs n'avait été témoin.

Quiconque a connu quelque peu l'insurrection crétoise, ou l'a suivie avec intérêt en consultant les documents authentiques, aura dû remarquer avec quelle sagesse, quelle prudence, notre consul de la Canée, M. Derché, a su agir au milieu de ce déchaînement de passions de toutes sortes; l'on sait aussi combien il fut maudit sur tous les tons par les feuilles grecques.

Depuis le commencement de l'insurrection jusqu'au

Digitized by Google

21 juillet 1867, M. Derché fut consul de France à la Canée. Il fut témoin de l'étrange revirement de la politique de la France. Il vit notre pays s'engager aveuglément dans la voie préparée de longue main par le Tzar.

Cette fois, l'*humanité* était le leurre dont la Russie se servait pour tromper et entraîner la France à intervenir, contre ses propres intérêts, dans une question de répression d'insurrection d'une province turque !

En août 1866, les instructions des agents diplomatiques de la France étaient claires et positives : maintenir l'intégrité de la Turquie, lui laisser sa liberté d'action dans cette répression d'une révolte intérieure !

M. le marquis de Moustier passant à Athènes refroidit même beaucoup l'effervescence des Grecs en leur annonçant l'intention bien arrêtée de la France de laisser la Turquie complètement libre de réprimer le mouvement crétois.

Il parvient même à arrêter les premières tentatives de soulèvement que la Grèce faisait en Épire et en Thessalie !

Mais en décembre, M. de Moustier déclare que la seule ressource du Sultan est l'abandon de la Crète et même de la Thessalie !...

Enfin en juillet 1867, l'amiral Simon vient en Crète enlever, par ordre du gouvernement français, les familles qui ont quitté leurs villages pour se réfugier, dans les grottes, sur les rivages de l'île.

Puis, par une déclaration, la France viendra plus tard rejeter la faute de la longue durée de l'insurrection sur la Turquie qui a refusé de suivre le conseil des grandes nations.

On s'expliquera difficilement cette marche de la politique française combattant, à Sébastopol, pour assurer les frontières de la Turquie et repousser les envahissements de la Russie, et venant en 1867 appuyer les sourdes intrigues du Tzar, dont la flotte et les consuls sont au service de l'insurrection depuis les premiers jours du mouvement.

Digitized by Google

Je n'ai pas encore parlé de l'influence immense exercée par MM. les Consuls sur l'insurrection. Je voulais être arrivé au point où les manœuvres secrètes de la Russie et de la Grèce auraient porté leurs fruits, pour dire ce que j'ai vu et appris par des personnes qui ont été en rapport avec ceux des consuls qui ont secrètement favorisé le mouvement, et par cela prolongé les souffrances de la population crétoise.

Je l'ai déjà dit et je le répète, il est malheureux pour les Crétois que les consuls qui, comme M. Derché et M. Dickson, ont cherché consciencieusement la vérité, soient restés si loin des foyers du mouvement et que personne ne soit venu parmi nous voir, étudier l'insurrection.

La plupart des lettres des Consuls adressées aux ambassadeurs étaient la copie des rapports de l'Assemblée, ou des récits de Messieurs les chefs grecs. En revanche, les proclamations, les décrets, les bulletins du gouvernement provisoire sortaient de la Canée, de Rethymo, d'Héraclion.

La Canée était le bureau des dépêches de Zimbracakis; Héraclion, celui de Coronéos et de Petroupoulaki.

Ces deux derniers recevaient l'argent envoyé par les comités d'Athènes ou de Syra, par l'entremise de M. Colocherino, Grec de naissance, dont les dépêches adressées à M. Dickson contenaient tant de récits de massacres et de barbaries.

Le jour de notre départ de Khalépa, M. Léonidas Petroupoulaki alla recevoir dans un village voisin d'Héraclion une forte somme que devait y faire porter ou y porter lui-même le vice-consul d'Héraclion.

M. Stillman, le consul des Etats-Unis, recevait nos lettres et nos dépêches et les expédiait, en les abritant sous le cachet de la république américaine, et recevait de même pour nous, soit de M. Sapountzaki, consul à Syra, soit de M. Caufield

d'Athènes, les lettres, communications ou dépêches qu'il nous faisait ensuite parvenir à Omalos.

Surveillé par la Turquie, le consul d'Amérique établit sa demeure hors de la Canée et put ainsi plus facilement continuer à rendre de grands services à l'insurrection.

M. Canfield, consul des Etats-Unis, à Athènes, m'a vingt fois raconté et ses voyages secrets à la Canée et les voyages de M. Stillman à Syra pour s'entendre avec les comités au sujet des nouvelles à répandre par les correspondances datées de la Canée.

Les lettres signées A, me disait Canfield, sont de M. Stillman; celles signées X sont du consul de Russie, M. Dendrino.

Le consulat de Russie était le foyer réel de l'insurrection; l'assemblée ou le gouvernement provisoire ne firent jamais un écrit quelconque sans le soumettre au consul, et toutes les pièces, telles que le décret d'annexion à la Grèce, ceux pour la création d'une flotte, la formation du gouvernement provisoire, les protestations, etc., sortaient des bureaux de M. Dendrino.

Ceci me fut raconté par le célèbre Mpoumpoulaki, qui proposa successivement la Crète à toutes les puissances. Ce membre du gouvernement provisoire me citait aussi les nombreuses dépêches reçues par les navires russes qui, sous prétexte d'enlever les familles, apportaient les paquets de lettres expédiées d'Athènes et de Syra et les fonds qui servaient à acheter des bestiaux aux paysans soumis, et qui servirent souvent aussi à payer la révolte des *capitaines* des villages ou des provinces.

Ces navires, qui reçurent fréquemment à leur bord les chefs de l'insurrection, remportaient à chaque voyage le courrier des chefs grecs ou de l'Assemblée pour le remettre à Syra ou à Athènes.

Inutile de parler de toutes les nouvelles, de tous les

rapports publiés par les commandants des navires russes; ces Messieurs obéissaient aux ordres donnés par leur gouvernement, ils avaient une consigne et l'exécutaient!...

Du reste, tous ces faits étaient connus de tous les volontaires, et les correspondances avec les villes étaient si faciles, que lors de notre départ de Sphinari avec M. De Kay, nous envoyâmes à la Canée un homme prévenir M. Stillman de la position désespérée de notre blessé.

Le lendemain, le consul venait avec son yacht pour nous prendre sur la côte ouest de l'île, mais nous étions déjà partis.

Telles étaient les intrigues, tels étaient les ennemis secrets que la Turquie avait à combattre, ennemis terribles, car les agents diplomatiques, placés loin de la lutte, à Athènes, à Constantinople, ne pouvaient être éclairés, et les efforts des ministres du sultan venaient se briser contre la bonne foi des ambassadeurs trompés par les faux rapports des consuls de la Crète, semant l'erreur avec l'intention de protéger l'insurrection, ou répétant de faux bruits, sans en vérifier l'exactitude.

C'est ainsi que le 21 juillet une lettre de M. Tricou, *nouvellement nommé* consul de France à la Canée[1], parvient à à M. Outrey et détermine l'envoi de l'amiral Simon dans les eaux de la Crète pour recueillir les familles errantes sur les rivages,

La Canée, le 21 juillet 1867.

Monsieur le Chargé d'Affaires,

« La situation s'aggrave tous les jours. J'ai eu l'honneur de vous signaler les déplorables excès qui ont été commis dans le district de Kissamos; j'apprends aujourd'hui que des massacres ont éclaté dans la partie orientale du pays.

« Depuis un mois, des meurtres isolés avaient lieu journellement

(1) M. Tricou venait de remplacer M. Derché.

dans les environs de la ville de Candie; les indigènes musulmans couraient la campagne et se livraient aux plus tristes méfaits, dans les villages chrétiens. Ils regagnaient la ville, à la suite de ces barbares expéditions, et les portes s'ouvraient devant eux pour laisser passer leurs sanglants trophées. Je m'étais plaint vivement à l'autorité locale, mais toutes mes représentations étaient restées sans effet. Enhardis par l'impunité, les bachi-bozouks se répandirent les 12 et 13 de ce mois dans le district de Rigo et massacrèrent les femmes et les enfants. Pour se venger, les insurgés enlevèrent une jeune fille turque, dont ils tuèrent le père. Le gouvernement de Candie, qui a interdit depuis longtemps aux chrétiens l'entrée de la ville, comptait sans doute que ces atrocités resteraient ensevelies dans le silence. Il laissa faire, et les irréguliers purent assouvir tout à leur aise leur férocité.

« Le 17, ils envahissent les villages d'Humeri, d'Alcolohuri, d'Ajes Paraschés, de Shilus, et un grand nombre de villages du district de Pediada, égorgeant les villageois paisibles et sans défense, les vieillards, les femmes et les enfants. Les agents consulaires de Candie se réunissent, veulent envoyer leurs drogmans sur les lieux; mais le gouverneur s'y oppose, et le carnage continue.

« Ces nouvelles lamentables ont vivement ému le corps consulaire. Dès que j'en ai eu connaissance, je me suis rendu chez le commissaire impérial, que j'ai trouvé, je dois le dire, profondément affligé, mais accablé par le sentiment de son impuissance. Il n'essaie plus de nier le mal, mais il se sent incapable d'en arrêter les progrès. De tous les points de l'île nous parviennent les bruits les plus sinistres. Les femmes et les enfants errent sur les côtes, mourant de faim, et en butte aux plus horribles traitements. Je suis en mesure de vous affirmer, M. le chargé d'affaires, que trois jeunes officiers turcs, témoins des barbaries qui ont eu lieu à Kissamos, ont donné leur démission pour ne point présider à de pareilles boucheries.

« En présence d'une situation aussi grave, nous avons pensé, mon collègue d'Angleterre et moi, qu'il était de notre devoir de prévenir nos gouvernements respectifs par la voie la plus prompte. Nous avons rédigé en conséquence la dépêche télégraphique suivante que nous expédions aujourd'hui au Pirée pour être transmise à Constantinople, ainsi qu'aux cabinets de Londres et de Paris :

« Des massacres de femmes et d'enfants ont éclaté dans l'intérieur « de l'île. L'autorité ne peut ni réprimer l'insurrection ni arrêter le « cours de ces atrocités. L'humanité réclamerait impérieusement « la suspension immédiate des hostilités, ou le transport en Grèce des « femmes et des enfants. »

« Les consuls de Russie et d'Italie adressent un télégramme identique à Pétersbourg et à Florence.

« On ne saurait se dissimuler, M. le chargé d'affaires, que de l'impuissance les Turcs ont passé à la fureur, et de la fureur à l'extermination. Je n'hésite pas à dire que si cette lutte stérile devait se prolonger encore, les femmes et les enfants n'auraient d'autre refuge que dans l'exil ou dans la mort.

« Omer-Pacha poursuit son expédition de Sfakia. L'on assure qu'il aurait opéré sa jonction avec le corps de Méhemet-Pacha, qui serait complétement dégagé. Il serait fort à désirer que le Serdar Ekrem se

rendit maître de cette position le plus tôt possible : l'insurrection n'en serait guère affaiblie, il est vrai ; mais ce succès déciderait peut-être la Porte à ordonner la suspension des hostilités.

« L'aviso de la marine impériale le *Prométhée*, qui est venu relever la *Salamandre*, a mouillé le 17 en Rade de la Canée.

« Veuillez, etc. » « Signé : Tricou. »

En réponse à cette pièce, S. E. Fuad-Pacha communique aux ambassadeurs des puissances le rapport suivant, adressé au grand visir Aali-Pacha par Omer-Pacha :

« Le bateau impérial *Malakoff* est venu m'apporter la missive de Votre Altesse datée du 26 Rebi-ul-Ewel, sur les côtes mêmes d'Agia Roumeli au moment où je me trouvais déjà embarqué pour me rendre de là, avec les troupes qui s'y trouvaient, à Sélino.

« J'ai lu, Altesse, avec la plus sérieuse attention toutes les pièces contenues dans cette missive.

« Je dois d'abord déclarer à Votre Altesse qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qui a été dit et publié avec une si grande ostentation tant par MM. les consuls que par les chefs des perturbateurs, imputant aux troupes impériales et à la population des massacres de femmes, d'enfants et de gens inoffensifs, et des actes de pillage, de violence et de viol.

« Non seulement personne n'a touché ni aux familles qui sont sorties des grottes, ni à leurs biens, mais encore tous les objets que les habitants des villages environnants avaient recélés dans ces grottes (et il y en avait une grande quantité) ont été respectés. Ces familles se trouvent à l'heure qu'il est réinstallées dans leurs villages ; et il est de plus à noter que les officiers de la canonnière anglaise, qui avaient été envoyés avant la sortie de ces familles des grottes pour se rendre compte de la réalité des choses, avaient pu voir de leurs propres yeux que nous nous étions bornés tout bonnement à bloquer ces grottes.

« Il est également de fait que ni les mécaniciens se trouvant en service à bord de nos bateaux, ni les médecins étrangers n'ont articulé un seul mot contre les troupes impériales, et il n'y a pas eu de démission donnée. Interrogés, d'ailleurs, par moi officiellement, ces messieurs viennent de me faire parvenir leurs réponses à cet égard que je réserve de soumettre bientôt à Votre Altesse.

« J'aurai aussi l'honneur de transmettre incessamment à Votre Altesse les suppliques sous forme d'adresse qui me sont déjà parvenues de la part des districts de Sélino, de Kissamos, d'Apocorona, de Mérambela, de Yéra Petré, ainsi que des districts de Rizo et de Dibaklé, suppliques par lesquelles les signataires sollicitent l'assistance de l'armée impériale pour sauver les habitants du district de Ménoufatch des mains des brigands helléènes qui, secondés par les malfaiteurs indigènes, exercent sur eux toute espèce d'exaction et d'oppression.

« Le trait suivant montrera à Votre Altesse quelle injustice l'on commet en calomniant nos troupes :

« Pendant que les familles se trouvaient dans les grottes, chaque

jour des gens étaient envoyés pour les exhorter à la soumission. Un soir, à peine ces familles avaient-elles dit qu'elle se rendraient le lendemain matin et qu'elles avaient faim et soif, le soldat qui était en faction sur la grotte leur tendit la main pour leur offrir les biscuits et le matras d'eau qui formaient sa ration. Lorsqu'un de mes aides-de-camp est venu m'apprendre que ces familles en étaient arrivées à ces extrémités, sans attendre leur soumission, je me suis empressé de leur faire parvenir la même nuit, et non sans de grandes difficultés, une charge de biscuits et la quantité d'eau nécessaire. Qui pouvait donc penser qu'après tout cela l'on irait calomnier si cruellement et d'une manière si indigne et si déloyale ces mêmes troupes, qui ont jusqu'ici tenu à honneur de faire tout pour le repos et la sécurité de ces mêmes familles? Nous ne pouvons pas savoir s'il se trouve sur les montagnes et dans des villages des familles errantes qui manquent de vivres. Si ces familles ne veulent pas même nous renvoyer les parlementaires chrétiens qui ont été envoyés à leur recherche pour les ramener à la raison, et persistent ainsi dans leur attitude criminelle; si, après tout cela, elles se voient réduites à la misère, n'est-il pas manifeste que ces familles ne font dans ce cas que subir les conséquences de leurs propres fautes?

« Veut-on par hasard nous imposer l'obligation d'accorder une paye et des vivres aux brigands? Tandis que, d'après les lois martiales, nous étions en plein droit de faire fusiller tous les brigands hellènes et leurs espions pris par nous en état de guerre, rien de tout cela n'a été fait jusqu'ici, et pourtant c'est nous que l'on vient accuser aujourd'hui d'avoir massacré des femmes, des enfants et des gens inoffensifs! L'on va jusqu'à prétendre que nous avons arraché le cœur à des êtres tout vifs et que nous avons trempé nos lèvres dans leur sang fumant! Y a-t-il au monde un homme qui, ayant le moindre sentiment d'humanité, puisse commettre de telles cruautés, et même y penser?

« Votre Altesse a pu voir par les différentes pièces que j'ai eu l'honneur de lui expédier l'autre jour, quelles ont été les cruautés commises par les brigands sur les musulmans, telles que : incendier leurs villages, emporter leurs filles, après avoir assassiné devant leurs yeux leurs pères et leurs mères, et encore une foule d'autres actes de barbarie inouïs. L'on sait de plus comment ils se sont comportés jusqu'ici envers tous ceux des habitants chrétiens qui n'ont pas voulu se rallier à eux; non contents de les opprimer de toute manière, de piller leurs biens, d'incendier leurs villages, ils ont été jusqu'à couper le nez et les oreilles à ceux qu'ils soupçonnaient d'espionnage. L'on voit dans les villages bien des gens ainsi mutilés; mais qu'on cite un acte semblable commis par nos soldats! Les suppliques que nous recevons de la part de la population soumise, témoigne de la manière la plus irrécusable du degré de défiance et de la terreur que leur inspirent les brigands hellènes et les malfaiteurs indigènes.

« A l'heure qu'il est, la majeure partie de nos bataillons occupent les positions nécessaires pour veiller à la sécurité des populations qui, cessant toute hostilité, ont fait déjà leur soumission. C'est encore dans ce but que cinq bataillons viennent d'être dirigés du côté de Candie.

« Quant à l'attitude de son Excellence l'amiral Simon, commandant l'escadre française qui, comme votre Altesse en a été informée, avait

donné à son équipage l'ordre de ralliement autour de ses canons dès qu'il avait aperçu le croiseur impérial *Chehber*. J'ai déjà pris la liberté d'exprimer à Votre Altesse la vive douleur que cet incident m'a fait éprouver ; et, bien que j'aie fait savoir par la même occasion à Votre Altesse que jusqu'à la réception de ses ordres à cet égard, tout mouvement resterait suspendu de ma part, néanmoins, comme de toute l'île de Crète il ne reste à présent que le district d'Omalos où nous devions agir, j'ai pensé qu'il ne convenait pas du tout de laisser cette région inoccupée. Aussi est-ce pour cette raison que je dirige aujourd'hui mes huit bataillons, de même qu'autant d'autres bataillons détachés du corps d'armée de Kissamo-Castel qui viennent d'arriver ici, auront incessamment à se mettre en mouvement, pour agir sur le plateau d'Omalos. C'est précisément au moment où je prenais toutes ces nouvelles dispositions que m'est parvenue la missive de Votre Altesse à laquelle j'ai l'honneur de répondre. Il est inutile d'ajouter que les ordres qu'elle contenait n'ont pu que donner une nouvelle force à mon plan, de manière que je redoublerai encore mes efforts pour harceler les brigands sans me laisser détourner ni de la prise des mesures, ni de l'exécution des mouvements qui seront jugés nécessaires dans ce but. Il est à noter que peu avant cette démonstration de l'amiral Simon, les habitants de Sélino avaient envoyé solliciter leur pardon et l'entrée de nos troupes chez eux ; ce n'est donc qu'aujourd'hui ou demain que je saurai si cet incident a produit, oui ou non, une réaction dans l'esprit desdits habitants.

« Veuillez, etc. « OMER. »

Tenant à se justifier complétement, Omer-Pacha adresse à la Porte une dépêche datée du 16 août 1867, et dont j'emprunte le texte au Livre Bleu anglais.

« Son Altesse Omer-Pacha revient dans ces rapports sur les deux assertions contenues dans le télégramme que quelques consuls résidant à la Canée ont adressé à leurs gouvernements, et qui a provoqué l'envoi, dans les eaux de la Crète, des bâtiments de guerre étrangers chargés de transporter en Grèce des familles crétoises.

« Les dits consuls annoncent d'abord des massacres de femmes et d'enfants ; ils ajoutent que l'autorité est impuissante à réprimer l'insurrection et les actes de cruauté qu'elle provoque.

« A l'appui de la première de ces assertions, on invoque les témoignages des médecins, ingénieurs, et mécaniciens étrangers au service de la croisière impériale, chargée du maintien du blocus en Crète, qui auraient donné leur démission.

« Or, cette allégation est tout à fait controuvée. Dans un rapport signé par Voisin Bey, commandant du *Gharbié;* par M. Zébo Boulozzi, médecin ; par M. J. Sicard, mécanicien en chef, et par d'autres officiers, mécaniciens étrangers de ce bâtiment, et daté de Sfakia, 3 avril 1867, ces messieurs déclarent : « Qu'il ne leur est jamais venu à l'idée de don- « ner leur démission à cause d'actes de cruauté que des rumeurs attri- « bueraient à l'armée ottomane, par la raison » ajoutent-ils, « que nous

« n'avons jamais assisté à aucun fait blâmable de sa part.... Qu'enfin « nous avons toujours été, au contraire, témoins d'actes de générosité, « de clémence et surtout de patience. »

« Un autre rapport qui porte les signatures de M. G. K. Warren, ingénieur-en-chef, et de six autres ingénieurs anglais au service du gouvernement impérial, MM. Georges Ovenklen, William Williams, Georges Stone, Charles Lamb, Samuel Kopper et Thomas Keay, dénie en termes catégoriques les bruits d'après lesquels ils auraient abandonné le service de l'escadre impériale à cause du dégoût que leur auraient inspiré les procédés du corps expéditionnaire envers les familles des insurgés. Voici leurs propres expressions :

« Nous nous rendîmes à Franco-Castelli à la suite de Son Altesse « Omer-Pacha. C'est là que nous avons été logés, tandis que les troupes « bloquaient la grotte. Après quelques jours, des femmes et des enfants « quittèrent ce refuge, et ils furent transportés sous des tentes, où ils « étaient traités avec humanité par les officiers et par les soldats. Un « grand nombre de ces femmes et de ces enfants vivent aujourd'hui en « toute sûreté dans des maisons à Franco-Castelli ; ce dont nous avons « été témoins nous-mêmes. » Ce rapport est également daté de Sphakia, 4 août.

« Les témoignages de MM. Julius C. Crebbin, William Davidson, James Stark, John Murray et John Stoten, ingénieurs attachés à la frégate l'*Osmanie*, ne sont pas moins formels. Ils écrivent de la Sude, à la date du 5 août, que la nouvelle qu'avaient fait courir les insurgés, et d'après laquelle ils auraient été témoins d'actes de cruauté et de barbarie commis sur des vieillards, des femmes, et des enfants, par Son Altesse Omer-Pacha, et par les troupes placées sous ses ordres, est complétement fausse. « Nous déclarons, disent-ils, au monde entier, « que nous n'avons été témoins d'aucun acte de cette nature ; mais que, « au contraire, l'un de nous a vu transporter les hommes, les femmes, « et les enfants des grottes de Sphakia à deux villages avoisinants, à « nombre de deux cent cinquante environ. Personne ne les a mal- « traités. Ils avaient d'amples provisions. »

« Son Altesse Omer-Pacha rapporte encore le témoignage du docteur Brunner, médecin du 4me bataillon du 4me régiment du 2me corps d'armée, dont le rapport est daté de la Canée, le 8 août, et qui s'était trouvé à Castel-Kissamos depuis le 26 juin, date du commencement des opérations militaires d'Aali-Pacha, général de division. Cet officier déclare « qu'il n'a pas été témoin, et n'a pas même entendu par- « ler de massacres qu'on prétend avoir eu lieu, et dont la nouvelle a été « publiée par les journaux de l'Europe. Ces massacres, comme l'his- « toire de quarante jeunes filles envoyées par le général ottoman à Cas- « tel-Kissamos, sont autant d'invention que M. Brunner qualifie de « fable ridicule. »

« Pour ce qui est de la seconde assertion de MM. les Consuls, l'impuissance de l'autorité à réprimer l'insurrection, Son Altesse Omer-Pacha se borne à rappeler, à juste titre, les victoires décisives remportées par les troupes placées sous son commandement sur les rebelles, qu'elles ont détruits et dispersés dans toutes leurs rencontres ; l'occupation successive par l'armée impériale des positions les plus fortes et réputées inexpugnables de l'île de Crète.

« Le rapport de Son Altesse annonce de nouvelles défaites infligées aux volontaires sur les côtes de Aï-Vasili (1) par Rechid-Pacha, caïmacam de Candie. Ces bandes ont été dispersées, après avoir subi des pertes considérables. Le chef de brigands Coraka avait tout récemment encore incendié plusieurs villages musulmans de Candie, et menaçait du même sort les villages chrétiens les plus paisibles qui refuseraient de se rallier à ses bandes. Mais ces pauvres villageois avaient préféré se réfugier dans les montagnes, et se faisaient un devoir de signaler aux autorités les mouvements des rebelles et des localités où *l'Arcadi* devait débarquer ses cargaisons. La remise des armes se poursuivait dans l'île entière; le Sandjak de Candie (2) n'offrait plus aucun sujet de préoccupation, et les autorités recevaient des autres parties de l'île des pétitions qui prouvent à quel point les Crétois sont las des vexations que leur font subir les volontaires. Ainsi, dans une pétition du 21 juillet, les habitants du village Sarkine, district de Selino, s'expriment en ces termes :

« Sujets de Sa Majesté le Sultan, nous venons vous prier de délivrer « des mains des malfaiteurs notre district et d'empêcher que nos mai- « sons ne soient incendiées.

« Par une autre pétition, les villages chrétiens de Rizo se plaignent aussi amèrement des déprédations de Coraka et de sa bande « Parce que, « disent les villageois, nous avons refusé de laisser l'*Arkadi* aborder « nos côtes, nous avons été battus, maltraités, pillés. Ce que ces gens « commettent dans notre district, parce que nous ne voulons pas nous « rendre complices de leurs méfaits, surpasse tout ce que nous avons « souffert du temps des *Janissaires*. Notre désir, c'est de voir arriver « chez nous un Mudir qui gouverne notre district.... La terreur chasse « de leurs demeures les villageois qui vont chercher un refuge sur les « montagnes; mais ce n'est point la crainte de l'autorité. Notre dis- « trict est tombé, par les maux que ces gens nous font souffrir, dans « un état insupportable. »

« D'autres pétitions, notamment celles des districts de Mirabello, d'Yera-Pétra, de Ménoufatz et de Kissamos, formulent les mêmes plaintes et les mêmes vœux.

« En un mot, les volontaires, désorganisés, repoussés par les indigènes eux-mêmes, manquant de moyens de subsistance, en étaient déjà venus à délibérer sur les voies de leur reddition, au moment de l'arrivée des bâtiments étrangers pour recueillir les familles des insurgés. Son Altesse Omer-Pacha fait, en outre, ressortir les conditions regrettables dans lesquelles ces bâtiments opèrent sur nos côtes, sans souffrir l'ombre même d'un contrôle de la part de nos autorités maritimes, et sans aucun avis préalable, ils abordent tous les points du littoral pour recueillir des familles, y passent parfois la nuit, communiquant avec la terre à toute heure de la nuit, et vont jusqu'à prendre une attitude menaçante envers tout croiseur impérial qui entreprend de suivre leurs mouvements. Notamment, les bâtiments russes ne se font pas scrupule de prendre à la remorque nombre de petits bateaux grecs, et choi-

(1) Saint-Bazile.

(2) Province d'Héraclion.

Digitized by Google

sissant de préférence les heures de la nuit, débarquent partout, d'après des informations authentiques, des approvisionnements et des munitions. Quant aux choix des familles, les bâtiments russes vont en chercher jusque dans les villes, et celles à l'entretien desquelles le gouvernement impérial n'a cessé de pourvoir au prix de tant de sacrifices, à l'heure même qu'elles comptèrent parmi leurs membres ses ennemis les plus acharnés.

« Le Serdar-Ekrem termine en annonçant la prise par les généraux Ali-Berri-Pacha et Ali-Riza-Pacha du plateau d'Omalos, la dernière position forte des insurgés et où les troupes impériales ont, après quelques combats et de grandes pertes causées aux insurgés, arboré le 2 août le drapeau ottoman. A la date de cette expédition, Son Altesse était revenue à la Canée pour surveiller les besoins généraux du corps expéditionnaire.

On peut juger quelle était la position du serdar-ekrem, ayant à lutter contre une insurrection soutenue tantôt secrètement, tantôt ouvertement, par les puissances étrangères qui étaient poussées dans une fausse route par les rapports des consuls, dont pas un n'avait pénétré dans les positions occupées par les insurgés.

Ces messieurs avaient vu des trophées horribles entrer dans les villes et avaient jugé, d'après cela, que les chefs turcs étaient des barbares et les insurgés des martyrs; mais ils ignoraient que ces sanglants trophées étaient rapportés par les chrétiens dans les villages insurgés, comme par les Turcs dans les villes, et que l'insurgé qui apportait une tête de Turc, à un chef grec bien connu, *recevait* 20 *francs de récompense*.

Ils ignoraient les mutilations qu'on faisait subir aux cadavres des Turcs surpris isolément, ou infligées à des chrétiens soupçonnés d'être des espions; ils ignoraient que Koracas et Créaris différaient peu des Crétois musulmans dont on leur racontait les actes sauvages en les exagérant.

On peut donc dire, avec M. Skinner, notre loyal et impartial compagnon : « Des excès ont été également commis pendant cette insurrection par les Chrétiens et par les Turcs, et c'est pourquoi je ne veux entrer dans aucun détail à ce sujet. »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Septembre. — Octobre.

Voilà cinq mois qu'Omer-Pacha est en Crète, il a battu les insurgés sur tous les points, il a dispersé les bandes de volontaires de Réthymo, de Mylopotamos, de Lassithi et de Sphakia, et cependant la tranquillité n'est pas complétement rétablie.

Les opérations militaires n'ont réussi qu'en partie, car s'il a dispersé les bandes d'insurgés, il n'a pu les empêcher de se réunir derrière lui et de porter de nouveau le trouble dans les provinces soumises. Quelles causes ont pu s'opposer à l'accomplissement de ses plans, sagement conçus et exécutés avec méthode et ensemble?

Il a dû attendre des renforts pour attaquer les nouveaux volontaires arrivés dans l'est de l'île.

Puis le 28 juillet, les navires français et russes venaient enlever, par ordre de leurs gouvernements, familles et volontaires, et apportaient des dépêches contenant des nouvelles encourageantes pour les insurgés.

Enfin Omer-Pacha recevait chaque jour de Constantinople des dépêches, des communications dans lesquelles on blâ-

mait sa sévérité, sa dureté, l'on accusait ses troupes de commettre des atrocités de toutes sortes.

La Sublime-Porte même hésitait devant les représentations incessantes des grandes puissances; Omer-Pacha hésita à son tour, et les insurgés respirèrent et reprirent courage.

Cependant les provinces demandaient la paix et les familles qui émigraient, fuyaient autant et même plus les insurgés que les Turcs.

L'Union avait remplacé l'*Arcadi*, et, grâce à quarante mille bouches réfugiées en Grèce, ce navire pouvait alimenter plus convenablement les insurgés.

Les navires français, russes, italiens, prussiens, transportaient en Grèce des milliers de Crétois; Omer-Pacha avait protesté contre cette mesure d'*humanité* qui, tout en entravant ses opérations, ne faisait que changer la misère dans la patrie, en misère dans l'exil; mais la Sublime-Porte avait cédé et autorisé ces transports, il fallut se résigner.

Alors il dispersa ses troupes et se contenta de protéger contre les insurgés les villages voisins des villes.

Les troupes égyptiennes s'embarquent pour Alexandrie.

Enfin, le 19 septembre, Omer-Pacha fait publier dans toute l'île la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

« Sa Majesté Impériale le Sultan, en confirmant sa promesse et ses proclamations antérieures, accorde encore une fois pleine et entière amnistie aux habitants de l'île de Crète, sans exception aucune. En conséquence, la vie et la propriété de tout individu étant assurées, nul ne pourra être poursuivi pour les actes dont il se serait rendu coupable, soit actuellement, soit antérieurement, dans les événements de Candie. Toute sécurité et protection seront donc accordées par le gouvernement impérial à tous ceux qui, après avoir remis leurs armes aux autorités impériales, rentreraient dans leurs foyers et s'y occuperaient de leurs affaires d'une manière tranquille et honnête.

« Le gouvernement impérial, uniquement mû par le désir sincère d'empêcher l'effusion du sang, accorde aux étrangers armés qui se trouvent dans l'île, ainsi qu'aux indigènes qui, entraînés par eux, sont actuellement en état de révolte, un délai définitif d'un mois et demi,

expirant le 20 octobre prochain. Durant ce délai, les autorités impériales procureront toutes les facilités nécessaires au départ de l'île des étrangers qui pourront, à leur choix, s'embarquer à bord des navires étrangers ou de ceux qui seront mis à leur disposition par le gouvernement impérial. Aucun obstacle ne sera non plus apporté au départ des indigènes qui voudraient quitter l'île, et il leur est accordé l'autorisation d'émigrer avec leurs familles, à la seule et unique condition de se désintéresser de tout ce qu'ils peuvent avoir dans l'île, et de ne pouvoir y retourner, sans une autorisation spéciale du gouvernement impérial.

« Durant le délai sus-mentionné d'un mois et demi, les troupes impériales continueront à maintenir la tranquillité publique sur tous les points et les rayons qu'elles occupent. Afin que les étrangers et leurs compagnons indigènes puissent profiter de l'autorisation et de la faveur qui leur sont accordées, ils ne seront point poursuivis dans les localités où ils se trouvent, à moins toutefois que les étrangers ou leurs compagnons indigènes ne viennent attaquer les troupes impériales ou assaillir la population soumise, auquel cas les troupes impériales se mettront à leur poursuite pour les réduire. De même, si à l'expiration du délai, ils persistent à rester dans l'île, la faveur qui leur est accordée leur sera retirée et il sera recouru à leur égard à l'emploi de la force.

« L'état de blocus est entièrement maintenu. La croisière continuera à défendre aux bâtiments de transporter sur le littoral de la Crète des hommes et des munitions.

Les chefs crétois sont directement et personnellement appelés à appuyer de leur influence le dévouement pacifique que tente encore une fois le Gouvernement ottoman.

Mais les insurgés, rassurés par la présence constante des navires étrangers, retranchés de nouveau dans les montagnes et comptant plus que jamais sur l'intervention dont le transport des familles leur semble le prélude, se préparent à la résistance, sans vouloir même écouter les propositions de la Sublime-Porte.

Voyant des pavillons français, russes, italiens et prussiens constamment flotter dans les baies de l'île et s'apercevant que les Turcs ont renoncé à la répression par la force, les insurgés s'enhardissent et viennent attaquer les troupes impériales jusque sous les murailles des villes, brûlant les villages soumis et maltraitant les *moutis*.

Le mois de septembre s'achève, les escarmouches conti-

nuent. Le commissaire impérial Server Effendi qui, pendant le séjour d'Omer-Pacha a fait tous ses efforts pour ramener les paysans chrétiens à leurs habitudes pacifiques, et qui a, de concert avec le docteur Savas, fait distribner des secours aux familles chrétiennes et musulmanes réfugiées dans les villes, continue sa mission et voit que, malgré ses efforts et ses conseils, Crétois musulmans et Crétois chrétiens se livrent, principalement dans l'orient de l'île, à des excès.

C'est à ce moment, 4 octobre, qu'arrive S. A. le grand-vizir Aali-Pacha à bord du *Sultanich* et escorté par l'*Azizièh*; sa suite se compose de Cabouli-Pacha, Raouf-Pacha, Kostaki-Bey, le docteur Savas-Bey, etc.

Son premier acte est d'ouvrir les prisons et de rendre la liberté à tous les détenus politiques; puis de parcourir l'île pour se rendre compte de la situation réelle et des dispositions des esprits.

Le 6 octobre, il publie une proclamation prolongeant l'armistice jusqu'au 1er novembre, et le 14, il remet aux consuls de France, d'Autriche, d'Italie et de Russie une lettre ayant ponr but de demander que l'embarquement se fasse sur un seul point qui sera déterminé d'un commun accord.

Voici cette lettre :

« La Canée, le 14 octobre 1867.

« Monsieur le Consul,

« Depnis mon arrivée à la Canée, j'ai été en situation de constater les inconvénients pratiques de la mesure prise par les grandes puissances, relativement au transport snr le territoire hellénique des sujets de sa majesté le Sultan. J'aime à espérer que les raisons d'hnmanité qui ont déterminé le transport des familles ayant cessé d'exister, même à l'état de snpposition, les navires appartenant à la haute puissance que vous avez l'honneur de représenter, ne tarderont plus à recevoir l'ordre de s'abstenir désormais de toute immixtion.

« En tout cas, sans porter atteinte aux principes admis dans ma proclamation, en ce qni concerne les familles désireuses d'émigrer volontairement et spontanément, je dois attirer votre attention sur nn point de détail qui demande à être rattaché logiquement à la conception philantropique dont il émane.

« C'est apparemment en vue de soustraire les familles inoffensives aux calamités de l'état de guerre, et de leur ménager un sort meilleur,

que les puissances se sont décidées à effectuer leur transport en Grèce.

« Or, en vertu de la proclamation du Serdar-Ekrem, confirmée par moi, les troupes impériales ont cessé leurs opérations de guerre et s'abstiennent de toute offensive.

« D'autre part, M. le Consul sait, à n'en pas douter, que les émigrants n'ont fait qu'échanger la situation qui leur était faite en Crète, si pitoyable qu'on la supposât, d'ailleurs, contre une situation pire de beaucoup.

« Ce sont là des faits indéniables. Un autre fait non moins certain, c'est le procédé employé par les volontaires étrangers pour forcer les familles à l'expatriation. On les place dans la nécessité d'opter entre leur réunion aux bandes, ou l'émigration, et cela sous peine d'incendie et de mort.

« Les incursions faites dans le district de Candie qui ont coûté la vie à quatre personnes, et les 15,000 oliviers brûlés dans le district de Réthymo, prouvent que le système de terreur infligé à l'île n'est pas limité aux menaces.

« Mon intention n'est pas, je le répète, d'opposer le moindre obstacle à l'émigration volontaire et spontanée des familles.

« Cette lettre a donc simplement pour objet de vous prier de vouloir bien inviter les commandants des navires appartenant à la puissance que vous représentez, à n'embarquer les émigrants qu'à . . . . . où des commissaires du gouvernement impérial seront chargés de s'assurer de la spontanéité de l'expatriation.

« Veuillez, etc. « Signé : Aali. »

L'Assemblée générale des Crétois s'empresse de protester contre les mesures du grand-vizir par une lettre adressée aux consuls à la Canée, et sortie de l'officine habituelle.

« Monsieur le Consul,

« L'arrivée inattendue de Son Altesse le grand-vizir Aali-Pacha en Crète nous a paru d'abord comme l'augure d'une meilleure phase où allaient entrer les affaires de notre malheureuse patrie. La présence d'un homme si considérable et de tant d'expérience, nous a fait espérer qu'on aurait examiné avec impartialité les événements qui se sont déroulés depuis un an et demi, qu'il aurait dit la vérité à son maître pour le tirer de l'erreur où le tiennent les autorités militaires et civiles de l'île.

« Cependant par la proclamation du 6 octobre Son Altesse ne fait que répéter tout ce que ses prédécesseurs Mustapha-Pacha et Omer-Pacha ont déjà dit ; comme eux il ne reconnait pas ce qui a été fait jusqu'à présent et détruit nos espérances.

« Ne voulant pas insister sur les bons sentiments du gouvernement impérial dont il est parlé dans sa proclamation, comme le dit Son Altesse elle-même, parce que les choses n'ont pas besoin de preuves, nous croyons qu'il est de notre devoir d'attirer l'attention des grandes puissances sur les faits suivants : que Son Altesse porte avec lui une organisation administrative élaborée déjà à Constantinople, pour être

appliquée à ce peuple dont il est venu examiner les besoins et souffrances, et pour y rapporter ensuite un remède, et pour y appliquer ce système il demande de chaque district (nahayet) autant de représentants ottomans que chrétiens, quoique les ottomans ne soient que le cinquième du nombre des habitants de l'île, et quoique maintenant ils ne s'étendent pas au-delà des forteresses et avant la révolution dans quelque autre province.

« Cette démarche forcée et partielle de la Porte faite par Son Altesse Aali-Pacha, faite après plus d'un an d'une lutte sanglante et inégale que l'injuste opiniâtreté de la Porte a provoquée en forçant les Crétois d'avoir recours aux armes pour défendre leurs droits, à l'époque ou l'autorité de la Porte ne s'étendait pas au-delà du rayon des forteresses, et comme tout le monde sait, les conseils qui ont été donnés dans son intérêt et dans le nôtre, ce n'est donc plus aujourd'hui qu'une répétition de ce qui a été fait pour méconnaître les événements, des mêmes machinations et intrigues dont Son Excellence Server Effendi a été autrefois l'organe.

« Les ruines fumantes de notre malheureuse patrie, nos frères tombés victimes, *les torrents qui fument encore* (*sic*), ont à jamais mis une barrière entre la Porte et le peuple crétois, qui n'a cherché dès le principe, par une humble supplique, qu'à améliorer son sort, d'après les conventions diplomatiques par lesquelles la Crète a été forcée par les grandes puissances de revenir à la domination de la Porte.

« Nous, Représentants légitimes du peuple Crétois, ayant le mandat d'exprimer la volonté de ce peuple, nous déclarons, avec indignation et courage, publiquement et de nouveau, que le seul moyen de donner satisfaction au peuple crétois pour les maux soufferts, et pour faciliter la solution de la question crétoise, c'est la présence d'une commission internationale chargée d'examiner sincèrement et avec impartialité quels sont les désirs et les vœux du peuple crétois.

« Par conséquent, contre toute décision qui pourrait émaner d'une assemblée formée d'avance par la Sublime-Porte et composée de personnes obscures et sans considération aucune, et que toute société peut fournir à un gouvernement qui emploie le dol et l'intrigue, et qui ne veut pas connaître quels sont ses véritables intérêts et ceux de ses peuples, parce qu'un tel fait n'aurait d'autre but que celui de prolonger à l'infini les souffrances du pays et égarer l'opinion du monde civilisé.

« Le gouvernement provisoire est prié de notifier la présente aux *Consuls résidant à la Canée* (*sic*) *de France*, d'Angleterre, de Russie, d'Italie, d'Autriche, de Prusse, de Suède et Norwège, de Grèce et des États-Unis d'Amérique, que nous prions de communiquer à leurs gouvernements.

« *Le Président*, « *Le Vice-Président*,
« Signé : M. Tzonderos. » « K. P. Volondakis. »

(Suivent les signatures des membres de l'Assemblée générale)

« *Le Secrétaire*,
« Signé : N. Veotakis. »

Pendant ce temps les insurgés continuent leurs escarmouches.

CHAPITRE IX

S. A. Aali-Pacha en Crète.

Le serdar-ekrem Omer-Pacha a été rappelé à Constantinople, et *Hussein-Pacha*, qui a déjà occupé la Crète après *Mustapha-Kyritly-Pacha*, reprend le commandement en chef des troupes avec *S. A. Aali-Pacha* dont les intentions pacifiques ne peuvent se concilier avec l'energie d'Omer-Pacha.

Nous sommes arrivés à la quatrième phase de l'insurrection. La Sublime-Porte fait les plus grands efforts et les plus grands sacrifices pour étouffer tout à fait ce mouvement, et le grand visir est en Crète avec l'intention de faire toutes les concessions possibles pour rétablir la tranquillité.

La Serbie, la Valachie, l'Égypte, le Monténégro ont profité, ou veulent profiter des embarras créés au gouvernement turc pour obtenir des concessions de toutes sortes. L'Europe entière, quoique étant la cause de la longue durée de cette insurrection, ne cesse de poursuivre la Sublime-Porte de notes, de dépêches qui ressemblent plutôt à des ordres qu'à des conseils, et le 18 octobre, une note identique est remise à la Sublime-Porte par les représentants de la France, de Russie, de l'Italie et de la Prusse.

DÉCLARATION.

« Dès le début des regrettables événements survenus dans l'île de Crète, les grandes puissances se sont émues d'un état de choses qui non-seulement blessait leurs sentiments d'humanité, mais dont le

contre-coup parmi les populations chrétiennes de la Turquie pouvait mettre en danger le repos de l'Orient et les intérêts de la paix générale.

« Plusieurs d'entre elles se sont concertées pour recommander à la Porte d'arrêter l'effusion du sang, et de rechercher en commun avec elles une solution à ce déplorable conflit par une loyale enquête sur les griefs et les vœux des candiotes.

« En attendant, elles ont insisté pour soustraire aux calamités de la guerre les familles des insurgés.

« Le Gouvernement ottoman n'a pas mis d'obstacles matériels à cette œuvre d'humanité ; mais il a opposé aux conseils, aux exhortations, aux demandes pressantes et réitérées des cabinets une force d'inertie que rien n'a pu ébranler.

« L'acte d'amnistie par lequel il a offert de suspendre les hostilités ne présente aucune des garanties qui pourraient rendre cette mesure véritablement sérieuse, et son refus définitif de faire une enquête collective ne laisse entrevoir aucune solution des questions pendantes, ni aucun remède aux abus qui ont provoqué le soulèvement des Candiotes, agité l'Orient chrétien, et fixé la sollicitude des grandes puissances européennes.

« Malgré leurs pressantes instances, aucune réforme organique n'a été appliquée jusqu'ici pour satisfaire aux vœux des autres populations chrétiennes de l'empire ottoman, pour lesquelles le spectacle de cette lutte acharnée est une cause permanente d'excitation.

« Dans ces conjectures, les puissances qui ont offert leurs conseils à la Porte ont la conscience d'avoir accompli ce que leur dictaient leurs sentiments d'humanité et leur sympathie, non pas seulement pour les intérêts généraux des races chrétiennes, mais encore pour l'avenir de la Turquie elle-même, car il est indissolublement lié au bien-être et à la tranquillité des populations placées sous le sceptre du Sultan.

« Les cabinets appréhendent que la prolongation de ce sanglant conflit, et la résistance obstinée de la Porte à d'amicales exhortations, ne dissipent chez ces populations, au moment même où elles s'y rattachaient le plus fortement, l'esprit d'une amélioration véritable de leur sort, précipitant ainsi en Orient la crise qu'ils ont à cœur d'éviter. Ils croient avoir épuisé les efforts de la conciliation et les conseils de la prévoyance.

« Dès lors, sans renoncer à la mission généreuse que leur conscience leur impose, il ne leur reste plus qu'à dégager leur responsabilité, en abandonnant la Porte aux conséquences possibles de ses actes.

« Dans la voie qu'il a choisie, et dans laquelle il persévère, le Gouvernement ottoman ne pouvait certainement pas compter sur une assistance matérielle de la part des puissances chrétiennes. Mais les cabinets après avoir vainement tenté de l'éclairer, croient de leur devoir de lui déclarer que désormais il réclamerait en vain leur appui moral au milieu des embarras qu'aurait préparés à la Turquie son peu de déférence pour leurs conseils.

On sait qu'en signant cette déclaration d'origine russe, la France n'eut d'autre but que de se dégager des promesses faites par elle au cabinet de Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

Voyant les dispositions à la paix des habitants qui n'ont pas fui en Grèce, connaissant la lassitude extrême de ces malheureux qui comprennent enfin qu'on les a leurrés, les insurgés rentrent peu à peu dans leurs villages, et les volontaires, profitant des navires européens qui continuent les transports, partent par petits détachements. Coronéos et le vieux Pétroupoulaki ont quitté la Crète depuis longtemps; Dimitricaraco et Mitza sont rentrés en Grèce; Botzaris, Smolenz, Yennisárly, Saratzouglou, sont à Athènes depuis plusieurs mois; il ne reste plus que Zimbracakis avec Nicolaïdès, et quelques officiers grecs nouvellement envoyés.

Les bulletins du comité central d'Athènes annonçent encore des combats et des victoires, mais nous savons depuis longtemps ce que sont ces combats, ce que l'on entend par des victoires.

S. A. Aali-Pacha publie à la date du 1er novembre la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

« Crétois !

« Sa Majesté le Sultan, notre auguste souverain, voulant épargner à l'île de Crète l'effusion de sang et les maux de toute nature qui découlent de l'état de guerre; voulant en outre donner à ses sujets égarés le temps de revenir à l'intelligence de leurs véritables intérêts et de se débarrasser de l'influence tyrannique des volontaires hellènes et d'un certain nombre d'indigènes, instruments inconscients d'intrigues égoïstes et mal intentionnées, a fait proclamer par le serdar-ekrem une amnistie générale et sans exception, en même temps qu'il a donné l'ordre de suspendre les hostilités pendant quarante-cinq jours.

« Sa Majesté, non contente d'avoir donné un exemple de modération et d'humanité sans précédent dans l'histoire, a daigné m'ordonner, à moi, son grand vizir, de me transporter dans votre île, à l'effet de procéder, à l'aide de vos délégués librement élus, à l'application de la nouvelle organisation administrative et de m'enquérir en même temps de vos besoins légitimes : besoins dont la satisfaction, en assurant votre bonheur, respectera dans leur intégrité ses droits souverains : notre auguste maître ayant résolu de ne rien épargner pour guérir les maux dont vous avez souffert et dont son cœur paternel est profondément affligé, mon premier acte a été de confirmer, d'ordre impérial, la suspension des opérations militaires et l'amnistie proclamées par le Serdar Ekrem et de vous inviter à élire vos délégués.

« Pendant ce temps, les volontaires étrangers et ceux d'entre vous qui n'ont pas craint de sacrifier à la défense d'un principe subversif l'intérêt de leur patrie, se sont livrés à l'égard des populations inoffensives à des actes de meurtres et d'incendie.

« J'ai cru de mon devoir, pour éviter toute interprétation malveillante de mes résolutions, de fermer l'oreille à vos demandes de secours, si cruel qu'il fût pour mon cœur de repousser l'appel de fidèles sujets à la protection de leur gouvernement légitime.

« Crétois !

« Les jours de l'attente et de la réflexion se sont écoulés, le moment est venu de procéder énergiquement à la pacification et à la réorganisation de votre île. Des dispositions sévères seront prises pour la protection efficace de tous les districts dont les représentants s'occuperont avec moi de cicatriser les plaies du pays.

» L'arrêté ci-joint vous fera connaître la manière dont j'entends procéder à la réorganisation de votre île.

« Crétois !

« Vous n'ignorez pas que j'ai tenu à honneur jusqu'à présent de remplir scrupuleusement les devoirs qui m'incombent à l'égard de notre auguste souverain et les engagements que je contracte en son nom. J'espère, avec l'aide de Dieu, ne pas faillir aujourd'hui à la règle de ma vie. En me dévouant à la réorganisation de votre patrie, j'ai la certitude de mériter des titres à votre reconnaissance et de remplir dignement les intentions bienveillantes de Sa Majesté le Sultan. »

S. A. Aali-Pacha fait également publier l'arrêté suivant :

« Le Grand Vizir,

« Considérant que les délais assignés à la suspension des opérations militaires et à l'amnistie générale expirent à la date de ce jour ;

« Considérant qu'il est indispensable de protéger les habitants soumis contre les molestations de bandes réfugiées dans la montagne ;

« Considérant qu'en l'état actuel de l'île, une justice tutélaire et impartiale est le premier besoin des populations ;

« Considérant qu'il y a urgence de venir en aide aux familles réduites à l'état de nécessité, à la suite des désordres de l'insurrection, et que les mesures d'humanité répondent particulièrement aux intentions paternelles de Sa Majesté le Sultan ;

« Considérant qu'il se trouve, parmi les insurgés crétois, des bandes composées exclusivement d'étrangers qui se sont arrogés la mission de s'interposer à main armée dans les relations du gouvernement impérial et de ses sujets, et que ces bandes d'étrangers constituent le principal obstacle à la pacification de l'île ;

« Considérant qu'il importe d'établir une distinction entre les perturbateurs étrangers qui ont choisi l'île de Crète pour théâtre de leurs menées révolutionnaires et les sujets de sa Majesté le Sultan, révoltés contre son autorité ;

« Considérant que, si d'une part le gouvernement se réserve de traiter avec miséricorde ses sujets égarés qui reviendraient à des sentiments

meilleurs et promettraient de se livrer en paix à leurs travaux ; d'autre part, il n'a aucun ménagement à garder à l'égard des étrangers qui se sont placés volontairement hors la loi ;

« Considérant que l'amnistie dont les délais expirent à la date de ce jour annule entièrement les fautes passées,

« Arrête :

« Les troupes impériales se porteront immédiatement en avant et seront disposées de manière à couvrir de leur protection les habitants paisibles de l'île de Crète.

« Le mouvement des troupes s'effectuera graduellement, en commençant par les districts qui ont réclamé le secours des troupes impériales contre les incursions des bandes ; leur action sera combinée avec l'organisation administrative des localités protégées.

« Ceux des habitants de chacune des localités placées sous la protection des troupes qui, par l'effet de l'insurrection, se trouvent éloignés de leurs foyers, sont invités à les regagner immédiatement et à se livrer à leurs travaux. Ils n'auront à craindre aucune molestation de quelque part que ce soit.

« Les habitants de chacune des localités protégées devront s'organiser dans le plus bref délai, et pourvoir, conformément au réglement organique, à l'installation des autorités locales ;

« Les tribunaux fonctionneront immédiatement selon le règlement organique spécial à l'île de Crète et les lois générales de l'empire.

« Les autorités représentatives des localités protégées se mettront en communication avec le gouvernement central au sujet des mesures à prendre pour remédier aux nécessités urgentes des populations.

« Elles se chargeront également de transmettre au gouvernement central les plaintes de toute nature contre quiconque tenterait de rallumer directement ou indirectement le feu de l'insurrection.

« Tout volontaire étranger qui sera arrêté par les troupes impériales sur un point quelconque de l'île et n'importe dans quelle circonstance, sera jugé par un conseil de guerre et puni conformément aux lois martiales.

« Tout sujet ottoman pris les armes à la main, soit dans le rayon des cercles protégés, soit au dehors ; tout habitant des villages protégés qui sera convaincu de communiquer clandestinement avec les bandes étrangères ou indigènes, soit pour leur donner des renseignements, soit pour leur fournir des vivres, armes, munition, etc., soit pour leur prêter asile et les soustraire aux poursuites de l'autorité ; tout sujet ottoman sans distinction de religion, quelle que soit la position qu'il occupe, qui se permettrait de parcourir les cantonnements de l'armée et les districts soumis, pour se livrer sur la personne ou la propriété des habitants paisibles à des actes coupables, sera arrêté et conduit sous escorte à la Canée pour y être jugé par un tribunal mixte établi *ad hoc*.

« Le tribunal mixte pourra appliquer la peine capitale dans les cas prévus par la loi.

« Les mesures de répression prises dans cet arrêté seront sans effet rétroactif ; elles ne pourront être appliquées qu'aux individus qui per-

sisteraient, après l'expiration des délais d'amnistie, dans la révolte contre leur gouvernement légitime.

« Les autorités civiles et militaires tiendront la main, chacune en ce qui la concerne, à l'exécution rigoureuse du présent arrêté. Elles auront à me rendre compte sans retard des dispositions complémentaires qu'elles croiront de voir prendre pour assurer son exécution.

« Le présent arrêté sera publié et affiché partout où besoin sera.

« Signé : Aali. »

Quelques jours plus tard, les instructions suivantes sont envoyées aux commandants et aux commissaires de la Crète :

Instructions pour le Commandant d'un cercle militaire.

« L'insurrection de Candie n'existe plus. Ce qui maintien actuellement le désordre dans l'île et empêche une partie des habitants de se livrer paisiblement à leurs travaux, ce sont des bandes composées de brigands étrangers et indigènes qu'il importe de détruire, en préservant efficacement, avec l'aide de Dieu et sous les auspices de notre auguste souverain, les citoyens soumis, contre leurs incursions dévastatrices. En conséquence, des cercles militaires, sous le commandement d'officiers supérieurs, viennent d'être établis, et leur mission a été limitée aux mesures qui suivent :

« Le commandant militaire d'un cercle ou district aura pour tâche d'assurer la sécurité la plus complète des habitants compris dans le cercle de son commandement, tant contre les attaques des bandes de brigands que contre les excès de la troupe et les déprédations des populations soumises.

« Il établira son quartier-général sur le point indiqué par l'ordre général. Ce point sera choisi de manière à permettre de rayonner facilement sur les endroits exposés aux incursions des bandes.

« Il sera toujours libre de se transporter de sa personne et sous sa responsabilité là ou il jugera sa présence nécessaire selon les circonstances.

Il devra employer tous les moyens en son pouvoir pour faciliter les communications de son quartier-général, où se trouveront la réserve etc., avec chacun des points excentriques de son commandement et de chacun de ces points entre eux.

« Le but du gouvernement étant de rassurer complètement les populations sur le présent et sur l'avenir, et d'attirer sous la sauvegarde des troupes les villageois égarés qui se sont réfugiés dans la montagne, en leur offrant les avantages matériels, inséparables de l'ordre, de la sécurité et d'une bonne organisation, il importe que les militaires de tous grades n'usent à leur égard que de procédés équitables et bienveillants.

« En conséquence, le premier devoir du commandant sera de maintenir parmi ses troupes la plus sévère discipline.

« Il s'adressera pour tous les besoins de son détachement au grand

quartier-général, et ne se livrera sous aucun prétexte, à l'égard des habitants, à des requisitions de quelque nature que ce soit, sauf à traiter de gré à gré et moyennant payement des fournitures diverses nécessaires à sa troupe.

« Il empêchera sous sa responsabilité les dégâts aux propriétés, arbres fruitiers, récoltes, etc.

« Il interdira sous les peines les plus sévères tout acte ou toute parole pouvant blesser les susceptibilités religieuses des populations.

« Il veillera à ce que les femmes et les enfants soit scrupuleusement respectés.

« La mission des commandants militaires, des officiers et des soldats sous leurs ordres est moins une mission militaire qu'une aide protectrice ajoutée aux mesures d'apaisement, de conciliation, de pacification et de réorganisation poursuivies par le gouvernement.

« Les commandants militaires devront apporter le plus grand soin à éviter, dans les mesures de détail qu'ils seraient appelés à prendre sous leur responsabilité, tout acte qui, en passant par l'interprétation de la malveillance, pourrait devenir un grief contre l'armée impériale et nuire à sa légitime considération.

« Leur premier acte, en prenant possession de leur district, sera de répandre la proclamation et l'arrêté de Son Altesse le grand vizir, et d'employer tous les moyens en leur pouvoir pour faire comprendre aux populations le sens pacifique de leur mission.

« Ils devront suivre la même ligne de conduite au fur et à mesure qu'ils prendront possession de chacun des villages faisant partie du district placé sous leur commandement.

« Les commandants militaires devront établir des patrouilles constantes entre les différents postes occupés militairement. Ces patrouilles seront d'une force suffisante pour être à l'abri de toute surprise ; et, en même temps, elles devront être composées et réglées pour ne pas fatiguer les troupes sans effet utile.

« Ils devront interdire toute communication entre leurs districts et les bandes, si ce n'est pour recevoir la soumission de ces dernières. Tout individu appartenant aux districts insoumis qui franchira le cordon des troupes, sera soumis à une investigation sévère, en présence et avec la coopération du commissaire civil dont il est question dans les derniers paragraphes de ces instructions. Les lettres, papiers, objets suspects qui seraient trouvés sur lui, seront transmis sans retard, sous enveloppe cachetée, au gouvernement central.

« Aucun individu ne pourra franchir le cordon des troupes pour communiquer avec les bandes, à moins qu'il ne soit porteur d'un ordre en règle émanant du gouvernement central.

« Les commandants militaires rendront un compte détaillé dans leurs rapports de tous les événements, quelle que soit leur natur qui surviendront dans leur district.

« En cas de rencontre avec des hommes armés, les chefs militaires devront, autant que possible, ne faire usage de leurs armes qu'à la dernière extrémité et dans le cas de légitime défense. Dans ce cas, ils devront toujours être en mesure pour que force reste aux troupes impériales. Il est bien entendu que cette disposition ne saurait s'étendre sur des bandes de brigands qui oseraient venir commettre des dégâts

Digitized by Google

dans les rayons occupés et protégés par les troupes impériales.

« Dans des circonstances semblables, ils devront sévir contre les brigands avec la plus grande énergie et promptitude.

« Les commandants militaires ne sauraient trop se pénétrer que le but de la troupe n'est pas de combattre, mais de protéger et de maintenir l'ordre. Ceux qui sauront remplir leur mission sans effusion de sang seront ceux qui atteindront avec une véritable intelligence le but poursuivi par le gouvernement.

« C'est par un ensemble de mesures stratégiques, l'occupation de certains points, de bonnes mesures tactiques, beaucoup d'activité, de zèle et de vigilance, que la pacification d'un district pourra être atteinte.

« En employant les moyens sus-énoncés, en prévenant les désordres et les accidents, on s'évitera la peine de réprimer les uns et de réparer les autres.

« Indépendamment du commandant militaire, le gouvernement central enverra dans chaque district des commissaires civils qui recevront des instructions spéciales et qui auront pour mission de diriger toutes les affaires civiles et non militaires du rayon occupé.

« Les commandants militaires devront prêter aux commissaires civils aide, protection et appui. Ils devront concerter avec eux toutes les mesures qui n'auraient pas un caractère exclusivement militaire. Ils devront obtempérer à toutes les demandes ou réquisitions qu'ils croiraient devoir faire sous leur responsabilité et par écrit.

« *Le Grand Vizir*,

« Signé : Aali. »

Instructions pour les Commissaires civils.

« Les commissaires civils serviront d'intermédiaire entre le pouvoir civil et les populations.

« De même que le commandant militaire restera seul juge des dispositions à prendre dans l'ordre exclusivement militaire, de même les commissaires civils auront seuls la direction et la responsabilité des mesures ayant un caractère purement administratif et politique. Ils devront mettre en œuvre toute leur influence pour accomplir la mission délicate confiée à leur intelligence et à leur dévouement.

« Leur premier soin sera d'inspirer une confiance absolue aux populations avec lesquelles ils se trouveront en contact. A cet effet, ils devront s'enquérir avec sollicitude de tous les besoins moraux et matériels des habitants, et se faire l'organe de ces besoins auprès du gouvernement central, qui fera droit à leurs demandes dans la mesure du possible.

« Ils s'efforceront de rétablir la situation normale de leur district respectif, en engageant chacun à vaquer à ses travaux et à se désintéresser du mouvement insurrectionnel et des incitations perturbatrices.

« Ils présideront à la première installation des autorités communales, en faisant nommer des Démogérontes suivant l'usage consacré.

« Ils ne négligeront aucun moyen, soit pour amener à la soumission les individus qui font encore partie des bandes, soit pour provoquer le retour à leurs villages des familles dispersées ou expatriées.

« Ils dresseront ou feront dresser, dans le plus bref délai, la liste des habitants de chaque village, en faisant connaître exactement le nombre des individus absents, la cause de leur absence et l'endroit connu ou supposé de leur séjour actuel.

« Ils établiront un état nominatif de tous les villages compris dans le district confié à leur administration.

« Ils feront, à titre de renseignements, un rapport détaillé sur l'état actuel de ces villages.

« Ils devront remplacer dans leurs rapports les assertions vagues et supputations approximatives par des faits positifs et des chiffres sagement contrôlés, sans écouter d'autre intérêt que celui de la vérité.

« Ils ne devront négliger aucun moyen pour détromper les populations sur la valeur des promesses fallacieuses qu'on leur prodigue, sur les vaines espérances qu'on leur fait concevoir, et sur les calomnies à l'aide desquelles on cherche à dénaturer les intentions bienveillantes de Sa Majesté le Sultan.

« Lorsque le concours de l'autorité militaire leur paraîtra indispensable, les commissaires civils adresseront par écrit une réquisition au commandant militaire. Celui-ci aura ordre d'obtempérer à toute requisition qui lui sera adressée par écrit.

« En cas de conflit entre les commissaires civils et le commandant militaire, la mesure à prendre sera suspendue et soumise à l'examen du gouvernement central, qui statuera dans le plus bref délai.

« Toutefois, en cas de nécessité d'ordre militaire, le commandant militaire aura toujours la faculté de prendre, sous sa responsabilité personnelle, les dispositions commandées par les circonstances.

« Les commissaires civils devront transmettre sans retard au gouvernement central les renseignements les plus exacts et les plus circonstanciés, tant sur l'état moral des populations, leurs dispositions à l'égard du gouvernement impérial, que sur leur situation matérielle et leur avancement dans la soumission.

« Ils devront préparer la voie à une commission spéciale qui sera chargée du travail de réorganisation et de l'application du règlement préparé spécialement pour l'île de Crète.

« Ils indiqueront le moment opportun pour l'envoi de cette commission. Le choix de ce moment devra dépendre de l'efficacité des mesures de protection entreprises par le commandement militaire, de la réunion des éléments de population suffisants pour servir de base à un travail administratif, et des dispositions morales de ces éléments.

« Il est impossible de prévoir les cas particuliers qui se présenteront sous des formes diverses dans chaque district. Pour ces cas, les commissaires civils s'inspireront de l'étude attentive qu'ils seront à même de faire des hommes et des lieux. Des instructions spéciales pourront toujours être demandées à l'autorité centrale, s'il y a lieu.

« *Le Grand Vizir,*

« Signé : Aali. »

Digitized by Google

CHAPITRE X

Fin de l'Insurrection.

On a pu voir, par les documents qui précèdent, que le grand vizir faisait tous ses efforts pour arrêter les tentatives des insurgés en même temps qu'il organisait l'île.

Les provinces soumises commencent alors à retrouver le calme d'autrefois, et la lettre suivante, adressée au Sultan prouve leur désir de vivre en paix et de voir rentrer en Crète leurs familles exilées que la Grèce cherche à retenir, malgré la misère où cette nation est forcée de les laisser croupir.

A Sa Majesté Impériale le Sultan Abdul-Aziz-Khan.

« SIRE,

« Le peuple crétois, quoiqu'il ait eu toujours le malheur d'avoir une mauvaise renommée à cause de son ignorance et des actes irréfléchis auxquels il s'est laissé entraîner de temps en temps, néanmoins ce peuple, Sire, a aussi la qualité de ne point rester insensible à ce qui est bon et utile lorsque le voile de la duperie, venant à disparaître de ses yeux, remplace un premier entraînement.

« Dans les circonstances actuelles, ce peuple, repentl du passé et regrettant d'avoir été trompé par la malveillance qui a trop influencé les habitants de cette île, ce peuple désire maintenant du fond de son âme la solution aussi promptement que possible d'une question qui désole la population.

Digitized by Google

« En conséquence, les soussignés, représentants de ce peuple, sujets dévoués à Sa Majesté impériale, s'empressent, par la présente humble pétition, d'invoquer sa clémence afin que, dans sa haute bienveillance et dans l'intérêt qu'elle nourrit pour le bien-être et le soulagement de nos maux, elle daigne avoir pitié aussi de nos familles dispersées dans l'étranger. Il est notoire que ces malheureuses familles ont subi, malgré elles, la loi du plus fort; qu'elles se sont séparées de nous, en grande partie à notre insu et qu'elles se sont embarquées sur des bâtiments des puissances étrangères, sans trop savoir ni ce qu'elles faisaient ni où elles allaient.

« Mais, Sire, nul n'est coupable contre sa volonté.

« Nous supplions donc Votre Majesté impériale qu'elle veuille bien ordonner le prompt retour de nos familles dans leur patrie, de la manière qu'elle le trouverait juste, avant l'arrivée de l'hiver qui rendrait difficile l'exécution de cette mesure, et nous vous en devrons, Sire, une reconnaissance éternelle.

« Persuadés que notre humble supplique sera accueillie favorablement,

« Nous avons l'honneur d'être avec le plus profond respect et dévouement, etc. etc.

« La Canée, le 28 novembre 1867. »

(Suivent 519 signatures).

Une autre lettre émanant de l'Assemblée vient prouver que les chrétiens eux-mêmes se joignent aux musulmans pour réduire les derniers insurgés épars dans les montagnes, ce qui indique clairement que le gouvernement provisoire lui-même sera prochainement obligé de se soumettre ou de quitter l'île.

Voici cette lettre :

L'Assemblée générale de la Crète,

« Ayant eu connaissance des *menées perfides de quelques chrétiens* au service du grand vizir, dans *le but de réprimer l'insurrection* et de maintenir la domination du Sultan sur cette île, domination, dont la déchéance a déjà été légalement proclamée par le peuple crétois ;

« Considérant que la conduite de ces individus est diamétralement opposée aux vœux des combattants crétois et à ceux de tous leurs compatriotes de l'univers,

« Déclare les susdits chrétiens traîtres à la patrie, et nommément les sieurs Savva et Adossidès qui, à la tête de troupes ottomanes, ont osé verser le sang chrétien, et, tout en les rangeant parmi les ennemis de la patrie et de la foi, l'assemblée générale les voue à la malédiction nationale et au mépris universel.

« Le gouvernement provisoire de la Crète est chargé de la publication de la présente ordonnance.

« Sélia de Saint-Basile, le 29 janvier 1868.

« *Le Président*, « *Le Vice-Président*,

« PANAYOTIS SERGAKIS. » « G. MATIOUDAKIS. »

(Suivent encore 40 signatures de membres de l'Assemblée générale).

Enfin le 1er mars, le grand vizir, de retour à Constantinople, adresse au Sultan le rapport suivant :

« SIRE,

« Lorsque, il y a cinq mois, votre Majesté daigna me confier la mission d'établir les bases de la nouvelle organisation administrative et judiciaire de l'île de Crète, et de m'enquérir des besoins légitimes de ses habitants, elle a donné une preuve nouvelle et irrécusable de son ardente sollicitude pour le bonheur de tous ses sujets, sans distinction de race ni de religion, et de déférence pour les conseils de l'Europe, en même temps qu'elle a voulu marquer une limite infranchissable à toutes les prétentions attentatoires à son autorité souveraine et à l'intégrité de l'empire.

« Le moment est venu de rendre compte à Votre Majesté du résultat de mes efforts pour traduire en faits ses intentions paternelles et magnanimes.

« Si je n'ai pas le bonheur d'apporter à Votre Majesté la nouvelle de la complète et entière pacification de toutes les parties de la Crète ; j'ai cependant la satisfaction de pouvoir affirmer encore une fois et de la manière la plus positive, que la mission dont votre Majesté a daigné m'investir n'a nullement échoué, comme les amis de l'insurrection et ses dupes cherchent à le faire croire ici et en Europe. Je n'éprouve aucune hésitation à donner l'assurance que les mesures prises d'ordre de Votre Majesté produiront les résultats les plus complets et les plus prompts, si le transport des familles cesse définitivement ; elles triompheront non moins sûrement quoique plus lentement, si cette immixtion regrettable continue.

« L'histoire de l'insurrection crétoise est trop complexe, elle est trop intimement liée aux errements des idées contemporaines ; elle présente à un trop haut degré le spectacle étrange de l'alliance, commune aujourd'hui entre ceux qui représentent en Europe, les principes conservateurs, et ceux qui ont en vue la destruction de tous les principes d'ordre politique et social, l'anéantissement du droit et le triomphe de l'anarchie ; elle est trop féconde en enseignements, pour qu'il n'y ait pas un puissant intérêt à établir avant tout les causes qui l'ont produite et à suivre ces causes dans leurs manifestations. Ce sera établir en même temps le point de départ de ma mission.

« Ces causes sont au nombre de trois :

« La première, qui n'est à proprement parler qu'une apparence de prétexte, est le mécontentement attribué aux populations.

« La seconde est la *grande idée* panhellénique, cette utopie irréalisable, exploitée au profit exclusif d'autres ambitions; elle est une ramification du travail souterrain qui mine la plupart des états européens, à l'aide d'un instrument nouveau : le principe des nationalités, principe dangereux, que la Turquie n'admettra jamais, et qui sert en Crète de masque à une guerre de religion. En effet, les populations crétoises parlent toutes la même langue, la religion seule les sépare, les musulmans étant aussi autochtones que les chrétiens.

« La troisième réside dans la pression exercée sur les cabinets, amis de la Turquie, par l'opinion publique, égarée au moyen d'un système inouï de mensonges et de calomnies, propagés par la voie des journaux; elle a donné lieu à un mode d'intervention également nouveau, connu désormais sous le nom de *sauvetage* des familles dont le résultat évident est de donner aux insurgés la liberté de leurs mouvements, en écartant d'eux tous les soucis de la famille et, en même temps, les conseils de soumission que donneraient les souffrances de femmes, d'enfants et de vieillards suppliants.

« Il est une quatrième cause, qui préexiste à toutes les autres, qui domine toutes choses en Orient et que votre Majesté reconnaîtra à la simple énonciation.

« Il suffit de voir à l'œuvre chacune de ces causes pour déterminer la part d'influence qui revient à chacune d'elles sur la situation de l'île de Crète et pour accuser les obstacles qui, dans leur ensemble artificieusement combiné avant mon arrivée devaient compliquer ma tâche.

« Chemin faisant, les faits protesteront d'eux-mêmes contre les accusations calomnieuses dont l'armée impériale a été poursuivie et contre le reproche de faiblesse adressé au gouvernement.

« Et d'abord, le mécontentement des populations : en quoi est-il fondé ?

« La Crète est, de toutes les provinces de l'empire, la plus reculée vers l'Occident. Elle a un climat favorable et des productions d'une grande richesse.

« Tous ceux qui ont vu l'île avant l'insurrection ont pu juger de sa réelle prospérité. L'accroissement de la population, malgré de fréquentes émigrations, suffirait pour en attester. L'impôt était d'un quart moins lourd que dans les autres provinces de l'empire. Il n'a jamais dépassé, en Crète, la somme de 40 piastres par tête d'habitant, tandis que partout ailleurs il s'élevait en moyenne à environ 60 piastres. Cette différence provient de ce que, par une faveur toute spéciale, les Crétois avaient été affranchis de l'impôt sur le revenu (vergbi). La liberté des cultes, *si complète en Turquie*, était largement pratiquée en Crète; la population musulmane, ayant engagé son activité et ses capitaux dans des transactions commerciales et industrielles, réalisait ainsi la fusion des deux éléments sur le terrain des intérêts matériels.

« Les griefs exposés dans la pétition adressée à votre Majesté en date du 14 mai 1866 viennent à l'appui de cet exposé. A vrai dire, il n'y avait là qu'apparence de prétextes, puisque les signataires de la pétition du 14 mai sont les mêmes qui ont signé le 15 mai la circulaire aux puissances, par laquelle ils demandaient l'annexion de l'île à la Grèce. C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher la véritable origine de l'insurrection.

Digitized by Google

En Turquie, *la liberté de l'enseignement n'est pas moins absolue que la liberté religieuse.* Grâce à cette liberté, la propagande panhellénique a pu faire des adeptes, en se servant comme de missionnaires des instituteurs recrutés à Athènes. L'enseignement des doctrines politiques qui ont cours en Grèce, aidé par les prédications d'une partie du clergé indigène ou étranger, introduisit graduellement, par infiltration, la maladie de l'hellénisme dans l'esprit des populations, ignorantes d'ailleurs et faciles à exploiter au profit d'une idée, dont la réalisation leur était présentée sous toutes les formes comme un gage absolu de félicité. Voilà la cause morale de l'insurrection.

« Que si l'on veut y ajouter des causes matérielles, on les trouvera dans les faits suivants, importants à signaler à l'attention des esprits honnêtes :

« Avant l'insurrection, les dettes entre particuliers s'élevaient, en Crète, à environ 150 millions de piastres, et sur cette somme, *la population musulmane était créancière de plus des deux tiers.* Il y avait en outre un certain nombre d'hommes, ayant un intérêt personnel à secouer le joug du gouvernement, pour se soustraire aux obligations qu'ils avaient contractées envers le trésor en leur qualité d'adjudicataires de la dîme. Plusieurs des principaux chefs de bandes sont dans ce cas. Cette situation fit naître chez les uns la pensée de s'affranchir de leur dette et, dans la masse chrétienne, l'espoir de s'enrichir au détriment de la population musulmane qu'on comptait expulser de l'île, en même temps qu'aurait lieu l'annexion à la Grèce.

« C'est à cette espérance coupable et aux moyens mis en œuvre pour la réaliser qu'il faut attribuer la destruction systématique des propriétés et des récoltes appartenant aux musulmans, ainsi que les vengeances privées qui ont signalé la révolte crétoise, et qui forcèrent les habitants musulmans à se réfugier dans les forteresses : on pensait qu'il serait plus facile un jour de les déterminer à abandonner des ruines fumantes et des vergers rasés, que des propriétés florissantes.

« Si l'Europe eût connu ces actes odieux, elle s'en fût indignée : il a donc fallu la tromper, et la révolte, qui comptait en Grèce seulement cent dix-sept journaux à son service, s'en est servie très-habilement pour imputer à la *barbarie musulmane* la destruction des propriétés. En outre, les individus tués dans les combats livrés contre les troupes impériales furent représentées comme des victimes inoffensives.

« L'Europe crut aux mensonges, systématiquement débités par la presse hellénique avec une prodigieuse audace, sans soupçonner qu'elle était victime d'une spéculation sur sa bonne foi. Il eût été bien facile pourtant de s'édifier sur la valeur de ces calomnies, en se souvenant de l'adage romain : « le coupable est celui à qui le crime profite. »

« Comment admettre que les populations musulmanes, dont la fortune reposait sur les plantations d'oliviers, directement par le droit de propriété, indirectement par les créances hypothécaires ou commerciales, se fussent livrées de gaîté de cœur à l'anéantissement du gage de leur fortune ? N'est-il pas plus croyable que ceux-là sont les auteurs des incendies, qui, voulant s'affranchir du payement de leurs dettes et expulser la population musulmane, avaient seuls intérêt à commettre le crime?

« Des représailles furent commises, et qui pourrait s'en étonner?

Toutefois, c'est à tort qu'on en a fait remonter la responsabilité au gouvernement impérial et à la religion musulmane.

« C'est ici surtout qu'il faut ne pas oublier que dans l'île de Crète il y a aux prises des hommes, musulmans et chrétiens, rapprochés de l'état de nature, incapables par conséquent d'imposer silence à leurs passions et à leurs intérêts, pour mettre en pratique la tolérance et la charité, qui font l'essence de leurs religions respectives.

« Il y a de plus à faire la part des nécessités de la guerre, nécessités déplorables, mais auxquelles sont exposés partout ceux qui prennent les armes contre le gouvernement de leur pays.

« Il convenait d'insister sur des faits qui ont ému l'opinion publique et contribué à exagérer hors de toute proportion l'importance de l'affaire crétoise.

« Cependant, le panhellénisme, que j'ai signalé comme ayant la plus grande part de responsabilité dans cette affaire, mettait en œuvre toutes ses ressources. J'ai indiqué le rôle joué par la presse. Des comités se formèrent, qui recueillirent des souscriptions en Grèce et dans les colonies grecques ; des sommes considérables furent consacrées à l'acquisition d'armes, de munitions de guerre et de bouche, à l'enrôlement de volontaires qui, dit-on, n'appartenaient pas tous à l'élite de la population. On vit des navires armés sortir des ports d'une puissance voisine pour ravitailler la révolte, sans que cette violation du droit des gens et de la morale la plus élémentaire fût précédée d'une dénonciation des relations diplomatiques.

« Tant de choses insolites ont accompagné l'insurrection crétoise qu'il me paraît inutile d'insister sur ce scandale particulier.

« Aussi bien, ce précédent portera ses fruits, comme tant d'autres qui ont ébranlé le respect des traités et dont les principes de droit international et d'ordre public ont eu à souffrir dans ces derniers temps.

« C'est ici le lieu de répondre aux accusations de faiblesse, élevées contre le gouvernement impérial. Fallait-il déclarer la guerre à la Grèce, ou, ce qui revenait au même, atteindre les navires pirates dans les ports mêmes qui leur servaient de refuge ?

« Certes, le gouvernement impérial était dans son droit, et Votre Majesté n'aurait pas hésité à le faire valoir, même au risque de la guerre, sans l'intérêt très-grand qui s'est manifesté ailleurs dès l'origine du conflit. On se souvient des démarches, identiques dans leurs bases, faites en vue d'obtenir l'annexion de l'île à la Grèce.

« La manière dont le gouvernement a entendu ses devoirs et ses droits dans la question crétoise doit imposer silence à toutes les calomnies et lui assurer les sympathies de l'histoire.

« Tant que l'Europe continuera à être régie par le droit universel et les traités, qui donc oserait nier au gouvernement la possession indépendante de l'île de Crète ?

« Serait-ce qu'on voulût sacrifier le droit de conquête au profit du droit nouveau des nationalités ? Mais qui ne voit qu'il faudrait renouveler la carte de l'Europe, et plonger la politique dans le chaos ? La Crète a été réunie à la Turquie longtemps avant que telles provinces, appartenant à telles puissances européennes, fussent conquises par ces dernières,

« Est-ce à dire que ces puissances soient décidées à sacrifier leurs

propres droits et que la concession, réclamée de la Turquie, doive devenir la règle en Europe? Telle n'est pas sans doute la pensée des cabinets : dès lors, pourquoi nous faire l'objet d'une théorie dont on ne voudrait pas pour soi-même, au détriment des plus grands intérêts européens? Serait-ce que la situation respective des provinces conquises fût différente ailleurs, parce que, en Crète, il y a incompatibilité de langue et de religion entre le gouvernement et les administrés? Mais il y a des musulmans qui sont sujets d'états chrétiens, et des catholiques dans des pays d'orthodoxie. Serait-ce l'antipathie naturelle du vaincu pour le vainqueur? Qui oserait dire qu'elle est plus grande ici que là? Serait-ce que la possession fût contraire aux traités? Mais sans remonter bien haut, un des actes diplomatiques contemporains les plus considérables, le traité de Paris, signé il y a douze ans à peine, consacre le principe de l'intégrité de l'empire ottoman et place cette intégrité sous la garantie collective des puissances. Or, la Crète fait partie de l'empire, et il y a lieu de s'étonner que l'on ait pu s'attendre à voir le gouvernement impérial déchirer de ses propres mains un traité conclu au prix des plus grands sacrifices, au risque d'autoriser par ce précédent toutes les revendications ultérieures, et de donner lui-même le signal d'un démembrement.

« Le gouvernement impérial a la conscience qu'en maintenant résolûment ses droits sur l'île de Crète, il a fait un acte de conservation européenne; car les arguments invoqués pour lui arracher cette province ne tendent à rien moins qu'à la remise en question des bases mêmes de l'ordre public, résultat d'un travail sanglant accompli à travers les siècles, et à ramener la civilisation en arrière, en substituant de nouveau la force brutale au droit.

« Ces raisons puissantes se sont imposées au gouvernement impérial. En soutenant la lutte localisée en Crète, il croit avoir défendu le principe de son existence partout menacé et il s'est résigné à attendre, pour voir triompher sa juste cause, que le temps fasse alliance avec le droit.

« A-t-il eu tort d'agir ainsi? L'avenir le dira.

« En tous cas, le gouvernement de Votre Majesté repousse énergiquement le reproche de faiblesse qui lui a été imputé. Le fait est que l'île de Crète est en notre pouvoir et que l'insurrection malgré les efforts de la Grèce, malgré la sorte de la coalition qui a paralysé l'action de l'armée et de la flotte impériale, est réduite à l'impuissance. Quel gouvernement pourrait se flatter de réduire promptement la révolte d'une de ses provinces, aussi défavorable aux opérations militaires que l'île de Crète mesurant cent soixante lieues de côtes, recevant l'appui matériel d'un pays voisin et longtemps défendue par l'opinion publique abusée?

« Et pourtant, au mois de juillet 1867 le feu de l'insurrection allait s'éteindre, lorsqu'une troisième cause vint lui fournir un aliment inattendu.

« C'était au moment où Omer-Pacha venait d'emporter les hauteurs de Sphakia, qui servaient de boulevard et de place d'armes à la révolte. Alors les demandes de soumission affluaient de toutes parts, les volontaires étrangers songeaient à quitter l'île de Crète et le gouvernement impérial était fondé à compter sur un retour immédiat à la tranquillité normale.

« La malveillance inventa un massacre général des femmes, des enfants et des vieillards, et quelques puissances donnèrent ordre à leurs bâtiments de guerre, en station dans la Méditerranée, d'effectuer, sous le nom de *sauvetage*, le transport *de ces pauvres créatures menacées dans leur vie, dans leur honneur et dans leurs biens.*

« Cette mesure, entreprise dans un but philanthropique, continuée jusqu'à ces derniers temps par l'escadre russe, a exercé et exerce encore sur l'affaire crétoise une influence trop considérable pour que le gouvernement de Votre Majesté n'ait pas le droit de voir en elle une intervention déguisée.

« Sans faire ressortir combien cette intervention pratiquée au nom de l'humanité qui ne s'enquiert pas de la religion des malheureux, était injuste et partiale, puisqu'elle n'avait en vue de protéger exclusivement que les familles chrétiennes, alors que les familles musulmanes étaient au même degré atteintes par les calamités de la guerre, il est utile de constater ses résultats immédiats.

« La révolte reprit courage, car, si le gouvernement impérial put se croire en présence d'une intervention européenne, la même pensée prévalut dans le camp de la révolte. Nous en avons la preuve dans une recrudescence belliqueuse des bandes, dans les ovations qui furent faites aux ministres étrangers à Athènes, dans les adresses de reconnaissance votées par les comités philhelléniques, et dans les déclarations du ministre de la Grèce au Parlement de son pays, le 3 décembre 1867.

« Cette déclaration va jusqu'à mettre en doute le motif d'humanité invoqué par les puissances : « Est-ce à une pensée philanthropique, messieurs, qu'il faut attribuer le transport des familles? »

« Sans partager le doute du chef du cabinet d'Athènes, il est permis de se demander si le but humanitaire poursuivi par l'Europe a été atteint. A voir les familles crétoises traîner sur le sol hellénique une vie misérable, à voir les ravages que la mort exerce parmi elles, on ne peut que déplorer un mouvement généreux qui, indépendamment des abus inévitables dont il a été la cause, n'a eu d'autre effet que d'introduire, dans la pratique internationale, un mode d'intervention inouï, compliqué de la violation d'un blocus effectif, et d'empêcher un retour immédiat à la tranquillité normale.

« Il est vrai que les puissances revinrent successivement d'un premier élan d'humanité, soit que, mieux édifiées sur la véritable situation de la Crète, elles crussent devoir s'abstenir de toute immixtion, soit que la réflexion leur eût démontré les conséquences dangereuses qu'un pareil précédent aura nécessairement sur l'avenir de la politique.

« La Russie seule crut devoir persister.

« Votre Majesté reconnaîtra par cet exposé des causes qui ont amené et entretenu dans l'île de Crète la situation anormale à laquelle ma mission avait pour objet de remédier, que parmi ces causes, les trois principales, prenant au dehors leur inspiration et leur point d'appui, échappaient à mon action directe, et ne pouvaient être combattues efficacement que par le contraste des moyens de résistance. A des difficultés médiates et insaisissables, il a fallu répondre par la modération, l'esprit de progrès et une justice clémente : il a fallu répondre au mensonge et à la calomnie par la lente apparition de la vérité.

« Votre Majesté a pu se rendre compte, par mes rapports périodiques et par les documents que j'y ai joints, de tous les détails de mes opérations. Il me suffit dès lors d'en reproduire les principaux traits.

« Mon premier acte, en arrivant dans l'île de Crète (4 octobre 1867) après avoir confirmé, d'ordre de Votre Majesté, l'amnistie et la trêve proclamées par le serdar-ekrem Omer-Pacha, fut un acte de justice. Je procédai aussitôt à l'élargissement des prisonniers dont la détention remontait à la reddition des grottes de Sphakia, et auxquels s'appliquait l'amnistie générale. En outre, et malgré les graves inconvénients qui pouvaient résulter d'une mesure d'humanité inopportune, j'ai cru devoir adoucir, dans de justes limites, l'interdiction qui pesait sur les villages suspects de s'approvisionner dans les villes, afin de soustraire aux rigueurs des mesures militaires la catégorie des personnes inoffensives.

« Des secours en argent et en nature furent alloués aux habitants musulmans et chrétiens qui avaient été obligés de déserter leurs propriétés pour chercher un refuge dans les forteresses. L'hygiène publique fut astreinte à des règles nécessaires pour conjurer les dangers provenant de l'entassement des populations et des troupes sur des territoires rétrécis.

« Après avoir satisfait ainsi, dans la mesure du possible, à des nécessités matérielles qui s'imposaient d'urgence, comme la trêve n'expirait qu'à la date du 1er novembre, le temps fut mis à profit pour étudier un plan de protection des habitants désireux de rentrer dans l'ordre, contre les cruelles et impitoyables molestations des bandes.

« Dès l'abord, il se présentait deux systèmes de pacification dont l'un consistait en une répression générale et l'autre en des mesures de prévention.

« Le second système m'a paru le seul qui répondît aux exigences réelles de la situation. A mon arrivée dans l'île de Crète la population pouvait être rangée en trois catégories : la première, la plus nombreuse, fatiguée du désordre auquel elle n'avait pris aucune part active, sincèrement désireuse de voir l'ordre rétabli ; la seconde hésitante et timorée, craignant, par dessus tout, les vengeances et les représailles dont la révolte menaçait sa soumission ; la troisième enfin réunissait tous les individus intéressés dans le désordre. En cet état, la répression par les armes devenait impossible, l'ordre formel de votre Majesté étant d'éviter l'effusion du sang, hormis le cas de nécessité absolue, afin de ne pas exposer des innocents à pâtir pour les coupables.

« Sans me dissimuler les difficultés et les lenteurs d'un mode de pacification par les voies de la prudence et de l'apaisement, je fis élaborer toutes les mesures de détail réclamées pour son exécution, dans la conviction que je partage encore aujourd'hui, qu'il finira par triompher complètement de toutes les difficultés.

« Je prends la liberté de répéter à Votre Majesté que tous les hommes compétents et instruits dans la pratique des choses de la Crète sont unanimes à déclarer que le plan adopté est le seul qui offre les plus fortes garanties de réussite, en dépit des obstacles suscités par la malveillance, et de l'appui extérieur prêté à la révolte.

« Les résultats que sa mise en pratique m'a permis de constater font prévoir, dans un avenir rapproché, la soumission complète de

certaines parties de la Crète, encore exposées au joug des bandes. Un des avantages de ce plan consiste en ce que les routes stratégiques, dont il a nécessité la construction pour faciliter les opérations rapides des corps de troupes chargés de protéger les habitants soumis, serviront plus tard à développer le mouvement agricole et commercial de l'île.

« Comme corollaire à ces mesures préventives, lors de l'expiration de la trêve le 2 novembre, je lançai ma seconde proclamation, par laquelle je confirmai encore une fois les dispositions clémentes de Votre Majesté à l'égard de ses sujets égarés, en l'accompagnant de la publication du règlement préparé à Constantinople pour servir de base à la constitution future de l'île de Crète.

J'invitai les habitants à nommer librement quatre représentants par district, deux dans chaque communauté et à les envoyer au chef-lieu pour être réunis en assemblée générale, afin de concerter entre eux les moyens de satisfaire à toutes les exigences réalisables de la situation et de les proposer par mon intermédiaire à la sanction de Votre Majesté.

« En même temps, j'invitai les populations revenues à de meilleurs sentiments à réclamer la protection des troupes.

« Ces dispositions furent suivies d'un résultat immédiat. Dès le 3 novembre, les habitants de Lakkos offrirent leur soumission, à la condition d'être protégés contre les vengeances dont les bandes ne manqueraient pas de poursuivre leur défection à la cause de la révolte.

« Ce résultat avait son importance, car les Lakkiotes ont toujours marché à la tête des rebelles et c'était de leur village qu'était parti le signal du dernier soulèvement. Je ne crus pouvoir faire un meilleur choix pour le commandement des troupes dans ce district et l'inauguration du système appliqué qu'en la personne de Raouf-Pacha, aide-de-camp et premier écuyer de Votre Majesté. Cet officier général mérite une mention particulière pour l'intelligence et le zèle, la prudence et la modération qu'il a apportés dans l'accomplissement de cette mission.

« J'obéis à un devoir de conscience, en profitant de cette occasion pour témoigner hautement devant Votre Majesté du dévouement et de l'abnégation déployés par tous les officiers généraux de l'armée de Crète, pour seconder mes efforts de pacification. Leur conduite prudente et humaine est un démenti éclatant aux calomnies des détracteurs de notre vaillante armée.

« Le 23 novembre eut lieu l'ouverture de l'Assemblée générale crétoise. Cette première séance fut consacrée à la lecture du premier Firman et du règlement fondamental. Je profitai de cette circonstance pour bien faire comprendre aux députés le but de leur convocation et les engager à faire le sacrifice de toutes les rivalités de castes et de religions pour concourir unanimement à la réorganisation de leur patrie sur le terrain de l'intérêt matériel bien entendu.

« Dans les différentes séances qui eurent lieu et auxquelles j'ai assisté, je me suis surtout appliqué à dégager toutes les arrière-pensées, en provoquant franchement les explications et en permettant à la vérité de se produire sans aucun souci de la forme, du préjugé et de l'étiquette.

« Sur ces entrefaites, les nominations du nouveau personnel gouvernemental et administratif, ayant obtenu la sanction de Votre Majesté,

le gouvernement définitif de la Crète fut installé le 3 décembre.

« Le 8 décembre, je me rendis à Candie afin de juger par moi-même de l'état des choses dans cette province et m'assurer que mes instructions avaient été exécutées dans le sens du programme adopté.

« C'est à Candie que me parvint une demande des habitants de Zourva, village voisin de Lakkos, sollicitant la destruction de leurs propres habitations, afin de ne plus être tyrannisés par les bandes qui y avaient établi leur refuge.

« La position de Zourva, étant par elle-même inexpugnable, offrait aux bandes à la fois un refuge et une base d'opérations, d'où elles s'élançaient pour exercer leurs déprédations et leurs ravages sur les villages inférieurs, soumis à l'autorité. Je crus devoir autoriser immédiatement cette mesure d'ordre militaire. Toutes les autres qui ont été entreprises pendant mon séjour en Crète, avaient un caractère purement défensif et se rattachaient au plan de protection poursuivi.

« Le 20 décembre eut lieu l'installation des autorités impériales à Apocorona et Mirambello.

« Malgré les instances réitérées des habitants, cette double opération avait dû être retardée jusqu'à l'arrivée des approvisionnements demandés à Constantinople.

« Je rentrai à la Canée le 26 décembre. Le 4 janvier, je donnai connaissance à l'Assemblée générale crétoise du Firman de Votre Majesté, concernant l'exemption de la dîme et de la contribution militaire.

« Enfin le 15 février eut lieu la séance de clôture de cette assemblée, dans laquelle je donnai lecture du dernier Firman de Votre Majesté, récapitulatif de l'ensemble des concessions accordées aux Crétois, réglant l'administration générale, la justice et le système financier, établissant des règles de compétence pour chacun des services et concédant exemption d'impôts pour deux années, réduction des dîmes à 50 0/0 pendant les deux années subséquentes avec affectation de la totalité de cette moitié du revenu public aux besoins locaux. En résumé, voici la situation de l'île de Crète :

« Husséïn-Avni-Pacha, gouverneur général et commandant suprême des troupes impériales, reste chargé de continuer l'œuvre à laquelle l'ont initié trois mois de collaboration effective. Pendant ce temps, j'ai eu l'occasion d'apprécier chez lui les rares qualités militaires et le tempérament essentiellement politique, qui me permettent de le recommander à Votre Majesté comme un homme à toute épreuve, dont le talent et le caractère garantissent le succès contre toutes les éventualités de l'avenir.

« Un sous-gouvernement composé, en nombre égal, de musulmans et de chrétiens, choisis parmi les fonctionnaires les plus intelligents et les plus expérimentés, étend ses ramifications sur tous les districts sans exception.

« Il a pour mission expresse de satisfaire à tous les besoins moraux et matériels des populations, sous la seule réserve de maintenir dans leur intégrité les lois fondamentales de l'empire et les droits souverains de Votre Majesté. Sa ligne de conduite est tracée dans des réglements mûrement élaborés et revêtus de la sanction de Votre Majesté.

« Les populations elles-mêmes participent aux affaires publiques,

dans une mesure égale à ce qui se pratique dans les pays les plus avancés en civilisation.

« Elles ont le droit de contrôler l'impôt par l'organe de représentants qui sont librement nommés par le suffrage universel dans chaque communauté ; ils forment les conseils particuliers de chaque district, et, par leur réunion, le conseil général, qui discutent les intérêts de l'île entière.

« Une justice élective tranche les contestations privées, punit les délits et les crimes et sauvegarde l'honneur et la fortune des citoyens.

« L'initiative et la responsabilité gouvernementales ne vont pas, en matière judiciaire, au-delà de l'exécution des sentences.

« Le gouvernement est fondé à déclarer que le régime politique et administratif appliqué à l'île de Crète est celui du *self-gouvernment* dans la plus démocratique acception de ce mot.

« Sans aucun doute, si les mœurs publiques étaient à la hauteur des droits nouveaux, les populations rendraient à Votre Majesté, en reconnaissance et en dévouement, les avantages inappréciables qu'elle a daigné leur octroyer.

« A l'heure présente, la pacification complète et la réorganisation de l'île de Crète tendent à triompher des obstacles extérieurs suscités par la malveillance et la convoitise.

« Les habitants musulmans, qui avaient été contraints de se réfugier dans les forteresses, pourront retourner dans leurs foyers à mesure que les cercles militaires s'élargiront.

« Les émigrés de Sitia et de Yerapétra vont bientôt rentrer dans leur patrie, et ceux de Mounoficio ne tarderont pas à les suivre.

« Ma mission est donc terminée.

« Ce qui reste à faire est l'œuvre du temps.

« Le temps seul permettra de cicatriser des plaies douloureuses, de relever les ruines de la guerre civile, de rendre à l'agriculture, au commerce et à l'industrie leur ancienne prospérité, d'éteindre les haines privées, d'éclairer les esprits égarés sur leurs véritables intérêts et d'établir au grand jour que le gouvernement de Votre Majesté est aussi sincère dans l'application des mesures libérales et progressives que fermement résolu à affirmer sa dignité et à maintenir ses droits.

« Je suis, etc.

« *Le Grand-Vizir,*

« Signé : Aali.

« Constantinople, le 1er mars 1868. »

Ainsi donc, cette insurrection qui a tant fait de bruit, est terminée ; il reste bien encore dans les montagnes quelques groupes d'insurgés qui refusent de mettre bas les armes, grâce à l'espoir que leur donnent toujours les agents de la Grèce; mais les provinces ont toutes fait leur soumission et les familles réfugiées en Grèce ont déjà demandé à rentrer en Crète.

Digitized by Google

Sans doute, prochainement nous apprendrons que les mêmes navires qui ont apporté ces malheureux sur le sol grec, les réintègrent dans leurs foyers.

Il est à souhaiter que cela se fasse prochainement et que les souscriptions qui servent en ce moment à les soutenir en Grèce, soient continuées pour réparer les dégâts immenses causés par cette malheureuse insurrection que vingt années de paix ne pourront faire oublier.

Il me reste deux mots à dire sur mes compagnons d'infortune. Flourens est à Paris, ainsi que Bourgoin ; De Kay est à New-York, ainsi que Skinner ; ce dernier est allé en Amérique pour obtenir des secours pour les malheureuses victimes du soulèvement. Desmazes est en Afrique où il a repris ses occupations. Poinsot est rentré à Athènes malade, ainsi que son Italien. Je n'ai plus entendu parler du hongrois Sottfried auquel le comité n'a pas donné de canons rayés.

Tous les étrangers ont quitté ce malheureux pays, cette infortunée Crète où l'insurrection n'a eu d'autre résultat que d'amener la ruine de l'île et l'exil de plus de soixante mille personnes.

Digitized by Google

CONCLUSION

Si je suis parvenu à vous faire connaître cette insurrection, si je suis arrivé à vous faire aimer ces bons et vaillants montagnards de la Crète comme je les aime, et surtout si je suis parvenu à vous intéresser à leur sort et à celui de leurs malheureuses familles, le but essentiel de mon récit sera atteint.

Que reste-t-il à faire pour eux? Voilà ce qu'il conviendrait de décider promptement.

Diverses solutions ont été proposées; voici les principales :

1° Annexion à la Grèce !

2° Autonomie !

3° *Statu quo* !

La solution serait bien simple si l'on était libre et désintéressé, si l'on pouvait se laisser aller à ses illusions et à ses sympathies, ou se décider pour la justice ou la raison.

L'illusion, l'entraînement, c'est l'hellénisme, l'annexion !
La sympathie, c'est l'indépendance nationale, l'autonomie !
La justice, la raison, c'est le *statu quo*.

Mais ce qui rend la question délicate, c'est qu'elle n'est qu'un incident de la question d'Orient; c'est que l'intérêt

européen est en jeu et qu'il domine ici la situation, de sorte que, quoi qu'on veuille faire pour les pauvres Crétois, ils seront, en tous cas, sacrifiés, soit à l'ambition du Nord, soit aux intérêts de l'Occident.

Les diplomates, les politiques ont traité la question dans tous les sens, depuis un demi-siècle ; mais ils ont éclairé peu de monde, et ils n'ont convaincu personne.

Ils ont éclairé peu de monde, parce que leurs écrits, destinés à certaines sphères élevées et, par conséquent, restreintes, ne se sont pas popularisés.

Ils n'ont convaincu personne, parce qu'ils n'ont pas su démontrer que les sympathies patriotiques et l'élément religieux sont intimement d'accord avec l'intérêt politique. Alors ils n'ont trouvé que des adversaires, sinon des ennemis dans leurs auxiliaires naturels, et ils ont eu la main forcée par l'opinion pour n'avoir su ni l'éclairer, ni la convertir.

Serait-il donc si difficile de démontrer aux populations intéressées que les chrétiens de l'Orient ont moins à redouter du Coran que du testament de Pierre-le-Grand ; plus à espérer des fils modernes de Mahomet que des héritiers de Catherine, et que leur plus grand malheur est moins d'être gouvernés par les Turcs que d'être convoités par les Cosaques ?

Serait-il donc impossible de faire comprendre à des chrétiens que le vrai fléau de ces provinces n'est pas l'islamisme, qui les laisse tranquilles quand elles sont paisibles, mais l'agitation religieuse qu'on entretient chez elles et qui leur attire toutes les calamités inévitables de la répression et de la guerre civile ?

Que le véritable ennemi et le seul, c'est l'agitateur qui suscite l'antagonisme religieux et politique entre les populations de mêmes mœurs et de même sang, qui vivraient là-bas en aussi bonne intelligence que vivent depuis longtemps, parmi nous, les dissidents de tous les cultes.

Digitized by Google

Que le pope des popes qui s'érige effrontément en protecteur est réellement leur ennemi juré, leur futur destructeur!

Les chrétiens d'Orient, les libéraux, les philhellénes même sont-ils donc si aveuglés qu'on ne puisse les convertir et leur montrer qu'en se laissant entraîner par leurs sympathies, en se laissant jouer par les fourberies orthodoxes de l'ennemi commun, ils travaillent pour lui; qu'en croyant servir leurs coreligionnaires, leurs fréres, en les délivrant du sceptre ottoman, ils les livrent au joug moscovite et leur préparent le sort plus ou moins éloigné des Polonais.

Dans les sphéres élevées, dont nous parlions tout à l'heure, on est d'accord sur tous ces points, et cependant on cède pas à pas à l'opinion de ceux qui, ne voyant que ce qu'on leur montre et n'entendant que ce qu'on leur répète, considérent encore les Turcs comme des mécréants et des infidéles et crient : Haro sur les Turcs! haro sur le Coran!

Pourquoi ne leur démontre-t-on pas clairement que ce peuple, qu'ils croient encore barbare et incapable de toute civilisation, a des mœurs infiniment plus pures et est plus civilisé et plus tolérant que les prétendus orthodoxes du Nord; qu'il n'a ni serfs, ni Sibérie, et que leurs soldats accompagnent les processions catholiques?

Si la Turquie a vécu trop longtemps avec des institutions surannées, elle a compris enfin la nécessité des réformes; son bon vouloir affirmé par les trente dernières années, a pour garant d'ailleurs son intérêt qui l'oblige à se concilier l'appui des puissances occidentales, ses alliées intéressées comme elle à maintenir l'intégrité de son territoire.

La période de la barbarie est passée pour elle; si le temps, qui affaiblit tout, doit effacer les fâcheux souvenirs, c'est surtout pour la Turquie que l'effet doit se produire aujourd'hui; car Missolonghi est plus loin de nous que les spectres de Varsovie, que les représailles de Dehly et de

Digitized by Google

Magdala, que les grottes de l'Algérie, que les souvenirs de villes incendiées pendant la dernière guerre d'Amérique.

On rêve l'autonomie de la Crète, pour la livrer plus aisément, sans doute, dans son isolement, à celui qui se cache encore dans l'ombre, et guette, attendant ce moment pour l'anéantir.

L'autonomie pour cette île où l'antagonisme allumé par les derniers événements ne peut être contenu, dans le présent, éteint dans l'avenir, que par l'autorité d'un pouvoir souverain !...

L'autonomie est un rêve impossible à réaliser maintenant.

On parle d'annexion à la Grèce !

La Grèce ! Qui donc, pour le moment du moins, peut prendre au sérieux ce petit état?

Qui donc oserait confier le sort d'une population à la nation grecque?

L'annexion, c'est la guerre civile en Crète !... Les Crétois musulmans, qui combattent aujourd'hui dans les rangs des Turcs, se soulèveront contre les orthodoxes, et que fera la Grèce? Où sont ses armées, sa flotte, ses finances, ses officiers?

La Turquie a dû armer trente mille soldats, vingt frégates et dépenser cent millions; elle avait des généraux, elle avait Omer-Pacha !

Que deviendrait la Grèce dans une circonstance semblable, avec son contingent annuel de douze cents hommes, ses trois cents marins, son navire de guerre et Zimbracakis ou Bysantios !...

Quels soulagements, quelle administration offrira-t-elle à la Crète, elle qui n'a pu ni se suffire ni s'administrer et qui fait regretter aux Ioniens la domination anglaise?

L'Europe, sa tutrice, l'avait dotée en la confiant au roi Othon ! Que sont devenus la dot, le roi, la nation?

Quelles routes donnera-t-elle à la Crète, elle, qui ne peut ni en créer autour de ses villes principales, ni entretenir les anciennes, ni même achever, depuis cinq ans, son premier chemin de fer de cinq kilomètres, du Pirée à Athènes?

Pour connaître ce peuple et apprécier toute la légèreté de son caractère, toute sa folle ambition, pour comprendre toute son incurie et toute son impuissance, il suffit de le suivre dans sa marche depuis 1821.

Que le Grec aille d'insurrection en insurrection, demandant un prince à droite, une portion de territoire à gauche; qu'il s'appuie sur telle ou telle puissance, selon que cette puissance semble prête à soutenir ses ambitieuses prétentions, peu importe!

Que les philhellènes, entraînés par leur enthousiasme pour l'antique Hellade, rêvent l'empire d'Orient avec une capitale grecque, soit.

Mais que les uns et les autres sacrifient une population, sèment la ruine et la mort dans un pays et le condamne à de longues années de misère, cela ne doit pas être.

J'ai vu, j'ai apprécié le Crétois; je l'estime et je l'aime, et quiconque portera intérêt à ce peuple noble et bon, reprochera à l'Europe d'avoir, sous prétexte d'humanité, enlevé les familles crétoises de leur sol natal.

Cet acte était un encouragement donné au mouvement qui se prolongea lorsqu'il suffisait de déclarer hautement que les puissances, n'ayant aucun droit d'intervenir, les insurgés n'avaient aucun secours à espérer de leur côté.

L'insurrection s'éteignait d'elle-même.... Mais ce n'était pas ce que voulait la Russie, et l'Europe, appelée au nom de l'humanité, oublia que c'était l'exécuteur de la Pologne qui l'implorait pour la Crète.

Pauvres Crétois! mon seul vœu est que vous soyez préservés de l'annexion!

Les Grecs anciens ont ouvert leur pays aux Romains; les

Grecs modernes livreront la Grèce aux Russes, quand la Russie aura jugé que le temps est venu de mettre ce pays sous son talon.

Les Grecs modernes, ces hommes que vons appelez aujourd'hui vos frères, parce qu'ils parlent votre langue et professent votre religion, ces Grecs, qni ont déjà causé la ruine de votre pays, vons vendront, un jour, pour nne autre parcelle de territoire sur le continent.

Vous verrez, an retonr de vos familles, ce qu'ils ont fait de vos femmes, de vos enfants, et vous jugerez de ce qu'ils feront de votre pays.

La Sublime-Porte, qui cherche aujourd'hui les inspirations dans les institutions de l'Europe occidentale, vous laissera la liberté qui vous est si chère et qne vous venez de payer de votre sang; elle senle peut vous aider à reprendre l'élan vers la prospérité, si nécessaire et si facile à votre riche et bean pays.

La Grèce, qui reçoit le mot d'ordre des Tzars, ne vous conduira jamais qn'au knout et à la Sibérie.

La Russie écrase la Pologne, combat la Hongrie et protège la Crète !...

Ponrquoi les pnissances occidentales n'ont-elles pas fait respecter, dès les premiers jours, par la Russie, la neutralité qn'elles s'imposaient.

Les puissances se sont laissé prendre aux récits mensongers, aux rapports inexacts; elles se sont montrées faibles et leur faiblesse a cansé les embarras de la Turquie et la ruine de la Crète.

C'est cette faiblesse qu'il faut combattre aujourd'hui, puisqu'il en est temps encore, et l'opinion publique peut seule lutter contre la politique qui hésite et la diplomatie que l'on trompe.

C'est l'intérêt de la France et de l'Europe, c'est l'existence de la Crète qui sont en jeu.

Puisque l'autonomie est impossible, mieux vaut voir les Crétois avec la Turquie, dans notre camp où ils trouveront une protection qui fera triompher leurs droits, qu'avec les Grecs, dans le camp ennemi, où ils regretteraient bientôt amèrement, mais cette fois sans espérance et sans recours, l'administration turque qui, quoique longtemps insuffisante, je le reconnais, leur a du moins laissé leurs mœurs, leurs franchises, et leur promet, sous notre garantie, toutes les libertés compatibles avec la *raison d'Etat*.

Le 1er mai 1868.

FIN

5690988

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

GOUVERNEMENT DE MUSTAPHA-PACHA

			Pages
Chapitre	I	— Le départ	1
—	II	— Premier pas en Crète	11
—	III	— La Crète. — Coup d'œil retrospectif. — Vafé	19
—	IV	— Kissamos - Kastelli	30
—	V	— Zimbracakis et l'Assemblée nationale	38
—	VI	— Arcadi. — Lakkos	47
—	VII	— Siége du Castel. — Les Garibaldiens. — Omalos	60
—	VIII	— Abandon d'Omalos. — Costoyérako. — Tripiti	72
—	IX	— Bombardement et Combat d'Agia Rumeli	82
—	X	— De Sainte-Roumélie à Omalos	95
—	XI	— Retour à Omalos. — Désertion des volontaires	104

DEUXIÈME PARTIE

SERVER EFFENDI COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE DE S. M. I. LE SULTAN

			Pages
Chapitre	I	— Causes de l'insurrection. — Les Comités	113
—	II	— La vie dans Omalos	129
—	III	— Voyage à Mesela. — Lettre de Garibaldi	139
—	IV	— Les volontaires	152
—	V	— Combat de Pbokiès. — Création du gouvernement provisoire	161
—	VI	— Combat de Périvolia	176
—	VII	— La Pâques à Omalos. — Nouvelles des provinces orientales	192
—	VIII	— Zimbracakis à Krapi	203

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

OMER-PACHA, GÉNÉRAL EN CHEF DES FORCES DE TERRE ET DE MER

			Pages
Chapitre	I	— Voyage de Sphakia à Mylopotamos	215
—	II	— Kalèpa. — Le Comité des Philhellènes	226
—	III	— Douze jours de voyage	237
—	IV	— Sphakia. — Sphinori. — Pontiko	249
—	V	— Cérigotto. — Nauplie. — Athènes	260
—	VI	— Omer-Pacha à Kallicrati. — De Kay blessé. — Athènes	270
—	VII	— Les consuls et l'Insurrection	283
—	VIII	— Septembre. — Octobre	295
—	IX	— S. A. Aali-Pacha en Crète	301
—	X	— Fin de l'Insurrection	310
Conclusion			323

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Digitized by Google

30'
24°
30'
I. Pasimadi
I. Dragonara
I. Vanisades
C. Sidero
I. Elara
B.e Grandes
B.e Sitia
Palaeo Kastro
C. Plaka
B.e Caruba
Malianah
Piskopi
Sphakia
Kataleone
Kalo-Zakro
S I T I A
Azali
Kalaplayah
Kloanne
Baie Makri-Yalo
Kupho Nisi
35°
30'
24°

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.

Digitized by Google